

**I hunt killers, 3
Sang pour sang
(2015)**

Lyga, Barry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

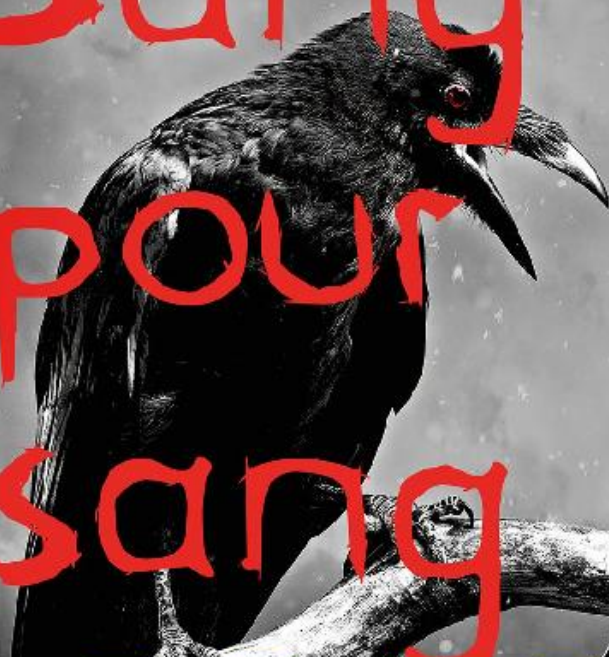
TRAQUER LES TUEURS EST UN JEU DANGEREUX.



Sang pour sang

**LA TRILOGIE « I HUNT KILLERS »
LE DÉNOUEMENT**

TRAQUER LES TUEURS EST UN JEU DANGEREUX.



Sang pour sang

**LA TRILOGIE « I HUNT KILLERS »
LE DÉNOUEMENT**

Barry Lyga

SANG POUR SANG

I Hunt Killers tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mélanie Fazi

Roman



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre de l'édition originale :
Blood of my Blood
Publiée par Little, Brown and Company (New York).

Couverture :
Photographie © Ivan Bliznetsvov / Getty Images
Conception graphique : Alison Impey. Designvisuel.com / Sara
Baumgartner

© 2014 by Barry Lyga
© 2015, éditions du Masque, un département des éditions
Jean-Claude Lattès, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7024-3686-8

www.msk-la-collection.com

*Pour mes parents.
En toute ironie.*

PREMIÈRE PARTIE

ASCENSION

1.

Jazz ouvrit les yeux.

Connie ouvrit les yeux.

Howie ouvrit les yeux.

2.

Jazz avait l'impression de flotter. Il flottait dans ses rêves. Mais ce n'étaient pas vraiment des rêves, plutôt des souvenirs filtrés par une brume onirique.

Il s'était revu dans le Refuge, avec Connie. En train de lui expliquer à quel point il serait heureux de savoir que sa mère avait échappé à Billy, qu'il ne l'avait pas tuée.

Il s'était revu devant la tombe de sa mère, en train de la pleurer avec Connie à ses côtés.

Mais elle n'était pas morte et Jazz le savait, dans son rêve aussi bien qu'éveillé. Elle n'était pas morte ; elle était vivante et, malgré ce qu'il avait déclaré à Connie, il se sentait maintenant blessé, furieux, et malgré tout – quel sac de nœuds ! – heureux qu'elle soit en vie, une excellente nouvelle, mais alors pourquoi, pourquoi, *pourquoi* ne l'avait-elle pas emmené avec elle...

Il s'était réveillé en sursaut, toujours enfermé dans le box 83F. L'espace exigu, mal aéré, empestait le formol et l'eau de Javel, avec une nuance de viande et de sang qui s'accroissait. Rien n'avait changé.

Rien, sauf...

Il rouvrit le vieux téléphone portable du Chien, épuisant la précieuse durée de vie de sa batterie. La photo de sa mère éclaira l'intérieur du box.

Je n'ai pas rêvé cette partie-là. C'est vrai qu'elle est toujours en vie.

Pour l'instant.

Il frissonna. Et pas seulement à cause du froid qui régnait dans le box.

« Qui es-tu venu chercher à New York ? » avait-il demandé à Billy,

qui lui avait montré la photo en guise de réponse.

Il peut très bien l'avoir tuée depuis. Ou torturée. Ou pire encore.

— LAISSEZ-MOI SORTIR !

Le hurlement faillit lui déchiqueter la gorge ; dans la chambre d'écho exigüe du box 83F, il lui meurtrit les tympanes. Son cœur bondit au son de sa propre voix à vif, désespérée. Il n'avait même pas eu conscience qu'il allait hurler jusqu'à ce que les mots franchissent ses lèvres.

Ne perds pas ton sang-froid, Jazz. Surtout pas. Maîtrise-toi.

Mais il ne pouvait pas s'en empêcher. La douleur de sa jambe s'était stabilisée pour devenir un élanement sourd et puissant, et il se découvrit capable de manœuvrer juste assez pour atteindre la porte du box, où il entreprit de se mettre à hurler, brailler, cogner le rideau jusqu'à ce que ses poings en sang glissent sur le métal.

Il se laissa retomber dans le noir. Ses mains étaient engourdies, mais il savait que ça ne durerait pas. La douleur reviendrait.

Comme toujours.

La douleur prouve que tu es vivant. C'est une bonne chose. La douleur, c'est la vie.

Bientôt, ça n'aurait plus d'importance. Très bientôt, il serait mort. Son pansement improvisé n'arrêterait pas éternellement l'hémorragie. Et si la perte de sang ne le tuait pas, l'infection le ferait. Ou peut-être la soif ?

À en croire l'horloge qui s'affichait sur le téléphone du Chien, il s'était écoulé moins d'un quart d'heure depuis sa découverte de la photo. Un quart d'heure pour entrer dans une sorte d'état second, puis se réveiller de nouveau. Le temps perdait toute signification.

Sa mère lui rendait son regard, saisie à son insu par le regard fou de Billy.

— Maman, dit-il, mais ça sonnait faux.

Au bout d'un moment, il comprit pourquoi. Il était si jeune quand elle avait disparu. Effectivement, il l'appelait parfois *Maman*, mais le plus souvent...

— 'Man ?, dit-il, et le mot s'extirpa de sa gorge comme s'il venait de se décrocher. Maman, répéta-t-il, et il se mit à pleurer.

3.

Ce n'était pas un rêve. C'était bel et bien Billy Dent qui se tenait devant elle.

Connie secoua la tête pour se remettre les idées en place, mais ne parvint qu'à transformer une faible palpitation à la base de son crâne en mal de tête lancinant, impossible à ignorer. Elle ouvrit grand la bouche sous l'effet de la douleur, ce qui fit sourire Billy.

— Contente-toi d'inspirer et d'expirer, lui dit-il. Je t'ai donné qu'une petite dose. Tu devrais avoir les idées claires en un rien de temps.

Connie l'écouta, mais pas sa migraine, qui continua à cogner comme si un minuscule bonhomme vêtu de gigantesques bottes en béton piétinait à l'intérieur de son cerveau.

Bon Dieu, Connie, arrête de t'inquiéter de ton mal de tête.

Elle était attachée à une chaise, comprit-elle lorsqu'elle voulut lever la main vers sa tête pour y apaiser la pulsation. Elle fit jouer les muscles de ses bras, de son dos, de ses jambes. La chaise était d'une robustesse décourageante, les cordes nouées avec assurance. Billy n'avait rien d'un amateur.

La pièce était exactement telle qu'elle l'avait imaginée d'après l'extérieur de ce bâtiment délabré : les murs couverts de taches de moisissures et d'eau sale, le sol abîmé, souillé de substances dont elle préférait ignorer la nature. Billy se tenait droit devant elle, bien entendu, mais sur sa gauche elle distinguait à grand-peine le bord d'une table sur laquelle reposaient deux portables : son propre iPhone ainsi qu'un modèle à clapet bon marché.

Billy n'avait pas la même apparence que sur les photos qu'elle avait vues au fil des ans. Il portait des rouflaquettes absurdes ainsi qu'un bouc destiné à lui allonger le visage. Ses cheveux étaient d'un châtain

grisonnant au lieu de blond foncé. C'était le visage qu'elle avait vu quand la porte de l'appartement s'était ouverte et qu'elle l'avait reconnu non pas à ses traits mais à son *expression*, sa jubilation mauvaise, ainsi qu'à cette voix.

Son estomac se souleva puis s'apaisa avant de se soulever de nouveau.

— Je vais vomir, murmura-t-elle.

Billy haussa les épaules.

— Pas moi qui vais t'en empêcher.

Elle se demanda si elle était capable de viser pour lui vomir sur les pompes. Elle se demanda quel serait le châtiment pour avoir gerbé sur le tueur en série le plus célèbre au monde.

Mais elle parvint à maîtriser son estomac.

— Ça s'appelle du Darkene, déclara soudain Billy.

Il avait approché une autre chaise et s'y assit, à moins de soixante centimètres d'elle.

— Quoi donc ? interrogea-t-elle.

Elle se rappela soudain, avec une extrême clarté, les conseils que Jazz lui avait martelés pour survivre aux tueurs en série. Elle s'était plantée sur la plupart des conseils de base, mais il restait « fais-les parler » sur la liste. Si elle continuait à faire parler Billy, peut-être que quelqu'un allait...

— Le truc que je t'ai injecté, répondit-il.

Quelqu'un allait...

Connie ne se rappelait pas qu'il lui ait injecté quoi que ce soit. Son dernier souvenir était la porte de l'appartement en train de s'ouvrir. L'apparition de Billy derrière cette porte. Le moment où elle l'avait reconnu – immédiatement – malgré sa pilosité faciale et la couleur de ses cheveux. Et cet accent traînant...

« Ça alors, t'es bien le plus joli morceau de chocolat que j'aie jamais vu. »

— Un genre de version européenne du Rohypnol, poursuivit-il. Ils l'ont mis dans une solution d'alcool pour le rendre injectable, tu vois le truc ? J'ai lu ça sur le Net. Tu trouves pas ça formidable, Internet ? On peut découvrir tout un tas de trucs sur tout le monde. Incroyable. Ça me facilite sacrément la tâche. T'imagines, à l'époque où j'ai débuté, on pouvait pas obtenir ce qu'on voulait rien qu'en appuyant

sur deux trois boutons. Fallait faire tout le boulot sur le terrain. Et on risquait nettement plus de se montrer négligent. Même pour tout l'or du monde, ma chérie, je voudrais pas y retourner.

Lorsque Connie l'entendit mentionner le Rohypnol, son estomac se souleva de nouveau et elle se retint difficilement de vomir. La drogue du violeur. Elle...

— Hé là, chérie, dit Billy d'une voix apaisante, qu'est-ce que t'imagines ? (Il éclata de rire.) Je le lis sur ta figure. Tu penses à la drogue du viol et tu sais que j'ai certaines..., comment dire, appelons ça des *prédilections*, d'accord ? Je vais pas te mentir : je suis connu pour avoir noué ce que les pys de la prison appelaient des « relations non consenties » avec certaines dames. Et je vais te dire un truc, Connie : si une seule de ces femmes avait été réelle ou avait eu la moindre importance, y aurait même une petite chance que je le regrette. Mais c'était pas le cas.

Il s'éclaircit la gorge et se pencha plus près.

— Mais si t'y réfléchis bien, tu te rendras compte que t'as encore ta culotte et que je t'ai pas retiré un seul de tes habits. Que j'ai rien fait de fâcheux. Pas à la copine de mon gamin, quand même.

À *part me droguer*, eut-elle envie de répliquer. Et *m'attacher à une chaise*. Mais elle ne pouvait pas, ne le ferait pas. Elle se trouvait à quinze centimètres de la bouche d'un homme qui avait arraché la gorge d'une femme à coups de dents. Qui avait tranché les tétons d'une victime pour les échanger contre ceux d'une autre. Un monstre qui se baladait sur terre dans une enveloppe de chair et de sang humains pour s'adonner au viol, à la torture, au meurtre.

Elle entra dans la maison de Melissa Hoover, précédée par Jazz et suivie par Howie. Billy était passé par là. G. William le leur avait appris au téléphone. Puis, soudain, Jazz regarda par une porte ouverte, pivota et les repoussa tous deux, plus fort que nécessaire, comme s'il se moquait bien que Connie soit sa petite amie et que Howie soit hémophile.

— Vous ne devez pas voir ça, dit-il. Vous allez faire des cauchemars pour le restant de vos jours.

Il n'avait jamais raconté précisément à Connie ce que Billy Dent avait infligé à cette pauvre Melissa Hoover. Mais Connie et Howie avaient patienté dehors tandis que Jazz inspectait la scène du crime avec G. William et la police. Elle avait vu un policier quitter la maison et s'appuyer contre un mur, puis rester penché au-dessus d'un buisson de romarin, bouche ouverte, comme s'il suppliait son estomac de le laisser vomir. Mais rien n'était sorti.

Elle avait regardé le médecin légiste entrer d'un air lugubre puis ressortir en secouant la tête, le teint grisâtre.

Billy Dent ne se contentait pas de tuer les gens. Ni de les violer. Il les bousillait. Il les détruisait.

Lors d'un instant de lucidité brutale, elle comprit qu'elle était terrifiée.

L'heure n'était pas à l'insolence. Ni à se montrer coriace ou à jouer les « femmes fortes ». L'heure était à dire ou faire tout ce qui serait nécessaire pour survivre.

— Je suis désolée d'avoir douté de vous, murmura-t-elle.

Billy éclata de rire en se tapant le genou.

— Ces filles noires ! brailla-t-il. Non mais je vous jure ! Où est passée ton insolence, chérie ? Tu devrais me prendre de haut ! Tu me déçois. À la télé, ils racontent que vous êtes censées être super coriaces. Mais là, tout de suite, je peux pas dire que tu m'impressionnes. Ni que tu donnes une bonne image de l'espèce afro-américaine, si tu me permets. Tu me fais plutôt l'effet d'une fille de couleur ordinaire. Soumise dans le genre esclave, tu sais ?

Il cachait une main derrière son dos et, quand elle réapparut, elle brandissait un grand couteau à l'air cruel.

— Tu te crois assez bien pour mon gamin, Conscience Hall ? Tu te crois à la hauteur ? Ah oui, c'est vrai – je sais tout sur vous deux. La première fois que j'en ai entendu parler, je me suis dit : « Ben tiens, v'là que Jasper s'envoie en l'air. » Et j'ai été correct : j'ai même pas été tenté de te *dénigrer*.

Connie se crispa. Elle ne pouvait empêcher ses yeux de suivre les gestes que Billy décrivait avec son couteau. Ni ses oreilles d'entendre...

— Oh non, reprit Billy en feignant le dépit. Est-ce qu'il vient vraiment de dire ça ? Nan, nan, bien sûr que non. J'ai dit « dénigrer », Connie. Faut pas être sensible comme ça. C'est un vrai problème avec les gens de ton espèce. Je dis pas ça par sentiment de supériorité raciale, tu comprends. J'essaie juste de me montrer sincère avec toi. Pour t'aider.

Il marqua une pause et Connie comprit, horrifiée, qu'il attendait une réponse.

— Merci, parvint-elle à articuler. Merci, monsieur Dent.

— Monsieur Dent ? répéta Billy en claquant la langue. Enfin quoi,

on est quasiment de la même famille, vu que t'ouvres les cuisses pour mon gamin. (Il soupira lourdement.) Ça va tuer ma pauvre mère si tu te maques avec Jasper. Elle a pas l'esprit aussi ouvert que moi. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, m... Oui.

— Appelle-moi Billy, ma chérie.

Il inclina la tête comme un chiot perplexe, rictus aux lèvres, tandis que le couteau dansait lentement dans le champ de vision de Connie, reflétant la lumière du plafonnier.

— Oui, Billy, je comprends.

Billy hocha la tête d'un air satisfait.

— Parfait. Parfait.

Il se mit à faire les cent pas, sans cesser d'agiter son couteau à grands gestes. S'efforçant d'oublier sa peur, Connie commença à envisager les possibilités de fuite... et comprit qu'il n'y en avait aucune. Elle pouvait toujours hurler, bien sûr, mais c'était Billy Dent qu'elle affrontait : il lui trancherait la gorge avant qu'elle ait prononcé la moindre syllabe.

— « Dénigrer. » Un mot tout à fait correct. Rien de répréhensible. Jamais t'entendras ce vieux Billy utiliser ce mot-là, dit-il avec un rictus aux lèvres. Crois-moi, ça mettrait les gens dans une colère *noire*. Rends-toi compte, ce serait politiquement incorrect de dire ça ! Insensible ! Si je disais ce genre de choses, on me détesterait. Et pas seulement les Noirs. Ça contrarie pas mal de Blancs aussi. Mais tu sais quoi, Connie ? Je vais te confier un secret. Si tu m'en confies un aussi. Marché conclu ?

Avait-elle vraiment le choix ? Elle acquiesça.

Billy réfléchit un moment.

— Tu vas respecter ta part du marché ?

Nouveau hochement de tête.

— T'es sûre ?

Encore un autre.

— Parfait. J'aime bien quand tu vas dans mon sens. C'est bon pour mon *négro*... pardon, je voulais dire mon *ego*.

Il partit d'un nouvel éclat de rire tout en essuyant ses larmes. Il était déchaîné, impuissant face à l'emprise de son propre humour raciste débile.

— Je vais rien te cacher, poursuivit-il. Je vais te raconter un bon secret. Avec tous les détails. Même les plus *noirs*.

Il ne riait plus mais se tenait de nouveau assis face à elle, une lueur mauvaise dans le regard.

Connie se mordit la lèvre inférieure, très fort. Elle avait commis la pire erreur possible avec lui. Son humour raciste débile, avait-elle pensé. Rien de ce que faisait Billy Dent n'était débile. Rien n'était irréfléchi ni laissé au hasard.

Il essaie de te manipuler, lui souffla une voix, et elle fut surprise – un peu, du moins – de reconnaître celle de Jazz. C'était nouveau.

Une fois qu'il réussit à te manipuler, c'est foutu, poursuivit Jazz. *Une fois qu'il a réussi, tu es morte*.

Billy inclina de nouveau la tête.

— T'es en train de réfléchir, hein ? De faire fonctionner ta cervelle ? Tu te dis que si t'arrives à me faire parler, quelqu'un viendra peut-être à ton secours.

Il fit alors quelque chose d'extraordinaire : il se tapota le menton à l'aide de son couteau, alors que la pointe mortellement aiguisée se trouvait juste en dessous de sa bouche. Distraitement, comme s'il ne le faisait que pour rester concentré. Connie prit une inspiration sifflante sous l'effet d'une singulière empathie – rien que l'idée de cette lame si près d'elle, en train de la toucher...

Il tenait ce couteau avec une telle désinvolture, comme une simple extension de sa main. *Est-ce qu'il en a des spéciaux ?* se demanda-t-elle. *Ou est-ce que n'importe quel vieux couteau fait l'affaire ?*

Lorsqu'il la gratifia d'un clin d'œil, elle comprit qu'elle était condamnée. Billy avait commencé à la manipuler. Il se livrait à deux jeux à la fois, lui parlait tout en apprenant à la connaître. Peut-être cherchait-il à savoir ce qui la ferait hurler le plus fort. Ou ce qui la ferait hurler le mieux. Après tout, il devait avoir une échelle pour jauger les hurlements. Et il savait comment faire passer une victime de un à dix sans le moindre effort.

— Alors voici mon secret, reprit-il. Je suis pas très différent de vous autres qui vous baladez là-dehors. Vraiment pas très différent, Connie. Je t'assure. Tu sais comment j'en suis si sûr ?

Elle secoua la tête.

— Eh ben, je vais te le dire. Je me suis livré à... ce qu'on pourrait appeler une expérience, Connie. Vois-tu, j'ai un beau paquet de morts à mon actif. La plupart étaient des femmes. J'imagine que tu le sais. (Il

se caressa le menton de sa main libre.) Y a pas mal de gens qui pensent que j'ai, comment dire, des problèmes avec les femmes. Toute une flopée d'experts qui croient comprendre ce vieux Billy. Mais merde, Connie. Merde ! Ils me connaissent pas ! Tu crois qu'ils me connaissent ?

Elle secoua de nouveau la tête. Donner raison à Billy devenait d'une absurde facilité.

— J'adore les femmes, Connie. Vraiment, je t'assure. J'aime ma maman, par exemple, pour citer qu'elle. Mais le problème, c'est qu'y a pas des masses de femmes réelles dans le monde. Oh, je sais que t'aimerais croire que si. T'aimes bien te balader la journée et les voir passer, Connie. Ces créatures, ces poupées. De jolis petits lots, des fois. Elles ont des cheveux longs, des seins et des belles jambes avec un p'tit nid bien doux au milieu, mais elles sont pas réelles, tu m'entends ? (Il hurla soudain :) TU M'ENTENDS ?

— Oui ! cria-t-elle. Oui, je vous entends !

— JE TE CROIS PAS !

Il brandit le couteau devant les yeux de Connie, la pointe mortelle braquée sur elle, avec l'immobilité d'une statue.

— Je vous crois ! glapit-elle. Je vous crois vraiment ! Je vous jure, Billy ! Je vous jure !

Il gloussa et passa de l'indignation à la décontraction en moins de temps qu'il n'en fallut à Connie pour cligner des yeux. Le couteau recula.

— T'as pigé. Je commence à me dire que t'es peut-être réelle, Connie. C'est peut-être pour ça que mon gamin t'a pas encore taillé la couenne. Peut-être bien.

Si je suis réelle, est-ce qu'il va me tuer ? Ou me laisser repartir ? À moins que ça ne fasse aucune différence parce que je suis noire ?

— Enfin bref, j'ai fait un test, une petite expérience. Une méthode scientifique, Connie. Tu vois, les journalistes, ils adorent raconter ce que j'ai fait, à qui je l'ai fait et pourquoi. Et je vais pas te mentir : sans doute que mon orgueil causera ma chute, parce que j'étais sacrément fasciné par ce qu'ils avaient à dire. J'ai lu tous les articles qui me sont tombés sous la main. (Il la gratifia d'un clin d'œil entendu.) Pendant un moment, j'avais même un de ces trucs, là... une alerte Google. Pour être sûr de rien rater.

» Et voilà où l'expérience intervient. Voilà le secret, Connie : j'ai volontairement tué quelques filles plutôt quelconques. Pas beaucoup.

Je suis un homme, après tout, et puis j'ai mes goûts et je suis pas du genre à me renier. Mais j'ai choisi quelques filles sur lesquelles y avait pas grand-chose à écrire, je les ai zigouillées exactement comme les autres, et tu sais quoi ?

Elle haussa les épaules. Comme le geste paraissait cavalier et provocateur, elle s'empessa d'ajouter :

— Non, quoi donc ?

— Je vais te le dire : les médias ont *moins* parlé d'elles que des autres. Moins de photos. Moins d'articles. Moins de détails. Tu sais pourquoi ?

Il n'attendit pas sa réponse. Il se pencha encore plus près qu'auparavant : douze centimètres, puis dix, puis sept, jusqu'à ce que ses lèvres frôlent son oreille, au point qu'il aurait pu la lui arracher d'un coup de dents ou même simplement aspirer sa cervelle, parce qu'il s'appelait Billy Dent et qu'il en était peut-être bien capable.

— Parce que, murmura-t-il, caressant son oreille d'une haleine à la tiédeur et à la douceur incongrues, eux aussi veulent les jolies, comme moi. Ils vivent à travers moi, Connie. Ils veulent ce que j'ai, ce que j'obtiens, ce que je prends. Mais ils n'en ont pas le cran. Pour le sang, les corps, le viol et le reste. Alors ils se contentent d'écrire dessus. Ils vous donnent tous les détails. Et tout du long, ils regrettent de pas avoir été à ma place. De pas être celui qui les a immobilisées, qu'a découpé leurs vêtements, qu'a fait tout le reste. C'est ce qu'ils veulent tous, Connie, dit-il en s'écartant d'elle sans cesser de sourire. Chouette secret, hein ?

Elle se rappela alors la conversation qu'elle avait eue au téléphone. La voix déguisée qui la titillait, qui lui affirmait que, lorsqu'elle mourrait, il n'y aurait pas d'hommages en continu à la télé. Pas de reportages.

Si ta vie avait véritablement moins de valeur que celle d'une jeune fille blanche ? lui avait demandé la voix.

— Comme vous me l'avez dit au téléphone, répondit-elle avant de pouvoir retenir ces mots, certaines personnes ont moins de valeur que d'autres.

À vos yeux, ajouta-t-elle mentalement sans avoir le cran de le prononcer tout haut.

Billy fit la moue.

— Je sais pas exactement ce qu'on t'a dit au téléphone, avoua-t-il. C'était pas moi au bout du fil.

Tu vas mourir de toute façon, Connie. Autant satisfaire ta curiosité.

— Alors vous avez un partenaire ?

— Un partenaire ? D'une certaine façon, j'imagine que oui.

— Comme l'Impressionniste. Et Hat-Dog.

— Ces têtes de nœud ? répondit Billy, soudain furieux. Tu te fous de moi, ma fille ? Ils ont pas deux couilles pleines à eux trois. Des crétins qui me sont utiles, rien de plus. Des outils, comme une clé anglaise ou bien... (Il leva son couteau, surpris et ravi, comme s'il avait oublié sa présence.) Ou un couteau !

À eux trois ? se dit-elle.

— Mais maintenant, c'est ton tour, reprit Billy. À toi de me raconter un secret.

Connie ouvrit les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Sa langue sèche et lourde, inutile, restait inerte dans sa bouche. Soudain, elle était incapable de penser au moindre secret. Néant absolu. Rien en tout cas qui puisse intéresser Billy Dent.

Aucune importance de toute façon. Il te tuera quoi que tu lui dises.

— T'as donné ta langue au chat ? demanda Billy.

— Je n'ai pas de secrets, parvint-elle enfin à dire. Je suis désolée.

— Tout le monde en a, ma chérie. Tout le monde. Et puis toi et moi, on vient à peine de se rencontrer. C'est notre première discussion. T'as encore plein de secrets pour moi.

— Vous savez qui je suis, lui dit-elle. Vous savez tout sur moi.

— Indirectement, répondit Billy en reniflant de mépris à cette idée, qu'il chassa d'un geste comme une mauvaise odeur. D'autres gens qui me disent ce qu'ils ont vu. Je veux apprendre à te connaître, Connie. De ta propre bouche.

Cette fois, il se tapota les dents à l'aide du couteau et, l'espace d'un instant fugace et glorieux, Connie s'imagina projeter tout son poids vers l'avant pour le percuter, elle vit le couteau glisser le long de ses dents, lui ouvrir la lèvre supérieure, s'enfoncer dans son nez, traverser la cavité du sinus, pénétrer dans son cerveau...

Mais lors du bref instant qu'il lui fallut pour visualiser la scène, le moment passa.

— Parle-moi de mon gamin, demanda Billy. De votre première fois.

— Première fois ? demanda-t-elle d'une voix morne, et elle se sentit

très bête. Première fois que *quoi* ?

Billy sourit et, l'espace d'une fraction de seconde, Connie se détendit avant de comprendre que les sourires de Billy étaient des artefacts de son humanité en ruine, des outils qu'il utilisait pour mettre ses proies à l'aise.

— Ne joue pas avec moi, ma fille. Je t'ai traitée avec bienveillance jusqu'ici, mais ça peut changer très vite. Ta première fois. Avec Jasper. Raconte-moi comment c'était.

— Il n'y en a pas eu ! lâcha Connie. On n'a encore rien fait !

L'expression et la posture de Billy ne bougèrent pas d'un iota. Mais Connie comprit aussitôt qu'elle avait donné la mauvaise réponse.

— Je..., commença-t-elle, mais Billy la fit taire d'un regard.

Il déplaça le couteau, le souleva vers ses yeux, puis le retourna lentement jusqu'à ce qu'il ait fini de scruter chacun de ses angles.

— Est-ce un poignard que je vois là devant moi¹ ? récita-t-il avec un accent britannique étonnamment convaincant.

Connie cligna des yeux, ne sachant trop comment réagir ou répondre. Billy se précipita vers elle, et elle se retrouva alors avec la lame au coin de l'œil. Elle s'écarta par réflexe, mais Billy plaqua la paume de sa main libre contre sa joue, l'obligeant à fixer directement la lame.

— C'est un poignard, oui ou merde ? demanda Billy d'une voix insistante avec son accent traînant familier. Je suis en train de perdre la boule, ma fille, ou c'est un couteau que j'ai dans la main ?

Connie se mit à geindre.

— Réponds-moi ! hurla Billy, lui aspergeant la joue de postillons.

— C'est un couteau ! glapit-elle. C'est vous qui tenez le couteau !

— Et tu crois réellement que je vais te découper et t'éventrer si tu me mens ? Hein ?

— Je sais que vous allez le faire ! cria-t-elle. Mais je vous jure que je ne mens pas !

— Je veux savoir ! rugit Billy. Raconte-moi ta première fois avec mon gamin ! Raconte ou je t'ouvre la couenne, je te découpe en petits bouts minuscules et t'auras plus qu'à te regarder clamser !

— On n'a rien fait ! dit Connie d'une voix implorante. On n'a pas encore fait l'amour ! Je vous le jure devant Dieu !

Billy laissa échapper un hurlement rageur et courroucé. Sa main glissa vers la nuque de Connie et agrippa une poignée de tresses pour lui tirer la tête en arrière. Il vint se placer devant elle, à califourchon, et approcha le couteau de sa gorge nue et vulnérable, appuyant le bord de la lame contre sa chair. Elle ressentit une pression, mais aucune douleur.

Pour l'instant.

— Devant *Dieu* ? Tu jures devant Dieu ? Tu crois que Dieu regardait ou qu'il s'en souciait quand j'ai cloué cette fille complètement cinglée au plafond d'une église en Pennsylvanie ? Tu crois que ça l'intéressait quand j'ai glissé mon couteau en elle, quand j'ai découvert tous ses secrets sombres et sanglants ? Tu crois qu'il en avait quoi que ce soit à foutre quand je lui ai arraché les yeux en deux temps trois mouvements et que je les ai filés à manger aux chiens errants de la ruelle ? Tu crois ça, hein ? Tu crois ? (Il se lécha les lèvres.) Alors si tu veux jurer devant quelque chose, fillette, si tu veux essayer de convaincre le Paternel, tu ferais mieux de jurer devant quelque chose qui *compte*.

Connie déglutit. Sa gorge sèche l'instant d'avant était de nouveau humide. Elle ne put s'en empêcher. Elle... elle déglutit de nouveau. Cette fois, elle ressentit une douleur accompagnée de la sensation humide de son propre sang.

— Je vous le jure ! chuchota-t-elle, s'efforçant de remuer la gorge le moins possible.

Son cou était maintenant à vif, et elle avait une conscience aiguë de la fine épaisseur de la peau entre la lame d'une part, sa trachée et sa jugulaire de l'autre.

— Je vous le jure, Billy !

Des larmes ruisselèrent sur ses joues, roulèrent le long de la courbe de sa mâchoire et allèrent se mêler au sang glissant.

Des larmes. Elle avait l'habitude, depuis toujours, qu'elles produisent un effet quelconque. Elles ralentissaient la conversation. Poussaient les gens à s'excuser. Parfois, elles ne faisaient qu'agacer votre interlocuteur, lequel quittait brusquement la pièce.

Elle n'avait pas l'habitude qu'elles ne suscitent aucune réaction.

Billy était aussi inébranlable que si elle avait les yeux secs et le cou indemne.

— Tu penses que je vais croire ça ? demanda-t-il. Une jolie fille comme toi ? Un beau parleur comme mon Jasper ? Tu crois que je te

pense capable d'avoir su te retenir ? Ce garçon saurait te convaincre d'ouvrir les cuisses en moins de deux, en te persuadant tout du long que c'était ton idée.

Ce n'est pas moi, c'est lui, eut-elle envie de répondre. Mais la croirait-il ? Billy Dent pouvait-il croire la vérité ?

Billy entreprit de faire aller la lame d'avant en arrière, presque avec douceur. Connie sentit sa peau se fendre.

— S'il vous plaît, dit-elle.

Elle n'avait pas eu envie de prononcer ces mots. Elle se débattait intérieurement, s'ordonnait de se taire, en pure perte.

Connie n'avait pas envie de le supplier pour qu'il lui laisse la vie sauve. Elle n'en avait aucune envie. Mais elle le ferait. Elle le savait. Elle sentait les mots remonter le long de sa gorge comme quelque chose qui n'aurait pas été tout à fait mort quand elle l'avait avalé. Elle allait geindre. Et pleurer. Son nez ruissellerait de morve. En pure perte car on faisait ces choses-là pour en appeler à la pitié d'autrui, sauf que Billy Dent n'en possédait aucune. Il était né sans, comme certaines personnes naissent sans lobe d'oreille ou sans la capacité d'enrouler leur langue sur elle-même. Ses larmes et ses supplications n'auraient aucun effet sur lui, et elle le savait, mais elle ne pourrait pas s'en empêcher. Elle allait le supplier, le flatter, jurer, insister et, au bout du compte, il lui ferait malgré tout subir des choses atroces.

Soudain, il arrêta de jouer avec le couteau et dirigea son regard au-dessus de la tête de Connie, l'air émerveillé.

Elle s'aperçut qu'il lui agrippait toujours les tresses, de la main qui ne tenait pas le couteau. Il tirait dessus à présent et les fixait d'un air presque intimidé.

— J'ai encore jamais touché les cheveux d'une fille de couleur, déclara-t-il avec une délicatesse qui la surprit autant qu'elle l'effraya.

Touchez mes cheveux tant que vous voulez, je m'en fiche. Simplement, laissez-moi vivre.

D'un geste fluide, il retira la lame de sa gorge et trancha l'une de ses tresses, presque au niveau du cuir chevelu, traversant les cheveux noués avec une rapidité qui offrit une preuve supplémentaire du tranchant de son couteau, si sa gorge en sang n'avait pas suffi.

Il recula d'un pas et plaça le manche du couteau entre ses dents le temps de nouer la tresse tranchée autour de son poignet droit, sans la moindre hésitation, à gestes efficaces et rapides.

Oh mon Dieu. Un trophée. Oh Seigneur. Oh Seigneur. C'était stupide de

venir ici, mais je vous promets de ne jamais recommencer. Je vous en supplie, sortez-moi d'ici et je ne ferai plus jamais, jamais quoi que ce soit de mal tant que je serai en vie. Je serai sage jusqu'à la fin de mes jours.

Billy retira le couteau de ses dents puis étudia un moment la lame rougie. Connie déglutit de nouveau, ce qui fit cette fois courir un trait de flammes le long de son cou, là où il était ouvert et exposé.

Elle eut un blanc. Elle n'avait plus rien en elle. Plus rien à dire. À penser. À prier.

Puis elle fut, littéralement, sauvée par le gong.

Le téléphone sonna.

C'était bizarre, songea Connie, de voir Billy Dent répondre au téléphone.

Elle se l'était toujours représenté comme le Croque-mitaine, la Créature, le Diable en personne. Mais quand le téléphone à clapet posé près de lui sur la table se mit à vibrer, il haussa brièvement les sourcils comme n'importe qui d'autre, puis s'empara du téléphone et dit poliment : « Allô ? »

Comme un être humain.

Bizarre.

— Non, vous ne pouvez pas parler à Ugly J. (Une pause.) Eh ben je m'en contrefous. Dites-moi tout.

Sauvée par le gong, se dit-elle. *Sauvée par ce putain de gong.*

Connie s'arracha au spectacle étrangement prosaïque de Billy Dent au téléphone pour repenser à la boîte qu'elle avait déterrée dans la vieille cour.

Le gong. La cloche. Un extrait d'un poème d'Edgar Poe étudié en deuxième année de cours d'anglais refit surface : la « tintinnabulisation » qui surgit si musicalement des cloches (des cloches, cloches, cloches, cloches, cloches, cloches²)...

Oh mon Dieu, je perds la boule.

Billy écouta un moment. Son expression était toujours impassible lorsqu'il répondit : « Et vous l'avez laissé là-bas ? », mais Connie eut la sensation que la température de la pièce avait chuté de quinze degrés. Elle imagina voir sa propre haleine.

Elle s'efforça de ne pas trop s'emballer devant ce répit momentané. Du sang coulait toujours de son cou et s'accumulait au creux de sa clavicule. Elle ne possédait pas la même connaissance intime que Jazz de la fragilité du corps humain. La plaie était-elle profonde ? Combien de sang avait-elle perdu ? Combien en perdrait-elle encore ?

Du calme, Connie. Tu n'es pas Howie. S'il t'avait tranché la jugulaire ou la carotide, tu serais sans doute déjà morte ou inconsciente.

D'un autre côté, c'était peut-être un effet du Darkene. Elle savait que le Rohypnol pouvait s'attarder dans l'organisme.

— Vous l'avez laissé là-bas ? répéta Billy, là encore sans passion, mais il retourna ensuite le couteau – que le sang de Connie recouvrait toujours d'une pellicule rouge et scintillante – et le planta dans la table où il s'enfonça avec un bruit sourd, vibrant légèrement.

Connie savait qu'il ferait le même bruit s'il touchait ses os.

— Bougez pas, poursuivit Billy. Restez sur place, et n'envisagez même pas de tuer qui que ce soit d'autre jusqu'à ce que je vous y autorise. (Il marqua une pause.) Si vous voulez devenir un Corbeau, je vous conseille d'y réfléchir à deux fois avant de me tenir tête. (Nouvelle pause.) C'est bien ce que je pensais.

Billy referma le téléphone d'un coup sec et fixa le petit objet noir et mort dans sa paume.

— Pauvre crétin, dit-il calmement avant de laisser tomber le téléphone sur la table, de s'emparer du couteau et d'entreprendre de poignarder méthodiquement le téléphone, le visage inexpressif, les yeux fixés sur l'emplacement où la pointe du couteau fendillait le plastique, puis le transperçait pour s'enfoncer de nouveau dans la table avec un bruit sourd.

Le sang de Connie glissa du couteau comme une mue et alla se déposer sur la carcasse du téléphone ; à croire que Billy avait poignardé l'appareil à mort.

Je vais mourir. Ici et comme ça. Parce que j'ai fait tous les trucs débiles pour lesquels on engueule les personnages débiles dans les films débiles.

— Bon, dit Billy. Toi.

Il la fixait comme s'il venait seulement de se rappeler sa présence. En deux pas, il se retrouva près d'elle puis tendit les doigts vers son cou et appuya à l'emplacement exact de l'entaille. Connie siffla de douleur et eut un mouvement de recul. Billy lui cogna le haut du crâne à l'aide du côté de son poing.

— Reste assise.

Il fit courir un doigt le long de l'entaille. Les yeux de Connie se mirent à larmoyer.

— Arrête, lâcha-t-il froidement. C'est rien du tout. T'es pas en train de clamser.

Il étudia un instant le bout de ses doigts couverts de sang, puis en nettoya un d'un coup de langue. Connie eut un haut-le-cœur.

— Je croyais que ça n'aurait pas le même goût, commenta-t-il comme pour lui-même.

D'un geste efficace et rapide, il essuya ses autres doigts sur la chemise de Connie sans s'attarder sur ses seins, comme si elle n'était guère plus qu'une serviette à ses yeux.

— J'en ai pas encore fini avec toi, lui dit-il. Tu me dois toujours ce secret, ce souvenir de mon gamin. Et je compte bien récupérer mon dû. Mais là, tout de suite, j'ai un truc important à faire. Alors tu vas devoir rester assise à m'attendre.

Sans davantage de préambule, Billy sortit un mouchoir qu'il fourra dans la bouche de Connie avant qu'elle puisse bouger ou protester. Puis il agrippa le dossier de sa chaise et la fit basculer sur les pieds de derrière. Ce mouvement brusque, combiné aux effets secondaires du Darkene, lui donna le vertige. D'une seule main, Billy la traîna en arrière sur le sol, raclant bruyamment le plancher. Il ouvrit une porte et l'y entraîna, puis redressa la chaise un ou deux mètres après avoir franchi la porte. Connie ne disposa que d'un bref moment tandis que Billy la contournait et franchissait le seuil – elle dirigea désespérément son regard partout où elle le pouvait, tordant même son cou à vif pour regarder autour d'elle. Petite pièce. Une matière caoutchouteuse rappelant les boîtes d'œufs était agrafée aux murs. Le seul meuble était un lit où s'entassaient des couvertures en désordre.

Debout sur le pas de la porte – la seule source de lumière –, Billy braquait sur elle un regard dur.

— Maintenant, j'ai deux trois trucs à faire. Pendant mon absence, je veux que tu réfléchisses à deux choses, et seulement deux. Premièrement, à ce que je t'ai demandé, la première fois que t'as rendu mon gamin heureux. Deuxièmement, à la persuasion dont je sais faire preuve quand il faut. Pigé ?

Connie hocha vigoureusement la tête.

Billy leva le poignet auquel était attachée la tresse coupée de Connie.

— Je te garde tout près de moi, ma fille. Je reviendrai vite te

chercher.

Puis il ferma la porte. La pièce se retrouva aussitôt plongée dans une obscurité violente et totale. Le déclic décourageant d'un verrou retentit, nettement reconnaissable.

À l'extérieur, elle entendit les pas de Billy sur le sol, la porte de l'appartement se refermer. Puis plus rien.

Connie attendit que son regard s'habitue à l'obscurité. Comme Billy avait éteint la lumière de la pièce extérieure en partant, il ne restait plus qu'une zone de pénombre grise autour du chambranle, qui ne paraissait claire que par rapport au noir de suie environnant. Elle baissa les yeux et vit qu'elle distinguait à peine ses propres manches. C'était pire qu'elle ne l'avait cru.

Réfléchis, Connie. Tu as du temps. Peut-être cinq minutes, peut-être cinq heures. Qui sait ? Utilise-le. Tout de suite.

Elle s'interrogea : pouvait-elle trouver un moyen de faire sauter la chaise jusqu'au lit qu'elle avait aperçu ? Peut-être y aurait-il un bord coupant, ou bien un clou ou une vis à découvert dont elle pourrait se servir pour scier ses cordes. Pour autant qu'elle puisse en juger, Billy lui avait attaché chevilles et poignets aux pieds et aux accoudoirs de la chaise, en utilisant ce qui semblait être une corde épaisse et rêche. Étroitement nouée, elle lui irritait la peau des poignets. Connie parvenait à remuer légèrement les pieds et les doigts, mais guère plus. Au moins son sang circulait-il encore à peu près.

Bon, Connie, fini l'examen médical. Il peut revenir d'un instant à l'autre. Active-toi.

Elle inspira profondément par le nez (Dieu merci, le mouchoir était propre – il n'avait qu'un goût de coton neuf) et appuya contre le sol de toutes ses forces, espérant soulever la chaise de quelques centimètres. Dans le même temps, elle projeta son poids en arrière, en direction du lit.

Elle vacilla un instant puis bascula, tout son corps ébranlé par l'impact. Sa tête heurta le sol, ce qui lui coupa le souffle et lui arracha un hurlement étouffé par le mouchoir, puis elle tenta de prendre une nouvelle inspiration et, n'y parvenant pas, elle paniqua et se mit à aspirer le mouchoir, l'espace d'un instant de terreur constellé d'étoiles, avant que ses réflexes ne prennent le relais et qu'elle n'inhale bruyamment de grandes goulées d'air avides par le nez.

Oh, merde. Merde. Maintenant je suis foutue. Et merde.

Sa tête cognait et lançait. Quelque chose d'humide coula le long de sa joue, le sang qui s'échappait toujours de son cou avait formé une

petite flaque à terre et elle avait roulé dedans lors de ces quelques instants où elle se tortillait en cherchant son souffle.

Lève-toi, Connie ! Lève-toi ! Vite ! Avant qu'il ne revienne ! Trouve une solution ! Tout de suite !

Son cœur battait à tout rompre, menaçant d'éclater. Elle se força à tenir sa propre panique à distance en l'imaginant sous la forme d'un rocher tombé sur son chemin. Heureusement qu'elle pratiquait régulièrement la méditation et la visualisation. *Le yoga sauve des vies*, songea-t-elle.

S'écartant de sa propre peur, elle entreprit de calmer sa respiration et de ramener son rythme cardiaque à la normale. Elle savait que son corps, en ce moment même, était dopé à toutes sortes d'endorphines et d'hormones de la peur. Elle ne pouvait rien y faire. Elle allait devoir s'efforcer de trouver une idée ingénieuse en espérant que ce soit la bonne.

Sa priorité serait d'atteindre le lit. C'était tout ce que contenait cette pièce. Le seul outil à sa disposition.

Elle se débattit un moment, ordonnant à son corps entravé de trouver un moyen de s'asseoir, mais en vain. D'un autre côté... pourquoi s'asseoir ? Lui était-il possible de progresser sur le sol en l'état ? De se débattre de la manière adéquate pour atteindre le lit ?

Elle prit une nouvelle inspiration. Ce ne serait pas facile. Elle ne pouvait se fier ni à ses bras ni à ses jambes. Elle allait devoir compter sur son tonus abdominal, qui était excellent. La prof particulière de yoga de Lobo's Nod n'était pas très douée mais, lors des quelques cours que Connie avait suivis, elle avait beaucoup insisté sur la posture du bateau. Ce qui se révéla soudain très utile.

Ce fut alors que quelque chose bougea dans la pièce.

Connie s'immobilisa. Sa respiration lui sembla soudain atrocement bruyante. Incroyablement bruyante.

Un nouveau bruit. Des bras et jambes remuant sous du tissu.

Cet amas sur le lit.

Ce n'étaient pas que des couvertures.

Oh mon Dieu. Elle n'était pas seule.

1. *Macbeth*, traduction de François-Victor Hugo. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Traduction de Stéphane Mallarmé.

4.

Howie reprit conscience avec beaucoup de choses en tête qu'il voulait exprimer. Mais il ne parvint qu'à prononcer :

— Gah !

— Il est réveillé ! s'écria un homme.

— Ne bouge pas, jeune homme, lança une autre voix.

C'était celle d'une femme. En temps ordinaire, Howie l'aurait écoutée. Comme sa tête était en feu et qu'il avait mal partout, il tenta de lever les bras, mais on les maintenait en place, l'immobilisant par la même occasion.

Malgré la douleur sous son crâne, il avait une conscience aiguë des bleus qu'on venait de lui infliger. Il geignit de douleur et referma les yeux pour la repousser.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda l'homme.

Un homme, sans aucun doute. Ou alors une femme avec un chat dans la gorge.

— Nom d'un chien ! aboya la femme. Vous l'avez à peine touché...

— Tu es hémophile, gamin ? demanda l'homme.

Sans blague ! songea Howie, avant de s'apercevoir qu'il l'avait prononcé tout haut.

La femme jura comme si elle venait de se lâcher une tronçonneuse sur le pied. Howie éclata de rire sans pouvoir s'en empêcher.

Puis retomba dans les pommes.

— Il *faut* que tu recommences à porter ton bracelet médical, déclara une voix familière.

Howie cligna des paupières pour en chasser le mucus, mais ses oreilles lui apprirent le nécessaire avant que ses yeux puissent compléter : il se trouvait à l'hôpital. Une fois de plus. Il reconnaissait sans doute possible le *bip bip* régulier de son moniteur cardiaque et le grincement lointain des roues d'un pied à perfusion sur le linoléum.

L'espace d'un instant, il trouva extrêmement triste d'avoir passé assez de temps dans cet hôpital pour le reconnaître les yeux fermés. Puis il décida que c'était un superpouvoir plus que correct. Il était Sono-Man.

— Ouais, Sono-Man, dit-il d'une voix pâteuse méconnaissable.

Il se racla la gorge avec un bruit répugnant.

— Ça ne m'étonne pas, que tu aies mal, déclara le docteur Mogelof, qui se tenait près de son lit et l'avait visiblement mal entendu.

— Tiens, voilà mon urgentiste préférée !

Howie frappa dans ses mains puis se sentit trop fatigué.

— Tu ne peux pas continuer à venir sans arrêt me voir, Howie. Les gens vont finir par se poser des questions. (Le docteur Mogelof tapota l'écran de son iPad puis hocha la tête d'un air satisfait.) Repose-toi un peu. Tes parents sont en route.

Joie, bonheur.

La dernière chose qu'il se rappelait, c'était la tante de Jazz, Samantha, en train de le renverser à terre et de lui arracher le fusil des mains. Les pansements de sa main droite lui apprirent le nécessaire : il devait y avoir pas mal de points de suture. En plus, c'était la main avec laquelle il se tripotait. Et merde.

S'était-il évanoui à cause de la douleur ? De l'hémorragie ? Aucune idée.

Un instant. Ce n'était *pas* son dernier souvenir.

Il héla le docteur Mogelof alors qu'elle s'éloignait.

— Juste un dernier truc : comment va Grandma ?

— Pardon ?

— La vieille dame. Celle qui était avec moi dans la maison. Comment elle va ?

— Jeune homme, c'est de toi que tu dois te soucier en ce moment.

— S'il vous plaît ! Il faut que je sache.

— Je ne peux pas te parler d'une autre patiente. Et puis c'est

quelqu'un d'autre qui en a hérité, je préférerais t'avoir rien que pour moi.

— La flatterie vous mènera partout avec moi, doc, mais je suis sérieux.

Howie se hissa en position assise dans le lit, serrant les dents pour chasser la douleur. Il était couvert de bleus résultant de sa chute et, maintenant qu'il était totalement réveillé, il devinait sur son front la zone de sensation zéro où le docteur Mogelof lui avait injecté de la lidocaïne avant de le recoudre. Ouais, il avait perdu connaissance, aucun doute là-dessus. La dernière chose qu'il se rappelait, c'était Sam se dressant au-dessus de lui avec le fusil. Il avait dû se cogner sérieusement la tête en tournant de l'œil. Il se demanda s'il y avait gagné une nouvelle cicatrice. Sans doute que oui.

— Enfin bref, l'autre personne qui est arrivée en même temps que moi. C'est la grand-mère de Jazz. Je crois qu'elle a fait une crise cardiaque. Sammy J était avec nous – d'ailleurs où est-ce qu'elle est passée ? – et puis est-ce que j'ai reçu un coup de fil, parce que Connie est dans un avion pour New York et oh la vache il est quelle heure est-ce que G. William est passé et...

— Holà, holà ! (Le docteur Mogelof jeta un coup d'œil nerveux au moniteur cardiaque.) Ne m'oblige pas à t'assommer pour ton propre bien.

— Doc, je suis sérieux, il y a un sacré bordel en cours et il faut que je revienne dans la course.

Si Howie n'avait pas remarqué le cognement dans sa propre poitrine, le moniteur cardiaque le lui aurait révélé. En l'état, leur alternance évoquait la pire cadence de hip-hop du monde.

— J'ai des coups de fil à passer, des gens dont je voudrais prendre des nouvelles et...

— Doucement. Reviens au tout début.

Howie réfléchit. Où se situait *vraiment* le début ? On pouvait remonter jusqu'à l'âge de dix ans, en réalité, ce jour où Jazz avait copieusement tabassé les petites brutes qui s'amusaient à lui faire apparaître des bleus sur les bras, mais ça semblait un trop gros effort et il commençait à fatiguer.

— Je crois que je suis amoureux de la tante de mon meilleur ami, lâcha-t-il.

— Ah, c'est... sympa.

— Je crois aussi que c'est peut-être une tueuse en série.

Le docteur Mogelof le regarda fixement.

— Tu as le chic pour les trouver, toi.

— Disons que j'ai un peu la poisse en amour, avoua Howie. (Il réussit enfin à s'asseoir en grimaçant.) Je pourrai sortir dans combien de temps, doc ?

— Sans doute demain matin. C'est beaucoup moins grave que la fois où tu t'es fait poignarder.

— Pas poignarder, rectifia Howie. Entailler. Ce n'est pas pareil.

— Crois-moi, je le sais très bien, c'est moi qui t'ai recousu. Autre chose ? Il faut que j'y aille.

— Grandma. La vieille dame. Il faut que je sache comment elle va. Et il y avait peut-être une femme plus jeune avec elle. C'est Sammy J.

La sœur de Billy Dent, mais je ne compte pas vous le dire, des fois qu'il vous viendrait l'idée d'appeler la presse. La confidentialité garantie aux patients ne s'étend pas à la famille, hein ?

— Je vous assure, il faut que je sache.

— Écoute, je ne peux rien te dire. Nous t'avons retrouvé à la suite d'un appel passé aux secours depuis la maison des Dent. (Elle marqua une légère pause juste avant « maison des Dent ». Comme presque tout le monde à Lobo's Nod.) Tout ira bien. Tiens-toi à l'écart des couteaux et des sols, hmm ?

— Je peux au moins récupérer mon portable ?

Le docteur Mogelof leva les yeux au ciel et tendit le doigt. Howie tordit le cou pour suivre le mouvement ; son portable se trouvait à côté de lui, sur le plateau du lit.

— Ah. Merci.

Dès qu'elle fut partie, il s'empara du téléphone. Il avait reçu un texto de Connie sans queue ni tête. C'était une adresse à New York, suivie de *bell, guns et Eliot Ness, ça te dit quelque chose ?*

Hum, pas vraiment.

Il commença par répondre au texto : *quoi de 9 ? tt va bien ?*

Puis il inspira profondément et sélectionna JAZZ dans sa liste de contacts. *à l'hosto. encore. mais ça va.* Il mordilla sa lèvre inférieure et s'arrêta lorsqu'il comprit qu'il devait maintenant avoir un bleu à la lèvre en plus du reste. *rappelle-moi*, conclut-il. Il ne put se résoudre à écrire à son meilleur ami *ta grand-mère est peut-être morte.*

Il soupira. Tout aurait dû être si facile : garder un œil sur Grandma, l'autre sur Samantha. Il n'était pas censé finir dans un lit d'hôpital.

Il décida qu'il valait mieux en accomplir le plus possible avant l'arrivée de ses parents. Il appela le bureau du shérif de Lobo's Nod et se rendit compte, à sa grande tristesse, qu'il devait être l'une des rares personnes en ville à avoir enregistré le numéro dans son téléphone.

— Salut, lança-t-il quand Lana, la secrétaire du shérif, lui répondit. Je peux parler à G. William ?

— Bien sûr, répondit une voix toute proche, et Howie leva les yeux pour voir G. William Tanner, shérif de Lobo's Nod, sur le pas de la porte.

Oh oh, se dit Howie. Nous y voilà.

5.

Connie s'immobilisa sur le sol, espérant bêtement, malgré les probabilités, que l'autre personne présente ne la localiserait pas tant qu'elle ne bougerait pas. Mais la pièce était petite, et il n'y avait nulle part où se cacher. Même dans le noir, on la retrouverait facilement.

— Qui est là ? demanda une voix.

Toute à sa panique, Connie sentit le sang lui monter aux oreilles. Elle entendait cette voix comme si elle sortait d'un coquillage. Connie s'efforça de rester silencieuse, mais le bruit de sa respiration par le nez lui semblait aussi assourdissant qu'un ouragan.

— Qui est là ? répéta la voix avec insistance, et cette fois Connie crut y détecter un tremblement.

Se pouvait-il...

Se pouvait-il qu'elle ne soit pas la seule prisonnière de Billy ?

Elle perçut un nouveau mouvement sur le lit, puis – oui ! – elle entendit le bruit le plus doux qui soit.

Du métal contre le métal.

Des menottes. Elle en était sûre. Au minimum, c'était sans aucun doute possible le cliquetis d'une sorte de chaîne.

Avec un grognement, Connie lutta contre ses liens, en vain. Sa chute les avait légèrement détendus, mais pas assez. Bon, elle ne s'était pas non plus attendue à pouvoir s'en dégager en se tortillant.

Elle passa à la vitesse supérieure, ouvrit la mâchoire le plus grand possible, puis poussa le mouchoir à l'aide de sa langue. C'était, sans aucun doute, la chose la plus ridicule qu'elle ait faite de toute sa vie mais, sur le moment, c'était aussi la plus sérieuse. Elle devait se débarrasser de ce mouchoir. Elle devait être en mesure de parler.

— Je ne suis pas totalement impuissante, dit la voix.

La panique de Connie s'apaisa juste assez pour ramener son ouïe à la normale ; elle comprit que c'était une voix de femme. Son léger tremblement pouvait trahir un mensonge comme une vérité boostée à l'adrénaline. Avec une chaîne de la bonne longueur, une personne se trouvant sur le lit était encore capable de lui asséner un coup de pied en pleine tête tant qu'elle se trouvait à terre.

Connie émit des grognements et geignements étouffés, s'efforçant de paraître le plus docile possible tandis qu'elle se débattait avec le mouchoir.

Billy l'avait bien enfoncé, mais pas assez. Avec un haut-le-cœur qui faillit la faire vomir, elle réussit enfin à le recracher et à inspirer profondément par la bouche.

— N'approchez pas de moi ! hurla la femme sur le lit.

— Je ne vais pas vous faire de mal ! (Connie laissa retomber sa tête jusqu'à toucher le sol. Elle se sentait toujours sonnée sous l'effet du Darkene.) Je ne vais pas vous faire de mal, je vous le jure.

— Vous êtes par terre ? demanda la femme.

— Oui. Je suis prisonnière ici. (Elle marqua un temps d'arrêt.) Comme vous.

La femme ne répondit rien pendant ce qui sembla un très long moment. Connie l'entendait respirer – lentement, calmement. Puis le cliquetis de la chaîne retentit de nouveau.

— Comment je peux en être sûre ? demanda doucement la femme, d'une voix effrayée.

— Parce que je suis attachée à une chaise et que je me trouve par terre, quasiment impuissante. Écoutez, je m'appelle Connie.

S'humaniser à leurs yeux. Un bon conseil pour traiter avec les tueurs en série, mais sans doute aussi avec leurs prisonniers.

L'autre femme se tut de nouveau. Puis elle finit par déclarer :

— Il y a un interrupteur pour allumer la lumière, Connie. Peut-être qu'à nous deux on pourra trouver un moyen de l'atteindre ?

Bien qu'elle soit affaiblie et ligotée, un soulagement exquis envahit chaque cellule du corps de Connie.

6.

Jazz n'avait même pas eu conscience de s'évanouir jusqu'à ce que la sensation que quelque chose rampait le long de sa jambe le réveille dans un sursaut paniqué qui lui comprima brusquement le cœur. Sans réfléchir, il tenta de le chasser d'une gifle et abattit la paume – violemment – sur le pansement improvisé dont il avait enveloppé la plaie par balle. L'espace d'un instant, la douleur devint si écrasante, si aveuglante qu'il s'immobilisa dans un silence total, bouche grande ouverte, incapable de remuer les lèvres sous l'effet du choc.

Mais l'instant d'après, il poussa un hurlement – un seul, très bref. Il n'avait plus de ressources en lui, plus rien qui puisse nourrir un autre cri. Il se mit plutôt à geindre, tennaillé par l'envie de tenir sa jambe à deux mains, terrifié à l'idée de le faire. Le contour de la plaie semblait brûlant et enflé, et le pansement plus serré qu'auparavant. Des larmes ruisselèrent sur ses joues.

Comme il le redoutait, ce n'était ni un rongeur ni un insecte qu'il avait senti sur sa jambe. Et il regretta amèrement que ce ne soit rien d'aussi simple à affronter qu'un cafard ou un rat.

Non, c'était du sang. Le sien, bien entendu. La plaie saignait de nouveau, à moins qu'elle n'ait jamais cessé. Il n'en savait rien.

Il ouvrit le téléphone du Chien et en dirigea la lumière vers sa jambe nue. Un filet de sang coulait jusqu'à son genou. C'était ce qu'il avait ressenti dans son sommeil.

Merde. Merde. Et merde.

Il ne savait pas quoi faire d'autre. L'idée d'essayer à nouveau de fouiller la plaie pour atteindre la balle lui donnait des vertiges. Devait-il refaire le pansement encore plus serré ? Appliquer un garrot ?

Si tu places un garrot là-dessus, tu vas perdre ta jambe.

D'un autre côté, si tu ne le fais pas, tu vas perdre tout court.

Il saisit le bord de l'adhésif dont il avait entouré sa cuisse. Lorsqu'il le décolla, il arracha les poils de ses jambes, mais cette douleur n'était rien comparée à la fois où il avait dû arracher le pansement de fortune – sa manche de chemise – de la plaie ouverte elle-même. Il mordit la même languette de chaussure que lorsqu'il avait retiré son pantalon.

Il semblait s'être écoulé des années depuis. En réalité, ce n'étaient que quelques heures. Il ne prenait plus la peine de consulter l'heure sur l'un ou l'autre des téléphones portables. Ça ne servait à rien.

Comme il s'y attendait, du sang frais se déversait de la plaie. Sans bien savoir comment, il l'avait ouverte encore davantage.

« Sans bien savoir comment ? » En gigotant comme je viens de le faire, je suis même surpris que ma jambe ne soit pas carrément tombée.

Il eut une brève vision de lui-même privé de cette jambe, en train de béquiller sur un trottoir quelconque. Ou de remonter en boitant le couloir du lycée de Lobo's Nod, plus marginal que jamais. Au moins, l'extérieur serait assorti à l'intérieur.

Il fallait qu'il stoppe l'hémorragie. Mais il ignorait totalement comment s'y prendre autrement qu'en plaçant un garrot sur le haut de sa jambe. Quasiment autour de l'entrejambe, en fait. Il perdrait tout à partir de trois ou quatre centimètres en dessous de la hanche jusqu'aux orteils.

Était-ce même la peine d'en débattre ? La survie n'importait-elle pas plus que tout le reste ?

Il chercha son pantalon à tâtons dans le noir. Ses doigts glissèrent le long d'un objet fin et tranchant. Le couteau de boucher. Celui que le Chien transportait dans sa sacoche d'ordinateur. Jazz avait oublié qu'il le lui avait pris et qu'il l'avait gardé tout près de lui, au cas où le Chapeau reviendrait. Il se moqua de lui-même. Quelle idée saugrenue... Que ferait-il si le rideau se relevait pour laisser entrer Duncan Hershey ? Le menacer à grands gestes depuis le sol avant qu'il ne lui colle une balle entre les yeux ?

Et tu as dit aux flics que Hershey n'était pas le coupable. Tellement sûr de toi, hein ? Ce n'est pas ce type-là, voilà ce que tu as dit. Ce n'est pas lui. Crétin. Tu es content de toi maintenant ?

Ignorant le couteau, il tâtonna jusqu'à trouver son pantalon. Il l'attira vers lui puis s'allongea sur le dos, le pantalon posé sur sa poitrine tandis qu'il en retirait la ceinture. Elle ferait un garrot convenable.

Attends. Deux secondes. Je suis vraiment obligé de faire ça ? Crétin...

À l'aide de ses coudes et de sa jambe valide, il réussit à se traîner sur le sol du box jusqu'à percuter le corps d'Oliver Belsamo, la moitié décédée de Hat-Dog. Il avait laissé son cadavre près de l'un des établis.

Serrant les dents pour repousser la douleur, Jazz utilisa ses mains pour lever sa jambe blessée le plus haut possible puis la baissa très doucement, jusqu'à sentir le bois solide de l'établi au niveau de son talon. Il se retrouva avec la jambe surélevée, coincée à un angle quasi droit par rapport à son corps. Pour des questions de confort, il n'eut d'autre choix que de se rallonger, reposant la tête contre le cadavre du Chien.

Il l'avait déjà fait, appuyant sa jambe sur Belsamo lui-même. S'il parvenait à garder la jambe plus haut cette fois-ci, peut-être... peut-être arrêterait-il suffisamment l'hémorragie pour ne pas avoir besoin de garrot. Il allait au moins essayer. Attendre un moment. Voir ce qui se passait.

Il prit une profonde inspiration puis la relâcha. Elle lui sembla être la première inspiration véritable qu'il ait prise depuis qu'on lui avait tiré dessus.

Il se rappuya contre le Chien. D'ici à ce que la rigueur cadavérique s'installe, Belsamo ferait un oreiller correct.

Ce fut dans cette position que Billy le trouva.

Comme Jazz refusait de sombrer à nouveau dans l'inconscience ou le sommeil (il n'arrivait plus trop à les distinguer), il était sur le qui-vive et reconnut nettement le bruit d'une clé tournant dans le cadenas qui maintenait fermée la porte du 83F.

Le Chapeau. Il revenait finir le boulot.

Jazz roula partiellement sur le flanc, s'efforçant de garder la jambe en l'air. Le mouvement peu commode lui tordit légèrement la jambe gauche, mais ce n'était pas aussi douloureux que s'il l'avait traînée sur le sol. La position surélevée engourdisait déjà sa jambe.

Il entendit un léger grognement, puis le rideau du box se releva jusqu'au plafond dans un bruit métallique. Jazz s'abrita les yeux pour les protéger de la lumière vive qui envahit soudain l'espace, et son cerveau s'emballa tandis qu'il regardait dans cette direction. À moins que le Chapeau ne le tue immédiatement, il estima qu'il avait une chance de le convaincre d'approcher... Il chercha le couteau de

boucher à tâtons. S'il parvenait à attirer ce salopard assez près, il pourrait lui plonger la lame en plein cœur.

Je t'ai donc rien appris, Jasper ? chuchota la voix de Billy. *Le cœur est protégé par les côtes et le sternum. Affaibli comme t'es, vaut mieux que tu vises la carotide ou la jugulaire. Ou sinon, si t'arrives pas à les atteindre, vise l'artère fémorale.*

Ouais. Bien sûr. Nouvelles perles de sagesse familiale distillées par le Paternel.

— Cet abruti d'égocentrique de première n'a même pas pris la peine de traîner le corps à l'intérieur ! s'exclama la silhouette dont la lumière de l'entrée soulignait les contours.

Jazz cligna très vite des yeux, oubliant sa quête du couteau. À sa grande stupéfaction, il n'entendait plus simplement la voix de Billy dans sa tête, il imaginait maintenant que le Chapeau parlait avec la voix de son père.

Il secoua la tête, ses yeux s'accoutumèrent à la lumière, et *Oh mon Dieu, en fin de compte ce n'est pas moi qui entends des voix.*

Avec de petits bruits désapprobateurs, Billy assena quelques coups de pied au corps de Morales. Une sorte de chuchotement lui échappa et toute autre personne que Billy ou Jazz aurait cru – ô miracle ! – qu'elle était encore en vie, mais tous deux savaient que, parfois, les gaz accumulés dans les cadavres sont relâchés lorsqu'on déplace le corps ou qu'on l'abîme davantage. Le soupir funèbre de Morales n'était rien d'autre que cela. Son dernier souffle, peut-être, qu'elle avait retenu jusqu'à cet instant.

D'un pas rapide et sûr, Billy s'avança depuis l'entrée jusqu'à l'emplacement où Jazz avait surélevé sa jambe. Billy avait modifié son apparence – nouvelle couleur de cheveux, pilosité faciale, ce genre de détails – mais aucun masque ne pouvait tromper son propre fils. Même sans entendre sa voix, Jazz aurait reconnu sa démarche, la façon dont ses lèvres bougeaient, ces yeux bleus froids et morts.

Son père inspira profondément et gloussa.

— Ah, respire-moi ça ! Conservateur et rigidité cadavérique ! Mes deux odeurs préférées.

D'une main, Billy tenait une sacoche en cuir qu'il plaça sur l'établi.

— Oh, Jasper, dit-il d'une voix étranglée. Qu'est-ce que t'as fait ? Qu'est-ce que tu l'as laissé te faire ?

— Je n'ai pas eu le choix, murmura Jazz.

Sa voix, usée par les hurlements, était quasiment inaudible.

— On a toujours le choix, le gronda Billy. On est maîtres de notre propre destin.

Il s'accroupit près de Jazz et son regard bleu glacial le balaya de la tête aux pieds. Jazz frissonna ; il ne s'était pas trouvé si près de Billy depuis des années. Au pénitencier de Wammaket, une table s'interposait entre eux. Seuls quelques centimètres les séparaient à présent. Et il n'y avait pas de chaînes. Ni de gardes.

Billy tordit le cou pour examiner la plaie par balle et l'entaille latérale.

— Tu t'es bien charcuté, gamin. T'as donc rien appris en écoutant ton vieux père ?

— Je...

Jazz s'interrompit. Il était épuisé. Trop fatigué pour parler, et à plus forte raison pour s'embarquer dans le duel psychologique d'une conversation avec Billy Dent.

Billy prit le temps de traîner Morales à l'intérieur de la pièce – *box 83F* ! songea Jazz, en proie à une sorte de délire. *Population moitié morte, moitié vivante* – puis referma la porte, les plongeant de nouveau dans le noir jusqu'à ce qu'il tire de sa sacoche une lanterne puissante. L'espace s'éclaira alors ; des ombres se mirent à bondir sur les murs. Jazz eut le vertige, une fois de plus, et regarda fixement dans le noir.

— Je m'en doutais. Rien qui vaille la peine d'être vu.

Tout en claquant la langue, Billy saisit la cheville de Jazz avec une délicatesse qui aurait surpris toute autre personne que son fils, lequel revécut soudain malgré lui un souvenir de son père le bordant pour la nuit. Soutenant également la jambe de Jazz en dessous du genou, il la fit lentement tourner pour poser le talon sur sa propre cuisse, la gardant un peu surélevée.

— T'as voulu enlever la balle ? C'est ça que tu cherchais à faire ? T'as du cran, c'est rien de le dire. T'aurais pu t'y prendre plus mal.

— J'ai nettoyé, chuchota Jazz. À l'eau de Javel.

Billy soupira longuement.

— Et dire que tu venais de m'impressionner... L'eau de Javel ne nettoie pas une infection. Perte de temps.

Tout en sifflant un petit air discordant que Jazz n'identifia pas, Billy fouilla dans son sac et disposa des instruments sur le sol. Jazz n'eut pas le courage de les regarder.

— Cette Morales..., reprit Billy d'une voix songeuse, comme s'il discutait de la pluie et du beau temps autour d'une tasse de thé. Elle voulait ma mort, hein ? Dans le temps, elle a suivi ma trace à travers le Kansas et une partie de l'Oklahoma.

— Ta phase « Main de velours ».

— Yep. Elle est vraiment pas passée loin. Mais je suis passé encore moins loin. Je l'ai croisée dans un supermarché près de Wichita. Je lui ai tenu la porte en levant mon chapeau comme un vrai gentleman.

Super gentil de ta part, songea Jazz, mais il n'eut pas l'énergie de le dire tout haut.

— Elle était... (Un infime frisson de ravissement parcourut Billy.) T'imagines pas quel effort j'ai dû faire pour me retenir de la prendre, Jasper. Bonne chose que je sois un homme de caractère et de volonté.

Les instruments cliquetèrent. Billy était en train de les redresser tout en fredonnant à mi-voix. Jazz s'humecta les lèvres et inspira profondément.

— Qui tu m'as obligé à découper ? murmura-t-il.

Billy se pencha vers lui.

— Quoi ? Je t'entends pas.

— Qui-tu-m'as-obligé-à-découper ?

Le visage de Billy n'affichait aucune expression.

— Ne me joue pas ce numéro-là, insista Jazz. Quand j'étais petit. J'ai des souvenirs dans lesquels tu me demandes de découper quelqu'un. Et je l'ai fait. C'était laquelle de tes victimes ? Laquelle ?

— Je t'ai jamais obligé à rien, répondit Billy. Après, est-ce que je t'ai, comment dire, guidé pour t'apprendre la bonne technique ? Sûrement. Je me soucie de toi, tu sais ? Mais je t'ai jamais forcé. J'ai jamais mis ce couteau dans ta main.

— Je ne l'aurais jamais fait sans...

— Chut, gamin. Ton Paternel doit réfléchir.

Malgré lui, Jazz se tut. Pour l'heure, son seul espoir de survie passait par Billy. Étrangement – mais peut-être pas tant que ça – Jazz se sentait en sécurité. Il savait que Billy ne lui ferait aucun mal, qu'il déploierait des efforts immenses pour le garder en vie.

Comme n'importe quel autre père. Bon Dieu, comme c'est bizarre.

Billy tâta la plaie avec une expression clinique qui n'apaisa en rien

la douleur causée par son geste. Jazz tenta de retenir son souffle pour s'en protéger, mais il dut finir par expirer.

Il tordit le cou.

— Putain, Billy...

— Surveille ton langage, gamin ! s'exclama son père en lui collant une gifle.

Il se remit à inspecter la blessure, dont il écarta les bords à l'aide d'une pince hémostatique. Jazz regarda sa cuisse s'ouvrir avec une fascination malsaine. Le sang monta à la surface.

— Rien de vital n'est touché. Mais y a pas mal de petits vaisseaux qui saignent là-dedans.

Billy s'empara de l'un des bidons en plastique rangés dans le box et aspergea d'eau la jambe de Jazz. Une fois le sang nettoyé, il écarta légèrement les bords de la plaie. Sans son expression de concentration extrême, Jazz aurait pu croire que son père y prenait plaisir.

— C'est grave ? demanda-t-il.

— Chut. Papa réfléchit.

Le sang monta de nouveau, masquant la plaie.

— Pas moyen d'atteindre cette balle, annonça Billy. Pas avec ce qu'on a ici. Pas sans système d'irrigation digne de ce nom, un plus grand nombre de pinces que je n'en ai dans cette trousse, et peut-être une paire de mains supplémentaire.

Génial.

— Va falloir se contenter de te recoudre. Arrêter l'hémorragie.

— En laissant la balle à l'intérieur ?

— Commence pas à paniquer, répondit Billy. Je vais te suturer bien comme il faut. La balle te fera pas plus de mal en restant là-dedans.

Il farfouilla dans son sac et en tira une aiguille courbe équipée d'un mince filament bleu, qu'il tint à l'aide d'une sorte de paire de ciseaux à bouts ronds. À l'aide du même bidon d'eau, il nettoya de nouveau la plaie.

— Pourquoi tu ne m'as pas appris ça ? parvint à demander Jazz. Quelque chose d'utile ?

— Jamais eu l'occasion, rétorqua Billy avec un regret sincère. Je comptais commencer rapidement ces trucs-là, mais on m'a éloigné de toi. (Il marqua un temps d'arrêt.) Au fait, ça va sans doute te faire un

mal de chien.

Sans ajouter un mot, il plongea l'aiguille courbe dans la cuisse de Jazz. Un peu plus tôt, Jazz imaginait la douleur comme des traits de flamme ; quel manque flagrant d'imagination. Ça, c'était du feu. Des câbles brûlants de pure souffrance qui se déployaient depuis l'emplacement de la plaie, montaient et descendaient à toute allure le long de sa jambe, diffusant la douleur jusque dans ses poumons.

D'un geste du poignet, Billy fit tourner le crochet sous la peau pour qu'il ressorte de l'autre côté de l'entaille. Jazz hurla.

Quasiment sans quitter les sutures des yeux, Billy se servit de sa main libre pour trouver la ceinture de son fils et la pousser vers lui. Jazz s'en empara et la coinça entre ses dents pour la mordre en geignant de souffrance. Contre son propre gré, il se redressa partiellement et se débattit afin d'échapper à l'atroce morsure de l'aiguille, mais son père s'assit simplement sur son mollet pour le maintenir en place.

— Repose ta tête ! aboya Billy. Si tu tombes dans les vapes, tu vas t'exploser le crâne. J'ai pas le matériel pour ça.

Curieusement, malgré les coups d'aiguille incessants dans sa cuisse, il comprit et parvint à se rallonger.

— C'est pour ton bien, ajouta Billy avec une bienveillance nonchalante tandis qu'il exécutait rapidement les sutures sans tenir compte de la douleur.

Il pratiqua six points de suture, chacun noué minutieusement et précisément avec les nœuds tirés d'un côté.

— Pour pas irriter la blessure, expliqua Billy.

Quand il en eut fini, Jazz reposait sur le sol, épuisé, le front en nage, le corps inondé de sueur. Il était cuit, lessivé, vidé de toute pensée.

— Ça fera l'affaire pour l'instant, ça va contenir l'hémorragie, déclara Billy. J'ai utilisé une simple suture interrompue. Comme ça va s'infecter, suffira de faire sauter un des points pour drainer. Dès que je serai loin d'ici et en lieu sûr, gamin, je t'appellerai une ambulance.

— Rappelle-moi de t'offrir le mug du meilleur papa, chuchota Jazz.

Billy ricana.

— Tu sais ce que la plupart des parents ne pigent pas, Jasper ?

— Éclaire-moi.

— La plupart des parents sont... comment on dit déjà... narcissiques. C'est bien ça, le mot ? Je crois que oui. Ils se concentrent sur eux-mêmes, et ensuite ils voient leurs p'tits bébés se mettre à marcher et à parler, et comme ils leurs ressemblent plus ou moins et parlent plus ou moins comme eux, ils commencent à voir ces p'tits bébés comme des extensions d'eux-mêmes. Et alors ils font tout ce qu'ils peuvent pour eux, Jasper. Tout. (Billy se mit à osciller sur ses talons, l'air pensif.) Et là, il se passe un truc marrant. Ces bébés grandissent, deviennent des enfants, des ados, puis des adultes à leur tour. Et ils arrêtent d'être des p'tites extensions de leurs parents, mais les parents n'arrivent pas à lâcher prise. Et ils supportent pas, parce que c'est comme si une partie de leur corps, un bras ou une jambe, décidait d'un seul coup d'agir par elle-même. Et alors, tout ce que font les gamins, tout, devient une trahison. C'est une marque d'ingratitude, Jasper. C'est comme ça que les parents voient les choses.

Billy entreprit d'enrouler un pansement neuf autour de la jambe de Jazz.

— Mais pas le Paternel, Jasper. Ah ça non. Je suis sans doute pas le « meilleur papa » de ton mug à la con. Mais je suis sacrément meilleur que la plupart.

— Si tu crois ces conneries, t'es encore plus cinglé que ne le disent les psys, réussit à répondre Jazz. Tu as passé ta vie à essayer de me transformer à ton image.

Billy fit une moue et tourna vers Jazz un regard de chiot blessé. Jazz refusa d'y croire ; les sociopathes n'éprouvaient pas de véritables émotions.

Malgré tout, si quelqu'un pouvait blesser Billy, c'était bien son fils, non ?

— Ça fait mal, ça, Jasper. Ça fait mal comme... comme une balle. Je serais allé contre ta nature, moi ? Je t'ai jamais obligé à faire quoi que ce soit contre ton gré. Je t'ai laissé trouver ton chemin. Je t'ai jamais dit qui tuer, ni quand, comment ou pourquoi. Je t'ai laissé en décider. Même en ce moment, tu me vois profiter de ta situation ? (Il haussa les épaules.) Je veux simplement que tu sois en accord avec toi-même. Que tu deviennes ce que t'es destiné à être.

— Je sais que maman est vivante, répondit Jazz, luttant pour se mettre en position assise.

Ce n'était peut-être que psychologique mais, à présent que sa plaie était suturée et l'hémorragie stoppée, il se sentait un peu plus fort.

Billy acquiesça distraitement tout en enroulant le pansement.

Chaque fois qu'il lui soulevait la jambe pour passer en dessous, un petit élan de douleur grimpait le long du flanc gauche de Jazz.

— Tu ne dis rien ? demanda Jazz.

— Qu'est-ce qu'il y aurait à dire ?

— Qu'est-ce que tu vas lui faire maintenant que tu l'as retrouvée ?

Billy haussa les épaules.

— J'imagine que je vais rattraper le temps perdu.

Jazz se rallongea. Billy serait capable de parler toute la journée sans lui révéler quoi que ce soit. Il tenta une autre tactique :

— Billy, c'est quoi cette histoire de Corbeaux ?

— Les Corbeaux ? La même chose qu'avant, je suppose.

— Ne me prends pas pour un crétin. Il se passe un truc, hein ? J'ai toujours su que tu avais des fans en vadrouille, mais je ne pensais pas qu'ils tuaient réellement pour toi. C'est comme ça qu'ils s'appellent entre eux, tous ces crétins qui te suivent ? Les Corbeaux ? À cause de ce conte que tu me racontais quand j'étais petit ?

Billy fronça les sourcils.

— C'était pas un conte, Jasper. C'était une allégorie, tu saisis ? Et c'est pas *moi* que les Corbeaux suivent ; ils poursuivent un rêve. Ils le pourchassent, on pourrait dire. Tu sais quoi ? La prochaine fois qu'on se croiera en face à face et que je serai pas en train de m'inquiéter qu'un connard de flic nous tombe dessus, je te parlerai des Corbeaux. Ça marche ?

— Je n'en attends pas moins du Roi corbeau.

Billy eut un petit rire.

— Le Roi corbeau ? Moi ?

— Ton nouveau nom, c'est ça ? Green Jack, la Main de velours, l'Artiste, l'Œil de Satan, et maintenant le Roi corbeau.

Billy esquissa un sourire qui ressemblait plutôt à une contraction des lèvres. Un air de ravissement passa si vite sur son visage qu'il disparut alors même que Jazz le remarquait.

— Tu me flattes, gamin.

— Tu veux bien me donner une réponse claire ? Rien qu'une fois dans ta vie ?

Billy soupira et se rassit, levant les yeux au plafond avec l'expression typique d'un père d'ado à bout de patience. Voir Billy

Dent ainsi rappela à Jazz le talent de son père pour se fondre parmi les humains.

— J'ai pas beaucoup de temps, Jasper. Je peux pas vraiment le passer à bavasser avec toi au sujet de ta mère, des Corbeaux et de tout ce qui te passe par la tête.

— Tu essaies de me convaincre que tu n'es pas le Roi corbeau ?

— J'essaie de te convaincre de rien du tout. Je suis *pas* le Roi corbeau, et c'est la vérité. Que t'y croies ou pas, c'est ton affaire.

Il entreprit de ranger ses affaires dans sa sacoche.

— Je...

— Je vais te dire un truc, Jasper. (Billy se pencha vers lui, les yeux brillants.) Je vais te dire un truc. À une époque lointaine, on était *tous* des rois. Tu comprends ? À une époque lointaine, les gens ordinaires n'existaient que pour nous, pour notre bon plaisir.

— Je ne comprends pas.

— Je me ferai un plaisir de te l'expliquer quand le moment viendra. Dans des circonstances moins... contraignantes. En attendant, pense à... allez, disons Caligula. Pense à Gilles de Rais. T'en sais bien plus que tu le crois. T'as les premiers éléments, fils. Je te l'ai dit à Wammaket. Je t'ai dit où tout avait commencé. La genèse. « Puis Caïn s'éloigna de la face de l'Éternel. »

Jazz fut pris de vertige. Billy ne lui avait strictement rien dit sur les Corbeaux à Wammaket.

Mais avant qu'il puisse répondre, Billy termina de remballer ses affaires. Il laissa la lanterne sur place.

— Tiens. Prends ça.

Il lui tendit deux pilules : l'une rose, l'autre blanche.

— C'est quoi ce truc ? Ces trucs, je veux dire.

— Un petit analgésique et un médoc pour faire baisser ta fièvre. Rien de très fort. Quand les secours vont débarquer, je veux que tu sois assez réveillé pour leur expliquer ce qui t'est arrivé.

À contrecœur, Jazz prit les pilules dans la paume tendue de Billy. Ce faisant, il remarqua quelque chose au poignet de son père. Qui ressemblait presque à un bracelet, mais attaché, comme l'un de ces modèles tressés...

Un instant.

Son extrémité s'ornait d'une perle. Une perle rouge luisante. Comme...

— C'est à Connie, murmura-t-il en la regardant fixement.

Il en était sûr. Il connaissait cette tresse.

La fureur et la terreur montèrent violemment dans ses entrailles. Il ravala son envie de vomir.

— C'est à Connie, répéta-t-il en arrachant enfin son regard au poignet de Billy pour le fixer bien en face.

À la lumière blanche et vive de la lanterne, les yeux de son père pétillaient joyeusement.

— Je me demandais combien de temps tu mettrais à t'en apercevoir.

Connie. C'était à *Connie*. C'étaient ses *cheveux*. Elle s'était trouvée à portée du couteau de Billy et oh mon Dieu oh mon Dieu.

Avec un cri étranglé, Jazz roula sur le flanc, ignorant la douleur vive dans sa cuisse, et tendit les deux mains vers la gorge de Billy. D'un mouvement adroit, son père recula juste assez pour l'éviter.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Jazz avec insistance. Dis-moi ce que tu as fait !

— C'est maintenant la partie où t'es censé me menacer ? Me dire que j'ai pas intérêt à toucher un seul de ses cheveux ? (Il leva le poignet qu'entourait la tresse de Connie.) Oups.

— Je vais te tuer, siffla Jazz à travers ses dents serrées. (Il griffa le sol de béton et, si la fureur se traduisait par la force, il en aurait arraché de gros morceaux gris.) Si tu lui as fait du mal, je vais te tuer.

— Eh bien, comme je te l'ai dit lors de notre dernière discussion : n'hésite pas.

Billy ramassa sa sacoche puis s'empara d'un couteau sur l'établi du Chien. Il le jeta par terre, près de Jazz, qui s'en saisit aussitôt et visa la jambe de son père.

Billy éclata de rire et recula d'un pas, puis d'un autre, laissant Jazz approcher un peu plus, puis esquivant aisément les coups qu'il tentait de lui porter tant bien que mal. Ils se livrèrent à ce jeu du père et du fils, du chat et de la souris, pendant tout le temps qu'il fallut à Billy pour atteindre la porte.

Épuisé, Jazz resta étendu dans une flaque de sueur tandis que Billy levait le rideau et s'avançait dans le couloir.

— Ce que j'arrive pas à décider, déclara Billy d'un air pensif, c'est si

je vais la tuer ou te regarder faire. J'arrive pas à trancher sur ce coup-là.

— Tu es un homme mort ! (Jazz se débattit sur le sol, impuissant et trop furieux pour faire davantage que hurler.) Je te ferai subir absolument tout ce que tu vas lui faire ! Je te taillerai en pièces et je te donnerai à manger aux rats ! Tu m'entends ?

— Bien sûr que je t'entends, répondit calmement Billy avant de baisser le rideau.

— Je-vais-te-tuer ! s'emporta Jazz avec toute l'énergie qui lui restait, avant de s'effondrer par terre.

7.

Connie détourna le regard juste après avoir activé l'interrupteur, mais son geste se révéla inutile ; la lumière du plafonnier était faible, quarante watts maximum, et même ses yeux accoutumés au noir pouvaient la supporter.

Elle était parvenue à s'approcher du lit où l'autre captive avait réussi, après de nombreuses tentatives ratées, à lui détacher une main. Puis, tirant à l'aide de son bras libre, guidée par l'autre prisonnière, elle avait atteint le bon mur, y avait pris appui pour se redresser et avait trouvé l'interrupteur niché dans un rectangle découpé à même l'isolant.

Il y avait eu de nombreux – *très* nombreux – essais infructueux. Tout le corps de Connie était endolori et parcouru d'élancements à la suite de ses efforts. Mais au moins la pièce était-elle éclairée.

Elle se demanda si la lumière filtrait sous la porte menant à la pièce voisine. Elle tenta de ne pas se représenter ce que ferait Billy s'il entra à ce moment précis, mais son imagination refusa de lui obéir. Ce sinistre tableau se déroula en boucle dans sa tête jusqu'à ce qu'elle s'oblige enfin à inspecter les lieux pour s'en distraire.

Pas grand-chose à examiner. La pièce était telle qu'elle l'avait perçue lorsqu'elle l'avait balayée du regard sous l'effet de la panique : petite, insonorisée au moyen d'alvéoles caoutchoutées sur les murs.

Et puis, bien sûr, il y avait le lit. Les couvertures avaient été rejetées et Connie vit enfin l'autre prisonnière, menottée au montant par le poignet droit. Le reste de son corps était libre d'entraves, mais cette unique chaîne suffisait à la garder captive. Au prix de quelques efforts, la femme réussit à s'asseoir au bord du lit. Elle écarta de son visage ses cheveux châains semés de gris. Elle avait l'air plus jeune que le gris ne semblait l'indiquer, avec le front lisse et les yeux à peine bordés de

pattes d'oie. Son regard, d'une nuance de noisette que Connie connaissait bien, paraissait familier.

Comme son visage tout entier.

— Oh mon Dieu, souffla Connie, oubliant un moment le retour imminent de Billy. Vous êtes la mère de Jazz !

Sur le lit, l'autre femme la regarda en clignant des yeux.

— Qui est Jazz ? demanda-t-elle.

— Votre fils. Jasper. On l'appelle Jazz.

La mère de Jazz la fixa un très long moment. Puis une larme roula sur sa joue.

— Vous connaissez Jasper ? demanda-t-elle dans un murmure incrédule.

Elle s'approcha à l'extrême limite de ce que lui permettait la chaîne, plongeant vers Connie avec une férocité inouïe. C'était là l'instinct maternel le plus pur, qui la poussait à vouloir se libérer pour son enfant. Connie n'avait jamais rien vu d'aussi pitoyable, d'aussi puissant.

— Vous le connaissez ? Il va bien ? (Sa voix gagnait en force, en insistance.) Où est-il ? Est-ce qu'il sait que je suis vivante ? Est-ce qu'il...

Connie dut agiter sa main libre pour interrompre ce flot de paroles et s'accorder le temps de la réflexion. Elle se trouvait dans la même pièce que la mère de Jazz. La mère qu'ils avaient enterrée en l'absence de corps avant de venir à New York. Elle était vivante, en pleine forme et...

Enchaînée dans l'Appartement du Cauchemar de Billy.

— Jazz va très bien, répondit Connie. En fait il est ici, à New York, avec la police.

— La police ? (Elle se crispa sous l'effet de la peur.) Il a fait quelque chose ?

— C'est une très, très longue histoire, madame Dent.

Connie grimaça en prononçant ce nom, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher.

L'autre femme lui répondit par un sourire triste.

— Compte tenu des circonstances, je crois que vous pouvez m'appeler Jan. Comment êtes-vous arrivée ici ?

— J'ai reçu un coup de fil. Plusieurs, même. J'ai suivi quelques indices.

— Et ils vous ont conduite à Billy.

Connie se figea en entendant son nom. Bien qu'elle soit toujours attachée à sa chaise, elle avait failli s'autoriser à l'oublier. Mais Billy allait revenir. Ça au moins, c'était une certitude.

— Exact, répondit-elle, cherchant à chasser les images insistantes que lui imposait son imagination. (Billy lui couperait plus qu'une tresse la prochaine fois, elle en était sûre.) Mais il m'a dit que ce n'était pas lui qui m'avait parlé au téléphone.

— Et vous l'avez cru ?

Connie soupira.

— Je ne sais plus que croire. Je suis venue ici... Écoutez, avec le recul je comprends que j'ai agi sur une impulsion. Mais vous devez comprendre une chose : il m'a envoyé une photo de Jazz. Récente et prise de très près. Il pouvait atteindre Jazz si facilement, et il lui aurait fait du mal si je n'avais pas obéi. Il lui en ferait aussi si j'allais trouver la police. Je n'ai pas eu le choix, il fallait que je vienne ici. Et franchement, j'étais persuadée que je ne faisais que rassembler des indices pour la police. D'accord, c'était débile, mais je ne pensais pas que j'allais vraiment tomber sur Billy Dent. (Elle secoua la tête.) Les choses qui paraissent débiles de l'extérieur... Elles le sont peut-être effectivement, mais elles n'en donnent pas l'impression quand on croit protéger quelqu'un qu'on aime.

Connie se mordilla la lèvre. Elle n'avait pas eu l'intention de laisser échapper cette dernière phrase. Elle savait que Billy et sa mère étaient tous deux racistes. Elle devait au moins envisager cette possibilité...

— Ce n'était pas débile, Connie. Vous pensiez vous rendre utile.

— Je crois qu'après avoir capturé l'Impressionniste, j'ai supposé que tout se passerait bien. Je pensais qu'on savait ce qu'on faisait – que je le savais, moi, en tout cas – et que ça ne causerait de tort à personne. Et voilà où j'en suis.

— Ne soyez pas trop dure avec vous-même, lui répondit doucement Jan. J'ai été mariée à Billy. J'avais beau le connaître comme personne, il a quand même réussi à me rattraper après toutes ces années.

Elles y réfléchirent un moment.

Il y avait tant de questions à poser, tant de choses à dire. Mais Connie n'en aurait pas le temps. Ni l'une ni l'autre ne l'aurait. Quel en serait l'effet sur Jazz ? Quelles conséquences pour le *nous* qu'ils

allaient devenir ? Comment pouvait-elle...

Et la voilà qui recommençait à dériver, à réfléchir alors qu'il était impératif d'agir tout de suite.

— Nous n'avons pas de temps pour ça, déclara-t-elle d'une voix basse mais ferme. Il peut revenir d'un instant à l'autre.

— Approchez par ici, lui dit Jan. Je vais essayer de défaire l'autre nœud.

Il lui avait fallu tellement de temps pour dénouer le premier dans le noir. Connie avança en faisant sauter la chaise. Elle tomba plusieurs fois mais finit par y arriver. Parcourir les deux mètres qui la séparaient du lit de Jan lui donna l'impression de franchir des haies. Mais chaque fois que le silence tombait dans la pièce, il lui semblait entendre une porte s'ouvrir quelque part, ce qui la poussait à se presser davantage, jusqu'à ce qu'elle atteigne le lit. Le temps qu'elle y parvienne, elle était en nage, à bout de souffle.

Jan entreprit de défaire le nœud.

— Il est un peu plus serré que le précédent, annonça-t-elle d'un air contrit.

— Prenez votre temps.

Elles éclatèrent de rire – un petit rire effrayé. Le temps était bien la seule chose dont elles ne disposaient pas.

— Enfin, peut-être pas trop.

— Je fais aussi vite que je peux. Vous avez dit que « vous » l'appellez Jazz, poursuivit Jan tout en s'activant. Qui est ce « nous » ?

Connie se surprit à apprécier cette distraction. Pour l'heure, mieux valait parler que réfléchir.

— Howie et moi, essentiellement. Howie est son meilleur ami.

— Il y avait un garçon qui s'appelait Howie Gersten à Lobo's Nod. Je me souviens de lui. Il était malade. Anémique ou quelque chose comme ça.

— C'est bien lui. Et il est hémophile.

— C'est ça. (Jan soupira.) Jasper a un ami. C'est bien.

— Et aussi, euh, une copine.

— Bien sûr. (Jan sourit.) C'est bien. Tout ce qu'il y a de plus normal, non ? J'ai toujours eu tellement peur qu'il finisse, vous savez... (Elle ravala des larmes et hocha la tête.) Parfait. Je suis

contente, Connie. Pour vous. Et pour lui.

Connie sourit malgré sa situation. L'instant d'après, elle glapit de douleur.

— Désolée ! s'écria Jan. Vraiment désolée ! C'était mon ongle. Je vous ai griffée en passant le doigt sous la corde.

— C'est profond ? Ça en donne l'impression. (En effet. Ça semblait pire qu'un simple petit coup d'ongle.) Est-ce que ça saigne ?

— Juste un peu. Ne vous en faites pas. Ce n'est pas si grave. Pas comme, euh...

Jan releva brièvement les yeux.

Ah, oui. Dans la confusion qui était la sienne depuis qu'on l'avait traînée dans cette pièce, Connie avait oublié l'entaille de son cou. Elle la tâta doucement. Le sang perlait toujours, mais il s'était épaissi pour devenir légèrement poisseux. Elle comprit qu'il devait coaguler et n'y toucha plus, malgré sa furieuse envie de tripoter la plaie.

— D'accord, pas de souci. Détachez-moi simplement ces nœuds, je vous ferai sortir d'ici et ensuite...

— Une étape à la fois, Connie, grommela Jan tout en tirant sur la corde.

Une étape à la fois. J'imagine que c'est ce que pense Billy quand il démembre...

Mauvaise idée de partir sur cette voie. Connie s'obligea de nouveau à détourner son attention. Elle parla à Jan de la boîte déterrée dans la cour de Billy Dent, de la cloche qu'on y avait gravée, de la voix déguisée qui appartenait peut-être ou non à Billy, et qui avait recouru à un mélange de harcèlement et d'intimidation pour la ramener à New York. Puis du trajet jusqu'à la consigne, où elle avait reçu le pistolet en plastique et la photo d'Eliot Ness qui l'avaient conduite jusqu'ici.

— Toute cette histoire paraît complètement cinglée, résuma-t-elle.

Elles échangèrent un coup d'œil entendu. Jan afficha un sourire ironique.

— Vous croyez ?

— Je voulais simplement dire...

Elle se rappela son trajet en voiture avec Howie jusqu'à l'aéroport. *Sammy J.* La tante de Jazz. Ils s'étaient demandé s'il était possible que la sœur de Billy partage sa folie.

— Vous connaissez la sœur de Billy ?

— Samantha ? Pas très bien. Elle n'était pas souvent là.

— Est-ce qu'ils ont gardé contact ?

— Possible. Avec le recul, quand j'étais avec Billy, il se passait beaucoup de choses que je... ah ! Voilà !

Le nœud céda enfin. La main de Connie se mit à fourmiller sous l'afflux soudain de sang et de sensations. Elle fit jouer ses doigts, grimaçant de douleur tout en l'accueillant avec gratitude. La douleur était signe de vie.

Ouais, continue à penser comme ça, Connie. Je suis sûre que Billy adore ce genre de conneries.

Elle se pencha et découvrit qu'elle atteignait tout juste la corde passée autour de ses chevilles.

— Il y a autre chose, déclara Connie tout en s'affairant à détacher sa jambe gauche tandis que Jan s'occupait de la droite. Quelque chose dont nous devons parler.

— Quoi donc ?

— J'ai trouvé plusieurs objets dans le coffret. Des photos de Jazz bébé. Un corbeau en plastique.

— Et alors ? demanda Jan sans cesser de s'activer.

— L'acte de naissance de Jazz.

Jan cessa de tirer sur la corde mais resta penchée, les yeux baissés. Elle ne répondit rien.

— Jan.

Toujours rien.

— Jan, l'espace réservé au père était...

— Je ne suis pas encore prête à en parler.

— Mais ça pourrait signifier...

— J'ai dit, répliqua-t-elle d'une voix rageuse en tirant sauvagement sur la corde, que je n'étais pas encore prête à en parler !

Connie compta mentalement jusqu'à cinq. Était-ce vraiment le bon endroit et le bon moment pour avoir cette conversation ? Sans doute pas. Mais elles n'allaient pas sortir d'ici dans l'immédiat.

— Je crois pourtant que c'est important, reprit-elle. Si Jazz n'est pas...

— Arrêtez de l'appeler comme ça ! aboya Jan. « Jazz. » C'est

ridicule. C'est un surnom de fille. Il s'appelle *Jasper*.

— Avec tout le respect que je vous dois, vous ne savez pas grand-chose sur lui.

Jan cessa de détacher la cheville de Connie et s'écarta pour se réfugier sur le lit. Connie se sentit atrocement mal. Qui savait depuis combien de temps cette pauvre femme était prisonnière de Billy ? Et auparavant, qu'avait-elle vu et subi au cours de leur vie commune ? Et même aux premiers jours de sa fuite, terrifiée à l'idée que Billy puisse se trouver à chaque coin de rue, l'attendre dans chaque voiture, rôder dans chaque ascenseur ?

Puis Connie se rappela que Jan avait laissé un garçon de huit ans seul dans cette maison avec Billy Dent, et toute sa compassion se tarit d'un coup.

— J'imagine que je l'ai mérité, déclara Jan.

— Vous l'avez abandonné, rétorqua Connie, plus froidement qu'elle ne s'en serait crue capable.

— Vous ne savez pas ce que c'était. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je comprends que vous étiez sa mère.

Jan hocha la tête. Connie libéra sa cheville gauche et entreprit de détacher la droite.

— Est-ce que vous lui faites du bien, Connie ?

— À Jazz ?

Elle repensa à leur chambre d'hôtel, ici, à New York. À la nuit où Jazz s'était accroché à elle en s'éveillant d'un rêve, avant de tomber du lit et de se mettre en colère contre elle. Elle repensa à son désir pour lui, à ce qu'ils avaient enduré ensemble.

— Oui, je crois que je lui fais beaucoup de bien.

— J'en suis persuadée.

Le dernier tour de corde céda et Connie parvint à s'en dégager. Elle se massa les pieds pour y retrouver un peu de sensation, puis tenta de se lever. Le monde vacilla un bref instant, mais elle contrôla sa respiration jusqu'à ce que l'impression se dissipe.

Jan la fixait depuis le lit.

— Maintenant, déclara Connie, qui regarda la menotte en grimaçant, à votre tour.

8.

Howie gratifia G. William de son sourire le plus étincelant, mais le shérif ne voulut rien savoir. Il se laissa bruyamment tomber sur la chaise placée près du lit et fusilla Howie d'un regard assez intimidant pour lui faire oublier la blague qu'il s'apprêtait à lancer.

— Que Jasper aille se fourrer dans tous les pétrins possibles comme un crétin, c'est une chose, mais ça finira par te tuer un de ces jours, Howie.

— Sans doute quand mes parents arriveront ici.

Le nez difforme de G. William laissa échapper un souffle d'air totalement dépourvu d'amusement.

— Tu crois que c'est de tes parents que tu dois t'inquiéter ? Ton plus gros souci est assis juste devant toi.

— Comment ça ? Je n'ai rien fait !

— Tu as une drôle de définition de « ne rien faire ». Depuis la dernière fois que je t'ai vu, tu es allé trouver quelqu'un que tu désignais comme une tueuse en série potentielle. Tu as envoyé une personne âgée à l'hôpital. Ah oui, et tu as prévenu Connie que j'étais à ses trousses. Eh oui – j'ai consulté l'historique de ton téléphone, y compris tes textos, juste après ton départ de mon bureau. Est-ce que « Passe en mode fantôme » était censé être un code astucieux qu'un crétin de péquenaud comme moi ne saurait jamais déchiffrer ?

Et merde. G. William les avait percés à jour.

— Je suis quasiment sûr que vous avez violé mon droit à la vie privée en faisant ça, ou un truc du genre, répondit-il, mais le cœur n'y était pas.

— Ne sois pas aussi idiot que tu en as l'air, Howie. Ça ne te va pas.

(G. William se pencha plus près.) Et maintenant, à cause de toi, Connie a disparu. Nous n'arrivons pas à la retrouver. Elle a suivi ton conseil et elle s'est volatilisée.

Howie répondit par un grognement puis se détourna de G. William.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Où est-elle allée, Howie ? Ce n'est pas un jeu. Elle pourrait avoir de sérieux ennuis. S'il lui arrive quelque chose, ça pèsera sur tes épaules.

Génial. Pile ce dont j'ai besoin. J'ai déjà Grandma sur la conscience, et maintenant il faut y ajouter Connie ?

— Je ne sais rien, répondit-il calmement, feignant d'être absorbé par le goutte-à-goutte de la perfusion. Je ne sais pas où elle est allée, sinon que c'est à New York.

— Regarde-moi dans les yeux, Howie.

À contrecœur, il reporta son attention sur le shérif.

— Je n'en sais vraiment rien, G. William. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le type au téléphone l'a envoyée au terminal 4 de JFK. On ne sait pas pourquoi.

G. William hocha la tête d'un air pensif, puis se mit à rédiger un texto sur son smartphone.

— C'est déjà un peu plus qu'on n'en savait. Je vais prévenir les gens du NYPD et de la sécurité de JFK.

— Quelles nouvelles de Grandma ? demanda Howie. Et Sam ? Où est-elle ?

— La grand-mère de Jazz est en soins intensifs. Je ne vais pas te mentir, Howie, elle est dans un sale état. Elle a eu une grosse frayeur, ce qui est déjà mauvais en soi avec un cœur aussi faible que le sien, mais ce coup à la tête... (Il haussa les épaules.) Ils font de leur mieux. Ils pensent qu'elle va s'en tirer, mais même le meilleur médecin du monde ne peut rien promettre quand il s'agit d'une femme aussi vieille et fragile.

— Et Sam ? demanda calmement Howie, digérant les informations relatives à Grandma.

— Celle que tu penses être la partenaire de Billy Dent ? Cette bonne femme dont personne ne sait quoi que ce soit ? Celle-là même ?

— Sortez d'ici. Tout de suite.

Cette nouvelle voix était familière – trop familière. Howie geignit en

reconnaissant l'intonation de sa mère, crispée et forte à la fois.

— Madame Gersten, la salua poliment G. William en se levant de sa chaise et en touchant son chapeau. Navré que nous nous rencontrions une fois de plus dans ces circonstances.

— J'ai dit « Sortez d'ici », shérif. Howie est mineur.

— Vous ne pouvez pas l'interroger en notre absence, ajouta le père d'Howie. Et nous ne sommes pas consentants.

— Votre fils est témoin dans le cadre...

— Sortez ! hurla Mme Gersten à pleins poumons, ce qui fit grimacer Howie.

— Relax, maman.

— Pas question que je sois « relax ». Et si jamais tu approches encore du fils Dent, je vais...

— J'ai presque dix-huit ans. Tu ne peux pas...

— Ne parlons pas de ça devant le shérif, l'interrompit son père avant de se tourner vers G. William. Si vous avez d'autres questions, vous pouvez attendre que j'appelle un avocat.

G. William s'écarta pour laisser les parents d'Howie approcher du lit et se dirigea vers la porte d'un pas traînant.

— Je crois que j'ai ce qu'il me faut pour l'instant. Merci pour ton aide, Howie.

Il marqua un temps d'arrêt une fois la porte franchie et la tint ouverte assez longtemps pour jeter un nouveau coup d'œil dans la chambre.

— Au fait, Howie – cette personne dont tu demandais des nouvelles ?

Howie hocha la tête.

— Eh bien, elle a disparu. Elle n'était pas dans la maison quand l'ambulance est arrivée. Elle s'est volatilisée.

Un frisson parcourut l'échine de Howie tandis que la porte se refermait lentement, le laissant seul avec ses parents.

9.

Duncan Hershey ne s'attendait pas à prendre de plaisir lorsqu'il tuerait sa femme et ses enfants. C'était simplement une tâche qu'il allait devoir accomplir. À présent qu'il avait gagné la partie et dépassé ce Chien minable pour rejoindre les rangs des Corbeaux, le Chapeau était prêt à initier l'étape suivante.

Elle impliquerait un nouveau nom. Une nouvelle ville. De nouvelles femmes à prendre, à posséder, à réduire à néant.

Mais il devait commencer par effacer son ancienne vie. C'était le plan. Sa femme et ses enfants avaient, pendant un temps, assuré leur fonction : ils l'avaient fait paraître humain et, par conséquent, moins suspect. Mais ils l'entravaient désormais comme un parachute pris par le vent. Ils le retenaient en arrière.

Le plus tôt serait le mieux. Bien qu'il meure d'envie de prendre son temps et d'accorder à chacun une touche personnelle, il savait qu'une femme et des enfants sauvagement massacrés pousseraient à soupçonner le père disparu. Ça fonctionnait toujours ainsi. Le monde accusait toujours les hommes, alors que c'était la faute des femmes, en réalité. C'étaient elles qui les dominaient, qui les tentaient, qui les raillaient.

Hershey planifiait donc une tragédie méticuleuse impliquant la cuisinière à gaz de l'appartement. Les voisins du dessous perdraient peut-être la vie par la même occasion – il ignorait quelle serait au juste l'ampleur de l'explosion – mais les dégâts collatéraux rendraient l'« accident » plus crédible.

Et quelle tristesse pour le père, justement sorti au moment de l'explosion. Ah, comme les médias loueraient ensuite son stoïcisme. Et lorsqu'il choisirait de quitter la ville et de disparaître, eh bien... Qui pourrait le lui reprocher ? *Le pauvre. Perdre toute sa famille comme ça...*

Moi aussi, je partirais d'ici.

Hershey se volatiliserait. Puis réapparaîtrait quand on s'y attendrait le moins, tel le plus doué des magiciens.

Et puis la mise à mort... comme elle serait douce !

Le plan était parfait. Sa nouvelle vie en tant que Corbeau le serait aussi. Ne restait qu'un obstacle.

Billy Dent.

Assis à la table de sa cuisine, Hershey regardait fixement les boutons de sa cuisinière, ces boutons qu'il n'avait pas encore tournés. Son plan était conçu depuis des mois et il ne fallait pas grand-chose pour le mettre en œuvre. Mais quelqu'un le lui avait interdit. Quelqu'un lui avait ordonné de ne rien faire, de ne tuer personne.

Billy Dent.

Il était minuit passé. De l'autre côté du couloir, sa femme dormait. Ses enfants aussi. Le sommeil et la mort étaient cousins, d'une certaine manière, et l'idée que les membres de sa famille profitent de l'un au lieu de l'autre exaspérait le Chapeau. De quel droit Billy Dent lui interdisait-il de tuer ? Il était arrivé tard dans la partie, qui avait commencé l'été précédent, dirigée par Ugly J. Le Chapeau n'aimait pas Ugly J, bien entendu : trop laxiste. Et il y avait dans sa voix une inflexion rieuse et mélodieuse que Hershey méprisait. Elle lui donnait envie de tendre la main à travers le téléphone pour attirer Ugly J à lui et lui tailler la chair à l'aide d'un couteau aiguisé, jusqu'à l'os, avec pour bande-son les doux hurlements d'un innocent qu'on torture. Quelle belle musique.

Mais au moins les ordres d'Ugly J obéissaient-ils à la logique. Lancer les dés, tirer un numéro, puis « Apportez des preuves » et « Maintenant, on accélère ». Des règles sensées.

Puis, soudain, Billy Dent avait commencé à ordonner les lancers de dés. Arrogant, autoritaire, exigeant. Insistant pour qu'ils se livrent à des jeux secondaires.

BIENVENUE DANS LA PARTIE, JASPER.

Sur l'ordre de Billy Dent, le Chapeau avait inscrit cette phrase au rouge à lèvres sur les seins morts et tombants de la femme de la ligne S. Il l'avait écrite. *Écrite*. Il avait laissé un échantillon de son écriture pour la police. Un ordre insidieux et stupide, mais le Chapeau s'y était plié, il avait mené la partie à son terme.

Ce n'était pas sa faute si le fils Dent s'était pointé avec l'agent du FBI.

Un brouillard avait possédé le Chapeau dans le box. Il avait désiré la mort de Jasper Dent. Ardemment.

Tuer des hommes ne l'intéressait pas. Les hommes ne représentaient rien pour lui. Ils étaient sans valeur puisqu'ils acceptaient de se laisser contrôler par les femmes.

Mais Jasper Dent...

Tuer l'enfant de Billy Dent. Le fils de l'homme qui avait pris les rênes de la partie et rendu la victoire du Chapeau plus risquée, plus difficile...

Si Ugly J avait toujours été son contact habituel, il aurait tué le petit Dent sans la moindre hésitation. Mais on ne pouvait pas faire confiance à Billy Dent. Il était versatile.

Il avait donc fait de son mieux : laissé le fils Dent en vie, mais à un endroit d'où il ne pouvait pas alerter la police. Puis il avait contacté Billy...

Le Chapeau serra les dents et baissa les yeux. Il s'aperçut qu'il était debout, qu'il avait quitté la table et se dressait à présent au-dessus de sa cuisinière, la main droite tendue vers l'un des boutons.

Billy lui avait ordonné de ne tuer personne.

Ne tuer personne !

Ne savait-il pas que c'était impossible ? Autant commander au lion d'épargner la gazelle ! À la plante carnivore de relâcher l'insecte !

Hershey se hérissa. Un Corbeau ne pouvait pas en empêcher un autre de tuer ! Et Hershey en était un désormais. La partie remportée, il avait pris du grade. Billy Dent n'était pas le Roi corbeau, et même le Roi corbeau n'avait pas à...

On frappa à la porte.

Billy sourit en découvrant pour la première fois le visage de Duncan Hershey, une moitié de Hat-Dog.

— Bonsoir, Duncan, lança-t-il.

Hershey se renfrogna et l'invita à entrer.

— Techniquement, c'est le matin, répliqua-t-il avec une expression de contrariété exagérée. Il est minuit passé. Largement passé. (Une pause. Puis il chuchota :) Ils devraient déjà être morts.

Ils se trouvaient dans un vestibule étroit et court qui ne laissait pas d'espace pour manœuvrer. Le Chapeau bloquait le passage vers l'intérieur de l'appartement, mais Billy s'en moquait.

Il assena une tape sur l'épaule de Hershey.

— Je comprends votre dilemme. Mais je suis venu le résoudre pour vous.

— Je n'ai pas besoin de votre aide. J'ai un plan.

— J'en doute pas. D'un autre côté, vous avez tiré sur mon fils et vous l'avez laissé se vider de son sang là où personne pouvait l'aider. Donc votre plan passe après le mien, pigé ?

— Ugly J a dit...

— Ouais, ben c'est moi qui suis là.

— Je n'ai pas peur de vous.

— Bien sûr que non. Vous êtes pas assez intelligent pour ça.

Le Chapeau fit alors exactement ce que Billy avait prédit, ce qu'il attendait. Il tira de derrière son dos un gros couteau de cuisine et se précipita sur lui.

Tentative dérisoire. Billy l'avait anticipée au moins dix secondes plus tôt. Puisque le Chapeau était venu ouvrir la porte avec les deux mains bien en vue, Billy avait compris ce qui l'attendait dès qu'il en avait caché une derrière son dos. Ce serait forcément un couteau, car le Chapeau voulait éviter le bruit d'une arme à feu.

Les couteaux étaient faciles à éviter. Dans l'espace exigu du vestibule, le Chapeau ne pouvait pas prendre d'élan pour frapper, si bien qu'il n'avait pas d'autre choix que de viser l'abdomen.

Billy se tenait prêt.

Il ne tenta même pas d'esquiver la lame. Il abattit violemment le tranchant de la main, qui alla frapper celle avec laquelle le Chapeau tenait le couteau, assez fort pour lui ébranler les os. Le Chapeau poussa un cri de douleur ; Billy, qui s'y était préparé, garda le silence.

Le couteau, projeté vers le bas, manqua le ventre de Billy et l'atteignit à la ceinture, qu'il trancha partiellement avant que les doigts du Chapeau ne soient suffisamment engourdis pour le lâcher. Billy arborait une égratignure sur le ventre, mais rien de bien méchant.

Le couteau tomba bruyamment à terre. La main de Billy aussi s'engourdissait sous l'effet du coup, mais il n'avait pas besoin de cette

main-là. Pas pour l'instant.

Avant que le Chapeau puisse réagir, Billy leva brusquement l'avant-bras et le colla contre sa gorge, le faisant reculer d'un pas jusqu'à le plaquer dos au mur. Au même moment, il lui balança son genou dans l'entrejambe. Le Chapeau aurait hurlé de douleur si Billy ne lui avait coupé le souffle.

La main valide de Hershey ne lui servait à rien. Billy lui saisit l'autre pour la clouer au mur. Appuyant de tout son poids, il parvint à le déséquilibrer et à l'immobiliser, tout ça pour le prix d'une ceinture.

— Alors, Duncan, vous êtes sûr d'avoir fait de votre mieux ? Vous voulez peut-être qu'on la refasse ? Une autre tentative contre ce vieux Billy ?

Hershey voulut se débattre. Billy leva le genou un peu plus haut contre ses testicules. Le visage du Chapeau vira au pourpre.

— Je ne tue que pour... des raisons pures. Je tue ceux qui n'ont pas d'importance, ceux qui m'appellent, qui m'invoquent par leur envie de mourir. Je ne tue pas pour de basses raisons. Ni par haine, ni par revanche. Rien de tel. Vous m'entendez, Duncan ?

Hershey ne répondit pas. Une lueur de panique était née dans ses yeux. Ses lèvres laissèrent échapper des bruits indistincts tandis que Billy accentuait la pression contre sa trachée.

— Je crois que ce que j'essaie de vous expliquer, Duncan, c'est que ça me procure aucun plaisir. C'est comme un joueur de foot qui court après le métro, vous pigez ? Quelqu'un qui exerce son talent pour des raisons très terre à terre.

Les yeux du Chapeau chavirèrent. Ses narines se dilatèrent, cherchant désespérément l'air.

— Et si je pensais que vous teniez à eux, sans doute que je m'occuperais de votre femme et de vos gosses tout de suite après. Mais je sais que vous étiez impatient de passer à l'acte, alors je vais vous dire un truc, Chapeau tout-puissant, Corbeau tout-puissant : je vais les épargner. Rien que pour vous emmerder. Ils vont vous survivre. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le Chapeau s'agita d'un pied sur l'autre, cherchant un angle qui lui permettrait de repousser Billy. Mais il n'en trouva aucun. Et il n'en aurait pas eu la force, de toute manière, car ses cellules et ses muscles réclamaient de l'oxygène.

Billy remua un doigt.

— Hé, regardez ça ! Ma main se réveille. Parfait. Ça veut dire qu'on

va peut-être commencer à s'amuser un peu, finalement.

10.

Il était trois heures du matin quand le téléphone portable posé sur la table de chevet de l'inspecteur Louis Hughes se mit à cracher un extrait d'une vieille chanson d'Eric B. et Rakim, qui se prolongea juste assez longtemps pour le tirer d'un profond sommeil. Il se débattit quelques instants dans le noir, toujours à moitié englué dans ses rêves, puis abattit la main sur le téléphone pour le réduire au silence. L'identifiant désignait le standard du 76^e commissariat.

— Hughes, annonça-t-il. Je ne suis pas de service cette nuit, qu'est-ce qui vous...

— Le capitaine Montgomery nous a demandé de vous joindre, répondit le standardiste d'un air contrit. Nous avons reçu un appel concernant Duncan Hershey, et Montgomery vous a désigné comme la personne à contacter.

Duncan Hershey. Il fallut un moment pour que ce nom traverse l'épaisse brume de sommeil encore en train de se dissiper. Hershey. L'un des suspects interrogés au sujet des meurtres de Hat-Dog.

Jasper, espèce de petit salopard, est-ce que tu disais vrai ? Est-ce qu'ils étaient deux ?

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Hughes en sautant hors du lit, son pantalon déjà à moitié enfilé.

— Il n'a rien fait, répondit le standardiste, qui poursuivit tandis que Hughes, désormais bien réveillé mais engourdi de fascination et d'effroi mêlés, continuait à s'habiller.

Moins de vingt minutes plus tard, Hughes se trouvait dans le

vestibule de l'appartement de Hershey. Les policiers et les techniciens de scènes de crime allaient et venaient dans l'entrée et le couloir.

Hughes se tenait au-dessus du corps, prenant soin de ne pas piétiner dans la flaque de sang.

Qui aurait cru que le vieil homme avait en lui tellement de sang ?

Shakespeare, c'était bien ça ? Pas exactement, mais ça ferait l'affaire.

L'esprit de Hughes lui jouait parfois ce genre de tour sur les scènes de crime, sur les pires en tout cas. Il déterrait des anecdotes inutiles, des citations de livres lus à la fac... Un moyen pour son cerveau de tenir l'horreur à distance, peut-être.

Dans l'appartement, il entendait un enfant pleurer sans discontinuer, ainsi qu'une femme (sans doute l'épouse de Hershey) qui expliquait à un policier en sanglotant :

« ... et j'ai cru que j'avais rêvé ce bruit, mais comme Duncan n'était pas au lit, je suis partie à sa recherche et c'est là que j'ai vu... »

Duncan Hershey, la partie « Chapeau » de Hat-Dog selon la théorie de Jasper, ne tuerait plus jamais personne. Certes, il est difficile d'évaluer le degré de morbidité d'un corps à l'œil nu, mais c'était sans aucun doute l'une des personnes les plus mortes que Hughes ait jamais vues, et il en avait croisé quelques-unes.

Ses orbites évoquaient des étangs de sang et d'une gelée luisante que les médecins légistes identifieraient probablement comme de l'humeur vitrée. Une oreille reposait contre la plinthe, comme si on l'y avait jetée ou bien crachée (idée qui contracta l'estomac de Hughes). Le nez était brisé, et une croûte de sang se déployait tel un demi-masque depuis les deux narines, recouvrant presque toute la partie inférieure du visage.

Le cou avait été déchiré d'un côté. Le sang y coulait abondamment.

Le ventre lacéré. Encore du sang. Du sang partout. Qui aspergeait les murs. Qui ruisselait le long du plancher.

L'entrejambe de Hershey présentait des plaies par arme blanche, ainsi que de nouvelles traces de sang. Hughes appréhendait le moment où l'on retirerait le pantalon du mort. En tant qu'inspecteur de la criminelle de New York, il avait vu et vécu un sacré paquet de choses et s'était endurci au fil des ans, mais les blessures aux parties génitales le dégoûtaient toujours.

« Pourtant qui aurait cru que le vieil homme eût en lui tant de sang¹ ? »
C'était ça. *Macbeth*, non ?

— C'est bien dans *Macbeth* qu'il y a ce passage qui dit « Pourtant qui aurait cru que le vieil homme » et caetera ? demanda-t-il à une photographe accroupie près du cadavre.

L'expression de la photographe révéla clairement qu'elle pensait que Hughes avait trop fréquenté de scènes de crime.

— Comment voulez-vous que je le sache ? répliqua-t-elle.

— Question de culture ? suggéra Hughes.

Peut-être s'était-il agi d'une dispute. Si la théorie du fils Dent se tenait, Hershey travaillait en collaboration avec Oliver Belsamo. Peut-être avaient-ils eu un désaccord quelconque. Peut-être le Chien avait-il décidé d'éliminer le Chapeau du plateau de Monopoly.

Mais ici ? Dans son propre appartement, avec des témoins au bout du couloir ?

Hughes se rappela Jasper en train d'expliquer : *À ses yeux, ça a du sens. C'est d'ailleurs probablement sans doute la seule chose au monde qui en ait.*

— J'en ai fini ici, annonça la photographe en se levant. Vous pouvez jeter un œil.

Hughes s'accroupit, prenant soin d'empêcher les pans de son pardessus de traîner dans les traces de sang. La scène de crime avait été filmée et photographiée sous tous les angles, mais autant éviter de la compromettre.

Ou de tacher ses vêtements.

La veuve Hershey sanglotait toujours dans l'autre pièce. Le gamin piquait une crise, lui aussi. Et une troisième voix – un autre gosse – se joignait maintenant au chœur.

Ça vaut mieux pour eux, songea Hughes. S'ils savaient...

Près du corps, il se concentra sur deux dés. Il les avait immédiatement remarqués en entrant dans l'appartement, mais il ne les avait encore ni touchés ni déplacés. Ils étaient d'un rouge translucide, avec des points blancs. Double six. Rien d'exceptionnel.

Toutefois, maintenant qu'il les voyait de plus près, il remarqua qu'ils maintenaient en place un bout de papier qui commençait à absorber le sang de Hershey.

— Vous avez pris ça en photo ? lança Hughes à la photographe, qui venait de franchir la porte.

Elle se retourna, vit l'emplacement qu'il désignait et leva les yeux

au ciel.

— Oui, inspecteur. J'ai dirigé mon appareil vers le papier et fait clic avec les boutons.

Hughes détestait la terre entière.

À l'aide d'une petite pince, il dégacha le papier à présent collant.

Il y était inscrit :

JE VOUS EN PRIE. – Wm. C. Dent

— Au nom du ciel tout-puissant, murmura Hughes.

Une migraine carabinée naquit derrière son œil gauche, palpitant assez fort pour que des tics agitent sa paupière.

— Bouclez tout le pâté de maisons ! hurla-t-il en se relevant. Même un rayon de cinq pâtés de maisons ! Tout de suite ! rugit-il en voyant que le policier le plus proche ne faisait que cligner des yeux sous l'effet de la surprise.

En l'entendant crier, le policier se précipita dans le vestibule, aboyant des consignes dans le micro accroché à son épaule.

— J'ai besoin de toutes les unités et de tous les hommes disponibles dans cette zone, et il me les faut il y a dix minutes ! poursuivit Hughes. Nous allons fouiller nous-mêmes chaque pièce de chaque appartement de chaque bâtiment de cette zone. Je me fiche du temps que ça prendra. Billy Dent est passé par ici il y a vingt minutes grand max – on s'active !

Il regarda le chaos se réorganiser autour de lui selon un semblant d'ordre. Il ne pouvait plus douter qu'il s'agisse bien là d'une moitié de Hat-Dog, comme l'avait soupçonné Jasper. Alors qu'il baissait les yeux vers le cadavre, une autre idée le traversa.

— Et appelez-moi Jennifer Morales ! Tout de suite !

11.

Le téléphone de Howie indiquait trois heures du matin largement passées quand il décida de s'en aller patrouiller. Le silence régnait dans l'hôpital et ses parents étaient partis depuis longtemps, quelque peu apaisés par les mensonges et semi-vérités habituels. Howie avait dormi la majeure partie de la soirée grâce à ce que le docteur Mogelof lui avait injecté, quoi que ça puisse être, et il était à présent parfaitement réveillé.

Le moment idéal pour aller fureter un peu.

— Je suis le meilleur acolyte de toute l'histoire des acolytes, marmonna Howie pour lui-même tout en sortant les jambes du lit. On ne va pas tarder à m'élever au rang de héros. Ça fait pas un pli.

Puisqu'on avait éteint ses moniteurs une fois ses fonctions vitales stabilisées, il n'avait pas à se soucier de déclencher une quelconque alarme. Son pied à perfusion – miracle des miracles ! – était bien huilé et ne grinça pas lorsqu'il le poussa devant lui. Il fit un bref arrêt technique à la salle de bains pour s'inspecter dans le miroir. Ouille. Quelle sale tronche. Il comprenait pourquoi sa mère avait flippé. Il avait un pansement énorme collé sur le front, et son visage bouffi était plus proche du noir et du bleu que de sa mine de papier mâché habituelle. Il donnait l'impression d'avoir disputé plusieurs rounds contre un champion poids lourds, et il décida aussitôt quelle histoire il raconterait au lycée. Il conclurait par : « Vous devriez voir la tête de l'autre type ! »

Je m'abstiendrai commodément de préciser que l'autre type est une femme d'âge moyen.

Penser à Samantha le ramena au présent. Il devait découvrir ce qu'elle était devenue. Le meilleur moyen d'y parvenir était de trouver la grand-mère de Jazz. Sam lui tiendrait compagnie, sans aucun doute,

et Howie décida – tant qu'elle ne se révélait pas vraiment être une tueuse en série – qu'il lui pardonnerait d'être restée au côté de sa mère plutôt qu'au sien. G. William affirmait qu'elle avait disparu, mais ça pouvait simplement signifier qu'elle était partie se chercher un café dans un Starbucks quelconque. Howie lui pardonnerait beaucoup de choses si elle lui rapportait un *latte*.

Mais si c'est une tueuse en série, je ne sais pas trop ce qui va se passer. À moins que... visites conjugales ? Hmm...

Son seul problème immédiat se trouvait derrière lui, à proprement parler : ses fesses osseuses dépassaient de la blouse d'hôpital. Il fouilla dans la penderie de la chambre, n'y trouva rien, puis aperçut un sac plastique sous son lit. Il contenait ses habits, moins son T-shirt, sans doute imprégné de sang.

Il enfila son jean et laissa la blouse, puis ouvrit rapidement la porte de sa chambre et s'avança tout doucement avec une infinie patience. Il ne pouvait pas se faire prendre. C'était trop important. Trop crucial.

Entrouvrant la porte juste assez pour s'y faufiler, il se glissa dans le couloir silencieux.

— On va se promener ? demanda une infirmière qui passait en coup de vent. Super. Fais juste attention à ne pas accrocher les poignées de porte avec ta perfusion !

Howie la regarda s'éloigner le long du couloir. *Je l'avais parfaitement vue venir. Parfaitement.*

Il se dirigea vers la salle des infirmières, où une femme à l'air fatigué qui devait avoir dans les cinquante ans (ou dans les quatre-vingt-dix – il ne faisait plus trop la différence une fois que les gens dépassaient quarante ans) lui accorda à peine un coup d'œil. Il dut s'éclaircir la gorge plusieurs fois avant qu'elle ne lève enfin les yeux de l'écran de son téléphone, où elle rédigeait furieusement un texto qui semblait à cinquante pour cent composé de smileys.

— Je cherche une personne hospitalisée ici, lui dit Howie.

Le regard de l'infirmière balaya son visage meurtri puis le pied de sa perfusion.

— Une *autre* personne.

Grosse maligne, ajouta-t-il mentalement.

— La confidentialité...

— Vous pouvez me dire si quelqu'un est là, non ? Je ne vous demande pas son diagnostic ni une copie de ses radios.

Howie vit que l'infirmière s'apprêtait à répondre *Je n'ai pas de temps pour ça* ou *Je suis occupée*, mais elle se reprit en comprenant que les pépiements émis par son téléphone démentaient ces affirmations.

— Nom du patient ? demanda-t-elle, résignée.

Pendant un moment affreux, Howie se trouva incapable de se rappeler le prénom de Mme Dent. Il faillit lâcher « Grandma ».

— Heu, elle a été admise aujourd'hui. Une vieille dame blanche. (L'infirmière étant elle-même plus ou moins une vieille dame blanche, il espéra qu'elle ne s'en offusquerait pas.) Son nom de famille, c'est Dent, dit-il en l'épelant.

Elle marqua une pause alors qu'elle tapait au clavier de son ordinateur.

— Prénom ?

— Oh, arrêtez. Il y a combien de Dent dans cette ville ? Sérieusement ?

— Beaucoup trop, marmonna-t-elle à mi-voix. Elle a été admise tout à l'heure à... enfin, tard hier soir, techniquement. Chambre 2007. Elle se trouve dans une unité de soins intermédiaire. Mais elle figure sur la liste des patients interdits de visites.

— Pas de souci. Je voulais seulement lui envoyer des fleurs, répondit Howie qui se retira avec son sourire le plus séducteur.

Ce qui fit grimacer l'infirmière. Sans doute à cause des bleus.

La chambre 2007 se trouvait à l'étage au-dessus. Howie chercha l'ascenseur et passa la brève montée à exercer son numéro de charme sur une adorable doctoresse qui arborait des poches bien moins adorables sous les yeux. Alors qu'il sortait de l'ascenseur, elle lui lança : « La psychiatrie, c'est deux étages plus bas. »

À côté de la plaque, mais serviable.

Même sans le numéro de la chambre de Grandma Dent, Howie l'aurait trouvée facilement. Selon toute probabilité, seule la mère de Billy Dent pouvait avoir un shérif adjoint en uniforme posté devant sa chambre.

Et oh, quelle chance ! C'était le préféré de Howie : l'adjoint Erickson. Howie avait encore les poignets endoloris d'avoir été menotté à un banc dans le bureau du shérif en octobre dernier, pour le péché tout à fait mineur consistant à avoir pénétré dans la morgue par effraction. Et à examiner une victime de meurtre. Et à photocopier un rapport confidentiel du légiste.

— Bonjour, Erickson, dit Howie en reniflant.

Assis sur une chaise pliante, l'adjoint faisait défiler quelque chose sur son téléphone.

— Howie. Ravi de te voir sur pied.

— Je n'en doute pas.

— Allez, passons l'éponge.

Howie savait qu'il existait une repartie terrible à base de jeux de mots sur les éponges, mais il ne parvenait pas à se la rappeler.

— Ce n'est pas pour vous que je suis là, Erickson. Je viens voir la grand-mère de Jazz.

Erickson glissa son téléphone dans sa poche et se leva, croisant les bras sur sa poitrine. Howie dépassait le policier de sept bons centimètres, mais Erickson compensait largement en masse musculaire ce qui lui manquait en taille. Et en hémophilie.

— Je ne peux pas te laisser entrer. Pas de visiteurs. G. William craint que la presse ne veuille des photos de la mère de Billy Dent dans un lit d'hôpital.

— Je ne suis pas la presse.

— Il redoute aussi que les familles des victimes ne cherchent à se venger.

— Je ne suis pas non plus...

— Allez, Howie ! Pas de visiteurs, ça veut dire pas de visiteurs. Je ne plaisante pas. Retourne dans ta chambre et repose-toi un peu. Tu as une mine affreuse.

— Je veux seulement prendre de ses nouvelles.

— Elle se repose. Voilà. Tu en as pris.

— Et je dois parler à Sam.

— Qui ça ?

Howie soupira.

— Écoutez, j'ai perdu beaucoup de sang aujourd'hui. Je ne suis pas d'humeur. Samantha, la tante de Jazz. Elle est là, non ?

Il désigna la chambre 2007 d'un mouvement de tête.

Erickson sembla sincèrement dérouté.

— Il n'y a personne d'autre que la vieille dame là-dedans.

Ça semblait bizarre. Chaque fois que Howie les avait vues ensemble, Sam s'était montrée extrêmement protectrice vis-à-vis de Grandma. G. William avait beau affirmer qu'elle avait disparu, il ne l'imaginait pas abandonner sa mère comme ça. *Disparaître* n'impliquait pas forcément quelque chose de douteux : elle était peut-être partie aux toilettes quand G. William l'avait cherchée.

— Vous vous fichez de moi. Sam est bien venue ici, non ? Quand est-ce qu'elle est partie ? Et où ?

L'adjoint secoua la tête d'un air songeur.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles. À part les médecins et les infirmières, personne n'est entré ici. *Personne*.

Mais Sam avait bien dû veiller sur sa mère ? Au minimum arriver avec elle, non ? À moins que...

— D'après G. William, le coup de fil aux secours a été passé depuis le téléphone fixe de chez les Dent. Le temps que l'ambulance arrive sur place, ils n'ont trouvé que toi en sang par terre, et la vieille dame tout près. C'est tout. Personne d'autre.

À moins que Sam ne se révèle avoir plus en commun avec son frère que la couleur des cheveux. Merde.

— Si c'est vrai, alors il y a de grandes chances que Samantha collabore avec Billy. Vous devez me laisser voir Grandma. Il y aura peut-être d'autre indices...

— Pas de visiteurs, Howie.

— Écoutez, supplia-t-il, laissez-moi seulement entrer et...

— Non. Hors de question.

Erickson recroisa les bras sur sa poitrine, comme pour souligner ses propos.

— Très bien.

Howie s'éloigna le long du couloir d'un pas traînant. Au bout d'un moment, il se retourna.

— Je suis toujours plus ou moins persuadé que vous êtes une sorte de tueur en série, Erickson.

C'était la meilleure insulte qui lui était venue sur le moment.

— Tu vois des tueurs en série partout, Howie.

Howie ricana.

— Ben ouais. Justement parce qu'ils *sont* partout.

12.

Rien de ce que tenta Connie ne fit bouger la menotte au poignet de Jan, ni celle qui encerclait le montant métallique du lit. Elle avait la conscience aiguë que Billy pouvait revenir d'un instant à l'autre. À chaque instant qui passait, l'adrénaline l'envahissait, comme s'il s'agissait d'une créature qui s'éveillait en elle, traversant chacune de ses cellules en hurlant ces mots en boucle à pleins poumons :

va-t'en !

Connie avait commencé par atteindre la porte, espérant trouver une clé dans l'une des autres pièces, ou du moins quelque chose qui lui permettrait de crocheter la serrure. Et même dans le cas contraire, son portable s'y trouverait peut-être et lui permettrait, au minimum, d'appeler la police.

Mais la porte refusa de bouger, même quand elle y projeta tout son poids. Trop robuste pour une simple porte. Peut-être Billy avait-il placé une barre de l'autre côté, ou une sorte de barricade. Quoi qu'il en soit, c'était fichu.

Connie se rappela un vieux film dans lequel un type menotté à un lit se servait d'un ressort du matelas pour crocheter la serrure. Avec l'aide de Jan, elle parvint à déchirer un coin du matelas et à en extraire un ressort, non sans s'écorcher les doigts jusqu'au sang.

Mais elle eut beau fourrager dans le trou de la serrure à l'aide de son crochet improvisé, elle ne parvint pas à ouvrir les menottes. C'était beaucoup plus dur qu'il n'y paraissait dans les films.

— Je ne sais pas quoi faire, dit-elle, s'efforçant de rester calme. (Ses doigts tremblaient et des traces de son sang maculaient les menottes.) Est-ce qu'on peut démonter le lit ? Dévisser le montant auquel vous êtes attachée ?

Jan secoua la tête.

— C'est un joint soudé. Billy n'est pas un amateur.

Connie se releva et fit les cent pas dans la pièce, aussi agitée qu'après une surdose de caféine. Elle ne put s'empêcher de tâter son cou, suivant du doigt le contour de la déchirure qu'y avait laissée Billy. Le sang frais coulant de ses doigts humidifiait le sang poisseux qui séchait sur son cou.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

Une partie rationnelle de son esprit comprenait qu'elle frôlait la panique totale, qu'il ne lui faudrait plus très longtemps avant de se mettre à hurler, à s'arracher les cheveux et à se jeter contre ces saloperies de murs insonorisés.

Mais à chaque seconde qui passait, elle devenait de moins en moins rationnelle.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Jan ? répéta-t-elle.

C'était idiot, mais elle avait le sentiment absurde que Jan devait posséder toutes les réponses. Elle était adulte, non ? Elle avait été mariée à Billy, nom d'un chien. Elle devait tout de même bien savoir *quelque chose* ?

Connie s'efforça de ralentir sa respiration et, pour la première fois depuis qu'elle avait commencé le yoga à douze ans, elle s'aperçut qu'elle n'y parvenait pas. Ce qui la fit respirer encore plus vite.

Je vais hyperventiler jusqu'à tomber dans les pommes, et Billy va me trouver par terre à son retour, et ensuite...

— Connie, murmura Jan.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Jan porta un doigt à ses lèvres pour former ce signe universel qui dit *Silence*. Connie s'aperçut qu'elle respirait si vite que son souffle était audible. Elle le retint une seconde.

Une porte.

En train de se fermer.

Tout près.

Elle croisa le regard de Jan et fut stupéfaite de n'y lire aucune peur.

Rien que de la résignation.

Billy est revenu.

Elles ne prononcèrent pas ces mots tout haut. Elles n'en eurent pas

besoin.

Connie balaya la pièce autour d'elle, comme si elle espérait faire apparaître par magie une autre pièce, une arme ou n'importe quoi d'autre à supposer qu'elle se concentre assez. Son regard tomba sur la chaise. C'était tout ce dont elle disposait. Un plan commença à se former.

Elle allait l'entendre retirer la barre. Elle se tiendrait près de la porte en brandissant bien haut la chaise. Puisque la porte s'ouvrait vers l'extérieur, elle ne pouvait pas se cacher derrière mais, dès qu'il la franchirait, elle abattrait la chaise et...

Et il s'en remettrait et la tuerait parce qu'il était plus coriace qu'elle.

Connie se retourna. La pièce se composait de quatre murs insonorisés et de la porte. Rien de plus. Dans un moment de pure panique, elle se mit à cogner contre les murs, désespérément. Ses coups étaient étouffés, la douleur aussi, les coups résonnant d'un écho bien net.

Jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce qu'elle cogne du poing contre le mur du fond. Le contact était curieusement différent. Elle fit une nouvelle tentative.

Différent, sans *aucun* doute.

— Qu'est-ce que vous faites ? chuchota Jan.

Sans hésiter une seconde, Connie entreprit d'arracher l'isolant. Ses doigts en sang trouvèrent une jointure où elle les plongeait, enfonçant les ongles jusqu'à disposer d'une prise suffisante pour serrer et tirer.

Une agrafe industrielle s'arracha du mur, et un coin de l'isolant se souleva. Elle aperçut le rebord d'une fenêtre, à hauteur de la taille, plus bas qu'elle n'en avait l'habitude.

— Le Paternel est rentré, mesdames ! retentit la voix de Billy depuis l'autre pièce. (Il semblait heureux, ce qui la terrifia.) Le temps de faire un brin de toilette et de passer un coup de fil, et j'arrive !

C'était là le Billy jovial avec lequel la ville de Lobo's Nod avait vécu des années, le Billy populaire, l'ami de tous. Quand on ignorait la nature de Billy Dent, cette voix pouvait être synonyme de bons moments.

Mais Connie savait. Et cette voix, aussi terrifiante soit-elle, lui fournit un point d'ancrage. Elle cessa un instant d'arracher l'isolant et se retourna vers Jan, sur le lit, qui avait remonté les genoux contre sa poitrine.

— Et vous ? chuchota Connie. Je ne peux pas partir sans vous.

— Il nous tuera toutes les deux si tu ne files pas d'ici.

— Je ne peux pas partir....

Des pas. Tout près.

— C'est moi l'adulte, Connie. Le parent. Je fais pour toi ce que j'aurais dû faire pour Jasper : je te protège. Maintenant, *file*.

Connie s'attaqua de nouveau à l'isolant et en arracha le coin. Elle en décolla tout un pan. Effectivement, il y avait une fenêtre. Elle tenta d'actionner le fermoir, qui refusa de bouger.

Il a soudé le fermoir. Il a... soudé... le fermoir.

La panique l'envahit tout entière. Elle arracha ce qu'il restait d'isolant. À travers la porte, elle entendit au même moment la barre retomber.

— Vite ! lança Jan d'une voix proche du hurlement.

Connie s'empara de la chaise et l'abattit de toutes ses forces contre la fenêtre alors même que la porte s'ouvrait. La vitre vibra et se fendit. La chaise était assez solide pour supporter le coup.

Jetant un coup d'œil angoissé par-dessus son épaule, elle vit que Billy s'était figé un instant sur le seuil. Était-ce un sourire ravi qu'elle vit jouer sur ses lèvres ? Oui, il lui semblait bien.

Tiens, ça aussi ça va te ravir, songea-t-elle en abattant une nouvelle fois la chaise contre la vitre. Cette fois, le verre se brisa en une dizaine de fragments, formant une ouverture aux contours tranchants.

— Espèce de petite sorcière ! s'écria Billy, et une partie de Connie s'amusa qu'il ne se montre pas plus grossier.

Puis il se mit à rugir comme un orignal en rut et se précipita vers elle à travers la pièce, écartant bien grand les bras. Avec un cri aigu, Connie abattit la chaise en y projetant tout son poids. La chaise s'écrasa contre Billy, qui jeta les bras d'un côté pour se protéger. Le bruit évoqua celui d'une brassée de bois qu'on laisse tomber par terre et se mêla au cri de douleur et de surprise qu'il laissa échapper.

Malgré ses bras engourdis par l'effort, Connie trouva la force d'abattre de nouveau la chaise. Cette fois, cependant, elle porta un coup plus faible. Billy rattrapa la chaise, la lui arracha et la projeta à travers la pièce. Son visage furibard apparut dans son champ de vision avec une proximité dérangeante, le nez en sang, le haut de la pommette éraflé là où la chaise avait réussi à l'atteindre.

Il agrippa Connie et l'attira brusquement vers lui.

— Tu ne peux pas..., commença-t-il.

Sans bien comprendre ce qu'elle faisait, Connie releva brusquement le genou et l'atteignit en plein dans l'entrejambe, comme on l'enseignait dans les cours d'autodéfense. *Les yeux et l'entrejambe. Viser les billes et les boules.*

Billy hurla sans lâcher prise pour autant. Ses doigts se détendirent légèrement, juste assez pour que Connie parvienne à se dégager.

— Va-t'en ! cria Jan d'une voix aiguë au bord du rire paniqué.

Connie s'aperçut qu'elle avait hurlé pendant tout ce temps. L'adrénaline avait effacé tous les sons jusqu'à cet instant.

Billy faisait preuve d'une endurance étonnante pour un homme qui venait de se faire écraser les burnes – avec ténacité et obstination, il tendit de nouveau la main pour l'attraper alors même qu'il cherchait à reprendre son souffle. Connie pivota en direction de la fenêtre. L'ouverture l'appelait, hérissée de verre tranchant.

Pas le choix. Pas le temps. Elle ne pouvait ni réfléchir, ni même hésiter.

Elle se couvrit le visage des deux bras et se projeta tête la première par l'ouverture. Les éclats la griffèrent et l'entaillèrent, lui lacérant les bras, se brisèrent en accrochant ses vêtements. Mais elle avait franchi la fenêtre. Elle l'avait franchie, atteignant une échelle de secours et...

Et la main de Billy lui enserra la cheville.

Connie se trouvait moitié dedans, moitié dehors, le torse et les bras constellés d'éclats de verre. Lorsqu'elle se tortilla pour tourner son regard vers Billy, son poids enfonça plus profondément le verre dans sa peau. Elle le sentit à peine. Tous ses sens étaient monopolisés par Billy, par cette étincelle dans son regard tandis qu'il se penchait vers elle à travers la fenêtre. Cette étincelle, cette lueur qu'il semblait dégager, remplissait le champ de vision de Connie et jusqu'à son ouïe, son toucher, son odorat. Elle en percevait même le goût.

Elle agita violemment son pied libre. Un morceau de verre lui entailla le mollet, mais elle s'en moquait. Tout ce qui comptait, c'était de frapper Billy juste assez fort pour qu'il relâche sa cheville. Elle s'écarta brusquement de lui et tomba au bord de l'issue de secours. Elle vit le ciel au-dessus d'elle à travers l'ouverture, puis le sol crasseux de la ruelle un étage plus bas.

À peine capable de bouger, tremblant sous l'effet de l'adrénaline, elle se traîna vers l'échelle. Billy fit tomber les derniers éclats du

chambranle et entreprit de l'enjamber.

Des pas derrière Connie. Si proches. Elle n'osa pas prendre le temps de regarder derrière elle. Elle se précipita vers l'échelle.

L'ouverture était bien là, mais l'échelle entièrement remontée. Ne trouvant pas comment la faire descendre, elle se traîna sans réfléchir jusqu'au rebord...

Il n'y a qu'un étage rien qu'un étage trois mètres à peu près c'est tout c'est rien du tout...

... et se laissa tomber les pieds d'abord.

Elle atterrit sur le pied gauche moins d'une demi-seconde avant que le droit ne touche le sol. Une sensation pareille à de l'électricité parcourut brusquement sa jambe gauche et fit fourmiller chaque centimètre de sa chair, jusqu'au cœur de chaque muscle. Elle laissa échapper un *WOUF !* et s'avança en titubant, manqua tomber mais réussit, sans bien savoir comment, à conserver les deux pieds sous elle.

va-t'en va-t'en va-t'en va-t'en va-t'en va-t'en

Quand son pied gauche se posa, l'électricité grésilla de nouveau et faillit la faire hurler de douleur, mais elle devait conserver son souffle pour s'enfuir. Elle siffla pour contenir la souffrance et se força à courir, boitillant aussi vite qu'elle pouvait, sans se soucier de la direction qu'elle empruntait, ni de l'endroit où elle se trouvait, se propulsant vers l'avant le plus vite possible, chaque pas devenant une course douloureuse et insensée.

Chaque pas l'éloignant un peu plus de Billy Dent.

13.

Hughes n'avait aucune envie de diriger la capture de Billy Dent depuis la cuisine de l'appartement du Chapeau mais, pour l'heure, il n'avait pas le choix. Des policiers se précipitaient sans cesse vers lui pour lui apporter les dernières nouvelles, et il ne pouvait pas prendre le temps de regagner le commissariat. Une heure plus tôt, il avait chargé quelqu'un d'emmener la famille de Hershey dans un hôtel pour la nuit et s'était installé à la table où – il en avait une conscience aiguë – le Chapeau avait dîné chaque soir.

En ce moment même, il s'entretenait au téléphone avec son capitaine, Niles Montgomery, pour tenter de lui faire entrer dans le crâne qu'ils allaient devoir entièrement boucler Brooklyn.

— Je parle des bus, des métros, des tunnels, poursuit Hughes. On ferme les ponts...

— Lou, il n'est pas question que je boucle tout l'arrondissement simplement parce que vous avez...

— Écoutez, capitaine : nous n'avons jamais été aussi proches de Billy Dent. Il est venu ici. Ici même. Si on ne boucle pas l'arrondissement, il va nous échapper...

— Vous ne savez même pas si c'est bien lui, répondit Montgomery.

— Il a signé un...

— Pour autant qu'on le sache, il s'agissait d'une dispute entre le Chapeau et le Chien, et le Chien essaie de brouiller les pistes. Continuez à fouiller les bâtiments un par un et tenez-moi au courant. Je vais prévenir les médias et nous verrons si nous avons de la chance. Mais pas question que j'annonce au maire et au préfet de police que nous devons verrouiller Brooklyn parce que vous *pensez* qu'il est *possible* que Billy Dent s'y cache !

Hughes raccrocha en grimaçant. Une carte était déployée devant lui sur la table, et il y inscrivait au marqueur les endroits où ses policiers confirmaient n'avoir trouvé aucune trace de Billy Dent. Jusqu'ici, ils n'avaient fouillé que trois bâtiments dans les environs immédiats. Il était quatre heures du matin passées et il avait déjà fallu du temps pour rassembler du monde à cette heure-ci, sans parler de frapper à toutes ces portes puis d'expliquer la situation aux habitants somnolents et furieux.

Un policier en civil s'approcha. La plupart des flics, réveillés en pleine nuit chez eux, n'avaient pas eu le temps d'enfiler leur uniforme avant de se présenter.

— Inspecteur Hughes ?

— Oui ?

— Je voulais juste vous dire : toujours pas de réponse sur le portable de l'agent spécial Morales ni à son hôtel. Vous voulez que j'y envoie une unité ?

Hughes mâchonna le bout de son marqueur. Il n'avait pas envie de perdre des équi-piers.

— Continuez à tenter de la joindre.

Les flics ne bougèrent pas.

— Autre chose ? demanda Hughes.

— Oui. Les secours viennent de recevoir un appel concernant Jasper Dent.

Avec un grognement, Hughes traça un cercle autour d'une boulangerie abandonnée située un peu plus loin dans la rue. Une planque potentielle pour Billy Dent.

— Dans quoi est-ce qu'il s'est fourré ?

— Je ne sais pas trop. D'après un appel anonyme, il aurait... reçu une balle dans un box de stockage situé quelque part à...

Hughes se redressa brusquement. Un box de stockage. Il se rappela l'information que Jasper lui avait donnée, celle qu'il avait volée dans l'appartement d'Oliver Belsamo.

— Dans un ESPACE-EN-STOCK ? demanda Hughes.

Le policier fixa Hughes comme s'il venait de changer de l'eau en vin.

— Comment vous le savez ?

— Peu importe. Qu'est-ce que l'appel disait d'autre ?

— Simplement que le gamin était blessé. Les secours ont envoyé une ambulance, mais à son arrivée l'agent de sécurité était mort. Les unités sont en route.

Une boule d'acier fondu se forma dans le ventre de Hughes et se diffusa dans ses entrailles. *Jasper, qu'est-ce que tu as fait ?*

Il tendit le marqueur au policier.

— Grudzinski sera là dans dix minutes, dites-lui que je le désigne comme responsable et mettez-le au parfum. D'ici là, c'est vous le chef.

— Moi ?

Mais Hughes avait déjà franchi la porte et aboyait pour qu'on lui trouve une voiture.

Il avait plu la veille au soir, puis la pluie s'était arrêtée. Tandis que Hughes se garait devant l'ESPACE-EN-STOCK, la pluie décida bien évidemment de reprendre.

Une ambulance était garée près de la grille du bâtiment, ainsi que plusieurs voitures de patrouille du NYPD. Une femme flic en uniforme, vêtue d'un poncho de la police, se précipita vers Hughes dès sa sortie du véhicule et se présenta.

— Finley. Natalie Finley. L'ambulance est arrivée il y a une demi-heure environ. Quand les ambulanciers ont atteint le bureau de la sécurité, ils ont vu l'agent mort et ont appelé pour le signaler. (L'agent Finley se mordit la lèvre inférieure.) Inspecteur, je sais qu'il doit y avoir un gamin blessé là-dedans, mais j'ai pensé, compte tenu des circonstances, qu'il valait mieux ne pas laisser entrer les ambulanciers. Je ne...

— Vous avez bien fait, Finley. Montrez-moi l'agent de sécurité.

Finley le conduisit jusqu'au poste de garde vitré.

À l'intérieur, l'agent était affalé en direction de l'hygiaphone intégré à sa vitre. Sa cravate pendait à travers la fente par laquelle les clients faisaient passer de l'argent ou des clés. Après des années de travail pour la criminelle, Hughes pouvait se représenter la scène étape par étape : quelqu'un avait poussé le garde à se pencher, par la ruse ou la contrainte, puis saisi sa cravate...

Et tiré assez fort et assez longtemps pour priver son cerveau d'oxygène.

Jusqu'à l'assommer. Puis il a continué.

Il s'approcha de la grille et ordonna à tous les policiers présents de placer des hommes autour de la zone et de sécuriser toutes les autres sorties.

— Ouvrez la grille, ordonna-t-il, et elle s'ouvrit en grondant.

Jasper, qu'est-ce que tu as fait ?

Avant qu'il puisse entrer, Finley vint se placer à ses côtés.

— Je vous accompagne, dit-elle.

Hughes haussa les épaules et dégaina son arme. Finley l'imita quelques instants plus tard, et ils pénétrèrent dans l'ESPACE-EN-STOCK.

Une carte affichée sur le mur, juste au-delà de la porte, identifiait chaque bâtiment et les box correspondants. Ils n'eurent aucun mal à progresser jusqu'au 83F. Ils prirent leur temps, empruntant les couloirs à pas feutrés, l'arme brandie, se guidant mutuellement dans ce dédale de tournants et recoins sombres.

Dans le couloir qui donnait sur le box 83F, Hughes aperçut du sang par terre. Le cadenas était ouvert, passé à travers la boucle qui maintenait la porte fermée.

Finley le désigna et Hughes hocha la tête. Il se plaça sur le côté, l'arme levée. Finley saisit le cadenas.

Hughes fit un nouveau signe de tête.

Finley retira silencieusement le cadenas de la boucle, puis le posa par terre. Tenant fermement son arme d'une main, elle s'accroupit et se servit de sa main libre pour relever brusquement le rideau jusqu'au plafond. Il remonta en cliquetant et en grinçant.

Pour couvrir le bruit, Hughes cria :

— NYPD ! POLICE ! PERSONNE NE BOUGE !

Une lanterne éclairait le box de l'intérieur. Une odeur atroce s'échappa et Finley, moins habituée à la puanteur de la mort, eut un haut-le-cœur, mais sans jamais laisser son arme trembler.

— Bon Dieu ! s'exclama Hughes.

À l'intérieur, ils découvrirent un véritable bain de sang. Trois corps, pour autant qu'il puisse en juger, avec des traces sanglantes indiquant qu'on avait traîné quelque chose par terre, en direction du box et en sens inverse.

Il absorba le tout en un instant, avec l'œil exercé d'un policier aguerri de la criminelle. Il vit Oliver Belsamo appuyé contre un établi, mort, le visage et la bouche en charpie.

Et là... Ah, bon Dieu. Cette pauvre Jennifer Morales. Pas étonnant qu'elle n'ait pas répondu aux coups de fil. Et merde. Aussi morte qu'on pouvait l'être, réduite à néant dans un box minable et crasseux.

Elle méritait mieux.

Sous le regard attentif de Finley, Hughes pénétra prudemment dans le box. Il étudia le troisième corps.

Jasper Dent.

Hughes resta un long moment à le fixer, puis Jasper ouvrit les yeux en battant des paupières.

La fureur déferla dans chaque muscle, chaque vaisseau, chaque cellule du corps de Hughes. Il l'avait pourtant prévenu ! Il lui avait formellement déconseillé d'exercer la justice lui-même ! Nom d'un chien, il l'avait mis en garde en termes très clairs, et voilà que Dent se retrouvait en compagnie d'un tueur en série et d'un agent du FBI aussi morts l'un que l'autre.

Ouais. Elle méritait tellement mieux.

— À vous de choisir la marche à suivre, déclara Finley tout bas.

L'arme de Hughes, toujours levée, visait un point entre les yeux de Jasper Dent. Ces mêmes yeux se dirigèrent vers le corps de Morales, puis vers le canon du pistolet.

— Donne-moi une bonne raison, lui lança Hughes, de ne pas te tirer dessus.

Jasper ne répondit rien. Il s'humecta les lèvres.

Lorsqu'il prit la parole, sa voix s'extirpa de sa gorge comme un croassement.

— Je ne peux pas, répondit-il.

Ils se fixèrent mutuellement par-dessus le pistolet. Le reste du monde s'effaça – le box, Finley, les cadavres. Il ne resta plus qu'eux deux. Ainsi que l'arme.

Enfin, Hughes déclara :

— Et puis merde. C'était la seule chose que tu pouvais dire pour sauver ta peau.

Il baissa son arme.

DEUXIÈME PARTIE

ÉCHAPPATOIRES

14.

Jazz ouvrit les yeux dans une chambre d'hôpital. Lorsqu'il déglutit, il eut l'impression d'avoir avalé une poignée de graviers.

Dans les films et les séries, il y avait toujours un médecin ou une infirmière présent comme par hasard au réveil du patient, mais Jazz était seul. Il envisagea de se lever, mais cette simple idée l'épuisa. La lumière du soleil entrait par la fenêtre. La pluie avait cessé. Il se demanda quel jour on était. Combien de temps il avait dormi. L'avait-on placé sous sédatifs ?

Sa jambe ne lui faisait plus mal. Il souleva le drap qui le recouvrait et regarda en dessous. Les sutures de Billy avaient disparu, remplacées par une nouvelle rangée bien plus nette. Un tuyau dépassait de sa jambe. Pour drainer l'infection, sans aucun doute. Jazz s'aperçut également qu'il était relié à non pas une mais deux poches de médicaments. Des antibiotiques et du sérum physiologique, supposait-il.

Combien de temps serait-il immobilisé ? Connie se trouvait entre les mains de Billy. Sa mère était là, quelque part. Il ne pouvait pas perdre de temps sur un lit d'hôpital.

— Il est réveillé !

Jazz n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir. Un homme en blouse blanche, assez jeune malgré ses traits fatigués, s'approcha de son chevet d'un pas nonchalant tout en consultant un iPad.

— Comment te sens-tu ?

— Je suis resté combien de temps dans les vapes ? demanda Jazz d'une voix éraillée, surpris de l'entendre à ce point esquinée.

— On dirait que quelqu'un a tous les chats du quartier dans la gorge ! s'exclama le médecin.

Le docteur Meskovich, d'après l'inscription brodée sur son revers. Jazz comprit qu'il n'allait pas aimer le docteur Meskovich. Il n'avait aucune patience pour ce genre de politesses médicales.

Meskovich lui versa un verre d'eau à l'aide d'une carafe posée sur le plateau du lit. Jazz le vida d'un trait, puis fit une nouvelle tentative.

— Je suis resté combien de temps dans les vapes ? Est-ce que la police a capturé Billy ? Est-ce...

— Doucement, guerrier. (Meskovich afficha un sourire que Jazz jugea extrêmement agaçant.) Tu as passé une nuit infernale. Jolies sutures, cela dit. Tu les as faites toi-même ? Si c'est le cas, chapeau bas. Mais comme tu étais infecté jusqu'à la moelle, on t'administre des antibiotiques, et il te faudra une ordonnance en partant. Tu es allergique à quoi que ce soit ? À la pénicilline, peut-être ? Faute d'informations sur toi à ton arrivée, nous avons choisi la prudence en évitant d'utiliser tout ce qui se termine en « cilline », mais je préférerais te donner...

Une nuit infernale. Il devait donc s'être écoulé dans les dix à douze heures depuis que Hughes l'avait secouru. Jazz comprit que le médecin allait continuer à baratiner un moment et se mit à l'ignorer. Il tenta de plier la jambe gauche, ce qui sembla fonctionner. Bien sûr, on avait dû le bourrer de narcotiques. S'il était inconscient depuis la nuit précédente, alors Connie n'avait passé que quelques heures avec Billy. Ce qui ne signifiait rien en soi – en quelques heures, il pouvait lui causer des dégâts irréparables. Déjà, comment avait-il mis la main sur elle ? La dernière fois que Jazz lui avait parlé, Connie se trouvait à Lobo's Nod. Et sa mère, où était-elle ? Billy avait une photo d'elle, donc il *savait* où elle se trouvait. Oh, mon Dieu – entre les mains de Billy, l'une et l'autre. En dix ou douze heures, Billy pouvait leur avoir infligé tant de choses...

— ... une petite heure en salle d'opération. Heureusement pour toi, la balle a manqué le fémur et les principaux vaisseaux sanguins, si bien qu'en fin de compte il était plus facile de la laisser simplement en place...

Voilà qui retint son attention.

— Une minute. Vous venez de me dire que vous l'avez laissée à l'intérieur ? Elle y est toujours ?

Le docteur Meskovich hocha la tête.

— Oui. Elle ne va rien abîmer : le corps forme un kyste protecteur tout autour. Tu es jeune – tu auras mal pendant quelque temps, mais on te donnera le nécessaire. Tu boiteras un peu, mais ça aussi, ça

disparaîtra au bout d'un moment.

Jazz le regarda fixement. Il n'arrivait pas à y croire.

— Vous n'allez *jamais* la retirer ?

— Crois-moi, on risquerait surtout de faire encore plus de dégâts si on farfouillait pour l'enlever. Elle est vraiment minuscule, et puis elle s'est logée près de trucs que tu n'aimerais pas que j'esquinte. Tout ira bien. Tu n'imagines pas le nombre de balles que j'ai laissées à l'intérieur du corps des gens, et ils sont tous en pleine forme. Et puis c'est toujours marrant au moment de passer la sécurité dans les aéroports.

C'était maintenant officiel : Jazz détestait le docteur Meskovich.

— Combien de temps je vais rester ici ? demanda-t-il. J'ai des choses à faire.

— J'espère que courir le marathon n'en fait pas partie.

Jazz grimaça lorsqu'il se redressa en position assise.

— Écoutez, je suis sûr que la plupart de vos patients apprécient ce petit numéro où vous dites les choses cash en faisant semblant de blaguer, mais je n'ai pas de temps à perdre avec ça. Il faut que je parle à la police. Que je passe des coups de fil. Et il faut que je sache dans combien de temps je pourrai sortir d'ici, parce que c'est littéralement une question de vie ou de mort.

Le docteur Meskovich se renfrogna et étrécit ses yeux soulignés de lourdes poches. Jazz s'était trompé dans son estimation ; il avait cru que cette approche brutale intimiderait le médecin, au lieu de quoi il venait de le pousser à se draper dans son ego. Les gens privés de sommeil étaient difficiles à manipuler : on ne pouvait jamais prévoir leurs réactions.

— Nous devons te garder un moment en observation. Tu pourras sans doute repartir demain, mais je te le déconseille.

— Demain, c'est trop tard. Il faut que je parte il y a dix minutes.

— Non. (Comme si Jazz ne comprenait pas le mot, le médecin secoua vigoureusement la tête.) Hors de question. Tu as encore besoin de sérum physiologique et d'antibiotiques, et nous n'avons pas fini de drainer ta jambe. Demain. Pas une seconde plus tôt.

— Alors laissez-moi au moins parler à la police. Le policier qui m'a amené – Hughes.

Meskovich ricana et tira son iPad de sous son bras.

— Je ne suis pas ton majordome. Je suis ton médecin, et j'ai sauvé ta jambe il y a quelques heures. Tu dois parler à des gens ? Sers-toi du téléphone.

Il fit volte-face et sortit d'un pas énergique sans un regard en arrière.

Bien joué, Jazz. Tu viens de te mettre à dos le type dont tu dépends pour sortir d'ici.

Il parvint à faire pivoter le plateau du lit au-dessus de sa taille. En plus du verre et de la carafe d'eau s'y trouvait un sac plastique contenant son téléphone portable, son portefeuille et son trousseau de clés. Il ouvrit le sac tant bien que mal et alluma son téléphone. Une petite partie de lui attendait un message de Connie tout en sachant bien que ce ne serait pas le cas, que ça ne pouvait pas l'être.

Reste calme, Jazz. Tu ne lui seras d'aucune aide si tu te laisses envahir par tes émotions et que tu rates quelque chose.

C'était la vérité. Mais au plus profond de lui, il en connaissait une autre, bien plus sombre, qui lui disait qu'il était sans doute trop tard pour venir en aide à Connie. Il ne lui restait qu'une minuscule lueur d'espoir dans ces ténèbres : le fait que Billy n'ait jamais tué de femme noire. Tandis que son téléphone se mettait en marche, Jazz se surprit à prier en silence pour que Billy ait une sorte d'obsession fétichiste lui interdisant de tuer des femmes noires. Qu'il en soit *incapable*. Tout vaudrait mieux que cette possibilité contraire et tout aussi plausible : que son père ait simplement réservé son premier meurtre d'Afro-Américaine à quelqu'un de très spécial.

L'écran du téléphone s'éclaira. La batterie était presque à plat. Un unique texto s'afficha sur l'écran.

Howie : à l'hosto, encore. mais ça va. Rappelle-moi.

Que se passait-il au juste ? Connie se trouvait à New York pour des raisons qu'il ignorait, et Howie était de nouveau à l'hôpital ? En les gardant tous deux à Lobo's Nod, Jazz avait cru qu'il les protégeait, qu'ils étaient à l'abri de Hershey, de Belsamo et de Billy. Mais il s'était trompé.

Il n'avait sauvé personne.

Tout le monde avait raison. Tous ceux qui m'ont dit que je n'étais qu'un gamin et que je n'aurais pas dû faire ces trucs-là. Hughes a tenté de me mettre en garde. G. William aussi. Mais je n'ai rien écouté. Et maintenant Howie est à l'hôpital et Connie est sans doute...

Il ne s'autorisa pas à mener cette pensée à terme. Il ne le pouvait

pas.

Il répondit au texto de Howie : *hosto ? ça va ? toujours là ? qu'est-ce qui se passe ?*

Puis – tout en sachant bien que c'était inutile – il essaya d'appeler Connie. Pas de texto pour elle : il avait besoin d'entendre sa voix, même si ce n'était que le message d'accueil de sa boîte vocale.

Mais avant même que le téléphone ne sonne, un bruit derrière sa porte retint son attention. Il raccrocha et fourra son téléphone sous l'oreiller.

La porte s'ouvrit. Louis Hughes entra à grandes enjambées, lèvres pincées en une ligne inflexible. Jazz repensa au pistolet de Hughes pointé sur lui. À l'éclat meurtrier lu dans les yeux de l'inspecteur de la criminelle.

Je n'ai pas tué Morales, mais c'est tout comme. Il faut que je rallie Hughes de mon côté. J'ai besoin de ses ressources pour sauver Connie. Et Maman. Et quand je les aurai retrouvées, je tiendrai Billy aussi.

Mais tandis que Jazz réfléchissait, Hughes s'empara du sac plastique contenant ses affaires. Avant que Jazz puisse protester, Hughes se pencha pour refermer des menottes autour de son poignet puis du montant du lit.

— C'est quoi ce bordel ? lâcha Jazz.

— Tu es en état d'arrestation, répondit Hughes, dont les lèvres esquissèrent un sourire sans joie.

Connie ouvrit les yeux et aperçut – sans y croire vraiment – son père tout près d'elle, affalé dans un fauteuil comme s'il avait reçu des coups de poing en plein ventre et ne pouvait plus envisager de se lever. Il n'était pas rasé et ses yeux, injectés de sang, étaient enfoncés profondément dans son visage. Mais lorsque Connie s'éveilla et battit des paupières, il se redressa d'un coup avec un hoquet.

— Oh, Dieu merci ! (Il se pencha vers elle et lui prit la main, l'enveloppant dans ses deux pognes massives.) Dieu merci, Dieu merci, Dieu merci.

Il était au bord des larmes et luttait pour les avaler avec toute l'énergie qu'il ne consacrait pas à remercier Dieu.

La voix de Connie évoquait à ses propres oreilles le bruit d'un vent violent sur une plage rocheuse.

— Tu as une mine affreuse, lui dit-elle.

Il la regarda bouche bée.

— *Moi*, j'ai une mine affreuse ?

Il se mordit aussitôt la lèvre, regrettant ses paroles. Avec une lenteur et une tendresse infinies, il lui caressa le front. Puis la joue. Prudemment, comme pour éviter quelque chose.

Quelque chose.

Ah. Elle se rappelait maintenant.

Billy Dent. Tranchant l'une de ses tresses. Jan. La fenêtre. Le verre. Le sang. La chute. La course.

— Tu es à l'hôpital, ma puce. À New York. (Les larmes pointèrent de nouveau. Elle n'avait jamais vu son père en proie à une telle émotion.) Je suis venu dès que le shérif m'a appris que tu avais disparu. Ta mère est folle d'angoisse, et Whiz...

— Papa, tu m'écrases.

Il desserra quelque peu son étreinte mais refusa de la lâcher.

— Oh, ma puce. On a eu tellement peur. J'étais dans tous mes états pendant le vol. Et quand j'ai atterri, j'ai appris qu'on t'avait retrouvée. Les médecins affirment que tout ira bien. Ta jambe et ton pied vont guérir, et tu ne verras même plus les cicatrices au bout d'un moment.

Connie s'écarta de lui et passa le bout d'un doigt sur son visage et son cou. Elle sentit d'épais pansements, ainsi que plusieurs rangées croisées de pansements papillon.

Je suis hideuse. Comment je vais pouvoir devenir actrice avec le visage lacéré ?

— Les cicatrices disparaîtront, lui assura son père, qui lisait dans ses pensées.

Elle se sentit soudain incroyablement proche de lui, eut tout à coup besoin de lui bien davantage que toutes ces dernières années. Toutes leurs disputes sur les tenues qu'elle voulait porter, la musique qu'elle écoutait, ce garçon blanc qu'elle fréquentait, perdirent toute importance. Son père était là. C'était l'essentiel.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda-t-elle.

— C'est ce qu'on se demande tous. On t'a retrouvée dans un endroit qui s'appelle Clinton Hill. Tu étais tailladée et tu t'enfuyais en hurlant. Quelqu'un t'a vue et a appelé la police, mais tu t'étais évanouie quand ils sont arrivés. (Il frissonna. Un spasme presque effrayant et violent

chez un homme si costaud.) Je vais chercher le médecin, elle t'en dira plus.

Il se dégagea de leur étreinte et la laissa seule. Elle sonda de nouveau son visage, cherchant à estimer la quantité de dégâts qu'elle s'était infligés en passant par cette fenêtre, se rappelant qu'elle avait de la chance d'être en vie, en un seul morceau.

Malgré tout, elle ne put s'empêcher de tâter les pansements. Il n'y avait pas beaucoup de demande pour les actrices défigurées à Hollywood ou à Broadway. Le chemin était déjà assez rude pour une fille noire ; fallait-il qu'elle soit enlaidie par-dessus le marché ?

Il a dit que ça guérirait. Peut-être qu'il ne mentait pas.

Elle avait envie de sortir du lit et d'aller s'inspecter dans le miroir de la salle de bains, mais elle ne parvenait pas à bouger. Elle s'aperçut que sa jambe gauche était suspendue à quelques centimètres au-dessus du lit, reliée à plusieurs perfusions ainsi qu'à un moniteur. Elle ne pourrait aller nulle part, même pas à la salle de bains. Ce qui la poussa à se demander comment elle était censée se soulager ; l'instant d'après, elle découvrit un cathéter. Elle éprouva une bouffée de honte brûlante pour une raison qu'elle ne parvint pas à identifier, aussitôt suivie d'une sensation de soulagement.

Ce fut alors que son père revint accompagné d'une femme d'une taille vertigineuse vêtue d'une blouse blanche. Comme elle le faisait toujours avec les femmes aussi grandes, Connie baissa les yeux vers ses talons et s'aperçut qu'elle portait des chaussures plates. Une vraie géante.

— Je te présente le docteur Cullins. C'est elle qui s'occupe de toi.

— Bonjour, Conscience.

Ces mots se fichèrent en plein dans le cœur de Connie, et tous les regards convergèrent vers le moniteur quand la ligne se mit à bondir en émettant des bips, avant de se calmer.

Bonjour, Conscience. Les mots inscrits à la peinture sur la porte de l'Appartement du Cauchemar de Billy Dent.

— Connie, s'il vous plaît, murmura-t-elle.

— Bien sûr, je suis désolée. Ton papa m'a dit que tu avais des questions ? Des inquiétudes ?

Cullins s'exprimait sur un ton très professionnel. Elle avait un léger accent que Connie ne parvint pas à identifier, ce qui, curieusement, la rendait dingue.

— Les cicatrices..., commença son père.

— Ah oui. (Cullins parlait comme s'il lui coûtait d'aborder un sujet aussi insignifiant que le visage de Connie.) Les lacérations au visage et au cou étaient nombreuses, mais superficielles pour la plupart. Nous avons préféré les pansements papillon aux sutures, et j'imagine que vous ne verrez même plus les cicatrices dans quelques mois. Tout ce qui restera sera facile à cacher par du fond de teint.

Connie éprouva soudain un soulagement énorme.

— Et ma jambe ?

Cullins hocha la tête d'un air appréciateur, comme si elle se réjouissait de passer à un sujet plus intéressant.

— Tu l'as bien abîmée, on peut dire.

Elle consulta sa fiche.

— J'ai sauté du haut d'une échelle de secours.

Son père eut un hoquet. Cullins haussa les épaules comme pour dire *Ça ne m'étonne pas*.

— Tu as les ligaments abîmés et des muscles froissés dans la jambe droite. Ça te fera mal pendant un moment, mais tu guériras vite. Par contre, la jambe gauche... Tu as une fracture du fémur et tu t'es cassé le pied à six endroits différents. Y compris, poursuivit-elle avec un grand geste, le pire endroit possible pour se casser le pied. Et on dirait que tu as continué à te déplacer ensuite.

— Je fuyais un tueur en série, répondit froidement Connie.

Comment cette femme se permettait-elle de la juger ?

— Conscience ! s'exclama son père d'une voix furieuse et terrifiée à la fois.

— Je t'en parlerai plus tard, lui promit-elle.

— Enfin bref, reprit Cullins, nous avons tout stabilisé et mis en place des broches dans ton pied. Il a fallu recasser l'un des métatarsiens, mais c'est le pire que nous ayons eu à faire. Tu marcheras avec des béquilles pendant quelques mois, ensuite tu feras de la rééducation.

Connie absorba ces infos. D'accord, c'était moins grave qu'elle ne l'avait pensé. À moins que Cullins ne minimise pour ménager sa patiente, elle allait s'en tirer. Ça prendrait du temps, mais elle pourrait dire qu'elle avait regardé Billy Dent en face et survécu pour en parler.

Cullins s'éclaircit la gorge.

— Il y a autre chose... Les examens ont révélé des traces de Rohypnol dans ton organisme.

Elle lança un coup d'œil au père de Connie, qui restait immobile, impassible.

— Du Darkene, se rappela Connie. Il m'en a injecté.

— J'ai pensé que tu aimerais savoir que... eh bien, compte tenu de ton état lors de ton arrivée et de la présence de Rohypnol, nous avons cherché des traces de viol. Nous n'avons rien trouvé. (Le médecin hésita.) Ce qui ne... Ce que je suis en train de te dire... (Elle regarda de nouveau le père de Connie avant de se retourner vers elle.) Tu préférerais que nous en parlions en privé ?

— Je n'ai pas été violée, répondit Connie. Il ne m'a pas violée.

Le médecin poussa un soupir sonore.

— D'accord. Je suis désolée de t'en avoir parlé. Nous avons cherché certains signes, mais vu l'étendue de tes bleus et coupures, il restait malgré tout un risque...

— Il ne s'est rien passé de sexuel. Sinon, je vous le dirais. Je vous assure.

— Parfait. Je suis contente de te l'entendre dire. Repose-toi, Connie. C'est la meilleure chose que tu puisses faire pour l'instant.

Cullins hocha brusquement la tête et sortit.

Connie se laissa de nouveau aller sur l'oreiller. Son bonnet de nuit lui manquait, et ses cheveux étaient sans doute en aussi piteux état que son visage et sa jambe, mais elle n'avait pas l'énergie de s'en soucier. L'image de Jazz occupait ses pensées. Où était-il ? La police ne l'avait-elle pas prévenu qu'on l'avait retrouvée ? Il se passait trop de choses, trop écrasantes. Les détails médicaux terre à terre de Cullins lui avaient permis de tout tenir à distance mais, une fois le médecin reparti, elle ne put que revivre les événements, puis s'interroger sur l'endroit où se trouvait Jazz, revenir au moment passé avec Billy, et ainsi de suite, selon une boucle qui tournait autour d'elle comme une tornade de confettis scintillants, tous ces fragments étincelants de souvenirs ou d'angoisses qu'elle ne pouvait qu'entrevoir sans jamais les saisir.

Son père lui prit la main.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Connie ? demanda-t-il d'une voix douce. (Il était déjà au courant pour la voix déguisée au téléphone, lui apprit-il, la fouille dans le jardin des Dent et l'acte de naissance.) Le shérif Tanner m'a raconté tout ça, mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Tandis qu'elle se le rappelait, qu'elle le lui racontait, la peur et l'impuissance l'envahirent de nouveau. Comme si elle était de retour dans la pièce oppressante avec la mère de Jazz, ligotée, apprêtée pour l'abattoir. Elle était en sécurité à présent ; son père lui tenait compagnie et, bien qu'ils se disputent souvent et qu'elle ait largement passé l'âge où sa simple présence lui offrait un abri, rien de tout ça n'importait. Lors de cet instant, dans cette chambre d'hôpital, son père était là, et elle lui raconta tout, tout ce qu'avait dit Billy, tout ce qu'il avait fait. Elle lui parla de Jan et des menottes, de la chaise, de la fenêtre, de l'échelle de secours et de la chute. Son père garda le silence et se contenta de la serrer plus fort à certains moments. Lorsqu'elle eut terminé, il murmura pour elle, les lèvres contre son front, des mots qu'elle ne comprit pas, mais ça n'avait pas d'importance non plus.

Il restait des traces d'analgésiques dans son sang. Elle s'endormit dans ses bras.

Elle émergea plus tard pour trouver son père toujours assis à son chevet, en train de rédiger un texto. Pour sa mère, sans doute. Quand il la vit réveillée, il lui sourit doucement.

— Tu as faim ? Ça fait un moment.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'elle s'était endormie ? Combien depuis qu'elle avait sauté à travers cette fenêtre ? Depuis l'encas qu'elle avait pris dans l'avion pour New York ? Elle n'en savait rien et ne voulait pas le savoir. Son estomac se contracta à l'idée d'avaler quoi que ce soit.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir.

— Le médecin a dit que tu pouvais manger si tu le souhaitais, mais si tu ne te sens pas d'attaque...

— C'est seulement que...

La porte s'ouvrit, et l'inspecteur Hughes entra. Il paraissait hagard et épuisé, encore plus que son père, plus que Connie elle-même ne se sentait en ce moment même.

— Mademoiselle Hall, déclara-t-il, en se retenant visiblement.

Lors de leur dernière rencontre, il s'était montré amical. À présent, il semblait à cran, les nerfs à vif, et Connie comprit qu'elle en était en partie responsable. Il se tourna vers son père.

— Monsieur Hall, je suppose ?

— Vous êtes... ?

Connie s'empessa de lui expliquer qui était Hughes ; son père hocha la tête, sans cesser de toiser l'enquêteur d'un œil méfiant.

— Tu as quelque chose à nous dire, j'imagine ? l'interrompit Hughes au beau milieu de son explication, brandissant un carnet et un stylo. On t'a retrouvée en train de courir comme une cinglée à travers Clinton Hill... Tu n'étais même pas censée être à New York, je crois ?

Connie commença par la voix déguisée au téléphone, à Lobo's Nod, et l'informa du reste aussi vite qu'elle le put. Ce qui lui sembla durer une éternité, surtout dans la mesure où l'expression de Hughes passait progressivement d'un agacement résigné à un dégoût agressif.

— La papeterie Ness ? lui demanda-t-il à un moment donné.

— En diagonale par rapport à elle, oui.

Hughes sortit un instant. Elle l'entendit parler au téléphone ou dans un talkie-walkie, aboyant des ordres. Elle l'entendit dire « soyez à l'affût » et « bouclez un rayon de quatre pâtés de maisons ».

— Je vais avoir des ennuis ? demanda-t-elle à son père.

— Je ne crois pas que tu aies fait quoi que ce soit d'illégal, lui répondit-il. De stupide, oui.

— Je sais. J'étais...

— Tu essayais d'aider Jazz. Tu n'as pas compris que tu fonçais droit dans un piège. Je sais.

— Mais ça reste stupide malgré tout, admit Connie.

Son père hocha lentement la tête, à contrecœur.

— Nous faisons tous des choses idiotes, Conscience. Si elles ne nous tuent pas, c'est qu'elles ne l'étaient pas assez, j'imagine.

Hughes revint dans la pièce, secouant la tête sous l'effet de la colère. Connie avait le sentiment que Hughes se serait peut-être mis à hurler si son père n'avait pas été présent. En l'état, sa voix tremblait et se tendait tandis qu'il parlait.

— Donc, je résume : tu t'es aventurée dans la tanière du plus dangereux tueur en série au monde. Tu as esquivé les services de sécurité d'un aéroport pour y parvenir. Tu as pris l'avion pour New York. Tu n'as pas jugé bon d'avertir qui que ce soit de ce que tu faisais. J'ai raison jusqu'ici ?

— J'ai prévenu Howie, répondit Connie.

— Qui c'est, ce Howie ? Laisse tomber, je ne veux pas savoir. Tu...

— Inspecteur, intervint M. Hall, je vais vous demander de changer de ton. Ma fille vient de vivre un enfer.

La faute à qui ? sembla vouloir répondre Hughes, mais il s'abstint.

— Et jusqu'à maintenant, tu n'as pas pensé à signaler à *qui que ce soit* que tu étais avec Billy Dent la nuit dernière ?

— Je n'ai repris conscience qu'il y a...

— Elle a traversé beaucoup de choses...

— Je suis désolé, monsieur, mais je parle à votre fille parce que je *dois* lui parler. Deux suspects dans le cadre d'une enquête sur un tueur en série sont morts, ainsi qu'un agent du FBI. Et j'ai Billy Dent en vadrouille dans ma ville, et votre fille est la dernière personne à l'avoir vu. Maintenant qu'elle est réveillée et lucide, je *vais* lui parler.

M. Hall se renfroigna un instant. Il échangea un regard noir avec Hughes, mais se tourna vers Connie et hocha la tête.

— Je ne savais pas que les indices conduiraient à Billy, expliqua-t-elle. La voix au téléphone disait ne pas être Billy. (Elle avait commencé par apprécier Hughes en arrivant à New York, mais elle ne le supportait plus désormais.) Vous savez, tout ça est de *votre* faute. C'est vous qui avez amené Jazz ici en premier lieu.

Elle avait cru le faire taire, mais c'était peine perdue.

— Je l'ai amené ici en tant que conseiller. Pour qu'il reste assis dans une pièce à consulter des dossiers, qu'il jette un œil à des scènes de crime. Pas pour qu'il parte se balader seul et fasse tuer des gens.

— Faire tuer qui ?

Le téléphone de Hughes sonna. Il répondit, écouta un moment en silence, puis jura en des termes qui auraient fait priver Connie de sortie jusqu'à la fin de ses études.

— Ils sont allés à l'appartement de Billy, leur apprit-il lorsqu'il raccrocha. Il n'y avait personne. Rien que le lit que tu as décrit, la pièce en désordre comme tu l'as décrite. Mais ils ont trouvé ton téléphone sur place, donc j'imagine que tout va bien.

Se contenant à grand-peine, il se retourna pour partir.

— Faire tuer *qui* ? insista Connie. Vous dites que Jazz a fait tuer quelqu'un. De qui parlez-vous ? Où est-il ?

L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait l'ignorer et continuer à marcher, mais il s'arrêta avec la main sur la poignée de porte. Sans se retourner vers elle, il lui lança :

— Nous l'avons trouvé dans un box de stockage. Nous pensons qu'il est impliqué dans le meurtre d'un suspect dans l'enquête Hat-Dog. Nous avons aussi trouvé le cadavre d'un agent du FBI sur les lieux.

Ça ne pouvait pas être vrai. Il devait y avoir une explication.

— Jazz est incapable de tuer quelqu'un, répondit-elle.

Cette fois, Hughes se retourna. Son visage semblait trop petit pour la fureur qu'il exprimait.

— Je suis ravi que tu le penses. Mais il y avait deux cadavres sur place... ainsi que ton copain. Ce qui fait de lui un suspect. Et apparemment, son père est apparu comme par hasard pour recoudre sa plaie par balle. Très pratique.

— Quelle plaie par balle ? (Connie entendit son cœur cogner furieusement sous l'effet de la panique, mais elle l'ignora.) On lui a tiré dessus ?

Son père posa la main sur son bras pour la calmer.

— Inspecteur, vous pourriez peut-être nous expliquer précisément ce qui se passe, au lieu de nous obliger à vous le soutirer.

Hughes émit un rire sans joie.

— Ah oui, bien sûr. Laissez-moi vous aider, apaiser vos craintes, alors que vous venez de débouler dans ma ville en toute insouciance. Vous voulez savoir ce qui se passe ? Alors voilà. Hat-Dog s'est révélé être composé de deux tueurs, qui sont morts à présent, ainsi qu'un agent du FBI. Billy Dent est en liberté quelque part dans ma ville, et si tu crois que je vais laisser ton copain se balader librement, tu te fourres le doigt dans l'œil.

— De quoi l'accuse-t-on, exactement ? demanda le père de Connie avec un calme extrême.

— Du meurtre d'un agent du FBI, répondit Hughes, et je suis persuadé de trouver autre chose en cours de route. Dans tous les cas, je veux qu'il n'aille nulle part pour l'instant.

Connie ouvrit la bouche, mais son père resserra sa prise sur son bras pour la faire taire.

— Inspecteur, dit-il, où est-il *précisément* en ce moment même ?

— À l'étage au-dessus.

Connie se redressa brusquement dans son lit, puis geignit de douleur en tirant sur sa jambe.

— Il faut que je le voie ! s'écria-t-elle. Il faut que...

— Personne ne va le voir.

— À part son avocat, vous voulez dire, répliqua M. Hall.

Hughes haussa les épaules.

— Je suis persuadé que tôt ou tard l'aide juridictionnelle enverra quelqu'un ici.

Connie vit une hésitation furtive passer sur le visage de son père. Elle ne s'attarda qu'un instant, puis disparut. Il se redressa, les épaules en arrière, et s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, c'est *moi* son avocat, inspecteur. Jerome Hall, à votre service.

Le visage de Hughes se décomposa. Un éclat qui disait clairement « Oh merde » traversa son regard.

Après le départ de Hughes, le père de Connie prit un moment pour s'asperger le visage dans la petite salle de bains attenante. Avec son jean et son polo de golfeur, il ressemblait à tout sauf à un avocat ; plutôt à un père banlieusard fatigué en route pour un barbecue.

— Je fais vite, promit-il. Je vais simplement voir comment il va, et je reviens tout de suite.

— Ne t'en fais pas pour moi, Papa. Je ne risque pas de filer d'ici. (Elle hésita à lui poser la question suivante, de peur qu'il ne change d'avis. Mais la curiosité l'emporta sur la crainte.) Pourquoi tu fais ça ? Tu n'apprécies même pas Jazz.

Son père haussa les épaules.

— La question n'est pas de l'apprécier ou pas. Quand tu deviens avocat, tu prêtes serment de faire respecter la loi. Peu importe pour qui.

— Tu es un genre de Superman, en fait, déclara Connie.

Son père éclata de rire pour la première fois depuis une éternité.

— Je *suis* Superman ! rétorqua-t-il, avant de prendre la pose classique, poing sur la hanche, puis de lui déposer doucement un baiser sur le front et de quitter la pièce.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Howie comprit soudain qu'il avait menti par inadvertance à G. William.

— Oh, merde, marmonna-t-il pour lui-même. Mais quel crétin, quel crétin, quel crétin...

Il s'empara de son téléphone portable. Il avait reçu un texto de Jazz – youhou – mais il l'ignora pour l'instant afin d'appeler le bureau du shérif.

— Salut, G-Willy, lança-t-il de sa voix la plus joyeuse. J'ai complètement oublié de vous dire un truc quand vous êtes passé. Vous avez regardé mes textos quand je suis parti de votre bureau, mais Connie m'en a envoyé d'autres quelques heures plus tard. Une adresse à New York avec les mots *bell, gun, Eliot Ness*.

Il écarta le téléphone de son oreille tandis que G. William jurait à pleins poumons.

— Je vous entends parfaitement, shérif, mais vous étiez occupé à me gueuler dessus, et ensuite mes parents sont arrivés et...

Il écarta de nouveau le téléphone. Pour un type aussi gros, G. William était capable de beugler un sacré bout de temps.

— Bon, j'espère que ça vous aidera. À plus !

Il raccrocha puis tint son téléphone à bout de bras en regardant l'écran, convaincu que le numéro du bureau du shérif allait s'y afficher à nouveau. Comme rien ne se produisait, il se détendit enfin et consulta le message de Jazz.

hosto ? ça va ? toujours là ? qu'est-ce qui se passe ?

Ce qui se passait ? Ha ! Tous les textos du monde ne suffiraient pas à l'expliquer. Il décida de faire au plus simple :

ouais tjrs à l'hosto mais je sors bientôt, tu es où ?

L'instant d'après : *tu ne vas pas me croire, à l'hosto aussi.*

Howie n'en revint pas. Jazz ne savait-il pas que c'était *lui* qui était censé atterrir à l'hôpital ? Il était en train de lui pourrir son groove. Pas très cool de sa part.

Pour plaisanter, Howie répondit : *qu'est-ce qui s'est passé, tu t'es fait tirer dessus ?*

Ouais. Par un agent du FBI. Longue histoire.

Quoi ?

ça va ?

Techniquement, oui. Ils m'ont dit que j'allais m'en sortir. Mais je suis en état d'arrestation et je ne crois pas qu'ils aient remarqué que j'ai mon téléphone, alors je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir te parler.

Howie fixa l'écran. Quand on croyait que sa vie ne pouvait pas devenir encore plus bizarre, dangereuse et compliquée qu'elle ne l'était déjà, on pouvait toujours compter sur Jazz pour ajouter des armes à feu et des bacs à urine dans l'affaire.

mec, tu vas me devoir un sacré paquet de tatouages

15.

mec, tu vas me devoir un sacré paquet de tatouages

Jazz s'activait sur son téléphone quand la porte de sa chambre s'ouvrit.

Le père de Connie.

Le père de Connie.

Mais qu'est-ce qu'il foutait à New York...

Oh, merde. S'ils ont retrouvé le corps de Connie, ils ont dû l'appeler. C'est pour ça...

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que Connie...

Il se redressa trop vite. La menotte le tira en arrière, lui mordant le poignet et lui coupant la parole.

La porte se referma et M. Hall resta bien à l'écart du lit, bras croisés sur la poitrine.

— Je vais faire comme si je n'avais pas vu ce téléphone, déclara-t-il, mais si la police me pose la question, je vais devoir lui dire que tu en as un, bien que je sois ton avocat.

— Mon avocat ?

Jazz cacha le téléphone sous son drap. Il ne savait toujours pas ce que M. Hall fichait ici, mais le fait qu'il n'ait pas commencé par l'étrangler indiquait qu'il n'était pas venu à New York pour identifier le corps de Connie. Il ignorait ce qui serait pire : qu'on l'ait retrouvée morte ou qu'elle se trouve encore dans les griffes de Billy. Si c'était la première option, son supplice avait pris fin. Dans le cas contraire, elle pouvait encore être sauvée. Peut-être.

— Tu t'es fourré dans un sacré pétrin, déclara M. Hall. Le NYPD pense que tu as tué un agent du FBI et un suspect dans une enquête sur des meurtres en série.

— Croyez-moi, les experts médico-légaux vont m'innocenter là-dessus. Aucune des armes utilisées pour les tuer ne porte mes empreintes. Sans compter qu'on m'a aussi tiré dessus.

— Ça aurait pu se produire pendant que tu étais en train de tuer quelqu'un d'autre. Et l'absence de preuves sera utilisée *contre* toi, en réalité : on soulignera que ton père t'a appris à dérouter la police. Tout ce que verra le jury, c'est un gamin élevé par un monstre qui a fini par péter les plombs.

Très juste. N'était-ce pas précisément pour cette raison que Jazz s'était lancé sur la piste de l'Impressionniste à Lobo's Nod ? Pour prouver au monde que ce n'était pas lui ? Et si l'on est obligé de le prouver, c'est que les gens vous suspectaient au départ. Pour le fils de Billy Dent, la « présomption de culpabilité » était plus que probable. Il n'avait aucun témoin qui puisse parler pour lui – rien que des pièces à conviction compliquées qu'un jury de douze crétins ignorerait pour le plaisir de punir un Billy Junior forcément identique à son père. Sans compter qu'il n'avait pas d'argent à proprement parler, en tout cas pas assez pour embaucher le genre d'avocat dont il aurait besoin pour se défendre. Il se retrouverait avec un avocat débordé envoyé par l'aide juridictionnelle.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il tout bas. Je ne suis pas censé vous payer si vous êtes mon avocat ?

— Je ne vais pas te mentir : en règle générale, je ne plaide pas. Et comme je ne suis pas autorisé à exercer à New York, je ne peux pas faire grand-chose pour l'instant. Mais je peux empêcher les policiers de te harceler jusqu'à ce qu'on te trouve un avocat local. Ne leur parle pas, d'accord ?

Pas difficile. L'avantage d'être le fils de Billy Dent : on apprendait à ne pas parler aux flics.

— Je suis à l'étage en dessous avec Connie, ajouta M. Hall, mais je passerai te voir le plus souvent possible.

Jazz se redressa vivement dans son lit, ignorant les menottes.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? Connie est *ici* ? Elle va bien ? Il faut que je la voie.

Il était tout à fait possible qu'elle aille bien sur un plan physique, mais que Billy lui ait fait subir des dommages psychologiques que personne ne remarquerait.

— Il faut que je la voie tout de suite.

M. Hall secoua la tête d'un air excédé.

— Jasper, il faut que tu comprennes et que tu croies ce que je vais te dire : tu ne reverras plus jamais ma fille.

Plus tard, Jazz finit par s'assoupir. Tandis que le crépuscule assombrissait le ciel devant sa fenêtre et que le soulagement de savoir Connie vivante apaisait sa montée d'adrénaline, l'ennui de se retrouver coincé seul dans cette pièce l'entraîna dans le sommeil, et il s'assoupit.

... touche...

Cette fois, c'était le rêve sexuel.

... ses mains glissent...

Le rêve au couteau était en pause. Il n'en avait plus besoin. Il savait désormais que ce n'était pas qu'un rêve : c'était un souvenir. Enfant, il avait tenu un couteau et tranché la chair d'un autre être humain. La sensation d'essayer d'ouvrir sa propre jambe pour en retirer la balle le lui avait confirmé.

Oh oui, tu sais...

Dans ce cas, que signifiait le rêve sexuel ? Si le rêve au couteau se révélait être réel, alors que signifiait ce rêve-ci qui avait...

La vibration de son téléphone le réveilla brusquement. Il se redressa d'un bond, tirant violemment sur la menotte qui le maintenait attaché au lit. La douleur remonta sous forme de frisson le long de son bras.

Il était près de vingt heures. L'identifiant affichait HOWIE.

— Tu es seul ? demanda Howie à voix basse.

— Ouais. Et toi ?

— Ouais. Vu que mes parents vont bientôt débarquer pour me ramener à la maison, j'ai pensé qu'il valait mieux qu'on fasse ça tout de suite, parce qu'une fois que je serai chez moi, ils seront sur mon dos comme tous les tatouages que tu vas me devoir.

— J'en ai déjà un grand sur le dos.

Jazz lança un coup d'œil vers la porte de sa chambre. Il était persuadé qu'un policier s'y trouvait posté. Il baissa la voix jusqu'au murmure et se retourna au maximum de ce que lui permettait la

menotte pour tourner le dos à la porte.

— Je veux un tatouage qui dise simplement « tatouage », poursuivit Howie. C'est un méta-truc. Totalement post-moderne. Avant-gardiste. Tu ne peux pas comprendre. Enfin bref, attends deux secondes. (Jazz entendit un déclic, puis, l'instant d'après :) Jazz, t'es toujours là ?

— Ouais.

— On se retrouve tous à l'hosto en même temps. Carrément improbable, hein ? Enfin bref, je lance la conférence dans...

— Jazz !

C'était la voix de Connie. Jazz n'avait jamais rien entendu d'aussi doux de toute sa vie. Jusqu'à cet instant, il l'avait imaginée dans une unité de soins intensifs ou sur une table d'opération, en train de lutter pour sa vie à cause des supplices que lui avait infligés Billy. Surpris par ses propres larmes, il se tamponna les yeux à l'aide du coin de son drap.

Il avait envie de crier. Il mourait d'envie de hurler sa joie d'entendre la voix de Connie jusqu'à ce que son allégresse remplisse le moindre espace vide de cet hôpital.

Au lieu de quoi il se força à continuer de murmurer.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Rien. Enfin, pas exactement, mais je me suis échappée.

— Tu as semé Billy ?

Il ne voulait pas paraître incrédule, mais il ne parvenait réellement pas à croire que Billy ait pu laisser filer Connie, quoi que ça ait nécessité.

— J'ai déconné, Jazz. (La voix de Connie se brisa en sanglots.) J'ai été idiote. J'ai voulu t'aider, je suis venue à New York et...

— Bon, écoutez, vous deux, les interrompit Howie, le père de Connie peut revenir d'un instant à l'autre. On n'a pas beaucoup de temps. Il faut découvrir ce qui se passe, et vite.

Ils firent de leur mieux, mais ça se révéla impossible. Il s'était passé trop de choses depuis la dernière fois qu'ils s'étaient parlé.

Jazz leur expliqua tout ce qui concernait Hat-Dog et la partie de Monopoly entre tueurs en série. La façon dont il avait suivi la trace de Belsamo jusqu'au box et tout ce qui s'y était déroulé.

Il leur expliqua que sa mère était en vie.

— Je sais, répondit Connie. Je l'ai rencontrée.

Jazz n'aurait pas été plus stupéfait si Connie lui avait annoncé qu'elle portait l'enfant illégitime de Howie.

— Je n'arrive pas à y croire, répondit Jazz. Howie ? Tu es toujours là ?

— Ouais, désolé, je me demandais juste quelle était la probabilité pour qu'on atterrisse tous à l'hosto en même temps.

— Howie !

— Ben quoi ? C'est bizarre !

— Qu'est-ce qui se passe à Lobo's Nod ? Avec Grandma et ma tante ?

— Ah oui, à ce sujet... Ta grand-mère est à l'hosto et ne s'en sort pas trop mal. Sam a disparu.

— Disparu ?

Il écouta Howie raconter sa nuit chez Grandma. Ensuite, remontant un peu en arrière avec un coup de main de Howie, Connie raconta ce qu'elle avait fait à Lobo's Nod, puis son trajet de retour vers New York. Le soulagement qu'éprouvait Jazz à la savoir saine et sauve lui remplissait le cœur puis le désertait à nouveau, alternant avec sa terreur de découvrir ce qu'elle avait subi entre les mains de Billy et son indignation absolue face au danger dans lequel elle avait foncé allègrement.

— C'était complètement idiot, dit-elle, et je le sais très bien. Mais il y avait cette photo de toi, Jazz. Et je ne supportais pas l'idée qu'il puisse te faire du mal. Tu comprends, hein ?

Sa voix était chargée d'une lourde nuance d'inquiétude, d'amour et de récrimination contre elle-même, et ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait. Jazz était parfaitement conscient de sa chance imméritée.

— Après l'Impressionniste, et après t'avoir donné un coup de main à New York, j'ai cru... je ne sais pas. J'ai cru que je pouvais t'aider, et puis c'était *toi* et...

Elle laissa sa phrase en suspens, et tous trois gardèrent le silence un moment.

— Je suis tellement soulagé de savoir que tu vas bien, murmura enfin Jazz.

— Raconte-lui le reste, dit Howie. Ce que tu as découvert en

fouinant dans son jardin.

— Ah oui. Qu'est-ce qu'il y avait dans la boîte ? demanda Jazz.

Et Connie le lui révéla. Les photos d'enfance. Le jouet en plastique.

L'acte de naissance.

Pendant un moment, Jazz en eut le souffle coupé. Sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson hors de l'eau.

— Ce n'est pas vrai, réussit-il enfin à dire. C'est un faux.

— Howie peut te l'envoyer par texto. Il a l'air authentique, Jazz.

— Ça ne change rien, répondit-il.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, il sut qu'ils étaient exacts. Il avait été élevé par Billy. Instruit par lui. Endoctriné.

Mais si ce n'est pas dans mon ADN ? Si je ne suis pas condamné par mon propre sang ?

Ouais, « et si » ? Dans ce cas, tout ce que ça veut dire, c'est que Billy a réussi à dominer la nature. Il m'a ouvert la tête et y a déposé toute sa folie. Je ne sais pas trop ce qui serait pire : d'être né comme ça ou de l'avoir appris.

— Ça ne change rien, répéta-t-il. N'en parlons plus. Ça n'a aucune importance.

Connie et Howie lui laissèrent un moment.

— Jazz..., commença Connie.

— Je suis sérieux. Changeons de sujet. Parle-moi de cette cloche et de ce que tu as trouvé à JFK.

En fermant les yeux, il imagina Connie se renfrogner et hocher la tête avec une frustration affectée et résignée face à son obstination.

— C'était une sorte de code, dit-elle. Il y avait la cloche et le pistolet à JFK. Et puis cette photo de Kevin Costner, tu ne vas pas me croire, en agent du FBI, et sa cachette se trouvait près d'un endroit qui s'appelait Ness...

Jazz faillit s'étrangler.

— Ça va, mon vieux ? demanda Howie, affolé.

Connie intervint, tout aussi inquiète :

— Jazz ? Jazz, tu es toujours là ?

— Vous êtes sûrs de tout ça ? demanda-t-il. Une cloche, un pistolet, et Eliot Ness ?

— Ouais. Mais qu'est-ce...

Jazz se laissa aller sur son oreiller. C'était exactement le genre de blague malsaine que Billy aimait faire.

— *Bell. Gun.* Ness, dit-il.

— D'accord, répondit lentement Connie. Ça veut dire quelque chose ?

— C'est un nom. Pas *bell* puis *gun* puis *Ness*, mais un nom. Belle Gunness.

— Je n'y comprends rien, dit Howie. C'était une amie de ton père ou...

— C'était une tueuse en série, leur expliqua Jazz. L'une des rares femmes tueuses en série. Il y a plus de cent ans.

Nouveau silence au bout du fil. Jazz n'avait pas envie de prononcer les mots qui suivaient, et qui étaient l'évidence même.

— Alors ça veut dire que ta tante Samantha...

— Elle avait une bonne raison de disparaître, dit Jazz. (Il n'avait aucune envie de poursuivre car, d'une certaine manière, ça rendrait toute cette situation plus réelle. Mais il n'avait pas le choix.) Ma tante Sam est Ugly J.

La poche d'antibiotiques était quasiment vide. Celle de sérum physiologique venait d'être renouvelée.

Jazz retira d'abord l'antibiotique, extirpant soigneusement l'aiguille de son bras. Les millimètres de métal glissant à travers sa chair lui semblèrent des mètres entiers. Mais comparé à la façon dont Billy lui avait suturé la jambe, ça restait supportable.

Deux heures plus tôt, une infirmière était passée retirer le drain de sa jambe. Il pouvait désormais la plier et la douleur était nettement moindre qu'il ne l'avait redouté. Il boiterait probablement, mais sa jambe fonctionnait et c'était l'essentiel pour l'instant.

Il fallait qu'il sorte de là, menottes ou pas.

Hughes croyait qu'il avait tué Morales. Ou le pensait, du moins, impliqué d'une manière ou d'une autre. Comment le lui reprocher ? Hughes connaissait Jazz depuis quatre jours à peine, au cours desquels Jazz était, l'air de rien, entré par effraction dans un appartement, avait volé les biens d'autrui et désobéi à plusieurs consignes de la

police. Ajoutez deux cadavres dans un box de stockage, et *bien sûr* que Hughes le croyait responsable de la mort de Morales.

Sans parler du détail le plus dérangeant de toute cette histoire : Jazz était effectivement responsable de sa mort.

Tu causeras la perte de cet agent du FBI, Jasper. Ça, je peux te le garantir.

Exactement comme Billy l'avait prédit.

Hughes avait demandé à Jazz d'abandonner sa théorie sur Hat-Dog. Il lui avait expressément, explicitement ordonné de ne rien faire, allant jusqu'à l'envoyer dans sa chambre tandis que Hughes lui-même s'efforçait de trouver comment utiliser ces preuves que Jazz avait obtenues illégalement. Mais Jazz, ignorant ses ordres, était allé trouver l'agent du FBI qui voulait la peau de Billy Dent et l'avait convaincue de l'accompagner pour une virée au box 83F.

Convaincue était peut-être un terme trop fort. Il n'avait eu aucun mal à persuader Morales de s'y rendre. Comme tant d'autres personnes qui pourchassaient Billy, la fureur et la vengeance coulaient dans ses veines. Billy l'avait humiliée du temps de la Main de velours, l'entraînant dans une course-poursuite à travers le Kansas et l'Oklahoma, la narguant à l'aide de fausses preuves et de pistes stériles. Ça n'avait rien de personnel, et Jazz le savait. Billy se moquait bien de l'identité de ses poursuivants, individuellement. Quel que soit leur rang, leur position, leur titre ou leur employeur, c'étaient tous des « salauds de flics » à ses yeux. Morales, cependant, l'avait pris personnellement. Elle avait sacrifié son mariage dans sa quête de Billy Dent, l'un des pires clichés chez les policiers, mais le savoir n'aurait guère fourni de réconfort à Morales ni à son ex-mari.

Charlie. Elle l'appelait Charlie, et elle avait une photo encadrée de lui qu'elle emportait en mission.

Oui, le temps où la police l'aidait était révolu. Si Jazz était condamné à mort, Hughes insisterait sans doute pour appuyer lui-même sur le bouton. Personne ne l'aiderait.

Il ne pouvait compter que sur lui-même.

C'est comme ça que ça marche, entendit-il Billy réciter dans sa tête.

Il détestait quand son père avait raison.

Sa tante Samantha était Ugly J. L'utilisation du nom de Belle Gunness était la dernière preuve dont Jazz avait besoin.

Une fratrie de tueurs en série. Et je me suis assis face à elle à la table de la cuisine, et elle m'a manipulé façon Billy, comme une pro. Je n'en reviens

pas d'être tombé dans le panneau.

Billy était en liberté. Sam avait disparu. Ils devaient se rejoindre en ce moment même. Jazz en avait la certitude.

Ils détenaient sa mère.

Tout ça relevait d'une logique malsaine. Jazz se rappelait avoir expliqué à Hughes que les crimes de Hat-Dog apparaissaient parfaitement logiques aux yeux du meurtrier. Il en allait de même pour Billy et Sam. Billy était obsédé par l'idée que Jazz devienne le tueur de la nouvelle génération.

Ce que j'arrive pas à décider, avait dit Billy, c'est si je vais la tuer ou te regarder faire.

Pendant tout ce temps, il parlait de Connie. Qu'elle survienne de la main de Jazz ou bien sous ses yeux, sa mort le ferait basculer pour le transformer en Billy.

Une fois la perfusion d'antibiotiques retirée, Jazz prit une profonde inspiration et tendit la main vers l'aiguille de la perfusion de sérum physiologique. Elle était enfoncée un peu plus profondément.

Maintenant que Connie était hors de sa portée, Billy allait passer à la deuxième option : sa mère. Jazz était sûr et certain que Billy la garderait en vie pour l'instant. Jusqu'à ce qu'il puisse l'assassiner devant lui.

Je parie que c'était le plan d'origine. C'est pour ça qu'il est venu à New York. Sam était ici depuis le départ pour la chercher. Elle se servait du Chapeau et du Chien, elle jouait avec eux. Ensuite, Billy est arrivé en ville, et comme des crétins, on a demandé de l'aide à Sam. Ça a bien dû les faire marrer. Je lui ai donné accès à la maison. Je l'ai laissée avec Howie, la personne la plus fragile que je connaisse.

Les larmes brouillaient sa vue. Il les essuya furieusement et se concentra pour retirer l'aiguille sans déchirer la peau ni ouvrir un vaisseau sanguin.

Pas le moment de péter les plombs, Jazz. Pas maintenant que Howie et Connie sont sains et saufs. Et Grandma aussi. Maman ne l'est que provisoirement. Il va falloir que tu la retrouves. Tu dois la sauver, et tu ne peux pas le faire depuis un lit d'hôpital.

En entendant le nom de Belle Gunness, il s'était rappelé davantage que son simple statut de tueuse en série. Il s'était aussi remémoré ce que Billy avait déclaré dans le box. Au sujet de Gilles de Rais, de Caligula. De « là où tout avait commencé ».

L'aiguille sortit. Il était totalement libre à présent.

À l'exception des menottes.

T'as les premiers éléments, fils. Je te l'ai dit à Wammaket. Je t'ai dit où tout avait commencé.

Oui. Il comprenait à présent de quel endroit il s'agissait. Ça le conduirait à Billy, il en était persuadé.

Prudemment, pour éviter de se transpercer un doigt, il replia l'une des aiguilles pour former un crochet à quatre-vingt-dix degrés. Il l'inséra dans la serrure de la menotte et fit levier contre le bord du trou pour plier de nouveau l'aiguille.

Elle se cassa.

Et merde !

Voilà pourquoi c'était une bonne chose de disposer de deux aiguilles.

Il se montra plus prudent avec la seconde. Avec succès, cette fois-ci. Relâchant le souffle qu'il n'avait pas eu conscience de retenir, Jazz remua l'aiguille pour l'insérer et entendit un déclic lorsque la menotte s'ouvrit.

16.

Hughes était affalé à une table de la cafétéria de l'hôpital avec son troisième Red Bull de la journée. Il se demanda combien de canettes de cette infâme mixture il pourrait vider avant que son cœur n'explose. Ça lui semblait, sur le moment, une expérience intéressante à mener. Il s'était écoulé moins de vingt heures depuis que ce coup de fil au sujet de Duncan Hershey l'avait réveillé d'un profond sommeil, que le monde s'était retrouvé chamboulé d'une manière totalement imprévisible, jusqu'à Jennifer Morales quittant la morgue pour regagner en avion son bled d'origine, quel qu'il puisse être. Maintenant que Grudzinski s'occupait de la logistique relative à la poursuite de Billy Dent, Hughes pouvait – en théorie – rentrer chez lui et faire un somme.

En réalité, il n'en avait aucune envie. Il savait ce qu'il verrait s'il fermait les yeux : le carnage du box 83F. Percevait-on des odeurs dans les rêves ? Il l'ignorait, mais il était persuadé qu'il sentirait aussi l'immonde puanteur humaine qui régnait là-bas, avec des nuances de Javel et de conservateur.

Hughes se frotta le visage à deux mains. Bordel de merde, il ne savait même pas d'où venait Morales. Ni si elle avait de la famille. Il ne savait strictement rien sur elle, bien qu'ils aient travaillé coude à coude Dieu sait combien de mois sur l'affaire Hat-Dog. Et puis Jasper Dent avait débarqué et tué toute la colonie de fourmis avec une grenade.

Tout est de ma faute, songea Hughes. Ma putain de faute.

C'était par pur désespoir, rien de plus, qu'il avait désobéi aux ordres et s'était rendu à Lobo's Nod pour attirer le fils Dent à Brooklyn.

Enfin si, il y avait autre chose : l'orgueil.

*L'orgueil est parti devant, l'ambition le suit*¹. Encore du Shakespeare.

Un des Henry, sans doute. Bon, d'accord, cartes sur table : ç'avait été de l'orgueil, et de l'ambition. Mais ils se trouvaient alors dans une impasse depuis des *mois* ! Les gens étaient pétrifiés de trouille. Hughes n'avait pas connu une telle peur dans sa ville depuis les jours ayant suivi le 11 Septembre, où les rues étaient quasiment désertes, où les métros n'étaient que de grands tubes vides remplis d'échos. Les rares personnes à braver l'extérieur affichaient l'air hagard et abasourdi de soldats partant au combat. Brooklyn avait retrouvé cette atmosphère-là ces derniers mois. Il fallait agir. Ce n'était plus qu'une question de jours avant que les gens ne rendent justice eux-mêmes, que les foules ne se déchaînent dans les rues.

Hughes s'était donc tourné vers Jasper Dent, en désespoir de cause, prêt à sauter sur toute solution qui permette de rendre sa santé mentale à sa ville.

Ce n'est pas comme si je lui avais confié l'enquête. Je me suis contenté de lui exposer les faits. Je lui ai demandé d'en tirer des conclusions.

Il avala une nouvelle gorgée de Red Bull, qui lui brûla la gorge. À qui espérait-il faire croire ça ? Il avait déconné. Prodigieusement. Amener le petit Dent à New York revenait quasiment à lâcher du napalm dans un déversement de pétrole.

Si seulement j'avais su alors ce que je sais maintenant...

Son téléphone vibra, attirant son attention. Un numéro inconnu. Il décrocha et fut accueilli par une voix tonitruante à l'accent traînant :

— Vous êtes bien l'inspecteur Louis Hughes, du NYPD ? Ici G. William Tanner, shérif de Lobo's Nod.

Hughes baissa le volume de son téléphone.

— Shérif Tanner ? Que puis-je pour vous ?

— J'ai fait quelques recherches de mon côté à Lobo's Nod. J'ai cru comprendre que vous aviez deux de mes gamins à l'hôpital chez vous.

Hughes médita ce que la presse et les conversations avec Dent lui avaient appris sur Tanner.

— C'est exact, shérif. Et il faut que je vous dise : le fils Dent est actuellement en état d'arrestation pour toute une flopée de motifs.

Il entendit quasiment les rouages se mettre en branle dans la tête du shérif avant que la voix retentissante ne s'élève de nouveau :

— Je suis persuadé que vous avez fait ce que vous estimiez juste, inspecteur. Et je ne vais pas chercher à vous convaincre du contraire. Mais il faut que je vous dise : je viens de parler à un gosse de la ville

qui s'appelle Howard Gersten. Je voulais vous tenir au courant de ce qu'il m'avait raconté.

Ah, le mystérieux Howie pointait le bout de son nez. On pouvait compter sur Dent pour trouver comment semer le trouble à deux endroits à la fois.

— Allez-y.

Tanner parla quelques minutes, débitant à toute allure des informations dont Hughes se contrefichait en grande partie. Des coffrets enterrés dans des jardins, des figurines en forme d'oiseau, des photos de bébé. Des vols secrets pour New York. La grand-mère raciste de Dent, une histoire de tante disparue et bla bla bla.

Seul l'acte de naissance retint son attention. Ça, c'était intéressant. Hughes avait interrogé un certain nombre de criminels, et il savait que la seule façon de les faire céder consistait à les priver de certaines bases fondamentales. Si l'on faisait basculer leur univers pour les obliger à le voir sous un angle nouveau, parfois, quelque chose se décoinçait.

Hughes était persuadé que le fils Dent en savait plus qu'il ne voulait bien le dire. Il ne pouvait pas croire que Billy Dent se soit pointé dans ce box pour suturer la jambe de son gosse et qu'il n'ait pas lâché quelque chose, une information essentielle à laquelle Jasper s'accrochait maintenant comme un bébé à son doudou.

— Merci pour ces informations, shérif, lui dit Hughes en vidant le reste du Red Bull. (La journée n'était pas encore terminée.) Dites, j'ai une question pour vous.

— Allez-y.

— Ça ne vous embête pas que je vous demande ce que représente le G ?

— Ça ne m'embête pas que vous le demandiez. Mais ça m'embête de vous le dire.

Hughes gloussa de rire et raccrocha. Il froissa la canette de Red Bull et se surprit à effectuer un panier parfait dans la poubelle. Une infirmière applaudit non loin de là.

Hughes avait posté Finley à la porte de la chambre d'hôpital de Jasper Dent. Elle lui faisait l'effet d'un bon flic ; elle n'avait rien dit lorsqu'il avait eu ce pétage de plombs dans le box de stockage, ce

moment où il avait eu envie de flinguer Jasper. Sans doute même l'aurait-elle soutenu. C'était la marque d'un bon flic aux yeux de Hughes : quelqu'un qui nous soutenait quand on déconnait. C'était à lui de ne rien faire de stupide, bien sûr. Mais il appréciait de savoir qu'il disposerait d'un soutien si nécessaire.

— Du nouveau depuis le passage de l'avocat ? demanda Hughes à Finley qui s'était, détail presque adorable, mise au garde-à-vous à son approche.

— Rien. Deux trois infirmières sont passées, le médecin aussi. On a retiré le drain de sa jambe. Ils ont dit qu'ils lui enlèveraient bientôt les perfusions.

Hughes poussa un grognement. La santé de Dent ne l'intéressait que dans la mesure où on ne pouvait pas mettre un cadavre en examen.

— Vous êtes là depuis combien de temps ?

Finley haussa les épaules. Hughes savait qu'elle était assise devant la chambre de Dent depuis une dizaine d'heures.

— Allez vous dégourdir les jambes. Prendre un café. Fumer une cigarette.

— Je ne fume pas.

— Vous y viendrez.

Finley s'avança vers l'ascenseur, puis hésita.

— De combien de temps est-ce que...

— Je ne partirai pas d'ici avant votre retour, Finley. Prenez votre temps.

Il inspira profondément, la main sur le bouton de la porte. Quelle était la meilleure manière de s'y prendre ? Le gamin avait joué la carte de l'avocat, et il était loin d'être bête : il refuserait de parler tant que Hughes ne trouverait pas un moyen de l'y pousser. Il faudrait agir prudemment ; tout ce que Dent dirait à ce stade serait irrecevable au tribunal... à moins que Hughes ne parvienne à lui faire renoncer à son droit à l'assistance d'un avocat. Il l'avait déjà fait. Il existait des moyens de convaincre un suspect de ce que Hughes appelait en son for intérieur le Grand Mensonge : *Ce sera plus facile pour vous plus tard si vous me parlez maintenant*. Un nombre incroyable de crétins étaient tombés dans le panneau dans le passé.

Jasper Dent n'était peut-être pas idiot, mais il n'était pas surhumain non plus. On pouvait le briser, le déformer et le modeler comme tous les autres.

Hughes frappa un coup à la porte et entra. Le plafonnier était éteint, tout comme la télé. La seule lumière provenait de la petite liseuse à faible éclairage qui surmontait le lit. Dent avait remonté le drap jusqu'à sa poitrine. Dans ce lit, affaibli ainsi, il ressemblait à n'importe quel autre gamin, et Hughes dut réprimer une bouffée de pitié involontaire. Fils d'un tueur en série. Le pauvre n'avait pas eu de chance.

— Bonsoir, Jasper.

Hughes retira son pardessus et l'accrocha à une patère. C'était un geste désinvolte, destiné à montrer à quel point il était à l'aise dans cette situation. Ainsi qu'à faire comprendre qu'il comptait rester ici un moment. Il resta debout près de la porte. Dent ne réagit pas et continua à regarder fixement droit devant lui.

— J'ai dit « bonsoir », répéta Hughes plus fort.

Cette fois, Dent tourna la tête comme si son cou était rouillé. Ses yeux étaient à peine entrouverts.

Drogué par les analgésiques. Ou quel que soit le truc que lui avaient filé les toubibs.

Un terrain glissant sur un plan juridique. Plus tard, l'avocat de Dent pourrait affirmer qu'il se trouvait sous l'emprise des médicaments lorsqu'il parlait aux flics et ne pouvait pas renoncer à ses droits en toute connaissance de cause. Risqué.

Et puis merde. Un agent du FBI avait trouvé la mort, le gosse était le fils d'un tueur en série, et Hughes était dopé à la caféine jusqu'aux yeux. Autant tenter sa chance.

— J'ai parlé au shérif Tanner. De Lobo's Nod.

Dent le regarda fixement d'un air vide.

Hughes laissa échapper un grognement. Si le gamin était trop dans les vapes pour parler, ça ne servait à rien. Il s'approcha du lit.

— Le shérif, reprit-il lentement en appuyant ses mots. À Lobo's Nod. Tu le connais, non ?

Dent répondit d'une voix pâteuse et Hughes comprit qu'il venait de dire « G. William ».

— Ouais. C'est ça. Au fait, poursuivit Hughes, s'efforçant de le faire réagir, tu sais ce que désigne le G ?

Nouveau regard fixe et vide.

— Tu ne veux peut-être pas le croire mais j'essaie de t'aider, Jasper.

(Il était crucial de nouer un lien avec le suspect.) J'ai des informations qui pourraient peut-être t'innocenter. Ou au minimum pousser un jury à voir la situation sous un autre angle. Par exemple, je pourrais t'apprendre quelque chose et tu me révélerais autre chose en échange. Ça marche comme ça.

Jasper s'éclaircit la gorge. Ce qui lui prit une éternité. Un filament de bave s'étirait de ses lèvres à la taie d'oreiller.

— Je sais que j'étais vraiment en rogne tout à l'heure, mais il faut que tu comprennes. Il faut que tu voies les choses de mon point de vue, tu sais ? Tu me suis ?

Jasper hocha faiblement la tête et chuchota quelque chose. Exaspéré, Hughes tira une chaise pour s'asseoir près du lit.

— Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Je suis désolé, réussit à articuler Jasper.

L'orteil de Hughes se mit à marteler le linoléum, mais il parvint à garder une expression impassible et songeuse. Ce *je suis désolé* ressemblait beaucoup à un début de confession. Il était temps de creuser davantage, de faire parler le gamin, de l'amener jusqu'au stade où il ne pourrait plus s'arrêter, puis de faire marche arrière. *Je ne peux plus rien te dire à moins que tu ne renonces à ton droit à garder le silence...*

— Désolé pour quoi ? demanda Hughes.

— Pour ça, répondit Jasper Dent et, avant que Hughes comprenne ce qui était en train de se passer, le petit Dent lui serrait la gorge.

Une bonne prise d'étranglement, avait un jour déclaré le Paternel, *repose entièrement sur la géométrie.*

Jazz avait dans les dix ans à l'époque. La géométrie ne figurait pas encore dans ses manuels scolaires, mais elle faisait partie de la formation spéciale entre père et fils qui se déroulait chaque jour chez les Dent. La géométrie vous aidait à calculer l'angle de vue des caméras de sécurité. Elle vous dictait où vous tenir et dans quelles ombres. Comment placer le couteau ou la scie.

La géométrie garantissait aussi que votre prise d'étranglement bloquait les vaisseaux sanguins des deux côtés du cou, placement crucial si vous vouliez que votre victime perde connaissance au lieu de se débattre furieusement.

Fais comme si ton coude était une pointe, disait Billy, et comme si le menton de la fille (car avec lui, il s'agissait toujours d'une fille) en était une autre. Tu dois pouvoir tracer une ligne entre eux. Une ligne parfaite.

Jazz avait d'abord frappé Hughes à la gorge. Pas assez pour lui broyer la trachée – juste assez pour le réduire au silence et le prendre par surprise. Ensuite, à la grande stupéfaction de Hughes, il avait roulé au bas du lit, tendant son bras droit (censément menotté) de telle sorte qu'il se retrouva debout derrière Hughes au terme de la manœuvre, le creux du bras reposant contre la pomme d'Adam de l'inspecteur.

Il plia le bras. Son avant-bras comprimait un côté du cou, son biceps l'autre. Son coude et le menton de Hughes dessinaient une ligne si droite que des géomètres auraient pu s'en servir.

La jambe de Jazz le lançait, mais il l'ignora. Une fois la menotte ouverte, il avait couru le risque de faire les cent pas dans la chambre pour tester sa jambe. Comme le docteur Meskovich le lui avait promis, il pouvait marcher. Il boitait et il avait mal, mais il pouvait se lever et marcher, même avec la balle encore logée dans la partie charnue de sa jambe.

Il resserra sa prise. Hughes s'étrangla et se débattit, avec des bruits et des mouvements qui auraient inspiré de la pitié à quasiment n'importe qui d'autre. Mais Jazz savait comment réprimer sa pitié, comment la fourrer dans une boîte étanche et la laisser suffoquer.

Quoi que dise son acte de naissance, il était le fils de Billy Dent.

Un souffle retentit à ses oreilles. L'océan. Son propre sang. Peut-être le rugissement furieux et stupéfait de Hughes, transmis par télépathie. Ou bien les fantômes des victimes de Billy, hurlant à la trahison.

Hughes perdit connaissance et s'affala sur la chaise. Jazz le tint fermement quelques secondes de plus, au cas où le policier soit en train de faire le mort.

Dès qu'il relâcha Hughes, son ouïe revint à la normale et le concert de douleur s'accrut d'un cran dans sa jambe. Il prit une profonde inspiration et se refusa la faiblesse, le plaisir, de s'inquiéter pour sa jambe.

Parfois, disait Billy, tu seras blessé. Et là, tu devras prendre une décision : est-ce que c'est une grosse douleur, du genre qui peut te tuer ? Dans ce cas-là, tu t'en occupes. Autrement, repousse-la. Enferme-la dans le placard. Fourre-la dans un sac et jette-la dans le fleuve, parce que si elle peut pas te tuer, alors t'en as pas besoin.

Meskovich avait affirmé que sa jambe finirait par guérir. Si bien

qu'il ligota la douleur, la bâillonna et l'enferma dans un coffre mental avant d'en claquer le couvercle.

Ligoter. Bâillonner. Bon. Se remettre au travail.

Hughes ne resterait pas longtemps dans les vapes. Jazz s'était préparé pour cet instant, même s'il s'était attendu à étrangler un médecin ou une infirmière plutôt que Hughes. Sous son oreiller, il avait rangé des choses dont il aurait besoin. Comme des bouts de drap déchirés, qu'il fourra dans la bouche de Hughes avant de la fermer à l'aide de sparadrap trouvé dans un tiroir. Moins efficace que du chatterton, mais il ne pouvait pas se permettre de jouer les difficiles.

Alors même que Hughes commençait à émerger, Jazz lui enfila les menottes, dont il passa d'abord la chaîne à travers la grille du bout du lit. Hughes se retrouvait sans défense, et il le savait. Ses grognements pitoyables traversaient le bâillon.

— Je ne vais pas vous mentir, lui dit Jazz. Ça va être l'enfer. Tout le commissariat va se foutre de vous pendant un siècle ou deux.

Il ne pouvait pas vraiment s'accroupir avec sa jambe dans cet état, mais il parvint à se pencher au niveau de la taille pour fixer Hughes droit dans les yeux.

— Je veux que vous vous rappeliez quelque chose pour moi, inspecteur. Je crois que je vous aime bien, en fait. J'ai un faible pour les gens qui enfreignent les règles. Je veux que vous vous rappeliez que j'aurais pu vous tuer sans la moindre arrière-pensée, mais que je ne l'ai pas fait. Quand viendra le jour de mon procès, à supposer que je vive jusque-là, vous aurez tout intérêt à le dire au jury.

Il écarta la chaise de Hughes, l'obligeant à adopter la position inconfortable et handicapante consistant à se trouver moitié penché par-dessus la grille, moitié accroupi par terre. Une fouille rapide dévoila le portefeuille, l'insigne, le téléphone et le pistolet de Hughes. Le flingue le tenta. Il semblait lui envoyer des messages télépathiques. *Emmène-moi*, Jazz, disait-il, parlant d'une voix curieusement féminine et sexy. *Avoue que tu en as envie. Tu as peur de te servir de moi, mais c'est justement ça qui est marrant, Jazz : toutes ces possibilités.*

Il choisit de retirer le chargeur et de jeter les balles dans les toilettes. Le pistolet lui-même, il le laissa sur le lit. Il emporterait tout le reste.

— Ne vous en faites pas.

Il jeta un regard en arrière en direction de Hughes, qui tentait de se débattre violemment et bruyamment. Mais l'angle de son corps plié par-dessus la grille l'en empêchait : chaque mouvement le frappait en

plein ventre.

Tout était question d'angles.

Tu t'en es bien sorti, dit Billy et, pour la première fois de sa vie, Jazz n'en éprouva aucune contrariété. Plutôt une forme de fierté.

— Quelqu'un va bientôt venir, poursuivit Jazz. Votre réputation en souffrira plus qu'autre chose.

Il prit le pardessus de Hughes sur la patère. Malheureusement, les vêtements de Jazz avaient disparu depuis longtemps, sans doute enfermés dans un casier à pièces à conviction du NYPD. Il ne disposait pour l'instant que de deux blouses d'hôpital. Le pardessus valait mieux que rien. Il fourra dans ses poches son téléphone, celui de Hughes ainsi que son portefeuille et son insigne. Comme toute personne le voyant pieds nus comprendrait qu'il n'était pas à sa place ici, il prit également le temps de voler les chaussures de Hughes. Elles étaient trop grandes mais, une fois bourrées de gaze, elles firent l'affaire.

Avec une profonde inspiration, il entrouvrit la porte. Son plan initial avait été d'assommer la prochaine infirmière ou le prochain médecin qui entrerait dans sa chambre, puis de faire du boucan pour attirer le garde à sa porte, le maîtriser à son tour et s'échapper. Mais quand il avait entendu Hughes congédier le garde dans le couloir, il avait su qu'il tenait un plan encore meilleur.

Il se faufila dans le couloir et regarda vite fait à droite et à gauche. Il vit de l'activité sur sa droite, mais rien qu'un couloir vide et une rangée d'ascenseurs sur sa gauche. Eurêka.

Tout en s'obligeant à marcher calmement, il se dirigea vers la gauche. Il s'aperçut que, tant qu'il avançait à pas prudents et mesurés, sa jambe gauche ne le dérangeait plus tellement et que son boitillement se remarquait à peine. Il dut admettre à contrecœur que l'équipe chirurgicale composée de Billy Dent et du docteur Meskovich avait fait du bon travail.

Au bout du couloir, il marqua une pause. L'ascenseur ou l'escalier de secours sur le côté ? L'ascenseur était plus rapide, mais il y aurait une caméra à l'intérieur et, en cas de problème, il se retrouverait prisonnier dans une boîte. L'escalier était plus lent mais probablement vide, non surveillé, et Jazz pouvait sortir à différents étages en cas d'urgence.

Le hasard ou le destin – il n'arrivait pas à trancher – lui retira ce choix. Avec un *BING !* qui semblait inutilement sonore, les portes s'ouvrirent en coulissant devant lui.

Et Jazz se retrouva face à face avec l'agent Natalie Finley.

1. *Henry VI*, traduction de Daniel et Geneviève Bournet.

17.

Finley tenait un gobelet de café dans une main, un sac contenant son repas dans l'autre. Elle se trouvait seule dans l'ascenseur et, dès qu'elle aperçut Jazz, elle écarquilla les yeux et entrouvrit les lèvres en le reconnaissant. Elle se figea une brève seconde.

Une seconde de trop.

Elle portait un gilet pare-balles. Logique : la plupart d'entre eux en portaient ces jours-ci. Il visa donc le gobelet de café, dont le couvercle bascula lorsqu'il le poussa vers son visage exposé. Malgré la formation de Finley, ses réflexes de base prirent le dessus et toute son attention se reporta sur le café brûlant qui gicla brièvement dans les airs. Elle laissa tomber son repas, mais elle aurait dû lâcher le café aussi. Jazz tendit la main dans l'ascenseur, la saisit par le col et l'attira dans le couloir, l'obligeant à se retourner d'un même mouvement.

Surprise, elle poussa un cri aigu et lâcha enfin le café. Des gouttelettes brûlantes aspergèrent la joue et le cou de Jazz, mais il les ignora pour se concentrer sur la femme qui lui faisait face.

Je parie qu'elle a quelque chose de très spécial sous ce gilet, plaisanta Billy, et Jazz répliqua en criant *Tais-toi ! Je travaille !* avec une férocité qu'il n'avait jamais osée en face à face.

La rangée d'ascenseurs se situait à l'intersection de couloirs qui se croisaient en formant un T. Jazz continua sur sa lancée et retourna Finley, prenant soin de pivoter sur sa jambe droite. En proie au vertige, elle voulut attraper l'étui de son arme, mais Jazz la relâcha au dernier moment et elle recula en titubant à une vitesse brutale, pour aller trébucher contre un chariot abandonné rempli d'appareils électroniques. Avec un cri de stupéfaction, elle perdit l'équilibre et se cogna la tête au chariot dans sa chute.

Elle s'affala à terre comme un sac de farine et se cogna la tête une

seconde fois au sol. Puis s'immobilisa parfaitement.

Personne ne semblait les avoir vus ni entendus. La rangée d'ascenseurs était vide, et l'intersection des deux couloirs les masquait aux regards des passants qui se trouvaient dans la branche la plus longue du T. Jazz vérifia le pouls et la respiration de Finley. Elle semblait aller bien. Elle n'était qu'inconsciente.

Pas pour très longtemps.

Un bourdonnement assourdissant résonnait aux oreilles de Jazz. Son cœur battait à toute allure. Il avait à peine parcouru dix mètres et avait déjà dû affronter deux policiers armés, dont il n'était venu à bout que grâce à une chance insolente. Mais le sort, comme le répétait si souvent Billy, était pareil à la foudre : il frappait les saints et les pécheurs à égale mesure, et selon son propre emploi du temps plutôt que le vôtre. Tôt ou tard, quelqu'un prendrait l'avantage sur lui.

Il faut que je file d'ici. Que je me remette en route. Maman a besoin de moi.

Et là où se trouvait Maman, Billy se trouverait aussi.

La prochaine fois que tu me croieras, bute-moi.

C'était le plan. Pour Connie. Pour sa mère. Pour tous les autres. Les cent vingt-trois victimes et celles encore à venir.

Et Sam dans tout ça ?

Il chassa cette pensée. Finley allait se réveiller tôt ou tard, et il ne pouvait pas rester ainsi penché sur elle à la vue de tous. Il lui prit ses menottes et jeta son revolver de service dans une poubelle toute proche. Un flingue de moins qui le pourchasserait plus tard.

Après un moment de réflexion – une stratégie commençait à s'esquisser –, il lui prit son micro d'épaule et sa radio. Un plan de l'hôpital était accroché au mur situé face aux ascenseurs. Jazz l'étudia un instant. Oui. Oui, ça marcherait peut-être.

C'était dingue mais, d'un autre côté, Billy l'était aussi. Et regardez combien de temps il avait réussi à garder une longueur d'avance.

Jazz se réfugia dans la cage d'escalier. Il faisait glacial là-dedans. Le système de chauffage de l'hôpital ne parvenait pas à traverser l'épaisseur de béton qui séparait les étages. Il frissonna, quasiment nu sous son pardessus.

Gravir l'escalier se révéla difficile avec sa jambe. Marcher sur un sol plat était une chose, mais plier sa jambe et y appliquer une pression en était une autre. Le temps de gravir un étage, il se retrouva trempé

de sueur. Mais il comprit aussi pourquoi les gens montaient toujours à l'étage dans les films d'horreur, alors même que tout le public leur hurlait de descendre.

Parce que les gens s'attendent à ce qu'on descende. Comme ils partent du principe qu'on essaie de sortir, ils nous attendent en bas. Monter nous permet de souffler un peu.

Il ne grimpa qu'un seul étage. C'était tout ce dont il avait besoin, heureusement, car il ne pensait pas que sa jambe lui permettrait d'en gravir un autre. Appuyé contre le mur près de la porte de la cage d'escalier, il risqua un coup d'œil à travers le pan vitré qui révélait la rangée d'ascenseurs à cet étage-ci. Il vit des médecins et des infirmières qui s'affairaient. Pas de policiers ni d'agents de sécurité pour autant qu'il puisse en juger.

Est-ce que je m'apprête vraiment à faire ça ?

Ben ouais. Qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ? Prendre des otages ? Ça ne marche jamais.

Il alluma la radio de Finley et leva le micro vers ses lèvres. Appuya sur le bouton destiné à émettre.

— Appel à toutes les unités, annonça-t-il. Appel à toutes les unités ! Nous avons aperçu le suspect Billy Dent ! Il se dirige vers l'entrée arrière de l'hôpital ! Je répète : entrée arrière de l'hôpital ! À toutes les unités, veuillez répondre !

Un tourbillon d'appels s'échappa aussitôt de la radio. Une voix insistante demanda à plusieurs reprises : « Qui êtes-vous ? Quel est votre indicatif ? » Mais elle fut rapidement noyée par une cacophonie de réponses provenant d'une multitude de policiers. Il existait des règles, des procédures et des protocoles, mais Jazz savait que le NYPD était à cran en ce moment même. Personne n'avait les idées très claires. Tout le monde était en état d'alerte maximale.

Et Jazz venait de lancer Billy comme une grenade.

Il sortit de la cage d'escalier et, d'un geste fluide et tranquille, brandit l'insigne de Hughes.

— NYPD ! cria-t-il de sa voix la plus autoritaire. VEUILLEZ TOUS VOUS RÉFUGIER DANS LA PIÈCE LA PLUS PROCHE ! FERMEZ LA PORTE, ET NE L'OUVREZ QUE SI UN MEMBRE DU NYPD VOUS LE DEMANDE !

Il traversa tout droit l'attroupement de médecins et d'infirmières, brandissant l'insigne devant lui comme une torche. Sa jambe gauche le lançait, mais son allure lente et confiante atténuait la douleur.

— Que se passe-t-il ? demanda un médecin.

Jazz ne pressa pas l'allure, ne ralentit pas non plus. Il savait avoir l'air tout juste assez âgé pour passer pour un adulte, mais il ne voulait pas que quelqu'un ait le temps de remarquer à quel point cet adulte était jeune.

— Monsieur, lança-t-il sèchement, veuillez entrer dans une chambre et fermer la porte. Billy Dent a été aperçu dans cette zone.

Et boum ! La grenade du Paternel. Médecins et infirmières s'éparpillèrent docilement. Jazz avança le long du couloir, insigne brandi comme un étendard, tout en aboyant des ordres.

Tu les vois décamper ? chuchota Billy. *Tu les vois obéir ? C'est parce qu'ils sont pas réels, Jasper. Ils plient devant toi ; ils t'écoutent. Parce que t'es l'une des seules choses au monde qui aient de l'importance.*

Les gens sont réels, se répéta Jazz. Les gens ont de l'importance.

Mais non. Mais non.

— Rentrez dans la chambre ! rugit-il à l'intention d'une infirmière qui émergeait d'une porte. Tout de suite !

Elle recula de façon comique, et Jazz aurait éclaté de rire s'il avait pu se le permettre.

Il traversa jusqu'à l'autre côté de l'hôpital. Sa radio éructait toujours un chaos monstrueux. Il imaginait la panique à travers tout l'hôpital, puis dans les rues à l'extérieur, tandis que des policiers se criaient mutuellement de se retirer, de se mettre en position ou Dieu sait quoi d'autre. De temps en temps, il prononçait dans sa radio quelques mots confus ou incomplets qu'on pouvait interpréter de dix manières différentes. Même une force aussi bien entraînée que le NYPD pouvait succomber à la confusion. Après tout, qui pouvait s'attendre à ce que Jazz sème un chaos pareil ?

Sur le plan de l'hôpital, il avait mémorisé une sortie latérale de l'autre côté du bâtiment. Il y avait là aussi une rangée d'ascenseurs, mais il les évita en faveur de l'escalier après avoir modifié sa voix avec un voile de panique et crié dans le micro :

— Oh, merde ! Escalier nord piégé ! Je répète, escalier nord piégé ! Tenez-vous à l'écart des escaliers ! Ce fils de pute joue avec nous !

Quelqu'un répondit :

— L'équipe de déminage est en route. Restez sur le qui-vive.

Jazz secoua la tête en gloussant de rire. Pour la première fois de sa vie, la réputation de machine à tuer surhumaine de Billy jouait en sa

faveur et non pas contre lui.

Il lui fut plus facile de descendre l'escalier que de le monter. Il pouvait s'appuyer à la rampe et soulager sa jambe blessée d'une grande partie du poids. Il descendit les marches en sautant et courant à la fois, empruntant les tournants à une vitesse dangereuse. Il ne pouvait pas se permettre de traîner. Quelqu'un finirait bien par s'apercevoir qu'il n'y avait pas de Billy Dent, ni de piège dans l'escalier. Ou bien quelqu'un trouverait Hughes ou Finley. Il fallait qu'il quitte l'hôpital au plus vite. Qu'il disparaisse dans la jungle new-yorkaise. Il avait détesté New York quasiment dès son atterrissage à JFK – des jours, des années, une éternité plus tôt – pour sa foule, ses rues excessivement étroites, sa population grouillante. Mais à présent, il pouvait l'utiliser à son avantage, disparaître dans cette toile de fond d'humanité. Rassembler ses esprits. Découvrir la prochaine manœuvre de Billy.

Il a déjà dû quitter la ville. Il ne s'y attardera pas après l'évasion de Connie. Il doit savoir que la pression va retomber, et vite. Alors il a dû filer d'ici.

La police devait se croire capable de coincer Billy, de le garder dans l'enceinte de la ville. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était que Billy disposait toujours d'un plan de secours. Et même plusieurs, en règle générale.

Ne va jamais nulle part, Jasper, lui avait-il si souvent répété, sans savoir comment t'en sortiras. Et ne pars jamais du principe que tu partiras par où t'es entré. Sinon, c'est comme ça que tu vas te faire zigouiller dans la salle de muscu de Wammaket ou te retrouver à saigner par le derche dans une prison locale quelconque.

Billy lui-même avait atterri à Wammaket et réussi à ne se retrouver coincé nulle part. Il avait toujours survécu. Comme un cafard.

Le cafard le plus intelligent, le plus coriace, le plus cinglé au monde.

Il va filer. Mais cette fois, il n'est pas seul. Il va emmener Maman avec lui. Elle s'est échappée, et il veut la punir pour ça. Et moi avec.

Il s'arrêta à la porte de la cage d'escalier. Il était descendu au rez-de-chaussée. Si le plan qu'il avait mémorisé était exact, il y avait une entrée latérale à moins de dix mètres de là. Dans dix mètres, il serait dehors, alors que tous les flics du monde cherchaient Billy à l'arrière du bâtiment.

J'arrive, Maman. Aussi vite que je le pourrai.

Avant qu'il puisse ouvrir la porte, elle s'ouvrit pour lui. Un agent de sécurité de l'hôpital – jeune, vaguement moyen-oriental, grassouillet –

l'étudia un moment bouche bée avant de chercher sa radio. Il n'avait pas le temps d'esquiver ; c'était le garde ou sa mère, et cette pièce-là désignait sa mère chaque fois que Jazz la lançait.

Il balança son poing dans la figure du garde. Malgré sa quasi-certitude de ne rien lui avoir cassé, il vit le garde reculer en titubant, pissant le sang par le nez. Jazz l'agrippa par le revers et l'attira brutalement dans la cage d'escalier. Pas de flingue, mais le type portait un Taser dans un étui au niveau de la hanche, que Jazz dégagea d'un coup sec avant de lui envoyer une bonne décharge dans le cou. Un grésillement retentit et l'homme exécuta brièvement une danse comique avant de s'effondrer.

Jazz lui arracha sa radio et la fourra dans sa poche en compagnie du Taser. Une fois dans le couloir, il aperçut deux policiers – pas des agents de sécurité mais des membres du NYPD – debout près de la sortie dont il avait besoin.

Il se réfugia de nouveau dans la cage d'escalier. Et merde ! Il avait cru son plan infaillible. Attirer les policiers vers une porte puis filer par l'autre : c'était simple, non ? Mais le NYPD ne se laissait pas si facilement embobiner. Il devait se concentrer sur l'emplacement de « Billy », mais tenait visiblement à affecter une fraction de ses effectifs à la surveillance des autres entrées, au cas où.

Ces salauds de flics sont pas si malins que ça, disait Billy, mais ils le sont un peu quand même, t'entends ? Et pour les fois où leur cerveau fonctionne pas, ils ont tout un tas de protocoles, de règles, de directives et de procédures qui leur évitent d'avoir à réfléchir. Ça leur permet de rester dangereux.

Mais prévisibles, comprit Jazz. Et aussi bien formés, aussi intelligents soient-ils, les policiers restaient des êtres humains. Des êtres humains doués d'émotions.

Et par conséquent vulnérables.

Jazz leva le micro volé jusqu'à ses lèvres. Il prit une seconde pour se préparer, puis appuya sur le bouton destiné à émettre et hurla dans le micro :

— Un policier à terre ! Côté nord ! Oh, merde !

Puis, dans la radio de l'agent de sécurité, il fit monter sa voix d'un octave et cria :

— Bien reçu ! Bien reçu ! Un policier à terre ! Je répète : un policier à terre !

Il sourit malgré lui de sa propre ruse. Aussi bien Billy que Connie

auraient été fiers de sa performance.

Comme il s'y attendait, les deux policiers de la porte se précipitèrent le long du couloir, l'arme brandie, aboyant dans leur micro d'épaule. Jazz leur laissa le temps de tourner au coin, puis se faufila dans leur couloir et franchit la porte pour s'échapper dans l'air nocturne et glacial de Brooklyn.

Le visage de Billy Dent apparaissait sur toutes les chaînes de la chambre d'hôpital de Connie. Elle hésitait entre CNN et une chaîne locale. Toutes deux évoquaient la présence de Billy à New York avec une excitation fébrile. Elle voyait quasiment les chiffres d'audimat se refléter dans les yeux des journalistes.

Une photo de Billy lors de son séjour à Wammaket remplissait un coin de l'écran. Elle voisinait avec un portrait-robot qui le dépeignait. Le NYPD avait envoyé quelqu'un auprès de Connie pour obtenir une description de son apparence actuelle. Les mots ARMÉ ET EXTRÊMEMENT DANGEREUX défilaient en boucle.

— Si vous voyez cet homme, déclara la journaliste, ne l'approchez pas, n'interagissez pas avec lui. Contactez immédiatement le NYPD...

Le croquis n'importait pas vraiment, songea Connie. Billy avait dû changer d'apparence une fois de plus, sans doute dès son évasion. Il n'était pas idiot. Sinon, il n'aurait jamais pu tuer plus de cent personnes sur une période de vingt ans. Billy Dent savait précisément ce qu'il faisait. Il avait probablement imaginé un nouveau déguisement avant même que Connie n'arrive à New York. Dès que c'était nécessaire, il devait simplement l'enfiler comme un serpent se glisserait dans une nouvelle mue au lieu de la rejeter.

— ... nous informe que Dent doit se rapprocher du Maimonides Medical Center de Brooklyn, poursuivait la journaliste, main plaquée contre l'oreille. Selon les rumeurs, son fils Jasper y est hospitalisé, et l'on suppose que Dent cherche peut-être à le récupérer. L'hôpital a été bouclé, les patients obligés à rester dans leur chambre, et le personnel médical...

La gorge de Connie se noua comme si une griffe métallique venait de se refermer autour. Elle ne parvenait plus à déglutir, ni à tousser, ni même à respirer.

Billy Dent. Billy Dent se dirigeait par ici. Et même s'il venait chercher Jazz, envisagerait-il de partir sans régler son compte à la fille qui lui avait échappé ?

Temporairement échappé. Personne n'échappait jamais réellement à Billy, comprit-elle. Ni son fils, ni son épouse. Certainement pas Connie.

Il revient. Il m'aura cette fois-ci.

Son père était descendu à la cafétéria chercher à manger. Elle était coincée ici, toute seule. Sans défense. Le pied cassé. La jambe aussi. Elle chercha autour d'elle une arme de fortune qu'elle puisse utiliser pour se défendre quand Billy franchirait la porte, mais ne trouva rien. Même le plateau était en plastique bon marché, et un garçon de salle lui avait repris ses couverts.

Son téléphone se mit à vibrer. Le NYPD le lui avait rendu dans un sac plastique, couvert de poudre pour le prélèvement des empreintes digitales. Un policier le lui avait tendu en haussant les épaules et avait marmonné : « Il n'y a rien dessus », sans la moindre trace de contrition dans la voix. Elle l'avait laissé sur le meuble de chevet, où elle l'avait oublié tandis qu'elle somnolait puis émergeait tour à tour de son sommeil chimique.

Elle le fit glisser hors du sac et en essuya l'écran à l'aide du bord de sa taie d'oreiller. Elle avait reçu un texto de son père.

Coincé à la cafète. Ils vont bientôt me faire monter sous escorte policière. Ne bouge pas.

Une escorte policière. Elle représentait donc une cible.

Elle se demanda s'il y avait un policier posté devant sa porte. C'était le cas lorsqu'elle s'était réveillée, mais il s'était écoulé près d'une journée depuis. Combien de temps la garderaient-ils à l'œil ?

Toutefois, s'ils escortaient son père, ils devaient la supposer en danger. À quelle vitesse pouvaient-ils arriver ici ? Et si Billy débarquait le premier ?

L'autre téléphone – le fixe de la chambre – sonna. Connie le regarda fixement, comme s'il venait de lui pousser des tentacules.

Nouvelle sonnerie.

S'attendant presque à entendre la voix travestie de Samantha Dent alias Ugly J, elle décrocha et faillit sangloter de soulagement lorsqu'elle reconnut Jazz.

— Comment tu... (Connie s'interrompit et regarda autour d'elle, bien qu'elle soit seule dans la chambre. Elle baissa la voix jusqu'à un

murmure enroué.) Comment tu connaissais ce numéro ?

— J'ai simplement demandé à l'opérateur de l'hôpital qu'il me mette en contact avec toi. Facile. Je me suis dit qu'ils devaient déjà surveiller ton téléphone, mais comme j'ai appelé ta ligne fixe en passant par le standard, ça nous permettra peut-être de gagner du temps.

— Jazz, ton père est ici. Il...

— Non, il n'est pas là.

Connie se tourna vers le téléviseur. Elle avait coupé le son lorsqu'elle avait reconnu Jazz au bout du fil, et l'écran lui montrait à présent ce qui devait être l'extérieur de l'hôpital, grouillant d'équipes SWAT harnachées de la tête aux pieds. De gros flocons commençaient à peine à tomber dans le cadre ; dans un hôpital bien chauffé, on oubliait facilement que, dehors, Billy Dent rôdait dans le froid de janvier.

— La police a totalement cerné l'hôpital. Ils doivent être en route vers ta chambre en ce moment même pour te protéger.

— C'est gentil de leur part, mais je n'y suis plus.

— Où est-ce qu'ils t'ont emmené ?

— Disons plutôt que je suis sorti tout seul.

Connie aurait juré entendre, à travers le téléphone, le bruit d'un camion poubelle ou d'un gros bus de ville.

— Tu es *dehors* ? Tu as quitté l'hôpital ?

— Oui, et oui.

Tandis que Jazz lui racontait son histoire, qui débutait par le moment où il avait étranglé Hughes jusqu'à ce qu'il perde connaissance, Connie sentit la chambre se mettre à tourner autour d'elle, comme si son lit avait été monté sur un socle rotatif par un enfant désœuvré. Tout commença lentement mais, plus le récit de Jazz devenait effrayant, plus le mouvement accélérait, jusqu'à la contraindre à fermer les yeux pour s'en protéger. Même alors, le vertige et la nausée suscités par la vérité s'attardèrent.

— Jazz, il faut que tu te rendes.

— Alors là, pas question. Pas avant que j'en aie fini.

— Tu n'as pas les idées très claires.

À présent qu'elle n'était plus pétrifiée par l'idée que Billy Dent puisse s'insinuer dans sa chambre avec un couteau et un rictus

mauvais, elle pouvait commencer à ordonner plus ou moins ses pensées, qui s'entassaient pour l'heure en une pile désordonnée et paniquée. Le refus de Jazz menaçait de rendre à la chambre son écœurante rotation. Pour leur santé mentale à tous les deux, elle devait le dissuader.

— Tu as traversé l'enfer, lui dit-elle. Tu en es revenu. Tu dois prendre soin de toi. Je te rappelle qu'on t'a tiré dessus.

— Ce n'est pas si terrible. Enfin si, mais je m'en sors.

— Où es-tu ?

— Je n'en sais rien. Quelque part dans Brooklyn.

Il se moquait de lui-même, et elle visualisa le pli de ses lèvres, l'étincelle qui brillait dans ses yeux quand il riait de cette manière. En cet instant, elle l'aimait autant qu'elle le haïssait.

— Je voulais simplement t'appeler parce que... parce qu'on ne va sans doute pas se reparler avant un bon moment. Je t'appelle depuis le téléphone de Hughes, mais je vais bientôt devoir m'en débarrasser. Ils peuvent suivre sa trace. La mienne aussi, maintenant que j'y pense. Et puis la batterie est quasi morte de toute façon.

Il parlait comme s'il était transi. Elle jeta un nouveau coup d'œil au téléviseur. Les flocons ne s'étaient pas intensifiés, mais ils n'avaient pas faibli non plus. Il gelait littéralement dehors.

— Quels habits est-ce que tu portes ? lui demanda-t-elle. Tu as assez chaud ?

— Mais il reste peut-être encore un peu de charge là-dedans ? poursuivit-il, ignorant sa question. Enfin je n'ai pas confiance. Je vais devoir m'en débarrasser, je ne peux pas me permettre qu'ils me suivent.

— Pourquoi ? Où est-ce que tu vas ?

Mais elle avait compris avant qu'il ne lui réponde.

— Je pars à la recherche de Billy.

— Tu n'es pas sérieux.

— Il faut que je le fasse.

— Laisse la police...

— La police n'est pas capable de s'occuper de lui. Elle l'a déjà prouvé. Elle le gardait dans une prison de haute sécurité et elle n'a pas réussi à le retenir.

— Tu vas te faire blesser...

— Déjà fait, et ça ne m'a pas arrêté. Je pars à sa recherche. Il détient ma mère, Connie. Je ne peux pas le laisser lui faire du mal.

— Écoute, je comprends. Tu souffres. De plusieurs manières. Et tu as subi pas mal de chocs : l'acte de naissance, la nouvelle concernant ta mère. Mais c'est terminé maintenant. La police sait où il me gardait prisonnière, elle est sur sa piste et elle va le capturer et sauver ta mère. Tout ne dépend plus de toi. On peut se reposer maintenant. Les laisser faire ce qu'ils...

— Connie ! Écoute-moi !

Elle ne se rappelait pas l'avoir déjà entendu lever la voix contre elle. Un jour, des mois plus tôt, alors qu'ils pourchassaient l'Impressionniste, il avait tenté de l'effrayer par ses talents d'imitation de Billy. Ce qu'elle considérait – dans ses pensées les plus intimes, au point de ne même pas l'écrire dans son journal – comme son personnage d'« apprenti sociopathe ». Bien sûr, il avait cru alors qu'il le faisait pour son bien à elle. Connie n'y avait pas cru car elle restait constamment sur le qui-vive, à guetter le retour possible de ces murs qu'il savait ériger en un clin d'œil. Elle avait passé leur première année ensemble à les abattre, puis à escalader ceux qu'elle ne pouvait pas démolir. Elle les connaissait intimement. Elle savait quand il le faisait volontairement pour repousser les gens afin d'éviter de leur faire du mal. Elle savait aussi que, la plupart du temps, ses boucliers s'activaient non pas pour protéger les autres, mais pour se protéger de lui-même.

Seulement, cette fois, ce n'était pas le Jazz qu'elle connaissait. Ce n'était pas un stratagème calculé pour effrayer Connie ou la faire taire : il ne contrôlait plus rien. Ses émotions avaient fini par enfoncer ces murs de l'intérieur.

— La police ne peut pas arrêter Billy, fulminait-il d'une voix rageuse. Le FBI non plus. Les flics et les agents fédéraux de tout le pays ont eu vingt ans pour le traquer, Connie. Tu comprends ? Ils ont eu *vingt ans*. C'est plus qu'on n'a vécu, toi et moi. Il a traqué ses cibles, violé et massacré dans toute l'Amérique. Ensuite G. William a eu un coup de bol. Il serait le premier à te le dire. Il a eu de la chance, Billy a fait une connerie, tout ça s'est produit en même temps, et c'est la seule raison pour laquelle Billy a atterri à Wammaket.

— Jazz...

— Non, je n'ai pas fini, écoute-moi. La seule personne capable d'arrêter Billy, c'est lui-même. Et je suis ce qu'on a de plus proche de lui. Il a passé toute ma vie à essayer de me transformer pour que je lui

ressemble. Eh bien, maintenant, je peux retourner ça contre lui. Il veut que je devienne une nouvelle version de lui ? Parfait.

— Arrête.

Connie ferma les yeux encore plus fort tandis que les larmes montaient sous ses paupières, appuyant au niveau des coins. De sa main libre, elle agrippa le bord du lit, et son univers se mit à tanguer et tourner jusqu'à ce que la seule force de leur dispute lui semble capable de l'arracher du lit.

Mais il était implacable, comme son père. Rien ne pouvait l'arrêter.

— Et laisse-moi te dire une chose sur cet acte de naissance : j'ai une dette envers Howie et toi pour l'avoir découvert. Pour me l'avoir montré. Car il a rendu certaines choses extrêmement claires à mes yeux.

Lesquelles ? se demanda-t-elle sans oser formuler la question.

— Tu as raison : tu as une dette envers moi, dit-elle. Ce que je te demande en retour, c'est d'aller voir le premier policier que tu trouveras et de te rendre. De revenir vers moi.

— Si je me rends, je ne te reverrai jamais. Ton père a été extrêmement clair là-dessus. Et par ailleurs, j'ai attaqué deux hommes du NYPD et fait passer tout un tas d'entre eux pour des crétins. J'aurai de la chance si je sors vivant d'un commissariat.

— La police ne te fera aucun mal.

L'ironie de voir une Afro-Américaine défendre les policiers ne lui échappait pas ; elle la transperçait en plein cœur. Mais elle devait croire qu'ils ne feraient pas trop de mal à Jazz quand ils le rattraperaient. Et certainement beaucoup moins s'il allait les trouver volontairement que s'ils devaient le prendre en chasse.

— Contente-toi de te rendre. Choisis un lieu public, si tu veux. Je peux t'aider à coordonner quelque chose avec la presse...

— Hors de question, Connie. Je suis la seule personne qui puisse faire ce qui doit être fait.

Ce qui doit être fait. Cinq mots très simples. Très courts. Qui n'avaient rien d'exceptionnel ni de particulier. Mais quand Jazz les associait, des taches polychromes aspergeaient de l'intérieur les paupières closes de Connie.

— Tu ne peux pas le tuer.

Elle se détesta de prononcer ces mots. Quelques jours plus tôt, elle avait fantasmé la mort de Billy. Elle la désirait encore plus ardemment

désormais. Mais pas aux dépens de Jazz. Pas au risque qu'il passe le restant de sa vie en prison. C'était égoïste et égocentrique de sa part mais, même dans l'intérêt du reste du monde, elle n'était pas prête à sacrifier Jazz. Que Hughes tire donc sur Billy. Que Jan se libère et lui arrache la gorge à mains nues. C'était le moins qu'elle puisse faire pour rattraper les années de liberté égoïste dont elle avait profité tandis que Jazz vivait sous la coupe d'un fou dangereux.

N'importe qui. N'importe qui sauf Jazz.

— Il ne s'arrêtera pas, dit Jazz. Il ne s'arrêtera jamais. Sauf si quelqu'un l'arrête.

Elle n'avait plus qu'une seule carte à jouer. Ce n'était ni un as, ni un roi – c'était la carte la plus traîtresse, la plus imprévisible du jeu. Ce fut avec un sérieux mortel qu'elle abattit son atout, le joker :

— J'essaie de comprendre, Jazz. Je t'assure, j'essaie vraiment. Mais j'ai besoin de toi. J'ai besoin de toi dans ma vie.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi dans la mienne.

— Mon père ne pourra pas nous garder séparés éternellement. Mais je ne peux pas être avec un tueur. Je ne peux pas faire ça. Si tu y vas – si tu le tues –, c'est fini entre nous.

Silence. Elle mourait d'envie de le laisser se prolonger, d'obliger Jazz à réagir, mais elle s'aperçut que ce vide silencieux au bout du fil lui était insupportable.

— Tu te rappelles ce que je t'ai déjà dit ? Si tu le tues, il a gagné.

— Et je t'ai déjà répondu : si je le tue, il est mort.

Elle sanglotait ouvertement à présent, partagée entre rage et chagrin, exaspérée par son stoïcisme et sa maîtrise. Ils se trouvaient juste au bord du gouffre. Ils étaient arrivés jusque-là, avaient survécu à quatre psychopathes différents pour parvenir à cet instant précis, et il ne pouvait pas reculer pour la rejoindre sur la terre ferme. Il aurait dû être en train de pleurer, lui aussi. Il aurait dû être effondré.

— Il veut que tu le fasses. (Elle renifla et sentit la chaleur monter en elle. La colère.) Tu te montres idiot, égoïste et aveugle. Il veut que tu te perdes en le tuant. Ou en essayant.

— Je sais. (Il parlait à voix basse. Elle imaginait son souffle contre son oreille.) Je sais, Connie. Je me suis répété la même chose, encore et encore. C'est tout ce qu'il attend de moi. Et je dois le lui donner.

Puis la connexion s'interrompit. Connie n'essaya même pas de le rappeler.

18.

Jazz avait besoin de vêtements. Tandis qu'il bousculait les gens dans la nuit froide, il avait eu la chance que personne ne remarque ses chevilles nues sous le pardessus de Hughes, mais ce coup de chance fulgurant finirait tôt ou tard par le griller comme la foudre. Il fallait aussi qu'il laisse à sa jambe le temps de guérir. Une fois sorti de l'hôpital, il courrait sur plusieurs pâtés de maisons – dans la mesure où sa jambe le lui permettrait –, emprunterait des ruelles, enjamberait quelques clôtures ou murets. S'il n'avait pas de destination en tête, la police ne pourrait pas prédire ses déplacements. C'était complètement dingue et il le savait, mais c'était tout ce dont il disposait.

Appeler Connie avait été tout aussi insensé. Il aurait dû savoir qu'elle ne comprendrait pas. Elle le connaissait quasiment mieux que personne, mais fréquenter le fils de Billy Dent nécessitait des trésors de patience dont aucun humain n'était doté. Ce qui allait suivre n'était ni une question d'intellect, ni de raison, ni même de simple émotion. C'était aussi basique que la biologie. C'était du sang, du muscle et de la cervelle à vif.

Il ne pouvait pas se rendre. Il ne pouvait pas abandonner sa traque de Billy. Pas plus que Howie ne pouvait faire disparaître son hémophilie par un simple effort de volonté.

Il s'était enfui de l'hôpital. À présent, se protéger du froid était sa priorité. Ensuite, il pourrait trouver un moyen de quitter la ville.

À cette heure de la nuit, presque tout était fermé. La lumière, la chaleur et l'insouciance qui s'échappaient des restaurants le tentaient amèrement. Il fallait éviter les lieux trop éclairés. Et les gens s'étonneraient de le voir garder son pardessus à table.

Il avait à tout prix besoin de vêtements.

Un bar semblait une meilleure idée. Il y en avait un au bout du pâté

de maisons, sombre et discret. Parfait pour ce qu'il comptait y faire.

Le videur à la porte, titanesque montagne sculptée pour lui donner forme humaine, prisonnier d'un col roulé trop petit de trois tailles, lui lança un regard mauvais.

— Papiers, grommela-t-il.

Jazz savait qu'il paraissait plus vieux que ses dix-sept ans, mais c'était trop espérer qu'on le laisse entrer sans vérification. Quoi qu'il en soit, sa carte d'identité se trouvait dans un casier à pièces à conviction, et même un videur au cou aussi large que sa tête refuserait de le croire s'il lui montrait la carte de Hughes à la place de la sienne.

— C'est moi qui conduis ce soir, répondit Jazz en feignant un bâillement pour lui montrer sa totale absence d'intérêt.

Le videur hésita, visiblement pris de court. Il regarda autour de lui.

— Ces connards sont toujours en retard, se plaignit Jazz en frissonnant un peu. (Ça, au moins, il n'eut pas besoin de le feindre.) Et j'ai dû aller jusqu'à Hoyt pour me garer.

Il tendit le pouce dans la direction en question. *Toujours faire gaffe au nom des rues*, lui avait appris Billy. *Quand t'arrives à les citer l'air de rien, ça donne l'impression que t'es du coin.*

— Allez, quoi. Je me les gèle.

Le videur haussa les épaules et fit un geste à l'aide d'un tampon.

— Faut que je vous tamponne la main pour que le barman sache qu'il ne doit pas vous servir.

— Pas de souci.

Jazz tendit la main gauche – il s'était écorché les jointures de la droite en frappant l'agent de sécurité.

Muni d'un « PAS D'ALCOOL » bleu vif tamponné sur la main, Jazz entra dans le bar. L'endroit était bondé ; tant mieux. Ça lui permettrait de disparaître plus facilement. Il se fraya péniblement un chemin à travers la foule et trouva un emplacement libre au niveau du bar. Il avait besoin de s'asseoir un moment. De reposer sa jambe et de rassembler ses esprits.

— Juste un verre d'eau, demanda-t-il à la barmaid quand elle se tourna vers lui.

Elle soupira, puis vit le tampon sur sa main et hocha la tête.

Tout en sirotant son eau, il réfléchit aux possibilités qui s'offraient à lui. Une partie de lui voulait suivre les conseils de Connie : faire demi-

tour et sortir du bar pour aller trouver le premier policier qu'il croiserait. Se rendre et faire en sorte que la police vienne au secours de sa mère. C'était le boulot de la police, non ?

Mais il ne pouvait pas compter sur elle en ce moment même. Ce n'était plus son alliée. Il n'en voulait pas forcément à Hughes de l'accuser de la mort de Morales. S'il n'avait pas fourré son nez dans l'enquête, s'il avait laissé Hughes agir à son propre rythme, on aurait capturé le Chien de toute manière. Morales serait toujours en vie.

Mais le Chien aurait tué quelqu'un d'autre dans l'intervalle. Et le Chapeau serait sans doute encore en liberté.

Une autre pensée le traversa, le glaçant encore plus violemment que l'air de cette nuit de janvier : *si je ne m'étais pas fait tirer dessus dans ce box, Billy ne serait pas venu m'aider. Et Connie ne se serait jamais échappée.*

Il s'occuperait de la police un autre jour. Pour l'heure, l'essentiel était de secourir sa mère. Personne d'autre ne pouvait le faire. Que ça lui plaise ou non, il était un fugitif. Il n'avait tué ni le Chien ni Morales mais, à présent, il pouvait ajouter à son futur casier judiciaire des voies de fait (contre des policiers, rien que ça), en plus des inculpations initiales pour effraction et vol à la suite de son inspection de l'appartement de Belsamo. Le NYPD refuserait de l'écouter. La police avait ses procédures, ses manœuvres, son livre de règles, et elle allait traquer Billy à sa façon.

Ce qu'elle refusait de comprendre, c'était que sa « façon » avait échoué de manière aussi spectaculaire qu'épouvantable pendant plus de vingt ans tandis que Billy parcourait l'Amérique, inscrivant son nom dans les livres d'histoire avec le sang de cent vingt-trois innocentes. Sa « façon » ne fonctionnerait pas. Jazz était prêt à parier que Billy avait déjà quitté New York et se dirigeait vers sa planque suivante.

Il devait y avoir quelque part un Corbeau prêt à l'aider. Car c'était là leur fonction, Jazz le comprenait à présent. C'étaient les fanatiques de Billy, les adorateurs de Dent, ceux qu'il avait rassemblés afin qu'ils protestent contre son emprisonnement, ceux qui avaient rédigé les lettres d'admirateurs, des gens comme l'Impressionniste. Tout ce dont Billy avait besoin, ils le lui fourniraient, et le faire sortir de New York ne serait qu'une faveur parmi tant d'autres.

Jazz balaya la foule d'un œil exercé. Les conseils de son père, au fil des ans, l'avaient souvent incité à choisir au sein d'un groupe la femme la plus vulnérable, à l'isoler, puis à l'extraire du monde. Jazz n'avait pas besoin d'une femme pour le moment, mais plutôt d'un

homme. Enfin, de ses vêtements. Fort heureusement, les leçons de Billy étaient adaptables.

Cherche celui qu'est seul dans la foule. Celui qu'est pas pleinement impliqué. Celui qui passe de groupe en groupe ou de personne en personne. Il faudra plus longtemps pour qu'on remarque l'absence de celui-là.

S'il est dans un état second, c'est encore mieux, poursuit Billy. Trouve-toi un type torché ou une petite minette sous ecsta et t'auras déjà fait la moitié du boulot.

Quelqu'un qui soit distrait. Et facile à distraire.

Et le plus important : comme un menuisier, mesure deux fois et coupe qu'une fois. T'auras pas de deuxième chance. T'auras pas l'occasion de remonter le temps et de reprendre à zéro. Une fois que tu te lances, plus de retour possible. Alors assure-toi bien de choisir la bonne. Imagine-toi en train de la prendre, encore et encore. Étudie les angles. Réfléchis aux possibilités. Fais tout ça avec précision jusqu'à être sûr que ça puisse marcher. Ensuite, repasse tout ça dans ta mémoire, juste par sécurité.

Au cœur d'un groupe situé à l'autre bout du bar, il repéra un type soûl qui semblait à peu près de la bonne taille. Il passait son temps à s'incruster dans la conversation, avec toujours un ou deux temps de retard sur le fil. Les haussements d'épaules indulgents et les yeux levés au ciel de temps à autre indiquaient clairement qu'il n'était pas à sa place dans ce groupe, mais que personne ne se sentait de l'envoyer bouler. Ce qui signifiait qu'il ne manquerait à personne. Parfait.

Jazz s'attarda, son verre d'eau en main. Rester assis au bar soulageait sa jambe de son poids ; le soulagement était presque aussi palpable que la douleur.

Il s'agissait d'attendre son heure. Jazz gardait l'œil sur le type qu'il venait de surnommer Ryan. Il ne savait pas pourquoi Ryan, mais il devait lui donner un nom. L'appeler « le type bourré » revenait presque à l'appeler *Victime numéro 1*. À le considérer comme moins qu'humain.

Les gens ont de l'importance. Les gens sont réels. Même Ryan.

Il commanda un Coca quand la barmaid le regarda en haussant un sourcil et parvint à désigner à la fois son verre d'eau presque vide et les clients payeurs qui tueraient pour sa place au bar. Ce n'était vraiment pas le moment de se faire virer ou d'attirer l'attention de la barmaid. Mieux valait acheter quelque chose. Par chance, le portefeuille de Hughes contenait une liasse de billets. Tandis qu'elle versait du Coca dans un nouveau verre, il lui laissa un pourboire conséquent, mais pas extravagant. Mieux valait ne pas laisser de

souvenir.

L'instant d'après, il comprit qu'il allait le faire malgré lui. Sa photo s'affichait sur l'écran de télé qui surmontait le bar.

Sur l'écran, les mots JASPER DENT EN FUITE éclatèrent comme un feu d'artifice dans le champ de vision de Jazz accoutumé au noir, en même temps qu'un logo géant qui annonçait PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL. Ils s'étaient procuré sa photo de permis de conduire, laquelle était malheureusement très ressemblante. Il avait réussi à persuader Lana, l'assistante du bureau du shérif, qui s'occupait aussi du DMV¹ local, de reprendre la photo jusqu'à en obtenir une qui ne donne pas l'impression qu'il se réveillait d'un cauchemar. S'il le pouvait, il filerait au Jazz du passé un bon coup de pied dans les couilles. Cette saleté de photo était parfaite. Il sentit des regards se tourner vers lui, ramper sur sa peau comme des araignées. Tout le bar le regardait.

Arrête. Personne ne te regarde. Personne ne prête même attention à l'écran de télé. Vu que le son est coupé, personne n'entend les trompettes annonçant que ta trombine est mise à prix.

Comme personne au bar ne le regardait, il sirota son Coca tête baissée. Il lui suffisait d'attendre la fin du bulletin. Juste avant, le bar diffusait un match de foot. Pas le genre de chaîne à s'attarder outre mesure sur un sujet criminel. Très bientôt, ils allaient boucler ce reportage destiné à se donner bonne conscience et revenir aux hommes en chaussettes montantes qui s'empêchaient mutuellement de marquer des buts.

Il risqua un coup d'œil à l'écran de télé, pour découvrir que la barmaid le scrutait fixement.

Ne pas réagir : c'était le plus important. Ne pas lui laisser voir qu'il avait remarqué qu'elle le regardait. Son expression présageait une exclamation imminente sur l'air de *Oh putain ! C'est le type à la télé !* Puisqu'il n'existait qu'une manière de devancer cet instant, il agit aussitôt.

— Oh la vache ! dit-il d'une voix qui sembla trop forte à ses propres oreilles. Ce mec me ressemble comme deux gouttes d'eau !

Et il se montra du doigt sur l'écran.

Son voisin, nez plongé dans une chope de bière, le regarda en ouvrant de grands yeux qu'il reporta ensuite sur l'écran. La barmaid cligna des yeux et passa de Jazz à la télé, puis inversement, et une fois

encore.

— Vous ne trouvez pas que c'est dingue ? (Jazz donna un coup de poing à son voisin et adopta un ton d'incrédulité totale.) C'est mon sosie ! Non mais vous y croyez ?

Son voisin ivre haussa les épaules.

— Plein de gens se ressemblent, marmonna-t-il.

La barmaid approcha de lui.

— C'est vrai que vous lui ressemblez, dit-elle.

— « Ressembler » ? ricana Jazz. On dirait mon frère jumeau ! C'est flippant, oui !

Un frisson de pure révolusion le parcourut lorsqu'il vit défiler sur l'écran les méfaits qu'on lui attribuait. Son accent new-yorkais – généreusement emprunté aux policiers côtoyés ces derniers jours – semblait convaincant.

— Je n'aimerais pas être ce gars-là ce soir, ça c'est sûr ! Je ferais mieux de rester ici jusqu'à ce qu'ils le chopent, hein !

La barmaid y réfléchit, puis hocha la tête.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, répondit-elle avant de remplir le verre de Jazz à l'aide de son pistolet à boisson. (Il la remercia d'un hochement de tête et tendit la main vers le portefeuille de Hughes, mais elle secoua la tête.) Ma tournée. Je fais ça pour tous les fugitifs.

Elle lui sourit.

Jazz dégaina son sourire le plus charmeur. Son modèle de compétition. La barmaid était la seule personne présente dans la pièce. La seule femme au monde. Elle piqua un fard, ce qui transparaissait à peine sous l'éclairage rouge et noir du bar.

— Je termine à trois heures, précisa-t-elle.

Jazz hocha la tête.

— Comme je vous le disais, je n'irai nulle part ce soir.

Il la regarda s'éloigner tandis qu'un plan de secours se formait dans sa tête. Si Ryan ne se rendait jamais aux toilettes, il lui faudrait un autre moyen de se procurer des vêtements et de quitter Brooklyn. Peut-être avait-il tout intérêt à rester sur place et à laisser la barmaid – qu'il décida de baptiser Doreen – l'emmener chez elle. Les policiers n'accorderaient guère d'attention à un couple qui rentrerait ensemble, tant ils seraient concentrés sur leur recherche d'un fuyard solitaire

nommé Jasper Francis Dent.

Ça pourrait marcher...

Ce fut alors que Ryan s'arracha à son groupe d'« amis » et se dirigea vers les toilettes d'un pas instable et vacillant. L'air de rien, Jazz glissa au bas de son tabouret et traversa la foule, calculant le bon moment pour arriver juste après Ryan. Ce dernier s'arrêta, main sur la poignée de porte, en percevant sa présence. Avec la politesse des gens ivres morts, qui leur faisait les yeux exorbités et le cou élastique, il tenta une petite révérence et fit signe à Jazz d'utiliser les cabinets en premier.

Jazz déclina et Ryan, haussant les épaules, entra dans les toilettes.

Une fois que tu te retrouveras seul avec elle, Jasper, t'auras un certain nombre de manières de te l'approprier. Le mieux, c'est d'agir vite et discrètement. La plupart des femmes, tu leur montres une arme ou tu leur fais même juste comprendre ce que tu vas faire, elles la bouclent en un rien de temps. Elles savent qu'elles sont plus faibles. On leur a appris ce truc-là : « Si tu lui donnes ce qu'il veut, il va te laisser la vie sauve. » Alors tu lui fais croire que c'est un vol à main armée ou un truc du genre, et le temps qu'elle comprenne ce que tu cherches vraiment, tu l'as déjà ligotée, bâillonnée ou les deux.

Évidemment, si elle fait mine de se défendre, tu l'attaques tout de suite. De toute ta force. Tu la maîtrises illico. Pour qu'elle soit choquée et terrifiée. Sois choquant et terrifiant.

Ryan était soûl, mais il faisait la même taille que Jazz et c'était un homme. Jazz opta donc pour une attaque éclair.

Avant que Ryan ait le temps de verrouiller la porte des toilettes derrière lui, Jazz l'ouvrit, entra, puis referma très vite. Les toilettes étaient minuscules, à peine assez grandes pour une cabine et un lavabo, éclairé par les mêmes ampoules rouges à vous flinguer les yeux que le bar. Ryan bougeait comme au ralenti, et ses yeux mi-clos enregistraient la présence de Jazz alors que son cerveau tentait encore de l'analyser. Sa braguette était déjà ouverte.

— Désolé, dit-il d'une voix traînante. Je croyais que c'était les toilettes pour hommes...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, car Jazz lui appliqua brusquement le Taser, espérant qu'il n'allait pas pisser dans son froc en recevant la décharge. Un spasme agita Ryan de la tête aux pieds et il s'affala, à la grande satisfaction de Jazz.

Jazz verrouilla la porte et retira le pardessus de Hughes, puis la blouse d'hôpital, et se tint nu au-dessus de Ryan, lequel, sonné, était

en train de paniquer et tentait de remuer ses membres paralysés.

— Ne vous en faites pas, lui promit Jazz, je n'en ai pas après votre vertu.

D'un geste rapide, il déchira la blouse en bandelettes de tissu qu'il utilisa pour bâillonner Ryan. Ensuite, il se servit des menottes de Finley pour l'attacher au tuyau sous le lavabo, manœuvrant prudemment dans l'espace minuscule des toilettes.

Une fois Ryan immobilisé, Jazz lui arracha ses habits, laissant au moins à ce pauvre type la dignité de ses sous-vêtements. Ryan, fort heureusement, ne s'était pas pissé dessus – peut-être l'électricité lui avait-elle bloqué l'urètre. Quelle qu'en soit la raison, Jazz se réjouissait de ne pas devoir expliquer les taches d'urine sur le pantalon qu'il considérait déjà comme le sien.

Les vêtements étaient un peu trop grands, ce qui valait toujours mieux que l'inverse. Il enfila les chaussettes, chaussures, pantalon et chemise de Ryan, puis remit le pardessus. Il ajouta le téléphone portable de Ryan à sa collection et fouilla dans son portefeuille en quête de liquide, ce qui lui permit de découvrir près de cent dollars et d'apprendre que Ryan, en réalité, s'appelait Mark.

— Désolé de faire ça, dit Jazz. Je vous donnerais bien quelques explications, mais vous êtes torché. Quelqu'un finira par vous trouver, alors tenez bon.

Il hésita, sur le point de partir, quand une pensée le traversa. Il s'agenouilla et posa son téléphone sur la poitrine de Ryan/Mark, qui se soulevait violemment sous l'effet de la terreur.

— Gardez-moi ça et je vous l'échangerai contre le vôtre un de ces jours. À supposer que je réchappe de tout ça vivant. Et sinon, gardez-le pour compenser celui que je vous ai volé.

Comme la porte des toilettes s'ouvrait vers l'intérieur, Jazz y passa la main en sortant pour renverser la poubelle. Ce qui lui ferait gagner un peu de temps en rendant la porte plus difficile à ouvrir de l'extérieur.

Il s'assura que la barmaid ne regardait pas dans sa direction. La télé était déjà repassée au foot.

Il se faufila à travers le bar et sortit.

1. *Department of Motor Vehicles* : organisme public chargé de l'enregistrement des véhicules et permis de conduire.

19.

Sur Fox News, une blonde sexy accusait le Congrès et le maire de New York de contribuer à la terreur que faisait régner Billy Dent. Ces mêmes mots – BILLY DENT FAIT RÉGNER LA TERREUR ! – clignotaient au bas de l'écran dans un bandeau rouge migraine, tandis qu'elle parlait sans s'interrompre.

Rentré de l'hôpital mais coincé au lit pour l'instant par la Loi Parentale de l'Enquiquinement Maximal, Howie ne comprenait pas très bien la logique de l'accusation. Cela étant, la blonde était canon et, en coupant le son de la télé, il pouvait feindre de lire sur ses lèvres : *Howie, comme tu es séduisant avec tes bleus et tes sutures, j'en perds la tête.*

D'un autre côté, ça ne valait peut-être pas la peine de tester ses talents en la matière. La dernière femme à qui il avait voulu donner son cœur et (plus important) ses reins s'était révélée être une tueuse en série.

Elle aurait pu me tuer pendant que j'étais étendu par terre, inconscient. J'ai eu de la chance. Peut-être qu'elle ne tue pas les hommes, seulement les femmes. Je n'en sais rien. Je ne comprends rien aux tueurs en série ni aux femmes. Alors si on combine les deux, je suis paumé.

Il cligna des yeux lorsqu'il s'aperçut que Jazz apparaissait à l'écran. Lorsqu'il remit le son, il entendit :

— ... agressé des hommes du NYPD. Le jeune Dent est supposé armé et presque aussi dangereux que son père...

Lorsqu'il comprit que Jazz était en cavale et recherché pour une série de meurtres, il décida que la célébrité était une épée à double tranchant qu'il valait mieux ne pas laisser entre les mains des hémophiles ou de leurs meilleurs amis.

— Et laissez-moi simplement dire une chose, poursuivait le commentateur. Si la ville de New York laissait ses citoyens porter des armes à feu, les Dent seraient déjà enfermés ou, mieux encore, déjà morts.

Howie imagina la ville de New York armée jusqu'aux dents, les voisins terrifiés en train de se faire mutuellement sauter la cervelle tandis que la peur enfiévrerait les imaginations et faisait démanger les doigts sur les gâchettes. Ça semblait l'idée la plus débile de tous les temps – dixit celui qui avait pourtant fait du gringue à une tueuse en série.

Il fit défiler les chaînes jusqu'à en trouver une qui émettait en direct depuis l'hôpital où Jazz et Connie avaient été admis. Un flic très énervé donnait une sorte de conférence de presse improvisée.

— ... parmi lesquels coups et blessures, vol à main armée, usurpation d'identité d'un agent de police. Et ce n'est que le début...

Jazz se trouvait dans un pétrin monstre. Aucun doute là-dessus. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose.

Howie s'assit dans son lit et prit son téléphone sur la table de chevet. 3... 2... 1...

Le téléphone sonna. L'identifiant annonçait MARK CULPEPPER, mais Howie ne fut absolument pas surpris d'entendre Jazz déclarer :

— On n'a pas beaucoup de temps, Howie.

— Mark Culpepper ? Joli pseudo, Rambo.

— Je suis encore aux infos ?

— On peut dire ça.

— Est-ce qu'ils ont déjà bouclé la ville ?

— Pas que je sache. On dirait que c'est surtout Brooklyn qui est en alerte maximale.

Comme pour leur répondre, une liste apparut à l'écran, qui annonçait entre autres : DENT BLESSÉ, À PIED et SERAIT COINCÉ À BROOKLYN.

— D'accord, c'est une bonne chose. J'ai réussi à atteindre Manhattan. Ils peuvent fouiller Brooklyn tant que ça leur chante.

— Tu sais faire la différence ? Et si c'était le même endroit ?

— On a traversé un pont. Je l'ai reconnu de la fois où Hughes m'a emmené à Manhattan.

— Qui ça, « on » ?

Howie commençait à s'inquiéter : Jazz avait-il rejoint Billy ? Était-il en fuite avec son père pour quelque raison que ce soit ?

— Un taxi pirate. Je crois que ça s'appelle comme ça. Il bossait toute la nuit. Il n'a pas vu les infos. Je l'ai payé cent dollars pour qu'il m'emmène à Manhattan, caché sous une couverture sur la banquette arrière. Je lui ai dit que c'était une blague pour mon asso d'étudiants. Un type sympa. J'ai bavardé avec lui pour meubler le trajet. On est passés juste avant qu'ils ne dressent les barrages.

— Bon, et maintenant ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Je suis blessé.

— Faut dire que tu te blesses facilement.

— C'est vrai. Mais allez, donne-moi un indice. Laisse-moi t'aider.

— Non. Les flics vont venir te trouver tôt ou tard. Il vaut mieux que tu ne puisses rien leur dire.

— Je ne te vendrais jamais, rétorqua Howie en boudant, bien que Jazz ne puisse pas le voir.

— Mais si.

— Ouais, c'est sûr, admit Howie. Je suis faible. Je manque de tempérament, Jazz. C'est mon problème. Depuis toujours. La faute de ma mère, pour m'avoir trop choyé. (Il réfléchit une seconde.) Et sans doute aussi pour m'avoir transmis le gène de l'hémophilie.

— Garde ça pour ton psy. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi. Je t'appellerai plus tard d'un autre téléphone.

— Donc je fais partie du plan ?

— Évidemment, crétin. Est-ce que j'ai déjà fait quelque chose de dingue ou d'illégal sans toi ?

— Je me sens vachement mieux d'un seul coup.

— Et puis, Howie ? Quoi que tu fasses, ne dis rien à Connie. D'accord ?

— Parole de scout.

— J'espère que tu ne croisais pas les doigts.

Howie baissa les yeux vers sa main libre. Il les avait effectivement croisés.

— Je te jure que non, assura-t-il.

À présent, Jazz devait trouver une femme.

De préférence assez âgée pour avoir des enfants. Ce qui garantissait un niveau optimal de compassion maternelle.

Il en regarda passer plusieurs depuis l'entrée criblée de graffitis où il se tenait. La plupart étaient proches de son âge, des étudiantes, qui circulaient en groupe. Très bonne initiative. Braves filles. Elles ne l'intéressaient pas, mais peut-être intéresseraient-elles quelqu'un d'autre. Quelqu'un comme son père. Ce n'était jamais une mauvaise idée de compter sur le nombre pour vous protéger.

Même à cette heure tardive, il en repéra une ou deux avec des enfants. Qui rentraient peut-être chez elles après un dîner prolongé avec leur famille. Elles ne lui serviraient à rien. Il voulait quelqu'un d'assez âgé pour avoir des enfants, mais sans qu'ils l'accompagnent. Les femmes en présence de leurs enfants étaient l'espèce la plus mortelle qui soit.

Il savait qu'il lui faudrait un moyen de compenser son apparence. Il était de sexe masculin (mal), jeune (encore pire), et grand et musclé (pire que tout). Il devait paraître sans défense et pitoyable au possible.

En espérant qu'aucune des personnes se trouvant dans la rue à cette heure-là n'aurait encore vu les infos.

Au bout du pâté de maisons, il l'aperçut qui se dirigeait vers lui. La trentaine, à en juger par son apparence. Bien habillée. Une jeune femme qui rentrait chez elle après des heures sup au bureau. Parfait.

Jazz inspira profondément, repassa son plan en revue – *Mesure deux fois* – puis se mit à courir dans la rue comme sous l'effet de la panique en regardant derrière lui. Prenant grand soin d'accentuer sa boiterie, il se précipita vers elle, sans cesser de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. Il prit soin de trébucher « par accident » et de tomber longtemps avant de l'atteindre.

Affalé sur le trottoir, il se mit à haleter très fort, puis se redressa en s'appuyant sur son genou valide et les deux mains, regardant autour de lui comme un renard effrayé fuyant des chiens de chasse.

Il se demandait s'il allait devoir pousser plus loin le mélodrame lorsqu'elle s'adressa à lui.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Elle gardait ses distances pour rester hors de sa portée. La meilleure décision possible de sa part. Elle avait déjà la main dans son sac. Téléphone portable ? Peut-être. Bombe lacrymo ? Possible. Étaient-elles légales à New York ? Jazz l'ignorait, mais savait en revanche qu'il voulait éviter de s'en prendre plein la figure. Il passait déjà une journée assez pourrie comme ça.

Avec une grande démonstration de souffrance, Jazz fit passer devant lui sa jambe blessée et réussit à s'asseoir contre une poubelle. Il se frotta le visage des deux mains, comme pour essuyer des larmes.

— J'ai besoin d'aide, lança-t-il de sa voix la plus plaintive.

Malgré tout, elle n'approcha pas encore. Pas grave. Il n'avait pas besoin qu'elle se tienne tout près de lui.

— Je vais appeler une ambulance...

— Non ! répondit Jazz. (Il avait envie de crier mais craignait de la faire fuir s'il élevait la voix.) S'il vous plaît. Pas d'ambulance. Pas de policiers. Il faut juste que je mette une distance entre lui et moi.

Lui. Le mot magique. Jazz et la femme étaient désormais liés par leur terreur mutuelle d'une menace masculine sans forme, sans identité, mais tout à fait réelle.

— Qui ça ? demanda-t-elle.

— C'est mon père.

Et ce fut la dernière vérité qui sortit de sa bouche.

20.

Alors que la presse rapportait les rumeurs de la mort ou de la capture de Hat-Dog, la rue déjà étroite autour du 76^e commissariat de Brooklyn était encombrée de camionnettes des chaînes d'infos, de journalistes et de citoyens qui brûlaient simplement d'envie de savoir ce qui se passait. Bien qu'il fût plus de minuit lorsqu'il regagna le commissariat – après avoir été interrogé et examiné à l'hôpital comme une victime –, Hughes découvrit une foule conséquente dans la rue.

Je vous comprends, songea-t-il en se frayant un chemin. Moi aussi, j'aimerais bien savoir ce qui se passe.

Hat-Dog était mort. Hughes en était persuadé, mais il lui faudrait plusieurs semaines de travail pour le démontrer. Savoir que Belsamo et Hershey avaient œuvré ensemble pour exécuter les victimes de Hat-Dog était une chose ; le prouver de manière satisfaisante aux yeux de la loi était une autre paire de manches. « Jasper Dent l'a dit » ne constituait pas une preuve valide devant un tribunal.

Il réussit enfin à traverser la foule jusqu'à la porte du commissariat, gardée par un policier en tenue qui le salua d'un signe de tête et le laissa entrer. Le vacarme de la foule ne s'apaisa légèrement qu'une fois qu'il se trouva à l'intérieur. Il se dirigea vers le bureau du capitaine.

Niles Montgomery n'était pas du genre à se mettre en colère. Très calmement, sans emphase, il donnait des consignes à ses subordonnés : commencer à bloquer le pont, patrouiller dans les tunnels, élargir les paramètres de recherche de Billy Dent, rester sur le qui-vive. Hughes attendit que ses hommes soient partis appliquer ses consignes avant de s'éclaircir la gorge.

— Pas un mot. (Montgomery se glissa dans son fauteuil et soupira pendant ce qui sembla durer une minute entière.) Dites-moi simplement que vous êtes prêt à annoncer que cette histoire de Hat-

Dog est terminée. Ça fera un peu retomber la pression.

— Je ne suis pas encore prêt à l'annoncer.

— Allez ! (Montgomery frappa son sous-main, premier signe trahissant à quel point ces derniers jours l'avaient atteint.) Le gamin a protégé deux tueurs, non ? Vous avez deux suspects morts, qui ont tous les deux eu accès à ce box. L'affaire est réglée.

— C'est ça. Donc j'annonce que Hat-Dog est mort, ensuite un nouveau cadavre apparaît, et on passe pour des gens pas foutus d'aller pisser sans la carte des chiottes.

Montgomery gloussa d'un rire sans joie.

— Lou, vous croyez sincèrement que Hat-Dog est toujours vivant et en activité ?

Hughes dut admettre que non.

— Dans ce cas, rédigez un communiqué et faisons un tantinet baisser la pression, d'accord ? Nous avons déjà assez à faire avec les Dent.

— Nous avons déjà raté le coche à ce niveau, répondit Hughes avec toute l'assurance qu'il parvint à rassembler. Faites-moi confiance là-dessus. Je vous dis que Jasper a déjà quitté le quartier. Nous devons boucler Port Authority et les ponts qui permettent de quitter Manhattan...

— Vous croyez qu'il a des pouvoirs magiques ou quoi ? Il est blessé. Je croyais que ce gamin était un péquenaud sorti de sa cambrousse. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il sait même comment *arriver* en ville, sans parler d'en sortir ?

— C'est un péquenaud qui a la cervelle de son père. Nous devons recourir au Patriot Act pour obtenir l'accès à son téléphone et à ses e-mails, ainsi qu'à ceux de toutes ses connaissances : sa copine, les gens de Lobo's Nod. Peut-être que quelque chose nous conduira jusqu'à une planque.

— Lou, ce gosse n'est pas Ben Laden. Il a dix-sept ans et il est seul et blessé.

— Le Patriot Act relève de la lutte contre le terrorisme. Ce gamin terrifie les gens. Nous ne savons pas s'il est de mèche avec son père, mais ça m'en donne furieusement l'impression. Je ne devrais pas avoir à vous rappeler que Morales est morte. Nous avons plusieurs scènes de crime, un chaos monstrueux de tous côtés, et nous n'arrivons même pas à distinguer les criminels dans le tas. Merde, peut-être que Belsamo et Hershey étaient innocents dans toute cette histoire. Peut-

être que les Dent leur ont fait porter le chapeau.

Il leva la main pour empêcher Montgomery de l'interrompre à nouveau.

— Je n'y crois pas vraiment, mais attendez-vous à ce qu'on nous pose la question. Tout ce que je vous dis, c'est que nous n'en savons pas assez pour être sûrs de l'innocence du petit Dent. Je ne suggère pas qu'on l'abatte comme un chien, capitaine. Simplement qu'on le capture, qu'on le détienne et qu'on lui fasse cracher des infos. Pendant ce temps, la police scientifique et les labos font leur boulot. Et une fois qu'on disposera de vraies informations, on pourra commencer à décider qui libérer. Toute autre décision est irresponsable. Et dangereuse.

Montgomery soupira lourdement et joignit le bout des doigts devant lui, coudes sur le bureau.

Hughes poursuivit :

— Au minimum, commencez à essayer de localiser mon téléphone. Il l'a emporté. Je vous en donne la permission : vous n'avez pas besoin d'un mandat ni rien de ce genre.

— D'accord, faisons comme ça.

Montgomery prit le téléphone sur son bureau, et ce fut alors qu'une policière déboula, à bout de souffle.

— Capitaine ! cria-t-elle, ce qui était parfaitement inutile. Nous avons une piste sur Dent !

La piste concernait Jasper Dent, pas Billy, mais Hughes s'en contenterait.

Le type s'appelait Mark Culpepper et on l'avait découvert inconscient, ligoté, bâillonné et en sous-vêtements dans les toilettes d'un bar de Boerum Hill. Le téléphone portable de Jasper, presque à court de batterie, se trouvait sur lui. Hébété et toujours un peu ivre, Culpepper buvait du mauvais café de commissariat dans l'une des salles d'interrogatoire tandis que Hughes et Montgomery le regardaient à travers le miroir sans tain. Il n'avait pas eu grand-chose à dire, mais la fouille du bar avait permis de découvrir une barmaid qui affirmait avoir vu Jasper Dent.

Le bar était assez éloigné de l'hôpital dont Jasper s'était échappé. Il s'était rendu bien plus loin à pied que quiconque n'aurait pu le

prévoir.

— Alors ? demanda Hughes.

Montgomery plissait les yeux tout en regardant à travers la vitre.

— Je ne peux pas ordonner qu'on boucle toute la ville, mais je peux déjà dire une chose : il est temps qu'on commence à en parler.

21.

— Merci, Miranda ! lança Jazz en sortant du taxi.

La vue du terminal de bus de Port Authority l'exaltait et le terrifiait tout à la fois, mais il parvint à garder une voix nerveuse et hésitante, comme il l'avait fait lors du trajet en taxi qui le menait aux quartiers chics depuis l'endroit que Miranda appelait SoHo.

— Sois prudent, Mark, lui dit-elle. Et n'exclus pas l'idée d'appeler la police, d'accord ?

Il lui avait raconté un mensonge. Plusieurs, en réalité, empilés les uns sur les autres et arrangés de manière à maximiser sa compassion. Un père violent. Une mère toxicomane. Une goutte d'eau qui avait fait déborder le vase lorsque Papa avait « failli me casser la jambe ». Un gamin qui cherche à s'enfuir, à quitter la ville pour se réfugier à l'abri chez un ami dans le New Jersey.

En jouant à la perfection le gosse battu et terrorisé, Jazz n'avait rien espéré de plus que des instructions lui expliquant comment partir de New York. La ville était un labyrinthe déroutant de rues, de ruelles, d'avenues, de métros, de tunnels, de ponts... Il avait l'impression qu'il pourrait y errer pendant un siècle sans cesser de revenir sur ses pas, sans jamais réussir à sortir de son enceinte. Mais alors que la police le croyait à Brooklyn, il avait atteint Manhattan. À présent, il devait quitter New York avant qu'ils ne comprennent où il se trouvait réellement. Une fois qu'il aurait déserté l'immensité de ses gouffres et canyons de béton, il pourrait disparaître dans un espace presque infini. Ils pourraient barrer les ponts et arrêter les métros, mais ils ne pourraient pas bloquer chacune des routes du monde entier.

C'est pourquoi, toujours affalé contre la poubelle, il avait demandé à cette femme, qui se présenterait bientôt sous le nom de Miranda, quel était le meilleur moyen et le moins cher pour quitter la ville, et

elle lui avait indiqué un bus partant de Port Authority. Puis, après quelques instants pitoyables de plus, elle lui avait proposé de l'y accompagner en taxi.

C'était plus qu'il n'aurait pu espérer. Dans un taxi, ils ne seraient pas seuls, si bien qu'elle se sentirait en sécurité et n'aurait pas d'objection à l'accompagner. Et puis un couple dans un taxi n'attirerait pas la même attention de la part de la police et des citoyens qui recherchaient un homme célibataire.

Il y avait un petit écran de télé dans le taxi mais, fort heureusement, il diffusait des résultats sportifs lorsqu'ils montèrent. Jazz ne trouva pas comment l'éteindre, mais il coupa le son et plaça la jambe qui avait « failli être cassée » de manière à cacher l'écran aux yeux de Miranda.

Elle le déposait à présent au terminal de bus. Il la salua tandis que le taxi s'éloignait. Faute d'avoir, lors du trajet depuis le centre, trouvé comment la convaincre de l'accompagner jusqu'à son bus, il dut y aller seul.

Il n'était encore jamais venu à Port Authority et ignorait donc si les policiers qu'il voyait aller et venir représentaient les effectifs habituels ou s'ils avaient été appelés en renfort pour la « traque de Jasper Dent ». Dans tous les cas, il devait éviter à tout prix qu'ils le remarquent.

Quand tu te retrouves à fuir, t'as deux choix, lui avait expliqué Billy. Tu peux y aller à fond les ballons en espérant battre à la course ceux qui te poursuivent, ou tu peux y aller pépère en prenant bien ton temps. Histoire qu'ils commencent à se demander si c'est bien après toi qu'ils courent. Ne fais jamais ça dans la nature : une gazelle peut pas tenter la psychologie inversée sur un lion. Mais ça marche à merveille sur les humains, Jasper. Je te le garantis.

Fort heureusement, Jazz boitait moins visiblement quand il marchait lentement. Il avança sans se presser sur le trottoir, jetant des coups d'œil furtifs aux portes du terminal, étudiant la présence policière, cherchant des schémas dans leurs patrouilles. Un vendeur de snacks ambulant était garé contre le trottoir au coin et, bien que Jazz n'ait pas faim, il s'arrêta pour acheter une sorte de kebab. Les fugitifs en cavale ne s'arrêtaient pas à ce genre de stands pour un encas.

Vous voyez ? Vous voyez à quel point j'ai l'air normal, inoffensif et absolument pas en train de fuir la justice ?

Il monta nonchalamment les marches jusqu'à la rangée de portes en verre tout en se goinfrant de son kebab. Il mâchonnait à copieuses bouchées, étirant son visage au maximum. Tout ce qui pourrait

changer un tant soit peu son apparence était bon à prendre.

Personne n'approcha de lui lorsqu'il tendit la main vers la poignée de la porte et, l'instant d'après, il se retrouva à l'intérieur, pas moins inquiet pour autant. Un obstacle de franchi, mais il en restait encore beaucoup.

D'autres policiers à l'intérieur. Cette fois encore, il n'aurait su dire s'il s'agissait des effectifs habituels ou d'une patrouille renforcée. Il devait, par principe, supposer le pire.

Il courut le risque de faucher une casquette des Yankees sur un étal tout proche. Il ne voulait pas rester sur place assez longtemps pour l'acheter et permettre au vendeur de bien voir son visage. Ses talents pour le vol à l'étalage étaient rouillés, mais suffisants. Il ne baissa pas la casquette trop bas sur son visage ; ça reviendrait à hurler à pleins poumons *Venez me chercher, les poulets !* Il préféra tirer ses cheveux en arrière et les coincer sous la casquette, dont il inclina la visière bien haut. L'ensemble parut allonger son front de quelques centimètres, transformant légèrement l'apparence de son visage. En plus de cacher ses cheveux, ce qui donnait à la police un détail de moins à identifier.

Port Authority était aussi déroutant et complexe que la ville elle-même ; New York en miniature. Jazz s'était attendu à ce qu'elle ressemble à la gare routière de Lobo's Nod, mais en plus grand. Au lieu de quoi il découvrit un mini centre commercial rempli de policiers jusqu'à la gueule et sans aucun bus en vue.

À un point d'information, il se procura une poignée de brochures touristiques, un plan de la ville et des horaires de bus. Il se fondit au milieu d'un groupe de gamins en âge d'être étudiants qui riaient ensemble d'une manière que Jazz ne connaîtrait jamais. Il ne tenta même pas de les imiter mais leur emboîta le pas et enfouit le nez dans son plan, jouant l'intello paria qui avait insisté pour suivre ses camarades plus cool à New York.

Quand ses « amis » passèrent devant des toilettes pour hommes, Jazz se détacha du groupe et se faufila à l'intérieur. Son cœur faillit s'arrêter dans sa poitrine lorsqu'il aperçut une pancarte fixée au-dessus du lavabo :

DES POLICIERS EN CIVIL PATROUILLENT DANS LES TOILETTES.

Un homme se tenait devant l'un des lavabos. Jazz se figea pour la première fois depuis son évasion de l'hôpital, paralysé. *Évidemment* que la police patrouillait dans les toilettes. C'était une grande ville. Les gens faisaient tout un tas de trucs malsains dans les toilettes. À eux-mêmes ou à d'autres.

Peut-être que je peux m'en servir, se dit-il.

La pancarte proposait ensuite des numéros à appeler depuis le téléphone payant ou les téléphones internes du bâtiment. Avant que l'homme au lavabo puisse en finir et se retourner, Jazz s'enferma dans un cabinet qui sentait aussi fort que s'il abritait un clochard depuis des mois. Pour autant qu'il le sache, ça pouvait être le cas. Il en était un maintenant, d'une certaine façon. Sans foyer, sans défense, sans amis.

Arrête de t'apitoyer sur ton sort, se morigéna-t-il.

Il se mordilla la lèvre tout en parcourant les horaires des bus. À l'aide du téléphone de Mark Culpepper, il alla en ligne pour compléter les lacunes de son plan.

Oui.

Oui, ça allait marcher.

J'arrive, Maman. Billy m'a donné des indices, volontairement ou pas, et je les suis. Tiens bon. Je viens te chercher.

Il repéra le téléphone interne dès qu'il quitta les toilettes. Espérant que personne ne le remarquerait, il s'y rendit tout droit, décrocha et composa le code noté sur la pancarte des toilettes.

Quand une voix lui répondit, il expliqua – de sa plus belle voix de fausset – qu'un « méchant monsieur », dans les toilettes, l'avait « touché là où Maman m'a dit que personne doit me toucher ». Avant que la voix puisse le questionner, il lâcha le combiné et s'éloigna calmement.

Au premier téléphone payant qu'il aperçut, il recommença, avec une intonation légèrement différente, pour signaler cette fois la présence d'un homme en train de se shooter à l'héroïne dans un cabinet.

Il n'avait pas envie de générer un niveau trop suspect d'activité criminelle dans les toilettes, mais il voulait semer la confusion générale. Grâce à ses brochures et au plan du terminal sur le téléphone de Culpepper, il se dirigea vers la billetterie, avec deux détours pour passer de nouveaux appels. Les policiers de l'étage commençaient à se déplacer un peu différemment. Peut-être soupçonnaient-ils quelque chose. Ils devaient plus probablement ajuster leurs patrouilles tandis que certains s'en allaient inspecter les toilettes pour hommes qu'on leur avait signalées. Quoi qu'il en soit, leur fonctionnement s'en trouvait légèrement perturbé, et Jazz comptait bien profiter de toute aide qui se présentait, aussi infime

soit-elle.

Entre le portefeuille de Hughes et celui de Culpepper, il ne lui restait que trente dollars. L'argent liquide était précieux ; il devait l'économiser à présent. Grâce à la carte de crédit de Hughes, il acheta au distributeur quatre billets pour quatre destinations différentes. Trois d'entre eux finirent à la poubelle. Si la police surveillait l'activité des cartes de Hughes, elle n'apprendrait strictement rien, sinon qu'il se trouvait au terminal de Port Authority.

Et il n'y demeurerait pas longtemps. Son ticket restant lui donnait accès à un bus pour Albany qui partait dans cinq minutes. Jazz se mêla aux derniers passagers montant à bord et trouva un siège le plus proche possible du fond. Cette fois, il baissa sa casquette sur son visage, remonta le col du pardessus de Hughes et croisa les bras sur sa poitrine pour faire semblant de dormir.

Mais le sommeil – bien qu'il en meure d'envie – était la dernière chose qu'il avait en tête.

Tiens bon, Maman. Reste en vie. J'arrive.

22.

Ils fouillaient Brooklyn en prêtant une attention particulière aux tunnels et aux ponts, mais ça n'avait aucune importance. Billy disposait d'une arme secrète et, grâce à elle et à son nouveau look (il s'était débarrassé de ces saletés de lunettes, avait appliqué une barbe théâtrale et un postiche délibérément raté), il passa tranquillement un point de contrôle dans sa voiture de location. Il sourit à une femme du NYPD en tenue d'hiver, la regarda bien en face et lui lança : « Dieu vous bénisse, madame ! » sur un ton que l'expérience lui avait désigné comme à la fois apaisant et éminemment oubliable.

Il avait employé le même pour dire « Je vous en prie » à Wichita quand cet agent du FBI bien roulée avait franchi la porte qu'il lui tenait au supermarché. Cette salope égocentrique ne l'avait même pas remercié. Dans le cas contraire, si elle avait pris le temps de lever les yeux vers l'homme qui lui tenait la porte, un homme courtois, un gentleman, alors peut-être cette femme flic libérée, cultivée, féministe convaincue aurait-elle reconnu l'homme – *l'homme* – qu'elle pourchassait, et qui se tenait devant elle.

Mais rien de tout ça ne s'était produit. Et Billy avait pris grand soin de lui lancer « Je vous en prie ». Histoire de lui rappeler les bonnes manières, pour ce que ça changeait.

À présent, elle était morte. De la main du Chapeau, ce qui convenait très bien à Billy. Que les ordures sortent donc les poubelles. C'était approprié, presque poétique.

Ces salauds de flics se croyaient capables d'attraper Billy. Ça n'avait rien de nouveau. Ils croyaient *toujours* pouvoir attraper ce vieux Billy.

Mais ils n'avaient pas encore réussi. À part ce connard obèse de Lobo's Nod, G. William Tanner. Il s'en était bien tiré, celui-là. Mais ce n'était ni grâce à la qualité de son travail, ni grâce à des déductions

quelconques. Non, le shérif avait eu du bol, rien de plus. Et pour être honnête, Billy lui avait filé un coup de pouce. Ç'avait été stupide de tuer ces deux filles de Lobo's Nod. Stupide, mal avisé et, pour tout dire, carrément débile. Billy le savait bien. Il l'avait su tout du long, mais n'avait pourtant pas pu s'empêcher.

Il en avait eu *besoin*.

Quand le besoin de tuer le prenait et que les fantasmes et les trophées ne suffisaient pas, Billy n'était pas le genre d'homme à se le refuser. Il n'avait pas vécu, étudié, exercé son art pendant toutes ces années, ni rejoint les rangs des Corbeaux, pour rester assis chez lui avec une bière et les chaînes sportives du câble comme le premier client venu, à rêver de faire des choses à la jolie petite blonde qui vivait plus loin dans la rue.

Ah ça non. Pas Billy Dent.

Il n'était pas un homme de lubies, mais de passions. De convictions. Il savait en quoi il croyait, et ce qu'il méritait. Quand il y avait des choses à faire à la jolie petite blonde qui vivait dans sa rue, Billy Dent n'hésitait pas, *lui*.

Parce que personne d'autre ne le ferait, et qu'il ne pouvait pas vivre dans ce monde-là.

Certains de ses semblables se sentaient coupables de leurs pulsions, de leurs actions. Ces sombres crétins finissaient par prendre perpète. Ou mourir de leurs propres mains.

Billy savait qu'il était l'homme le plus important au monde. Que ses besoins étaient, par conséquent, les plus importants du monde.

Tous les hommes étaient comme lui, songeait-il. Enfin, à part peut-être les tarlouzes. Billy ne haïssait pas spécialement les hommes qui en désiraient d'autres – ils étaient tels que la nature les avait faits, exactement comme lui. Malgré tout, c'étaient des tarlouzes, et il était grotesque de les appeler autrement.

— À chaque chose le nom qui lui revient, déclara-t-il tout haut.

Janice ne répondit rien. Comme il s'y attendait.

Tous les hommes voulaient posséder, dominer. Tous possédaient des pulsions, déclenchées par un décolleté aperçu furtivement, par une cuisse hardiment dévoilée. Ils rêvaient et se complaisaient dans leurs fantasmes, mais ne passaient jamais à l'acte. Ils regardaient des films pornographiques en cachette, éprouvant une égale mesure de honte et de soulagement.

Seuls les hommes qui étaient réels, les hommes qui importaient, qui

comptaient – les hommes comme Billy – pouvaient s'élever au-dessus de la vase abjecte de la moralité et prendre les choses en main, assumer ce rôle-là. Capturer les clients et obéir à la nature.

Les hommes comme Billy étaient entiers. Ils vivaient dans un monde de créatures incomplètes, tristes et insatisfaites.

Billy roulait à travers la nuit. Sa femme se trouvait de nouveau avec lui, après toutes ces années. Tout était à sa place. Mari et femme devaient vivre ensemble, pas séparés par la distance et les tromperies.

Tout était parfait.

À un détail près.

L'heure du jugement arrivait, il le savait. L'heure d'achever tout ce qui ne l'était pas. Jasper était presque un homme. Il était largement temps de ne plus le traiter comme un gamin.

— Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant¹.

Une citation de la Bible. Billy ne croyait pas vraiment en Dieu – pas tout à fait – mais la Bible était une source de sagesse très utile. Quand quelque chose était bien écrit, il fallait le reconnaître, quelle que soit l'orientation de vos croyances, de vos prières et de vos fantasmes.

Oui. Il était temps que Jasper fasse disparaître les vestiges d'enfant en lui. Il allait faire le pas suivant vers le statut de Corbeau.

Ou en subir les conséquences.

¹. Les citations bibliques sont tirées de la traduction de Louis Segond.

23.

Et maintenant, ils avaient un chauffeur.

Hughes n'avait pas dû dormir plus de quatre heures sur ces deux derniers jours, mais il s'en moquait bien. Il avait déjà tenu plus que ça quand il se trouvait sur une enquête, quand il était en chasse, et il s'agissait là de la traque la plus importante de sa carrière. Après quelques Red Bull de plus et une nouvelle tasse de l'infâme jus de chaussette que le commissariat osait appeler café, il se sentait en pleine forme, le cerveau tournant à plein régime comme si rien n'était allé de travers.

Jasper Dent avait la corde autour du cou. Bientôt, Hughes pourrait la resserrer.

Il était seul et regardait à travers la vitre l'inspecteur Miller interroger le chauffeur de taxi pirate, qui s'était présenté après avoir vu les infos. Le petit Dent lui avait fait signe dans la rue, ou du moins était-ce ce qu'affirmait le pirate – un dénommé Khosrow Abbasi. Hughes n'y croyait pas. Dent ne connaissait pas la ville. Il n'aurait pas eu la présence d'esprit de héler la Lincoln noire banalisée d'Abbasi, pas plus que de prendre la ligne 6 du métro à Broadway-Lafayette pour rejoindre Grand Central. Abbasi avait donc dû apercevoir le gamin à un coin de rue et se garer en pensant pouvoir se faire une course rapide. Ça se produisait tout le temps. Abbasi protestait énergiquement qu'il n'avait rien fait de mal, s'inquiétant sans doute plus du sort que lui réserverait la Taxi & Limousine Commission que d'avoir transporté jusqu'à Manhattan un fugitif recherché par la police.

Hughes frappa deux fois à la fenêtre, à coups légers – le code interne du commissariat pour demander de « se magner un peu ». L'heure tournait. Ils avaient besoin des informations dont disposait

Abbasi, et tout de suite.

New York n'était pas un hors-bord ; c'était un pétrolier. Il ne pouvait pas faire demi-tour à volonté. Il fallait du temps – des heures entières – pour boucler toute la ville, bloquer certains itinéraires, et le faire efficacement. Au cours du processus, les criminels ne manquaient pas d'occasions de passer à travers les mailles du filet. En son for intérieur, Hughes savait qu'il *devait* en être ainsi ; on ne pouvait pas boucler une ville de huit millions d'habitants sur un simple caprice : il en résulterait un chaos monstrueux. Mais une partie de lui regrettait que ce soit impossible. Qu'il n'existe pas un bouton sur lequel appuyer qui fermerait les ponts et les tunnels, arrêterait les métros, paralyserait les bus et bloquerait les avions à JFK et LaGuardia au même instant.

Tu peux toujours rêver.

Une scène défila brièvement devant ses yeux : le corps de Morales sur le sol du box. Puis l'équipe du médecin légiste le chargeait sur un brancard, et sa tête roulait, son bras pendait dans le vide comme si elle se prélassait sur un matelas gonflable dans une piscine par une chaude journée d'été...

Merde. Il se pinça l'arête du nez. Ça ne lui ressemblait pas. Les victimes ne le hantaient pas comme ça. C'étaient des affaires, pas des fantômes. Depuis toutes ces années qu'il bossait à la criminelle, il avait fait très peu de cauchemars. En partie parce qu'il était doué pour considérer le meurtre comme une énigme à résoudre. Mais aussi, principalement, parce qu'il était doué dans ce qu'il faisait. Il élucidait des énigmes, point barre. Ce qui lui épargnait bien des nuits blanches.

Mais d'habitude, tu as le dessus. Et d'habitude, tu ne connais pas la victime.

On frappa un coup léger à la porte, puis un policier entra.

— Le capitaine Montgomery voulait que je vous dise : nous sommes en train d'activer le traçage du téléphone. Et nous avons un résultat pour une des cartes de crédit. Quatre billets achetés à un distributeur automatique de Port Authority.

Le besoin de sommeil recula au fin fond du cerveau de Hughes.

— Des billets pour aller où ?

L'uniforme lui tendit une sortie papier.

— Et la géolocalisation du téléphone indique qu'il se dirige vers le nord sur la 495. D'après la vitesse de déplacement, on dirait qu'il a un chauffeur.

Hughes étudia la sortie papier.

- Ou alors il a sauté dans un bus pour Albany.
- Nous avons bloqué tous les bus.
- D'accord, mais il a pu sortir avant. Il a une longueur d'avance sur nous depuis le début.

Hughes se massa les tempes. Le mal de tête qui s'était emballé à la vue du mot laissé par Billy Dent près du corps du Chapeau n'était jamais vraiment passé – il ne faisait qu'aller et venir en fonction du taux de caféine dans son organisme.

— Apportez-moi un café. Et dites au capitaine Montgomery de faire arrêter et fouiller tous les bus qui partent vers le nord. Je vais appeler moi-même la police de l'État pour qu'on se coordonne.

Le policier fit volte-face et sortit. Hughes ferma les yeux et savoura le calme de la salle d'observation pendant un unique moment prolongé.

Puis un large sourire satisfait lui fendit le visage.

Je te tiens.

TROISIÈME PARTIE

LES TUEURS À MES TROUSSES

24.

Jazz ouvrit les yeux, mais le rêve le suivit dans l'éveil.

Pose ta main là

dit la voix

comme ça

poursuit-elle

Il s'exécute.

Ses doigts se promènent sur la chair tiède et souple.

Pose ta main, comme ça.

Et ses jambes à lui... cette friction.

Si tiède.

Chaude.

comme ça

La femme se trouvait dans l'ombre et les mains qui la touchaient appartenaient à Jazz, ses propres petites mains d'enfant, qui n'avaient pas encore appris à démembrer, taillader, étrangler. Des mains innocentes, ou qui auraient dû l'être. De petites mains jeunes et douces explorant le vaste territoire qu'elle lui offrait. Cette « elle » mystérieuse qui hantait ses rêves depuis des mois, la femme dont il comprenait maintenant – à la suite d'une révélation aussi fracassante qu'un coup de tonnerre – qu'il ne pouvait s'agir que de la complice de son père, l'arme secrète et cachée de Billy : Samantha Dent.

Ma tante Sam. Ma propre tante. Je...

Oh, mon Dieu.

Il se redressa d'un bond sur son siège, pris d'un haut-le-cœur.

— Pas dans le camion ! s'écria Marta. Baisse la vitre !

Jazz chercha à tâtons, sur sa droite, le bouton qui commandait la vitre. Une bouffée d'air froid le cingla quand la vitre se baissa, et le choc retarda la régurgitation. Luttant contre la ceinture de sécurité, il pencha la tête à l'extérieur et lâcha tout, vomissant sans la moindre gêne un flot impressionnant qui s'étala le long du flanc du camion, aspergeant la peinture avant de disparaître dans la nuit encore noire.

Quand il en eut fini, il rentra péniblement la tête et se laissa aller sur le siège usé, cherchant à reprendre son souffle.

— Ça va ? demanda Marta. Y a de l'eau à tes pieds.

Les pensées de Jazz s'agitaient, comme son estomac désormais vide. La voix de Marta était familière et les odeurs qui l'entouraient lui rappelaient quelque chose, mais il résistait toujours contre les vestiges de son rêve et son corps pris de nausée luttait contre lui-même.

Effectivement, il trouva une bouteille d'eau à moitié vide à ses pieds. Il réussit à s'en emparer et à se rincer la bouche, crachant l'eau souillée par la vitre.

Il se rappela. Marta. La routière.

Comme il savait que le NYPD pouvait suivre sa trace via le GPS de son téléphone, il avait pris un risque calculé. Billy disait toujours : *Les jouets des flics, c'est comme ceux d'un p'tit bébé : ils les aiment tellement qu'il faut qu'ils jouent avec, même quand ça les avance à rien.*

Les policiers (il réussit à ne pas les appeler mentalement « ces salauds de flics », mais de justesse) ne pourraient pas s'en empêcher : puisqu'ils savaient qu'il possédait le téléphone de Hughes, ils allaient s'en servir pour suivre sa trace. Il l'avait donc laissé dans le bus en direction d'Albany, calé entre siège et paroi, puis il était descendu au premier arrêt, une « pause pipi » sur une aire d'autoroute du New Jersey. Le chauffeur s'était attardé près du bus pour fumer en sifflant du café tandis que la plupart des autres passagers se dirigeaient vers les distributeurs.

Jazz, quant à lui, s'était immédiatement rendu près des pompes à essence, où des semi-remorques massifs éructaient et sifflaient comme des dragons alignés devant un buffet. Caché parmi les ombres, il les avait observés un par un. Il savait qu'il avait une sale mine. Il ne se rappelait pas depuis combien de temps il n'avait pas dormi. Il fallait qu'il se retrouve en sécurité sur la route.

Donc, cette fois encore, les hommes étaient à exclure. Il lui fallait

une routière, et il avait eu l'agréable surprise d'en trouver une assez vite.

Le capot du semi-remorque de Marta s'ornait de flammes bleues parmi lesquelles dansait une fille verte et nue aux yeux figurés par des fentes, dont les flammes masquaient stratégiquement les parties intimes. Les mots RAS-LE-CAPOT, en écriture cursive, flottaient au-dessus d'elle. La blague, s'il y en avait une, échappait à Jazz. La chauffeuse elle-même était plus menue qu'il ne s'y attendait, ses préjugés lui ayant prédit une femme masculine et baraquée. Marta ne ressemblait pas à la séduisante créature extraterrestre qui se pavanait sur le capot de son véhicule, mais elle n'était pas davantage une caricature coiffée à la brosse, tout droit jaillie des cauchemars d'un homophobe.

Il l'avait approchée timidement quand elle était sortie des toilettes et avait à peine entrepris de débiter sa si triste histoire – agressions sexuelles répétées de son beau-père, mère toxico prostituée à temps partiel – qu'elle secouait la tête et l'invitait sur le siège du passager.

— Les détails, ça me déprime. Je te demande juste de ne pas être malade dans le camion, d'accord ?

À présent que Jazz se rinçait la bouche, elle lui jeta un coup d'œil.

— Ça va ? répéta-t-elle.

— Je crois que oui.

— Au prochain arrêt, tu nettoies mon camion au tuyau d'arrosage, ordonna-t-elle d'une intonation qui n'était pas sans douceur.

— Bien sûr.

Le soleil pointait au-dessus des collines et de la cime des arbres. Le NYPD, qui se fiait au signal du GPS de Hughes, croyait qu'il se dirigeait vers le nord. Mais Jazz, grâce à Marta, descendait vers le sud. Le sud-ouest, même. L'itinéraire de Marta ne le conduirait pas exactement où il devait se rendre, mais l'en rapprocherait assez. Comment parcourrait-il le reste du trajet ?

Il improviserait. Ça avait marché jusqu'ici.

Il savait où il allait, cependant. C'était crucial.

Il s'était décidé lors de l'heure passée dans le bus.

Où se rendrait Billy une fois qu'il aurait quitté New York ? Le monde entier s'ouvrait devant son père.

Je me ferai un plaisir de te l'expliquer quand le moment viendra. Dans des circonstances moins... contraignantes.

C'était ce qu'avait lancé Billy avant de quitter le box 83F. Donc, il voulait revoir Jazz. Pour tout lui expliquer. Par conséquent, il laisserait des indices. Une carte, rédigée dans un langage que seul Jazz pourrait comprendre.

En attendant, pense à Caligula. Pense à Gilles de Rais.

Caligula et Gilles de Rais. Deux meurtriers des temps anciens.

T'en sais plus que tu le crois.

Flatteur, mais inutile. La partie sur Caligula et de Rais suggérait que Billy faisait allusion au début de quelque chose. *T'as les premiers éléments, fils. Je te l'ai dit à Wammaket. Je t'ai dit où tout avait commencé. La genèse. « Puis Caïn s'éloigna de la face de l'Éternel. »*

Et Jazz avait compris. Quand le bus s'était arrêté peu de temps après, il avait abandonné le téléphone de Hughes et cherché un camion qui se dirigeait vers le sud.

Le sud.

La maison.

Puis Caïn s'éloigna de la face de l'Éternel.

Puis Caïn s'éloigna de la face de l'Éternel, se rappela Jazz, et habita dans la terre de Nod.

La terre de Nod.

Billy retournait à Lobo's Nod.

25.

Connie ouvrit les yeux à la lumière d'un nouveau jour, tandis que le soleil s'engouffrait par la fenêtre de sa chambre d'hôpital aux stores levés. Mais elle ne pouvait accueillir la journée ni avec espoir ni avec un sourire. Elle avait demandé à son père de la réveiller s'il y avait des nouvelles de Jazz pendant la nuit, et le fait qu'elle ait dormi huit heures signifiait qu'il n'en était rien.

C'est peut-être une bonne chose, se dit-elle. Ça signifie peut-être qu'il est sain et sauf.

Cependant, même l'optimisme naturel de Connie ne pouvait venir à bout des remparts de peur qui s'étaient dressés autour de Jazz. Il était blessé, en cavale, avec tous les flics de New York à ses trousses. S'il n'y avait pas de nouvelles, il était sans doute...

Non. Non.

Son père se tenait près de la porte de sa chambre, tapi dans le coin, et murmurait dans son téléphone portable. Il s'efforçait de ne pas la réveiller. Connie sourit, et la douleur que fit naître ce sourire lui rappela le long chemin vers la guérison qui l'attendait.

— Papa ?

Son père lui lança un coup d'œil.

— Elle est réveillée. Oui, je vais lui dire. Je t'aime aussi. (Il glissa le téléphone dans sa poche, vint à son chevet et lui prit la main.) Maman t'embrasse.

Sa mère devait être en train de s'occuper de Whiz. Le retirer de l'école pour l'amener à New York serait un casse-tête dont aucun d'entre eux n'avait besoin.

— Je parie que tu as dû demander à quelqu'un de la ligoter pour

l'empêcher de sauter dans le premier avion pour venir ici.

— Tu y es presque. Comment tu te sens ? Tu veux que j'appelle l'infirmière...

— Non. Non, ça va. (Elle grimaça lorsqu'elle se mit en position assise, démentant aussitôt sa réponse. Mais la douleur, quoique considérable, n'était pas insoutenable.) Est-ce qu'il y a du...

L'expression songeuse de son père lui apprit tout ce qu'il y avait à savoir, mais elle insista malgré tout. Il lui répéta ce qu'il avait appris aux infos : la police pensait que Billy Dent avait fui la ville. Le FBI l'avait une fois de plus placé en tête de sa célèbre liste des criminels les plus recherchés. Il était considéré comme armé et dangereux ; il y avait un numéro national à appeler pour toute information à son sujet, et les bulletins d'infos soulignaient que, si quiconque le voyait, il ne fallait surtout pas l'approcher.

Quant à Jazz, on faisait circuler des photos de lui aussi. Il était considéré comme « potentiellement armé et dangereux » mais aussi « blessé et effrayé ». Là encore, personne ne devait l'approcher.

Connie ne voulait rien tant que l'approcher. Le serrer contre elle, devenir le roc qu'elle savait pouvoir être pour lui. Elle se repassait en boucle leur dernière conversation. Elle lui avait lancé un ultimatum, ce qui était d'une bêtise sans nom dans cette situation. Jazz n'avait pas les idées claires. En menaçant de mettre fin à leur relation, elle espérait le bousculer pour le ramener à la réalité, lui faire comprendre les dangers de sa trajectoire actuelle. Au lieu de quoi elle l'avait poussé à se réfugier dans cette cachette obscure et solitaire où il vivait lorsqu'elle l'avait rencontré. Il s'était complètement retiré. Complètement éteint.

Il croyait toujours savoir ce qui était le mieux. Il en était persuadé au point de risquer sa vie encore et encore, avec l'assurance suprême que la conclusion des événements lui donnerait raison.

Elle essuya ses larmes du poing. Son père approcha une chaise et posa doucement la main sur son bras, évitant les bleus et les entailles exposées.

— Tu as vraiment mal ? Je peux appeler l'infirmière et lui demander des analgésiques.

— Non. Non, ce n'est pas ça.

Comment pouvait-elle le lui expliquer ? Ce n'était pas simplement le fait qu'il déteste et craigne Jazz. Même s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, d'un garçon noir tranquille, timide, respectable, son père ne comprendrait toujours pas. Il affirmerait qu'aucun garçon de son âge

ne méritait qu'on pleure pour lui. Que le véritable amour ne commençait pas au lycée. *Quand j'avais ton âge, répétait-il souvent, j'ignorais ce que je voulais et ce dont j'avais besoin. Tu sais pourquoi ? Parce que je ne savais pas encore qui j'étais. Si j'avais rencontré ta mère à dix-sept ans, je ne lui aurais même pas adressé la parole.*

En général, à ce stade, sa mère intervenait : *Ne te flatte pas trop, chéri. Je ne t'aurais pas accordé un regard si on avait été seuls sur une île déserte.*

— Quand est-ce que je pourrai sortir d'ici ? demanda Connie.

Un sentiment d'urgence puissant, dévorant, montait du même endroit que ses larmes. Il fallait qu'elle sorte de ce lit d'hôpital, de l'hôpital lui-même. Il fallait qu'elle agisse. Le reste du monde pourchassait Jazz et Billy. Connie connaissait Jazz mieux que quiconque – elle aurait dû se trouver avec lui. En béquilles ou en fauteuil roulant si nécessaire, mais elle savait qu'elle pouvait l'aider. Oui, Billy l'avait tourmentée, terrorisée, mais elle allait le traquer à présent, si elle y parvenait. Si ça pouvait mettre fin à la torture de Jazz, c'était ce qu'elle ferait. Billy lui fichait une trouille monstre, mais elle l'affronterait bien volontiers une nouvelle fois.

Si je le tue, avait dit Jazz, d'un ton bien trop calme, il est mort.

Il faut que je fasse quelque chose.

— Je veux rentrer, déclara-t-elle.

— Quoi ?

Elle gratifia son père de son regard le plus perçant ; elle l'avait pratiqué des mois dans un miroir, s'entraînant à fixer quelqu'un bien en face sans ciller pendant plusieurs minutes d'affilée. C'était extrêmement perturbant, et elle le savait : Jazz s'en était déjà servi sur elle par le passé.

— Rentrer, dit-elle. Chez nous. Aujourd'hui.

L'idée lui était venue en même temps que cette révélation : Jazz retournait forcément à Lobo's Nod. Il n'avait pas d'autre choix. C'était sa seule stratégie. Il connaissait la ville et pourrait se rendre au Refuge, sa tanière délabrée dans les bois, pour s'y remettre et y établir des plans. Il s'y sentirait en sécurité. À l'abri d'un bâtiment qu'il avait lui-même conçu, il pourrait tout reprendre à zéro et trouver un moyen d'organiser une mission de sauvetage pour sa mère.

Seule Connie connaissait l'existence du Refuge. Même Howie n'était pas au courant.

— Ma chérie... (Son père affichait l'expression qu'il prenait quand il

s'apprêtait à lui dire que quelque chose était « difficilement applicable » ou un « caprice ».) Ma grande, il te faut encore un peu de temps avant qu'on ne puisse prendre l'avion. Tu ne peux pas...

— Je ne cours aucun danger. C'est le docteur Cullins qui l'a dit. J'ai quelques os cassés. Une ou deux fractures n'ont jamais empêché quiconque de prendre l'avion. Je peux me servir de béquilles. Je vais m'en sortir.

Il secoua la tête, et elle comprit que la volée d'excuses et de réfutations allait s'intensifier ; c'était un jeu qu'elle connaissait trop bien, puisqu'elle vivait chez son père. Mais avant qu'il ait pu parler, le téléphone portable de Connie sonna.

IDT INDISPONIBLE, afficha l'écran.

Jazz, songea Connie, qui ouvrit le téléphone d'un grand geste.

— Bonjour, Conscience, déclara la voix déguisée.

Elle regarda fixement son père, incapable de comprendre pourquoi il affichait une expression confuse et irritée, mais pas stupéfaite, puis elle se rappela : bien sûr, il n'entendait pas son interlocuteur – ou interlocutrice. Il était contrarié que Connie ait répondu au téléphone au beau milieu de leur conversation. S'il savait...

Il fallait qu'il sache.

Appelle la police, articula-t-elle en silence.

— Conscience ? demanda la voix. (Connie crut y déceler une nuance de perplexité, sans en être bien sûre.) Tu es abattue au point de ne plus pouvoir parler ?

— Je suis là, répondit-elle, avant d'activer le mode silence. Papa, va chercher la police. (Alors qu'il haussait les sourcils sans bouger d'un pouce, elle gronda :) Vas-y ! Papa, je suis sérieuse !

Il hésita, comme s'il refusait de la croire, puis se releva d'un bond et franchit la porte à toute allure.

La voix n'avait pas cessé de parler pendant tout ce temps, mais Connie n'en avait entendu que des bribes. *Il faut que je fasse durer l'appel pour que la police puisse le localiser*. Elle désactiva le mode silence du téléphone et interrompit brusquement :

— Pourquoi vous transformez votre voix ? demanda-t-elle. Je sais déjà qui vous êtes. Soit Billy, soit Samantha.

La voix garda le silence un moment. Puis :

— Tu es une fille très intelligente, Connie. Et chanceuse, aussi, d'avoir survécu à tes... épreuves récentes. Quand tu t'es laissée tomber de l'échelle de secours, tu pensais que tu allais survivre, ou c'est simplement que tu voulais tellement t'enfuir que tu préférerais même te tuer en sautant ?

— Quelle différence ? Ça a marché.

— Il y a un monde entre les deux. (Malgré l'inflexion neutre du filtre métallique, elle perçut une nuance de désapprobation.) Si c'est la première option, tu es optimiste. Pleine d'espoir. Si c'est l'autre, tu as simplement baissé les bras face à l'inévitable.

Fais durer la conversation. Fais-la durer. Papa, où es-tu ?

— Pourquoi vous n'éteignez pas cette saleté de filtre ? Je veux savoir si je parle à Billy ou à Sam. Vous l'avez senti quand je vous ai balancé un coup de pied dans les burnes, ou c'est simplement Billy qui vous l'a raconté après ?

— La bravade perd un certain degré de plausibilité quand elle provient de quelqu'un qui, tout récemment, suppliait qu'on lui laisse la vie sauve.

— Je suis prête pour le deuxième round, répondit Connie avec une bravoure qui l'étonna elle-même.

Elle ne voulait plus jamais revoir Billy ni sa folle de sœur, sinon sur la table d'une morgue.

— Je me doute bien que tu penses l'être, mais tu as un temps de retard, Connie. Ce jeu-là est terminé.

— Dommage. Je commençais juste à prendre mes marques.

Papa ! Allez !

— Tous les jeux ont une fin, Connie. Le Chapeau et le Chien ont conclu leurs affaires à New York. Et toi aussi. Tout comme Jasper. Il est temps que tout le monde rentre à la maison, tu ne crois pas ?

— Pour que vous puissiez m'utiliser comme otage ? Pas question.

Ce rire métallique et sonore. Il lui donnait déjà mal à la tête auparavant, et ça n'allait pas en s'arrangeant.

— Fini de jouer les otages, Connie. Tu as rempli ton rôle. Tu cesseras bientôt d'être utile. On sacrifie toujours les pions avant la fin de la partie. La prochaine fois qu'on se verra, tu entendras ton dernier cri, tu verseras tes dernières larmes, tu contempleras tes dernières

images. Tu pousseras ton dernier soupir.

Connie frissonna et ferma les yeux, s'appuyant de nouveau contre l'oreiller. L'espace d'un instant, elle s'était de nouveau retrouvée dans cet horrible petit appartement, attachée à cette chaise, avec Billy Dent qui se dressait au-dessus d'elle. Ce n'étaient pas des menaces en l'air, elle le savait bien. Billy lui avait entaillé le cou et aurait fait bien pire s'il n'était pas parti secourir Jazz. Elle était déjà passée à deux doigts de la mort, et seule la chance l'avait sauvée.

— Si je n'ai plus d'importance, s'entendit-elle déclarer, alors pourquoi vous prenez la peine de m'appeler ?

Voilà. C'était formulé à présent.

— Parce que je te trouve intéressante, Connie. Je dois avouer une certaine faiblesse vis-à-vis de toi. Tu me fascines : nouvelle venue, étrangère, noire par-dessus le marché, qui parvient à s'infiltrer dans les cercles les plus populaires d'une ville comme Lobo's Nod. Qui sort avec le paria local tout en maintenant son statut au sein de sa clique.

— Vous avez besoin de cours d'interactions sociales ?

— Quand tu mourras, Connie, ce sera moche. Je te le promets. Et je te promets aussi que je serai un peu triste à ce moment-là. Mais juste un peu. Au revoir, Conscience.

Elle se redressa d'un coup dans son lit, sifflant sous l'effet de la douleur.

— Non ! Attendez ! Ne partez pas !

Mais la ligne était déjà coupée.

Ce fut le moment que choisit son père – ce moment inutile – pour franchir la porte, essoufflé, avec l'inspecteur Hughes sur ses talons.

26.

Howie ouvrit les yeux sur le splendide spectacle familial de la délicieuse Uma Thurman baissant un regard coquin vers lui depuis son plafond. C'était un collage tout personnel de Mlle Thurman, bricolé à partir de photos trouvées en ligne, qui recouvrait la majeure partie de l'espace au-dessus de son lit.

Uma était grande. Howie, lui-même de format basketteur, adorait les femmes grandes. Surtout celles dont on trouvait beaucoup de photos sur le Net. Surtout celles qui, au nom de leur art, s'étaient dévêtues dans une demi-douzaine de films.

Howie aimait les femmes qui donnaient tout pour leur art. C'était certes dérisoire, mais ça le rendait heureux.

Sa tête le lançait lorsqu'il sortit du lit ses jambes à la longueur grotesque. L'effet des analgésiques commençait à se dissiper, tout comme la belle dose de lidocaïne que le docteur Mogelof lui avait injectée dans le cuir chevelu. Il aurait une cicatrice, il en était sûr, peut-être même plusieurs. Pour accompagner celle qui lui décorait l'abdomen depuis que l'Impressionniste l'avait ouvert quelques mois plus tôt.

Peut-être que sa mère avait raison. Peut-être que traîner avec « le fils Dent » finirait par le tuer.

Et puis zut. Tout le monde clamsait un jour ou l'autre, non ?

Mais pour l'heure, il lui restait un service parmi une longue série qu'il devait rendre à Jazz. Howie s'enveloppa dans une robe de chambre trop grande et se glissa dans le couloir. Il appela ses parents à la cantonade – au cas où – et ne reçut aucune réponse. Parfait. Il était seul à la maison.

Le lit de ses parents était défait lorsqu'il se glissa dans leur chambre.

Il visita en premier leur salle de bains attenante. L'armoire à pharmacie – dans quel autre endroit chercher des médicaments ? –, mais en dehors du Xanax de sa mère – la boîte économique grand format – et des médocs pour la tension de son père, il ne trouva rien. Il farfouilla dans le meuble situé sous le lavabo, feignant d'ignorer les boîtes de tampons et de serviettes hygiéniques, sans grand succès. *Nom de Zeus, mais de combien de ces trucs une femme a-t-elle besoin ? Elle a carrément un rayon d'hygiène féminine rien qu'à elle là-dedans.*

Il trouva de vieux médicaments pour le rhume et une demi-bouteille de sirop contre la toux, mais pas ce que cherchait Jazz.

Je vais avoir besoin de quelques trucs, avait dit Jazz la veille.

Évidemment. Tu as toujours besoin de quelque chose.

Des analgésiques, ce serait bien...

J'en ai. À la pelle. Le docteur Mogelof s'est montrée très généreuse avec mon ordonnance. Elle sous-estime mes capacités viriles à occulter une douleur qui tuerait de simples mortels.

Mais ce dont j'ai vraiment besoin, c'est d'antibiotiques.

Et je suis censé m'en procurer comment ? Mon dealer du coin n'a que du crystal meth et du crack.

Ne fais pas l'andouille. Ta mère stocke des réserves de médicaments, tu le sais aussi bien que moi. Elle le faisait déjà quand on était gosses, « au cas où ». Je suis prêt à parier qu'elle a de la pénicilline ou du Zithromax rangé quelque part. Et je vais en avoir besoin, sinon ma jambe va exploser comme une saucisse au micro-ondes.

Avec cette image répugnante bien incrustée dans sa psyché, Howie entreprit de farfouiller dans les recoins les plus sombres du meuble, les plus encombrés de toiles d'araignées. Il trouva une vieille plaquette de médicaments contre les allergies ainsi que plusieurs tubes en carton provenant de rouleaux de papier toilette, mais rien d'autre.

Génial.

Cela dit, Jazz avait raison. Pour ce qui était de déchiffrer les gens, de se rappeler les choses et de tirer des conclusions de ces deux groupes de données, Jazz n'avait quasiment pas son pareil. En classe, il devinait quand les interrogations surprises allaient tomber rien qu'en constatant la veille la mine fatiguée d'un prof. Il savait comment éviter de se faire prendre dans les couloirs après la sonnerie. Et il savait que la mère de Howie nourrissait la crainte obsessionnelle qu'une urgence médicale frappe l'anomalie génétique qui lui servait de fils, si bien qu'elle persuadait souvent les médecins de lui prescrire

une ou deux ordonnances de plus par-ci par-là.

Mais où rangeait-elle tout ça ?

Malgré sa répugnance, Howie comprit qu'il allait devoir s'aventurer dans les profondeurs obscures et innommables des tables de chevet de ses parents.

— Bienvenue dans l'ancre du dragon, marmonna-t-il tout en retournant dans la chambre.

Comme le côté du lit qui revenait à son père était le plus proche, Howie inspecta à la hâte le fouillis qui encombrait le dessus du meuble – roman policier, revue sportive, chargeur d'iPhone – puis plongea dans les tiroirs eux-mêmes.

À son immense et tenace déception, il découvrit un tube de lubrifiant à moitié vidé. Il s'efforça de ne pas imaginer combien de séances d'ébats parentaux représentait la dose. Il farfouilla à tâtons, ne découvrit que des cartes de visite oubliées, quelques romans poche supplémentaires, ainsi que plusieurs doses de sérum physiologique.

La table de chevet de sa mère était propre et rangée, avec une pile de magazines alignés contre les bords perpendiculaires de la surface. Son réveil était posé à un parfait angle droit par rapport à la pile, placé précisément dans le cône de lumière projeté par sa liseuse. Il fallait sérieusement qu'elle se décoince.

Lorsqu'il explora l'intérieur, il poussa un grognement en apercevant une plaquette de pilules contraceptives. *Allez ! gronda-t-il mentalement à l'univers. Arrête de me jeter ces trucs à la figure ! Les parents ne devraient pas faire ces choses-là. Surtout quand j'en suis moi-même privé.*

Un nouveau tube de lubrifiant, celui-ci d'un violet vif, ce qui était curieusement encore pire. Mais en dessous d'un exemplaire d'un magazine sportif féminin, il toucha le jackpot : un plateau soigneusement rangé (évidemment) qui présentait une gamme de flacons ambrés, tous prescrits au nom de Howie. Avec un sourire, il entreprit de les passer en revue.

27.

Erickson montait la garde par intermittence devant la chambre d'hôpital de Clara Dent depuis l'admission de la vieille dame. En s'installant à Lobo's Nod en octobre dernier, il n'aurait jamais imaginé se retrouver impliqué dans les histoires insensées de la famille Dent. « Tout ça est fini depuis des années », avait-il affirmé, très sûr de lui, à sa famille ainsi qu'à ses amis. Lobo's Nod était redevenu un petit bled paisible comme tant d'autres dans un petit comté paisible, avec l'avantage d'un shérif génial pour l'instruire, un shérif qui, selon toute probabilité, partirait en retraite dans quelques années. L'endroit idéal, pour un type comme Erickson, où passer deux ou trois ans à se former auprès du patron tout en l'impressionnant. Et ensuite, quand le boss se retirerait, eh bien, qui sait ? Shérif Erickson ? Pourquoi pas ? Shérif d'un petit bled paisible dans un petit comté paisible.

Ha ! Il n'avait signé à Lobo's Nod que depuis quelques jours quand il avait vu le cadavre d'une jeune fille nue dans un champ, les doigts tranchés. Il avait surpris Jasper Dent à rôder autour de la morgue, lui avait passé *deux fois* les menottes, s'était retrouvé suspecté d'être un tueur en série, puis embarqué dans la traque du véritable tueur... Si Lobo's Nod était paisible, c'était la paix toute relative du sommeil d'un bébé pris de coliques.

Et voilà maintenant qu'il surveillait la mère du tueur en série le plus célèbre au monde. Les coups ne cessaient de pleuvoir, comme le répétait souvent sa propre mère.

La corvée de garde n'était pas si terrible, en toute franchise. Simplement assommante. Il déchargea le garde précédent, signala par radio qu'il se trouvait sur les lieux, puis commença les huit heures qu'il passerait assis à jouer sur son téléphone. On lui apportait les repas et, quand il devait aller pisser, un agent de sécurité de l'hôpital le remplaçait cinq minutes.

G. William croyait-il *vraiment* que Billy Dent tenterait de contacter sa mère ? Malgré l'immense respect qu'Erickson lui portait, il lui semblait dans ce cas précis que le shérif se fourrait le doigt dans l'œil jusqu'à l'os. Être cinglé, c'était une chose, mais se rendre dans l'hôpital de la ville où tout le monde connaît votre visage relevait de la bêtise pure et simple.

Il venait de s'installer pour sa dernière garde quand une infirmière passa comme à son habitude vérifier les fonctions vitales de la vieille dame. Ils le faisaient toutes les deux ou trois heures. D'après les bribes d'informations qu'Erickson avait grappillées, Mme Dent se trouvait dans un « coma léger » après avoir souffert d'une crise cardiaque mineure et d'une commotion sévère. Séparément, l'une comme l'autre auraient suffi à la clouer au lit quelque temps mais, après les avoir enchaînées de la sorte, elle ne se réveillerait sans doute pas avant un bon moment. Les médecins semblaient quasiment sûrs qu'elle s'en remettrait ; simplement, ils ne savaient pas quand.

L'infirmière sourit à Erickson. Il la salua en touchant son chapeau et lui lança « Soir, m'dame », comme un héros de western. Il vit son sourire s'élargir en réponse.

— Je croyais que vous étiez adjoint du shérif, le taquina-t-elle, mais vous parlez plutôt comme un marshal.

Elle était jeune – autour de vingt-cinq ans peut-être, un peu plus jeune qu'Erickson – et jolie malgré sa blouse informe. Cheveux noirs lustrés, yeux vert pâle qui rappelaient des bonbons acidulés à la pomme verte. De la meilleure façon possible et la plus sexy, bien entendu. Erickson admira furtivement son balancement de hanches et le mouvement de ses fesses lorsqu'elle entra dans la chambre de Mme Dent.

Si la vie était un film, Erickson comprit que ce serait le moment où il se retournerait vers le couloir et soudain – surprise ! – Billy Dent se tiendrait là, plus imposant que jamais et toujours aussi cinglé.

Mais la vie n'en était pas un, et seuls deux ou trois médecins se trouvaient dans le couloir.

Quand l'infirmière ressortit, Erickson lui adressa un sourire. Il envisagea de toucher de nouveau son chapeau, mais songea que ça semblerait répétitif.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il plutôt.

L'infirmière regarda autour d'elle.

— Je ne suis vraiment pas censée vous le dire. Mais... (Elle se mordit la lèvre d'une manière tout à fait charmante.) Elle est stable.

Sa tension n'est pas mauvaise. À peu près aussi bonne qu'on pourrait s'y attendre. À son arrivée, elle respirait seule, ce qui est positif. Et je la surveille depuis la salle des infirmières. Les médecins en sauront davantage un peu plus tard.

— J'imagine que ce sont les meilleures nouvelles auxquelles on puisse s'attendre, hein ?

Avec un hochement de tête, l'infirmière s'éloigna, non sans avoir gratifié Erickson d'un sourire décidément délicieux. Il en savoura l'éclat pendant quelques minutes, calculant ses chances et méditant une manœuvre raisonnable pour enchaîner. Très vite, sa curiosité prit le dessus. Il surveillait cette femme depuis des jours, et n'avait même pas la moindre idée de son apparence. Il se leva et s'étira. Comme il n'y avait personne en vue, il ouvrit la porte et passa la tête. Un petit coup d'œil ne ferait de mal à personne.

Depuis son emplacement, il distinguait à peine sa silhouette sur le lit. Les lumières étaient éteintes, à l'exception d'un faible néon fixé au-dessus d'elle. Des tuyaux, des câbles et des fils la reliaient à des machines et des pieds à perfusion disposés autour d'elle. C'était comme observer une voiture au garage, reliée à tout un tas d'appareils de surveillance. Le moniteur cardiaque émettait des bips réguliers, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme superficiel mais stable.

Si je me retrouve un jour aussi vieux et en si mauvais état, songea Erickson, j'espère qu'on me débranchera.

Environ une demi-heure plus tard, une deuxième infirmière passa. Celle-ci était plus âgée, la quarantaine, avec les cheveux tirés en chignon sévère et de grosses lunettes rouge vif dont il n'arrivait pas à détourner le regard. Plutôt séduisante, mais Erickson ne s'intéressait pas aux cougars. Malgré tout, il l'arrêta avant qu'elle puisse entrer – pas pour discuter, simplement pour lui apprendre que Mme Dent avait déjà été contrôlée une demi-heure plus tôt.

— Une minette jeune et jolie ? (L'infirmière leva les yeux au ciel quand Erickson confirma.) Bon Dieu, ces filles à peine sorties de l'école... Elle s'est trompée de solution. (Elle leva une poche à perfusion.) Peut-être qu'un jour, elle apprendra la différence entre zéro virgule cinq et cinq pour cent.

Erickson eut envie de se précipiter à la rescousse de la jeune infirmière, mais il n'avait rien à dire en réalité. Il haussa les épaules et

la laissa passer.

Dans la chambre d'hôpital, l'infirmière hésita un moment sur le pas de la porte, attendant de voir si l'adjoint regardait à l'intérieur. Elle ne lui accorda que quelques secondes. Ce serait idiot d'attendre davantage.

Elle laissa tomber la poche à perfusion dans la poubelle, s'approcha du lit et baissa les yeux vers la patiente. Elle avait toujours été décharnée et ratatinée mais, dans ce lit d'hôpital, elle ressemblait à un cadavre qui n'aurait pas compris qu'il était temps d'arrêter de respirer.

— Salut, Maman, chuchota l'infirmière.

Elle n'attendait pas de réponse et, de fait, n'en reçut aucune.

— Au revoir, Maman, ajouta-t-elle, avant de tirer une seringue de sa poche.

Elle en vida le contenu dans la perfusion à travers l'orifice, glissa la seringue dans le conteneur dédié, et quitta la chambre sans prendre la peine de parler au shérif adjoint ni de lui accorder un regard.

28.

Ils s'arrêtèrent quelque part dans le sud-ouest de la Pennsylvanie afin d'y refaire le plein, pour le véhicule autant que pour eux-mêmes. Jazz puisa dans le portefeuille de Hughes pour inviter Marta à déjeuner – c'était la moindre des choses, même si ça réduisait ses fonds au niveau désespérément bas d'un billet de vingt dollars et deux de un. Il ne pouvait pas courir le risque d'utiliser les cartes bancaires de Culpepper et de Hughes ; elles devaient être surveillées et révéleraient où il se trouvait. Il se maudit de ne pas avoir tiré le maximum d'argent possible à New York. Le bar où il avait rencontré Culpepper comportait un distributeur. Puisque le NYPD ignorait encore ce qui était arrivé à Culpepper, ça aurait mérité qu'il coure le risque. Quel crétin. Une vraie erreur d'amateur.

Il n'y avait pas la télé dans le snack minuscule où ils s'étaient arrêtés. Un de ces petits miracles qui rendaient la vie un tantinet plus facile. Il espérait que la chance continuerait à lui sourire.

Tandis que Marta se rendait aux toilettes, il nettoya les traces de vomi du camion au tuyau d'arrosage, comme promis. Ce n'était pas la tâche la plus agréable du monde, mais elle possédait l'avantage d'être répétitive et de ne nécessiter aucune réflexion, ce qui lui permit de laisser vagabonder ses pensées.

Il en revenait constamment à l'acte de naissance.

Howie le lui avait envoyé par texto avant sa fuite de l'hôpital, et il l'avait consulté plusieurs fois avant de laisser son téléphone sur Mark Culpepper dans les toilettes du bar. Il lui semblait authentique. Il devait forcément l'être, non ? Pourquoi quiconque irait-il enterrer un faux acte de naissance dans son jardin ?

Ce *quiconque* était Billy, bien sûr. La seule personne qui aurait pu le faire, qui l'aurait fait. Après la fuite de sa mère, Billy l'avait reléguée à

la fosse aux souvenirs, ratissant la maison en quête de tout ce qui pourrait la lui rappeler : vêtements, livres, revues, photos, la boîte de tampons sous le lavabo, absolument tout. Jazz était rentré de l'école un jour, et sa mère avait simplement *disparu*. Effacée de chez les Dent. Il avait eu beau questionner Billy, le supplier, l'implorer, le harceler, Billy avait refusé de parler d'elle, et Jazz avait bientôt fini par imiter son père, prétendant qu'elle n'avait jamais existé. Sans la photo d'elle qu'il avait, par chance, dans son sac à dos ce jour-là, il aurait pu en venir à le croire, qu'il n'était né d'aucune femme, qu'il avait jailli déjà formé de la tête enfiévrée de Billy tel un Athéna prépubère de sexe masculin.

Billy avait dû enterrer en même temps l'acte de naissance, le corbeau en plastique et les photos. Pourquoi donc ? Pourquoi ne pas les détruire carrément ?

Au tout début, Jazz avait été hanté par l'acte de naissance. Obsédé, ou plutôt possédé, par l'idée que Billy n'était peut-être pas son père. Il avait réfléchi aux innombrables possibilités de son ascendance. Si Billy n'était pas son père, alors de qui s'agissait-il ? L'une des victimes de Billy ? Un petit ami de sa mère ou une aventure d'un soir ?

Plus il pensait à cet acte de naissance, plus il comprenait que, malgré toutes les éventualités sur lesquelles il ouvrait, une seule importait réellement. Il savait précisément ce que signifiait cet acte de naissance.

— Ça m'a l'air bien, dit Marta qui arrivait derrière lui. Tu es prêt ?

Jazz coupa le tuyau et contempla son ouvrage. Le semi-remorque de Marta brillait, vierge de toute trace de vomi.

— Ouais. Allons-y.

D'après les calculs de Jazz, il leur faudrait moins de quinze heures pour rouler tout droit de cette aire d'autoroute du New Jersey jusqu'à Lobo's Nod. Marta était visiblement accro à une certaine marque de boisson énergétique qui s'achetait en bouteilles minuscules. Elle les descendait avec une avidité et une régularité qui poussaient Jazz à s'inquiéter pour son cœur. Malgré tout, même Marta ne pouvait pas faire le trajet d'une traite jusqu'à Lobo's Nod.

Son itinéraire, pour autant qu'il puisse en juger, le conduirait à deux ou trois heures de Lobo's Nod, en empruntant la I-40. Il ne lui demanderait pas de l'emmener jusqu'à la petite ville ; il ne pouvait pas. C'était déjà bien assez dangereux de lui avoir montré son visage.

Il ne pouvait pas risquer en plus qu'elle se rappelle le nom du seul endroit au monde irrémédiablement associé à la famille Dent. Il s'imaginait déjà l'interrogatoire : *Le gamin que j'ai pris en stop ? Ouais, sans doute qu'il ressemblait un peu à ce Jasper Dent. Je l'ai laissé dans un bled qui s'appelait Lobo's Nod.* Et boum. La police, le FBI, la presse, tous sauraient instantanément tout ce qu'ils devaient savoir.

Près de la frontière du Kentucky, Marta atteignit enfin sa limite. À moins qu'elle ne soit tombée à court de boissons énergétiques. Toujours est-il qu'elle se gara sur le bord de l'autoroute et annonça qu'il lui fallait quelques heures de sommeil. Elle se glissa sur la couchette située derrière le siège et s'y pelotonna, non sans avoir montré à Jazz le pistolet qu'elle gardait sous son oreiller.

— Tu m'as l'air d'un brave gosse et j'ai horreur de devoir faire ça, mais si tu tentes quoi que ce soit, il vaut mieux que tu saches que je suis un as de la gâchette.

Jazz s'était contenté de hocher la tête. Le flingue ne lui faisait pas peur. Prendre l'arme d'une femme endormie ou somnolente était un jeu d'enfant. Comme il n'avait, de toute manière, aucune intention de lui faire de mal, la question ne se posait pas. Il se blottit sur le siège du passager, tremblant presque d'excitation et d'agacement. Pourquoi n'avait-elle pas acheté plus de boissons énergétiques quand ils s'étaient arrêtés ? Pourquoi avait-il fallu qu'ils s'arrêtent ? Il était fugitif. Par définition, il était en cavale. « En cavale » ne comprenait pas d'arrêts sur l'autoroute, à attendre qu'un policier du Kentucky, guidé par un zèle regrettable, décide de jeter un coup d'œil dans la cabine du gros semi-remorque garé sur la bande d'arrêt d'urgence. Qu'il regarde par la vitre et... tiens, c'est ce gosse de la télé !

Alors Jasper n'aurait plus d'autre choix que de reprendre la fuite. Et il savait maintenant que Marta possédait une arme. Il lui serait difficile de ne pas chercher à la lui prendre s'il se retrouvait coincé.

Je ne laisserai pas les choses arriver jusque-là.

C'est déjà le cas, observa Billy. T'as étranglé Hugues. T'as assommé cette femme flic. Et tabassé un homme ivre dans des toilettes. Ça te va bien, la violence.

Les circonstances l'exigeaient.

La vie n'est faite que de ce genre de circonstances, Jasper.

Tais-toi.

Il ne pouvait pas s'empêcher de se rappeler ce que Billy lui avait dit à Wammaket. *Tu veux savoir la différence entre le bien et le mal, Jasper ?* Puis Billy avait claqué des doigts. *La voilà, fils. C'est toute la différence.*

Tu sauras même pas que tu as franchi la limite avant de l'apercevoir dans le rétroviseur.

Et maintenant : T'as franchi un sacré paquet de limites aujourd'hui. Te v'là bien lancé. Y en a plus beaucoup à franchir. Quasiment plus que la principale.

Tu as raison, Billy. Je suis une brute assoiffée de violence. Je l'ai toujours été. Je me retenais jusqu'à présent. Mais il s'est avéré que tu avais raison. Tu me l'as dit à Wammaket : je suis un tueur qui n'a pas encore tué. Ça changera quand je te verrai.

J'ai hâte. Qui sait ? Peut-être que tu vas vraiment me tuer. Ce serait triste pour moi, mais ça serait aussi une bonne chose. Parce qu'alors la bête serait lâchée, le dieu en toi. Et ta prochaine victime sera ta mère. Ensuite, ta copine. Et après, avec Ugly J, vous pourrez arpenter le monde ensemble. Comme deux Corbeaux.

Il se gifla, pour faire taire les voix tout autant que pour rester éveillé. Quoi qu'il puisse arriver, il ne voulait pas dormir. Plus jamais. Quel que soit son degré de fatigue. Le sommeil apportait les rêves, et les rêves... Son estomac se retourna au souvenir du rêve sexuel. À présent qu'il connaissait sa partenaire de tango, il n'avait aucune envie de revivre la danse. Il craignait de découvrir d'autres détails dans ses songes, et il ne voulait pas savoir jusqu'où il était allé avec sa tante.

Les tueuses en série commettaient rarement des meurtres sexuels. Leurs motivations étaient plutôt la peur, la compassion ou l'avarice. Des veuves noires et des anges de la miséricorde. Elles s'en prenaient aux faibles, aux personnes âgées, aux enfants. Faute de posséder la force physique des hommes, la plupart d'entre elles travaillaient en équipe. Elles soutenaient des meurtriers de sexe masculin. Billy disposait de sa servante personnelle en matière de meurtre, choisie avec soin : sa propre sœur.

Mieux encore, s'ils avaient réussi si longtemps à ne pas se faire capturer, c'est que personne ne les avait jamais soupçonnés. Jazz lui-même n'avait jamais ne serait-ce qu'envisagé la possibilité que Sammy J et Billy fassent équipe.

Fernandez et Beck... Ils se faisaient passer pour frère et sœur afin qu'elle attire les femmes qu'il allait massacrer. Ils étaient morts sur des chaises électriques jumelles en proclamant jusqu'au bout leur amour mutuel. Hindley et Brady... Deux Britanniques qui aimaient les nazis. Et les meurtres d'enfants.

Combien de personnes Sam avait-elle tuées ? Quand on ajoutait son compte à celui de Billy, quel était le total ?

Et le pire de tout : combien de ces meurtres avait-elle *voulus* ? Jazz connaissait de première main la puissance du charisme de Billy. Sam avait-elle participé de son plein gré à ces meurtres ?

Et à ce qu'elle avait fait avec Jazz ?

Était-ce consenti de sa part ? Billy l'a-t-il obligée à le faire avec moi ?

Des questions nécessaires. Sensées.

Il ne voulait pas approcher des réponses à moins d'un kilomètre.

Il ne souhaitait que deux choses. Savoir sa mère saine et sauve. Et serrer le cou de Billy entre ses mains.

C'étaient là deux pensées réconfortantes. Malgré lui, il s'assoupit.

29.

Les choses s'arrangeaient enfin, se dit Hughes.

Tandis que les policiers d'État arrêtaient des bus tout le long de la 495, il était retourné à l'hôpital cuisiner la petite amie pour lui soutirer d'autres infos, supposant que le père allait lui donner du fil à retordre – saleté d'avocat. Raté, il était tombé sur le père lui-même dans le couloir, qui jacassait au sujet de sa fille et d'un coup de fil. Hughes était au courant ; le traçage de son propre téléphone avait révélé que Jasper Dent l'avait appelée la veille, et elle n'en avait parlé à personne.

Hughes n'était pas emballé par l'idée d'interroger une adolescente terrorisée et brisée dans son lit d'hôpital, mais elle lui cachait des choses, et il en avait marre que les gens lui fassent des cachotteries. Quel que soit leur âge, leur sexe ou leur état de santé. Il était prêt à recourir à toutes les ruses connues pour accéder à la tête de cette fille et en extirper ses secrets.

Mais ensuite, le père l'avait entraîné dans la chambre, et la fille s'était montrée plus que disposée à ouvrir son propre crâne pour tout cracher. Miracle des miracles, le père-avocat (sans doute la combinaison de mots la plus effrayante de tous les temps) l'avait bouclée pour laisser parler sa fille. Ses bleus s'effaçaient et son visage avait désenflé. Elle commençait à retrouver l'apparence de la jolie fille qui l'avait surpris à JFK.

Hughes approcha une chaise du lit pour l'écouter rapporter la conversation avec un des membres de la fratrie Dent. Impossible de savoir pour l'instant s'il s'agissait de Billy ou de Samantha, mais les soupçons de Connie – qu'elle avait partagés sans hésiter – se portaient sur celle-ci.

— Elle employait des mots comme « plausibilité ». Sa façon de

s'exprimer était très différente de celle de Billy.

Il allait encore devoir en appeler au Patriot Act dans un futur proche. Le téléphone devait être un modèle prépayé, sans doute déjà fracassé sur le bord d'une autoroute, mais il allait faire l'effort. Il parviendrait peut-être à obtenir quelques données quant à son emplacement.

Pas qu'il pense en avoir besoin, cela dit. *Il est temps que tout le monde rentre à la maison, tu ne crois pas ?* C'était ce qu'avait dit la voix. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : Billy Dent se dirigeait vers Lobo's Nod.

Le dernier endroit au monde où les gens penseraient à le chercher. Personne ne le croirait assez stupide pour retourner là où les gens le connaissent le mieux. Donc, évidemment, il s'y précipite tout droit pendant qu'on se casse le cul à fouiller le restant de la planète. Ce type est un expert en manipulation des structures sociales.

Il prit mentalement note de lancer un avis de recherche pour Samantha Dent et de la traquer dans toutes les bases de données habituelles de la police.

Mais d'abord, il devait soutirer une autre info à la petite amie.

— Connie, il faut qu'on parle de Jasper.

Elle hocha la tête d'un air penaud.

— Il a de gros ennuis. Je sais bien que tu crois que je veux l'abattre comme un chien, mais je vais te jurer une chose : je veux simplement l'attraper avant qu'il ne fasse du mal à quelqu'un d'autre. Obtenir la vérité, quelle qu'elle soit.

— Il ne ferait de mal à personne en temps normal, répondit-elle. Mais c'est sa mère. Il est persuadé que Billy va la tuer.

— Je comprends bien. Et c'est pour ça que je suis là. Le FBI – il faut qu'il nous laisse gérer tout ça.

Les lèvres de Connie s'étirèrent en un rictus.

— Avec tout le respect que je vous dois, il a déjà fallu vingt ans pour l'attraper la dernière fois. Et même cette fois-là, ce n'était ni vous autres ni le FBI. C'était G. William.

La mâchoire de Hughes se crispa.

— Ouais, eh ben, je ne bossais pas à la criminelle il y a vingt ans, et Billy n'était pas encore venu à New York.

Il détestait admettre qu'elle avait raison : il avait tenu Billy dans sa

paume, dans son propre commissariat, puis il s'était volatilisé avant que Hughes puisse refermer le poing.

— Nous savons que Jasper t'a appelée ici. Nous avons un signalement d'un appel passé à cet hôpital depuis mon portable, et le standardiste affirme que cet appel a été transféré dans ta chambre. De quoi avez-vous parlé ?

À sa grande surprise, elle lui répondit, et elle ne semblait rien cacher.

— Tu crois qu'il va tuer son père ?

Après une hésitation manifeste, Connie opta finalement pour un haussement d'épaule asymétrique qui la fit grimacer.

— Je n'en sais rien. Je crois qu'il en a envie. Il pense que c'est la seule solution. (Elle essuya une larme. Hughes savait qu'elle était actrice, mais il ne la pensait pas douée à ce point-là.) Vous pouvez l'aider ? Ne serait-ce qu'un peu ?

— Il faut d'abord que je le trouve.

En quittant l'hôpital, Hughes se servit du portable qu'il avait emprunté pour appeler le commissariat. Il tomba sur Miller à son bureau.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, déclara Miller sur un ton qui apprit à Hughes que même la bonne ne l'était pas tant que ça.

Il se frotta la tempe.

— Dites-moi.

— Eh bien, on a retrouvé le portable.

Hughes émit un grognement.

— Il s'en est débarrassé ?

— Ouais, ça c'est la mauvaise nouvelle. Il l'a laissé dans le bus, il est descendu à une aire d'autoroute, et il n'est jamais remonté.

— Et on est tombés dans ce panneau-là ? rugit Hughes. Cette blague d'écolier ?

— Hé, je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi qui ai laissé le gamin s'enfuir.

Hughes s'autorisa un bref moment de jubilation où il s'imagina

Miller couvert de miel et de fourmis de feu.

— C'est pour nous piéger qu'il est d'abord parti vers le nord. En réalité, il descend vers le sud.

— C'est une sacrée supposition, répondit Miller. Il a pu simplement se débarrasser du téléphone et continuer.

— Non. (Si Hughes avait pu deviner que Billy rentrait chez lui, Jasper aussi. À supposer qu'ils ne soient pas de mèche depuis le début.) Papa rentre chez lui et Junior aussi. C'est la seule chose qu'il sache, la seule qu'il comprenne. Il est blessé et il rentre chez lui. Montgomery avait raison : je le surestimais. Il se précipite chez lui comme le font tous les gosses terrifiés.

— Bon, d'accord, admit Miller d'une voix sceptique. On va ratisser l'aire d'autoroute.

— N'oubliez pas de récupérer les vidéos de surveillance et les reçus de cartes bancaires.

— Ah ben merci, je n'y aurais jamais pensé tout seul, lança Miller d'une voix dégoulinante de sarcasme.

Hughes l'ignore, ce qui valait mieux pour tout le monde.

— Et pendant que vous y êtes, passez en revue toutes les bases de données possibles pour chercher des infos sur Samantha Dent.

— Et qu'allez-vous faire pendant que ceux d'entre nous qui ont encore leur insigne font vos commissions ? demanda Miller d'une voix cinglante.

Hughes ignore la pique. En partie parce qu'il était supérieur à Miller en grade, mais surtout parce que le sujet restait sensible.

— Je quitte la ville. Je préviendrai Montgomery sur le trajet de l'aéroport.

— Bon timing pour partir en congés, Lou. Vous allez m'envoyer la paperasse dont j'ai besoin pour le Patriot Act ?

— Dites simplement aux sociétés de télécommunication et aux sociétés émettrices de cartes bancaires que c'est une enquête pour terrorisme. Vu que Billy Dent a tué plus de cent personnes et que sa sœur l'a sans doute aidé, ce n'est pas un mensonge. Ils vous aideront sans la paperasse. Je vous enverrai quelque chose par e-mail une fois sur place.

— Oui, chef.

Miller parvint à injecter une bonne dose d'irrespect dans ce salut

normalement respectueux, mais Hughes savait qu'il ferait le boulot malgré tout. Miller était un inspecteur très moyen, mais un bureaucrate de première.

Dans le taxi qui le conduisait à JFK, Hughes réussit à réserver son vol. L'idée de prendre l'avion pour Lobo's Nod, au beau milieu du Pennsylvanessie ou quel que soit le nom qu'on donnait à ces États du Sud, ne figurait pas parmi sa liste de choses à refaire absolument un jour. Cependant, même Montgomery dut convenir, quand Hughes l'informa qu'un Dent ou plusieurs se dirigeaient probablement vers Lobo's Nod, qu'il fallait « que quelqu'un de leur camp soit sur place ». Pas question que le FBI débarque pour les capturer sous leur nez. Et comme tous les bons flics citadins, Hughes et Montgomery partageaient la même méfiance vis-à-vis des compétences de leurs collègues ruraux. Ce type – Tanner – avait attrapé Billy une fois, mais le bol pur et simple ne suffisait pas à vous faire gagner le respect.

Malgré tout, se justifia Hughes, il allait empiéter sur le territoire du shérif. Il lui semblait juste – et conforme au protocole – de le lui faire savoir. Hughes avait parfaitement le droit et le pouvoir, en tant qu'inspecteur de New York, de poursuivre Billy et Jasper Dent au-delà des frontières d'État, mais avertir de son arrivée relevait de la simple politesse.

Il fit défiler la liste des appels sur son téléphone jusqu'à trouver le numéro depuis lequel Tanner l'avait contacté juste avant que Jasper Dent ne l'étrangle. Une femme répondit sur un ton trop guilleret :

— Bureau du shérif de Lobo's Nod ! Lana à votre service. Que puis-je pour vous ?

— Je souhaiterais parler au shérif Tanner. Ici l'inspecteur Louis Hughes du NYPD.

Bon point pour elle, la femme à la voix guillerette lui passa Tanner presque immédiatement. À en juger par les parasites et le bruit de fond, Hughes présuma qu'elle lui avait transmis l'appel sur la radio de sa voiture.

Après avoir répété sa brève présentation, Hughes lâcha son scoop :

— Nous avons des raisons de penser que Billy et sa sœur et/ou Jasper se dirigent peut-être vers Lobo's Nod. Je prends un vol depuis New York dans une heure environ. Je prévois d'arriver ce soir.

— Je vois. (Tanner parlait avec une placidité qui masquait sans doute son indignation.) Billy, je comprends. Mais Jasper... Vous êtes sûr ? Il est toujours suspect ?

— Plus que suspect, shérif.

— Vous avez un mandat et tout ça ?

— Ah ça oui. Vol avec effraction, vol à main armée, voie de fait, coups et blessures sur un agent de police, à plusieurs reprises. (Il marqua un temps d'arrêt pour donner davantage d'impact au gros morceau.) Recherché pour un interrogatoire relatif au meurtre d'un agent fédéral.

— Vous ne croyez quand même pas que Jasper soit lié à ça ?

— J'aimerais le lui demander moi-même.

— Je le connais depuis longtemps, inspecteur.

— Vous allez me dire que vous ne le croyez pas capable d'avoir fait ces choses-là ?

Tanner eut le bon goût de ne pas répondre tout de suite.

— Disons simplement que j'estime ça peu probable.

— Je n'ai aucune envie que nous soyons à couteaux tirés, shérif. Mais le NYPD demande le fils et le père. Si ça peut vous aider à vous sentir mieux, je n'en suis pas ravi non plus.

Esquivant la question de savoir s'il se sentait mieux, Tanner répondit :

— Et j' imagine que le FBI aussi va se joindre à nous ?

— Ça dépend s'ils sont convaincus par le témoignage de la petite Hall. Mais comme un de leurs agents est mort, j' imagine qu'ils voudront prendre toutes les précautions possibles.

Tanner poussa un long soupir noyé de parasites.

— Merde. Je viens à peine de faire sortir ces gars-là de ma ville et voilà qu'ils reviennent déjà.

— Shérif, je suis presque arrivé à l'aéroport. Bien entendu, dès que j'atterris et que j'ai une voiture de location, je passe à votre bureau...

— Ne prenez pas cette peine, lui dit Tanner. Envoyez-moi les détails de votre vol par texto et je viendrai moi-même vous chercher à l'aéroport.

Après le départ de Hughes, Connie envoya son père au distributeur de l'hôpital, prétextant une soudaine fringale de chocolat noir. Une fois seule, elle se demanda si la larme versée avait été de trop, si elle n'avait pas surjoué.

Mais elle ne s'interrogea pas longtemps. Hughes était son meilleur espoir d'aider Jazz. Son seul outil pour l'attraper avant qu'il ne retrouve Billy.

Car si Jazz retrouvait Billy, Connie savait qu'il se produirait l'une des deux choses suivantes : soit Billy allait tuer son entêté de fils pour avoir refusé de suivre ses pas...

Soit Jazz allait tuer Billy, accélérant ainsi son accession au statut de « Roi corbeau ».

Les deux options étaient inacceptables. Mieux valait que Jazz soit capturé, même s'il finissait en prison. Au moins, il serait sain et sauf.

Au moins, il serait toujours intact.

— Je suis sincèrement désolée, Jazz, chuchota-t-elle, et cette fois la larme qui coula était authentique. Mais même si tu n'as plus jamais envie de me parler, au moins tu seras en vie pour me détester.

30.

Quand l'alarme de l'hôpital se déclencha, Erickson chercha son téléphone dans sa poche et se retrouva debout en quelques secondes, une main sur son pistolet. L'idée de dégainer son arme dans un hôpital, où il serait trop facile de toucher un innocent ou de détruire des appareils de réanimation vitaux, le mettait mal à l'aise. Mais il se tenait prêt à le faire.

Billy Dent. Ils avaient raison : il arrive.

Ce fut alors que deux médecins en blouse blanche ainsi qu'un trio d'infirmières apparurent dans son champ de vision. Il y avait parmi eux la jeune et jolie infirmière qu'il avait déjà vue mais, cette fois, elle ne le regarda même pas.

— Dégagez le passage ! s'écria un des médecins.

Erickson comprit qu'il se trouvait entre eux et la porte de la chambre de Mme Dent. Il comprit au même moment que ce n'était pas une alarme de sécurité.

Il s'écarta, et les médecins et les infirmières se précipitèrent dans la chambre. Erickson jeta un coup d'œil à l'intérieur en gardant une main sur la crosse de son pistolet, sait-on jamais. L'ECG de Mme Dent tremblota un instant avant d'afficher un encéphalogramme plat, dont le sifflement funèbre couvrit l'alarme de la salle des infirmières.

— Éteignez ça ! aboya un des médecins, et l'infirmière préférée d'Erickson abaissa un interrupteur.

Un silence pesant envahit un instant la pièce.

— C'est quoi ce truc ? ronchonna quelqu'un. Un arrêt cardiaque ?

— Elle allait très bien..., protesta la jeune infirmière.

— Commencez la réanimation cardio-pulmonaire, ordonna un

médecin. Amenez un chariot d'urgence et intubez-la.

Erickson les regarda lui insérer un tuyau en plastique dans la gorge. Un médecin et une infirmière collaboraient pour la réanimation : l'un des deux pratiquait des compressions thoraciques tandis que l'autre insufflait de l'air dans les poumons de Mme Dent à l'aide d'une pompe manuelle. Les secondes devinrent de longues minutes tandis qu'Erickson restait paralysé sur le pas de la porte, main toujours en équilibre au-dessus de son arme, comme s'il pouvait viser et tuer tout ce qui menacerait Mme Dent.

— On la tient ? demanda une infirmière.

— Je n'en sais rien, répondit un médecin. Elle respire de nouveau, mais je n'en sais rien. Ramenons-la en soins intensifs.

La jeune infirmière se dirigea vers la porte. Erickson la prit par le bras. Il n'avait pas envie de se montrer brutal, mais il devait lui parler.

— Écoutez, lui dit-il à voix basse, je vais devoir leur dire.

Elle le fusilla du regard et secoua son bras.

— Je n'ai pas le temps de... attendez, leur dire quoi ?

Il grimaça. Il n'avait pas envie de faire ça. Mais il serait contraire à l'éthique, et sans doute illégal, qu'il ne révèle pas ce qu'il savait.

— Je sais que vous vous êtes plantée de dosage. C'est l'autre infirmière qui me l'a dit.

— De quoi parlez-vous ?

Elle s'écarta tandis que le reste du personnel médical franchissait la porte, poussant le lit de Mme Dent et criant les uns à l'intention des autres. Avant qu'Erickson puisse ajouter quoi que ce soit, ils avaient tous disparu, y compris la jolie infirmière.

Erickson entra dans la chambre après leur départ. Si la pièce était silencieuse la dernière fois qu'il y était entré, elle l'était curieusement encore plus. Si la vieille femme ne mourait pas, peut-être pourrait-il se taire. Ce serait dommage que quelqu'un s'attire des ennuis si jeune, si tôt dans sa carrière...

En sortant, quelqu'un avait renversé la poubelle. Erickson se pencha pour la redresser. Et remarqua quelque chose à l'intérieur.

Une poche à perfusion.

Il la ramassa dans la poubelle et la soupesa dans sa main. Elle était pleine.

Oh, non.

Oui, quelqu'un allait avoir des ennuis. Et ce ne serait pas la jolie infirmière.

Erickson activa son micro d'épaule.

— Erickson au standard. Lana, on a un problème à l'hôpital...

31.

La chaîne d'informations MSNBC se désintéressait déjà de Billy Dent. Oh, bien sûr, des mises à jour défilaient de temps en temps dans un bandeau au bas de l'écran, mais Doug Weathers n'avait pas une très haute opinion de ces annonces express. Pas de contexte, ni de vraie occasion de développer.

CNN donnait les dernières infos à ce sujet une fois par heure. Fox faisait de même, mais avait également annoncé une émission spéciale d'une heure, produite en quatrième vitesse, au titre à sensation grotesque : *Dent et fils : la saga sanglante du Boucher de Lobo's Nod*.

Weathers avait proposé son expertise aux trois, mais ils avaient décliné.

Qu'ils aillent se faire voir, songea-t-il, assis sur son canapé avec son bol de céréales sur les genoux. Il était collé à l'écran de télé depuis son réveil, filant parfois à la cuisine pendant les pubs pour remplir son bol.

Weathers savait qu'il pouvait faire du meilleur boulot que n'importe lequel de ces plumitifs new-yorkais. Ou que n'importe lequel des crétins qui jacassaient à la télé. Lui était un *vrai* journaliste. À l'ancienne. Il n'avait pas peur de se salir les mains en enquêtant sur un sujet, et il se moquait bien de savoir qui il contrariait. Quand Billy Dent avait été arrêté des années plus tôt, Weathers n'avait pas hésité à s'impliquer directement. Et pourquoi pas ? Il couvrait depuis le départ la mort de ces deux filles de Lobo's Nod que Billy avait tuées, cuisinant le shérif avec insistance. Ses papiers avaient fait la une et, quand son rédac chef avait affirmé que le sujet avait « refroidi » et avait déplacé les dernières nouvelles en bas de page puis à l'intérieur, Weathers avait relancé son vieux blog et initié une série d'attaques cinglantes contre la police de Lobo's Nod. Il avait retenu l'attention

des médias nationaux – *enfin* – et était devenu le favori des principales chaînes d'info du câble.

Mais une fois Billy capturé, toute l'attention s'était reportée sur Tanner, qui avait refusé, avec autant de constance que de prudence, les offres d'interviews, contrats d'édition pour un livre et autres signes extérieurs de célébrité. Soudain, l'homme qui avait maintenu le sujet sous le feu des projecteurs se faisait supplanter par celui qui avait enfin réussi à bouger son gros cul pour faire son boulot sous les sollicitations incessantes de Weathers.

C'était plus qu'insultant. Plus qu'exaspérant.

C'était *mal*.

Et malgré tous ses efforts, il n'avait pas réussi à retrouver la place qui lui revenait.

Il secoua la tête. Il fallait qu'il se concentre. Il avait tout tenté ces dernières années, mais même la sœur de Billy Dent lui avait résisté. Elle ne lui avait parlé qu'à travers la porte close de la maison de sa mère. Tout ce qu'elle avait consenti à lui apprendre, c'était que son neveu se trouvait à New York.

L'heure du flash de CNN arriva. Des photos des deux Dent, puis un écran montrant les différents déguisements que Billy pouvait avoir adoptés. Weathers grimaça. Il leur fallait quelqu'un qui *connaissait* Billy. Il était en contact avec une productrice de CNN – Dhuti, elle s'appelait. Ou Dharti. Il s'y perdait tout le temps. Mais il se rappelait que ça commençait par *Dh*, qu'elle portait un petit rubis dans le nez et parlait avec un accent du Sud charmant. Une pure Géorgienne, celle-là.

Allait-elle le rappeler ? Peut-être bien. Cinq ans plus tôt, alors qu'elle était assistante, son travail avec Weathers lui avait fait gravir les échelons jusqu'au poste de productrice. Elle lui devait bien ça.

Il prit son téléphone pour chercher son numéro mais, avant qu'il ait pu défiler jusqu'aux *D*, le portable se mit à vibrer.

IDT INDISPONIBLE

— Allô ?

Il n'attendait aucun coup de fil. Il les *méritait*, mais il ne les attendait pas.

— Monsieur Weathers ? Douglas Weathers ?

Une voix de femme. Inconsciemment, Weathers referma sa robe de chambre pour cacher sa nudité.

— Lui-même.

En son for intérieur, il savait que ce serait une démarcheuse téléphonique. Ou qu'elle appelait de la part d'un de ces huissiers agressifs engagés par son ex-femme.

Mais peut-être pas.

— Monsieur Weathers, j'ai une proposition à vous faire.

— Ah oui ?

Une démarcheuse, sans aucun doute. Weathers reportait déjà son attention sur la télé, qui rediffusait la désastreuse conférence de presse du NYPD.

— Aimeriez-vous des informations exclusives sur Billy Dent ? demanda la femme.

Doug Weathers regarda fixement le téléviseur. Comme par magie, alors qu'elle prononçait ce nom, CNN avait décidé d'afficher une autre photo du bonhomme.

Weathers s'éclaircit la gorge.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

Doug Weathers serra fermement la ceinture de son pardessus et remonta son col pour se protéger du froid. Il s'attarda un moment près de sa voiture, étudiant la vieille maison victorienne délabrée, aveuglée par des volets et bâillonnée par des planches, à l'autre bout de la courte allée. Le toit était muni de bardeaux et d'épaisses arabesques de peinture s'écaillaient sur les colonnes qui soutenaient le porche. On ne pouvait pas décrire cette maison comme étant « en bordure de la ville » – en réalité, elle se trouvait un peu au-delà de la bordure, dans ce qui était techniquement un territoire à part. Le territoire du comté, pas de la ville. Elle se situait grosso modo à une longueur de terrain de foot de la route principale, en partie cachée par des pins blancs grêles et des hêtres moribonds.

La boîte aux lettres était coincée par la rouille. On distinguait vaguement le nom DAWES à la peinture noire décolorée par le soleil.

La femme lui avait donné des consignes très claires au téléphone : il ne devait mentionner sa visite à personne. Il pouvait apporter un carnet et un stylo, mais ni ordinateur portable ni dictaphone. Oui, il pouvait prendre son téléphone portable, mais on le lui confisquerait pour le lui rendre à son départ.

— Mais qui êtes-vous ? avait-il demandé.

Une question naturelle, même pour quelqu'un qui n'était pas journaliste. Weathers avait suivi assez de fausses pistes au cours de sa vie pour conserver une saine dose de scepticisme, surtout face à un coffre au trésor ouvert.

— Quelqu'un qui connaît très bien Billy Dent, avait-elle répondu. Peut-être trop bien. Vous êtes intéressé ?

Il avait hésité, bien entendu. Les cinglés étaient légion en ce bas monde.

— Vous voulez peut-être une preuve de ma bonne foi ? avait-elle demandé. Je vais vous donner un scoop : la mère de Billy Dent est récemment décédée à l'hôpital de Lobo's Nod. Vérifiez auprès de vos sources, si vous le souhaitez. Je vous rappelle dans dix minutes.

Elle avait raccroché, et Weathers avait presque cru entendre le clic rythmique d'un chronomètre, pareil au bruit des grillons, tandis qu'il enfonçait furieusement les touches de son téléphone d'un doigt moite de sueur. Il disposait toujours d'une source à l'hôpital – la source parfaite, en réalité : Dale Carbonaro, l'un des employés de la morgue. Dale lui avait donné accès au corps d'une des victimes de Billy à Lobo's Nod à l'époque, ce qui lui avait permis d'offrir en exclusivité aux autres médias des détails que la police gardait pour elle.

— Vous êtes de service ? demanda Weathers dès que Dale répondit au téléphone.

— Weathers ? C'est vous ? (Dale se racla la gorge et cracha.) Vous me devez toujours cinquante dollars de l'an dernier. Pour vous avoir filé le rapport sur cette fille, là, Myerson.

Myerson. Ellen. Ou Helen, il ne savait plus trop. L'une des victimes de l'Impressionniste. Il avait totalement oublié sa dette envers Dale.

— Ah bon ? J'étais persuadé de vous avoir payé.

— Vous m'évitez depuis des mois, espèce de connard. Vous savez très bien que vous me devez de l'argent.

— J'ai besoin d'infos sur un cadavre récent.

— Je vous emmerde, Weathers.

— La mère de Dent ! hurla Weathers au téléphone.

Il y eut un silence si long au bout du fil que Weathers vérifia qu'il n'avait pas raccroché. Mais non.

— Comment vous savez ça ? demanda Dale, stupéfait. Le bureau du

shérif nous a imposé le silence là-dessus et...

— Merci, Dale ! Je vous paie une tournée très vite !

Il raccrocha et laissa le téléphone posé dans sa paume, l'écran tourné vers lui.

Suivirent les trois minutes et demie les plus longues et les plus pénibles de toute sa vie, mais le téléphone finit par se remettre à vibrer, et il dut se retenir de l'embrasser avant de décrocher.

— Vous me croyez maintenant ?

Sans préambule.

— Oui.

— Vous êtes prêt à me rencontrer ?

— Absolument.

Il avait donc reçu le nom de Jack Dawes et la consigne de se rendre là où il le mènerait. Il l'avait suppliée de lui fournir d'autres informations, en vain.

Une rapide inspection des registres de propriété du comté l'avait conduit ici. Une maison tellement quelconque et décrépite qu'il avait dû passer devant une centaine de fois ces six derniers mois sans jamais la remarquer. La propriété appartenait depuis une vingtaine d'années à un certain Jack Dawes, même si, à en juger par l'apparence des lieux, ce M. Dawes ne devait pas être un citoyen modèle de la communauté.

Avant que Billy Dent soit démasqué comme étant Green Jack, l'Œil de Satan, l'Artiste et les autres, il se faisait passer pour un citoyen respectable. Cette maison ressemblait au genre d'endroit où Billy Dent irait passer du temps. Pour une bière, une partie de foot. Et peut-être, peut-être, un moment passé à tailler le bout de gras avec son vieux pote Jack Dawes, à revivre les meurtres, le chaos, la torture et les viols, s'esclaffant comme deux écoliers en train d'exterminer des fourmis à la loupe.

Dawes connaissait-il alors la nature de Dent ? Même les tueurs en série devaient avoir des amis proches. Weathers n'en savait rien.

Il sourit.

D'accord, il n'en savait rien. Mais il allait savoir. Bientôt. C'était sa spécialité, son talent.

Il découvrait. Il finissait toujours par tout découvrir.

Il tapota ses poches en quête de son carnet et de son stylo. Son

téléphone portable se trouvait dans l'une d'elles, et il était prêt à s'en défaire. Il avait aussi un magnétophone à cassettes dans l'autre. Il ferait semblant de l'oublier jusqu'à la dernière minute, où il le tendrait d'un air penaud – « C'est un réflexe, je l'emmène partout » –, ce qui empêcherait Jack Dawes ou la femme mystérieuse de chercher le deuxième enregistreur, le minuscule engin numérique fourré sous sa ceinture.

Personne ne dictait à Doug Weathers ce qu'il devait garder pour lui. La confidentialité, c'était pour les gens qui ne tenaient pas vraiment au scoop.

Les marches du perron grinçaient moins qu'elles ne gémissaient quand il y appuyait son poids. Le perron lui-même émettait des craquements inquiétants sous ses pas. Une double porte à moitié sortie de ses gonds vibrail légèrement sous le vent froid de janvier. Il l'écarta tant bien que mal, craignant qu'elle ne se déboîte complètement, et frappa à la porte d'entrée à l'aide d'un heurtoir rouillé.

Puis attendit.

Rien.

Il frappa de nouveau.

Cria : « Y a quelqu'un ? »

Avec un haussement d'épaules, il testa la poignée de porte, qui tourna sans mal, plus facilement peut-être qu'elle n'aurait dû pour une si vieille maison.

— Madame Dawes ? appela-t-il en entrant.

Puisqu'il ignorait s'il s'agissait d'une « Madame » ou d'une « Mademoiselle », il semblait plus neutre de l'appeler « Madame ». Non que ça lui importe, cela dit : elle pouvait se qualifier d'impératrice si ça lui chantait, du moment que ses informations se révélaient exactes. Il pouvait s'agir de la mère de Jack Dawes, de sa sœur, de sa femme, de sa fille... Comment savoir ?

— Madame Dawes ? C'est Doug Weathers.

Il ferma la porte derrière lui. Le couloir qui s'ouvrait devant lui était éclairé par une lanterne posée à terre, à un mètre cinquante environ de l'entrée de la maison. Un escalier étonnamment robuste montait sur sa droite, dont l'extrémité se perdait dans le noir. Le couloir frémissait d'ombres.

Dans l'ensemble, la maison était propre et rangée à l'intérieur, quoique vide. Rien sur les murs. Ni bibelots ni meubles dans l'entrée. Le sol était couvert d'une couche de poussière, dérangée par des traces

de pas, mais dépourvu de crasse.

Il avança d'un pas et faillit sursauter de trouille quand la femme apparut devant lui, sortie – comprit-il avec soulagement – d'une porte latérale sur sa gauche, juste au-delà de la lanterne.

— Monsieur Weathers, dit-elle.

Malgré sa trentaine bien entamée qui penchait sérieusement vers le zéro suivant, Weathers percevait cette femme comme « mûre », et pas seulement dans le sens où elle le dépassait en âge. Séduisante, cela dit. Pour une femme mûre. Elle avait un sourire agréable. Elle semblait détendue et contente de le voir, ce qui le conforta dans l'idée qu'il allait réussir à lui jouer le tour de l'enregistreur. Elle n'était pas sur ses gardes.

Le genre de femme qu'il préférait.

— Madame Dawes. (Il redressa les épaules et lui tendit la main.) Doug Weathers. Enchanté de vous rencontrer.

Sans cesser de sourire, elle refusa de lui serrer la main.

— Vous avez suivi les consignes ?

— Bien sûr !

Il sortit le carnet et le stylo, ainsi que son téléphone, qu'elle lui prit. Ce n'était pas son vrai téléphone, bien entendu, simplement un modèle prépayé qu'il utilisait de temps en temps. Le véritable se trouvait dans sa voiture. Pas question de le remettre à une étrangère.

— Oh, attendez ! (Feignant le dépit, il fouilla dans la poche gauche de son jean et en sortit le vieil enregistreur à microcassette qu'il n'utilisait plus jamais.) Vraiment désolé. Je...

Elle haussa les épaules d'un air indulgent et tendit la main pour le lui prendre.

— Je suis certaine que vous l'avez mis dans votre poche par réflexe. Je comprends. Je vous le rendrai quand nous aurons fini.

Weathers se mordit l'intérieur de la joue pour s'empêcher de sourire. Au creux de ses reins, l'enregistreur numérique – à commande vocale – faisait déjà son travail.

— Par ici, dit-elle en désignant la porte qu'elle venait de passer. Il est impatient de vous parler.

Weathers hocha poliment la tête et franchit l'entrée en direction de ce qui avait dû être autrefois une sorte de boudoir. Il était tout aussi nu que l'entrée, même si l'on avait balayé la poussière du sol. À la

lueur vacillante de la lanterne du couloir, il distingua à grand-peine un meuble unique : un fauteuil, plongé dans l'ombre.

— Bonjour, déclara Weathers, et l'homme assis dans le fauteuil se pencha en avant.

— Je veux que vous sachiez une chose, Dougie, lui lança Billy Dent. Ce qui va vous arriver dans un instant n'a strictement rien de professionnel. C'est totalement personnel.

Weathers ne réfléchit pas, n'eut pas le souffle coupé, ne balbutia pas. Il se retourna pour s'enfuir, mais la femme lui bloquait le passage. Elle souriait toujours et Weathers comprit – avec un sentiment d'horreur qui lui noua les tripes – qu'elle était toujours absolument ravie de le voir.

32.

Au bout d'un laps de temps indéterminé, Jazz se réveilla et sentit un regard posé sur lui. Sonné, les yeux larmoyants, il se tourna et s'aperçut que Marta le dévisageait depuis sa couchette. Elle y gardait un petit ordinateur portable à l'arrière, qui était ouvert et duquel saillait une petite antenne latérale. Pas de wifi, bien sûr, mais elle devait disposer d'un modem cellulaire intégré.

Jazz comprit qu'il devait être omniprésent sur Internet en ce moment même.

Il se jeta sur le pistolet une microseconde avant elle, et la stupéfaction la paralysa lors de cet instant crucial. Ce mouvement brusque fit hurler la jambe de Jazz mais il l'ignore, concentré sur la sensation du pistolet dans sa main.

Il fallait reconnaître ce mérite à Marta : ce n'était pas un petit flingue. Elle avait un bon gros Desert Eagle à la crosse modifiée. Jazz s'allongea au niveau de la séparation entre le siège avant et la couchette, et orienta bien visiblement le pistolet vers le plafond.

— Ne faisons rien d'insensé, déclara-t-il. On peut s'en sortir sans casse, tous les deux.

Les yeux de Marta filèrent de gauche à droite, du pistolet au regard de Jazz, puis à sa jambe, et ainsi de suite. Elle cherchait à déterminer si elle pouvait lui fracasser la jambe et profiter de sa douleur pour lui faire lâcher le pistolet.

— Réfléchis, Marta : est-ce que ma jambe est vraiment blessée ? Ou est-ce que je t'ai raconté des bobards pour profiter de ta compassion ?

L'idée elle-même n'était pas si convaincante, mais le fait qu'il ait si facilement et manifestement déchiffré ses intentions la fit hésiter. Elle haussa les épaules et ne répondit rien, se contentant de le fusiller du

regard.

— Qu'est-ce qu'ils racontent sur moi ? S'ils disent la vérité, tu dois savoir que je n'ai tué personne. Est-ce que j'ai blessé des gens ? Ouais, je l'ai fait. Je suis sincère. J'ai fait ce que j'avais à faire. Mon père retient ma mère en otage. Je suis le seul qui puisse l'aider.

— La police...

— Elle a mis vingt ans à attraper Billy la dernière fois. Ma mère n'a pas le luxe de tout ce temps-là.

— Où est-ce que tu te diriges ?

Il ne pouvait pas lui dire la vérité. Il répliqua son haussement d'épaules.

— Juste un peu plus loin sur la route. Et tu seras débarrassée de moi.

Il fallait que quelque chose dissipe la tension, sinon ils y passeraient la journée. Jazz retira le chargeur du pistolet et éjecta la balle contenue dans la chambre. Il glissa le chargeur et la balle isolée dans sa poche puis, sans tambours ni trompettes, retourna le pistolet qu'il tendit à Marta par la crosse.

Elle le prit sans hésiter ni dissimuler son dégoût.

— Il ne sert plus à rien.

— Non, mais comme ça aucun de nous ne peut l'utiliser.

— Sors de mon camion.

Il secoua la tête.

— Désolé. Je ne peux pas faire ça. J'ai besoin que tu m'emmènes un peu plus loin. Je promets de ne rien tenter et de ne pas te faire de mal. Je te le jure.

— Et quelle valeur ça a pour moi ?

— Réfléchis : je n'ai blessé que les gens qui se dressaient en travers de mon chemin. Ce qui n'est pas ton cas.

Elle ricana. Jazz se hissa de nouveau par-dessus la séparation pour regagner son siège. Sa jambe protesta, mais il ravala la douleur et ne laissa pas son expression le trahir.

Marta se glissa de nouveau sur le siège du conducteur, le pistolet passé sous la ceinture. Elle posa les mains sur le volant et regarda droit devant elle.

— Tu avais pourtant l'air d'un brave gamin, dit-elle enfin.

— Je suis un brave gamin. D'habitude. Enfin, j'essaie.

Elle fit ronfler le moteur.

— Encore combien de temps ?

— Quelques heures. Je choisirai un endroit où descendre.

Ils roulèrent un long moment en silence. Jazz songea qu'ils devaient y être tous deux habitués. Marta devait passer de longs voyages sans parler, et Jazz avait été formé par Billy à rester assis des heures entières sans faire de bruit. Traquer les proies était, après tout, une activité globalement silencieuse.

À un moment donné, une voiture de police apparut à côté d'eux, sans gyrophare ni sirène. Elle calquait simplement son allure sur la leur.

Ce qui n'était pas forcément un problème en soi. Il pouvait s'agir d'une coïncidence.

Mais quand Marta aperçut le véhicule, ses yeux s'écarrillèrent visiblement et Jazz imagina les étincelles crépitant dans son cerveau, dont la plupart hurlaient *AU SECOURS*.

— Ne fais pas ça, lui ordonna Jazz. Continue à rouler, laisse-moi descendre quand je te le dirai, et tout ira bien. Je ne veux pas te prendre en otage. Ça ne finirait bien pour personne.

— Difficile de me prendre en otage rien qu'avec des balles.

— Tu ne me crois pas capable de te reprendre ce pistolet ?

En réalité, il n'était pas totalement sûr d'y arriver. Sa jambe le lançait atrocement depuis une heure, et il devait mobiliser presque toute sa concentration pour ne pas le laisser transparaître. Mais il n'était pas obligé de dire la vérité – simplement d'en donner l'impression. Et dans ce cas précis, plus la vérité serait brutale, mieux ça vaudrait.

— Peut-être que tu te crois capable de reprendre l'avantage, reprit-il. Peut-être que tu es prête à courir le risque que je récupère le pistolet. Je comprends. Vraiment. Mais je vais te dire un truc, Marta. Je connais tes numéros d'immatriculation. Le numéro d'inscription de ton camion au Département des Transports. Quand on s'est arrêtés pour faire le plein, j'ai fouillé dans la boîte à gants et appris tout ce que je pouvais de son contenu. Je viens de m'enfuir d'une ville dont la police tout entière est à mes trousses. Si tu me dénonces maintenant, je m'échapperai une fois de plus.

» Mais écoute-moi bien, Marta : si tu me dénonces, quand je

m'échapperai, je te fais une promesse : je ne te tuerai pas. Je te laisserai la vie sauve. Tu as ma parole. Mais tous les gens que tu aimes, ceux à qui tu tiens ? Eux, je vais les tuer. De la manière la plus ignoble. La plus douloureuse. Et je prendrai bien soin d'enregistrer leurs derniers instants, quand ils te maudiront de leur dernier souffle, parce que c'est à cause de *toi* qu'ils mourront. Alors prends ta décision, Marta. Tout de suite. Et sois sûre de ton choix.

Il le pensait vraiment. Jusqu'à ce qu'il prononce ces mots, il ignorait jusqu'où il était prêt à aller pour secourir sa mère. Mais le manque de sommeil et la douleur incessante qui lui tenaillait la jambe l'avaient plongé dans une zone désespérée de quasi-hystérie. Il lui fallait se maîtriser de toutes ses forces pour se retenir d'exploser contre Marta, de hurler *Bordel de merde, conduis ce putain de camion et amène-moi chez moi pour que je puisse tuer mon père ! Ce n'est pas toi que je veux tuer, c'est lui ! Mais si je dois en passer par là pour y arriver, je le ferai !*

Cela dit, de telles démonstrations d'émotion étaient contre-productives. *Si tu te mets à hurler, ils vont faire pareil. C'est naturel. Mais si tu restes bien calme, glacial, là ils vont t'écouter. Te croire.*

Marta serra la mâchoire et relâcha légèrement l'accélérateur. Le camion ralentit un peu et le policier poursuivit sur sa lancée.

Jazz expira lentement par le nez afin qu'elle ne s'en rende pas compte, le regard fixé bien droit devant lui, masquant la terreur qui brûlait en lui.

Cette dernière voix dans sa tête.

Ce n'était pas celle de Billy.

C'était la sienne.

33.

Le docteur Cullins n'avait guère apprécié d'apprendre que Connie quittait l'hôpital et avait manifesté sa désapprobation dans sa langue médicale la plus directe, teintée de cet accent toujours si peu identifiable. Connie mit à profit ses talents d'actrice et regarda le médecin de son air le plus neutre, feignant d'absorber tout ce qu'elle lui disait.

— Merci de vous inquiéter, répondit-elle quand le docteur Cullins s'arrêta pour reprendre son souffle. Mais je suis vraiment prête à rentrer chez moi.

— Nous allons nous assurer qu'elle soit suivie par notre médecin de famille, ajouta son père, contribution parentale rassurante qui ne soutira qu'un lever d'yeux au ciel de la part de Cullins.

À présent, son père s'affairait à organiser les choses, domaine dans lequel il excellait, et Connie faisait le tour de sa chambre d'hôpital pour s'habituer à ses nouvelles béquilles. Elle se dirigea vers la salle de bains, où elle s'autorisa à s'asseoir et à uriner comme un être humain pour la première fois depuis son admission. On avait retiré la sonde (sensation qu'elle n'avait strictement *aucune* envie de revivre un jour), ce qui lui donnait le sentiment d'avoir retrouvé une partie de sa dignité. Ça tenait à si peu de chose. D'un autre côté, elle avait cru pendant un moment qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion de faire même les choses les plus simples.

Elle pensa à la mère de Jazz, toujours entre les griffes de Billy. Jazz était persuadé que sa mère devait être en vie, que son père était suffisamment tordu pour vouloir lui laisser l'honneur de la tuer. Connie n'en était pas si sûre. Elle ne se faisait pas d'illusions au point de croire qu'elle connaissait Billy Dent mieux que Jazz lui-même, mais elle avait le sentiment de très bien cerner ce fou furieux. Beaucoup

mieux en tout cas que la plupart de ses victimes, dont aucune ne pouvait partager ses observations, au motif insignifiant qu'elles n'avaient pas survécu.

Peut-être Jan était-elle encore en vie. Connie l'espérait sincèrement. Mais Billy pouvait la garder en vie et lui faire subir un enfer. Sur un plan psychologique, émotionnel aussi bien que physique, les supplices qu'il lui infligerait pourraient la pousser à réclamer la mort.

C'était peut-être même l'intention de Billy. Elle ferma les yeux et visualisa une amputée sanglante et meurtrie sur le sol crasseux d'un bâtiment en ruine anonyme : la mère de Jazz, suppliant son fils de la tuer.

Oui. Ça se tenait. C'était d'une logique imparable à la Billy, et le cœur de Connie se souleva à l'idée qu'elle soit désormais capable de penser comme lui. Comment Jazz avait-il pu vivre toute sa vie comme ça ?

De retour dans la chambre, elle alluma la télé et s'affala dans un fauteuil. Encore des infos locales sur Jazz et Billy. Des gens qui réclamaient la tête du capitaine que Jazz avait rencontré – Montgomery – ainsi que celles du préfet de police et du maire.

Elle ne pouvait strictement rien faire depuis son fauteuil, et même changer de décor en passant d'une chambre d'hôpital de Brooklyn à sa propre chambre de Lobo's Nod ne servait pas à grand-chose. Elle se retrouvait sur la touche, laissée pour compte. Comme l'avait déclaré le docteur Cullins, elle ne regagnerait pas une vraie mobilité avant des mois. En attendant, elle ne pouvait se reposer que sur son cerveau. Ce qui se révélerait peut-être utile.

Elle appela Howie qui répondit immédiatement, à sa grande surprise. Depuis qu'elle avait échappé à Billy, les vacances de Noël avaient pris fin et les cours avaient recommencé à Lobo's Nod. D'après les textos de sa mère, on parlait de fermer l'école temporairement si le FBI confirmait les rumeurs selon lesquelles Billy Dent revenait en ville. Connie ne savait pas très bien où elle se sentirait le plus en sécurité : à l'école, entourée d'un millier d'élèves, où un adulte inconnu ne passerait pas inaperçu, ou bien chez elle, avec ses parents mais aucune arme sous la main.

— Tu fais l'école buissonnière ? demanda-t-elle à Howie.

— J'ai été blessé dans l'exercice de mes fonctions. Les parents veulent que je reste chez moi. Comment ça va ?

La voix de Howie était saccadée, privée de son dynamisme habituel. Pas de jovialité, ni de faux argot ou de commentaires macabres et

inappropriés.

Quelque chose n'allait pas.

— Jazz et Billy passent à la télé toute la journée ici. Et chez vous ?

— Comme d'hab.

— Ici, les flics pensent que Billy retourne à Lobo's Nod. Jazz aussi.

— Ah bon ?

Si tant est qu'il existe une « intonation impassible », Howie ne faisait pas partie des hommes capables de l'utiliser.

— Qu'est-ce que tu as en tête, Howie ?

— À part des images de filles à poil ?

Ça, c'était le Howie qu'elle connaissait. Mais sa façon de blaguer dénotait une inquiétude qu'il ne parvenait pas à cacher.

— Howie, dis-moi ce qui se passe. Tu as eu des nouvelles de Jazz ?

— De Jazz ? (Il cherchait à gagner du temps. Bon sang, que ce garçon était transparent.) De *Jazz* ?

Elle entendit un bruit sourd. Un coffre de voiture en train de se refermer ? Sans doute.

— Dis-moi ce qui se passe. Tout de suite. Si tu as eu des nouvelles de Jazz, il faut qu'on parle. Tu te rappelles ce qu'on s'est dit dans la maison de Billy ? Qu'on ne pouvait pas l'arrêter, mais qu'on pouvait anéantir ses espoirs.

— Il faut vraiment que j'y aille.

— Howie ! On avait un accord ! On peut sauver Jazz et neutraliser Billy par la même occasion. Ne m'exclus pas maintenant. On est censés former une équipe.

— Désolé, Connie. Je m'apprête à monter en voiture et tu sais que mes parents détestent que je parle en conduisant.

— Mets un kit mains libres ! Et arrête de me raconter des conneries !

— Faut que j'y aille, répondit Howie. Je suis sûr que tu es hyper sexy avec ta jambe dans le plâtre. À plus.

Elle composa son numéro sur le téléphone, furieuse. Mais elle eut beau rappeler encore et encore, elle tomba chaque fois sur la messagerie vocale.

Espèce de crétin, tu me le paieras !!! lui envoya-t-elle par texto, tout

en sachant qu'elle ne recevrait aucune réponse.

Elle se releva tant bien que mal du fauteuil, appuyée sur ses béquilles, les aisselles déjà irritées. Howie savait quelque chose. Il avait été en contact avec Jazz. Elle en était certaine.

Restait une seule question : allait-elle le dire à qui que ce soit ?

34.

Howie savait que ses parents allaient partir en vrille quand ils se rendraient compte qu'il s'était faulilé hors de la maison. Une fois de plus. Alors qu'il était blessé. Une fois de plus. Ils risquaient fort de lui reprendre sa voiture cette fois. Ils l'en menaçaient déjà souvent, au moindre prétexte et pour le moindre crime contre la sensibilité parentale.

En quittant la ville, il dépassa le Caf'Hey. Ce qui lui fit naturellement penser à la pauvre Helen Myerson. Elle avait été leur serveuse et lui avait préparé bien volontiers toutes les concoctions bizarres qu'il réclamait. Puis l'Impressionniste l'avait tuée, et Howie n'avait plus remis les pieds au Caf'Hey.

Je suis beaucoup trop jeune pour avoir tellement de morts dans ma vie, songea-t-il.

Il emprunta la route principale qui traversait Lobo's Nod jusqu'à se retrouver hors de la ville, puis mit les gaz quand la vitesse limite augmenta. L'application d'affichage de cartes de son téléphone lui montra le trajet.

Le coffre contenait une pelle et une pioche flambant neuves. Connie avait perdu les précédentes, légèrement moins neuves, lorsqu'elle avait flippé et pris la fuite pour échapper à un voisin furieux après avoir creusé dans le jardin de Billy Dent. Elle lui devait toujours vingt dollars.

— On passe notre temps à creuser, par ici, avait marmonné Howie, un œil sur la route et l'autre sur l'écran du téléphone. On pourrait au moins attendre que le sol ait dégelé.

Il emprunta une bretelle d'accès vers l'autoroute et prit la direction de l'est. Dans un petit sac posé sur le siège passager, les flacons de médicaments s'entrechoquaient, les pilules s'agitant à l'intérieur.

Bientôt, il atteindrait sa destination, une station-service délabrée près de la frontière de l'État. Nombre total d'appels de Connie ignorés pendant son trajet : quatre, plus un texto. Elle lui avait laissé trois brefs messages sur sa boîte vocale, mais il ne prit la peine d'en écouter aucun. Les potes d'abord, désolé Connie. Les moments comme celui-ci, les crises comme celle-ci, forgeaient les liens de meilleure-amitié ou les brisaient irrémédiablement. Une vieille blague racontait qu'un bon ami ne vous dénoncerait pas si vous débarquiez avec un cadavre dans votre coffre, mais qu'un *meilleur* ami vous aiderait à l'enterrer.

Il songea à la pelle et à la pioche. Il espérait de tout cœur qu'il n'y avait pas de cadavre à enterrer.

Il se gara à l'écart des pompes à essence et laissa un moment le moteur tourner au ralenti, répugnant à sortir. Le froid avait la désolante capacité de s'engouffrer dans ses blessures pour les faire palpiter d'une vie nouvelle. L'intérieur tiède de la voiture était bien plus agréable.

Il coupa le moteur. Les heures passèrent. Il commença à s'inquiéter que ses parents rentrent bientôt du travail et découvrent Howie en convalescence itinérante, ce qui, de leur point de vue, ne comptait pas. De temps à autre, il relançait le moteur juste assez pour chauffer un peu la voiture, puis le coupait de nouveau.

Et il attendit.

Attendit.

Il décida de voir comment se portait Grandma et appela l'hôpital pour joindre la salle des infirmières de son étage. Mais lorsqu'il demanda s'il y avait eu des changements dans son état, l'infirmière hésita, lui dit « Ne quittez pas », puis lui fit subir une version « musique d'ascenseur » d'un tube de Justin Bieber, ce qui revenait plus ou moins à recouvrir une balle de Tabasco. Au bout d'un long moment, la communication reprit, cette fois au son d'une voix bourrue qui demanda :

— Qui est à l'appareil ?

— G. William ! s'écria Howie. Comme on se retrouve, téléphoniquement parlant ! Vous bossez à temps partiel à l'hosto en ce moment ? Le boulot de shérif ne paie p...

— La ferme, Howie.

G. William semblait fatigué, contrarié et soulagé tout à la fois.

Howie fit aussitôt le lien : les flics surveillaient les appels passés à Grandma. Évidemment. Ils pensaient qu'il pouvait s'agir de Jazz. Ou peut-être même de Billy.

— Je n'ai pas le temps de blaguer. C'est Jazz qui t'a demandé de passer ce coup de fil ?

— Nan nan nan nan nan, G-Willy. Vous oubliez un truc : je suis un habitué de la Casa des cinglés. Je voulais simplement savoir comment allait la grand-mère. Il lui manque peut-être pas mal de cases, mais il lui arrive de se rappeler comment faire des petits gâteaux à la cannelle qui déchirent tout. On ne renonce pas facilement à ces trucs-là.

Le soupir de Tanner s'engouffra par le téléphone pour emplir la voiture.

— Howie, je ferais mieux... Nous n'avons pas révélé l'info, mais l'hôpital s'apprête à faire une annonce, alors autant que je te l'apprenne. Mme Dent est décédée.

Dès l'instant où G. William avait soupiré, Howie avait plus ou moins deviné ce qui allait suivre, mais la nouvelle le percuta malgré tout comme un semi-remorque écrasant un animal sur la route. Une boule se coinça dans sa gorge et il lutta pour déglutir.

C'était sa faute. Entièrement sa faute. Elle serait encore en vie s'il n'avait pas déboulé chez elle façon Bruce Willis avec ce fusil complètement inutile pour tenter de découvrir si Sam était ou non Ugly J. Il aurait dû se contenter d'apporter un vrai pistolet et de lui tirer dessus ; ç'aurait été plus rapide et plus humain.

— Howie ? Tu es toujours là ?

Il répondit malgré la boule :

— Ou... ouais.

— Je ne veux pas que tu te le reproches, tu m'entends ? C'était une vieille dame. Elle n'était pas du tout en bonne santé. Son heure était venue, d'accord ?

— Oui, shérif.

— Je suis sincère, Howie. N'importe quoi – absolument n'importe quoi – aurait pu la surprendre comme ça.

J'ai tué la grand-mère de mon meilleur ami. Je n'arrive pas à le croire.

— Faut que j'y aille, G-Willy, dit-il avec une gaieté forcée. Ma Xbox ne va pas jouer toute seule et il faut bien que quelqu'un sauve l'univers. Autant que ce soit moi.

Une fois qu'il eut raccroché, il regarda fixement le téléphone dans sa main, résistant à l'envie de le jeter le plus loin possible. Ou de le fracasser contre le tableau de bord.

Morte. Elle est morte. Oh, merde. Oh, merde. Jazz va me tuer. Ou, putain, Billy va vraiment me tuer. Et faire en sorte que ça dure des plombes.

Il essuya les larmes sur ses joues. *Putain, putain, putain.*

35.

Jazz et Marta roulèrent pendant des heures dans un silence de givre.

Elle semblait plus méfiante qu'apeurée, bizarrement. Elle ne savait pas que penser ni que croire, ce qui convenait très bien à Jazz. Les gens hésitants choisissaient généralement la ligne de conduite la moins risquée, et, à ce moment précis, la moins risquée consistait pour elle à piloter son véhicule.

Il mâchonnait une barre de céréales qu'il avait achetée sur la dernière aire d'autoroute, avant ce petit-somme-qui-avait-tout-changé. Marta ne s'était pas arrêtée depuis, comme si elle prenait la pédale d'accélérateur pour une sorte de levier anti-meurtre et croyait qu'il ne lui arriverait rien de mal si elle se contentait de maintenir l'allure.

Billy l'avait qualifié de tueur n'ayant pas encore tué. Jazz ne l'avait pas cru, mais Billy avait aussi ricané quand Jazz avait affirmé être encore puceau ; son père s'était avéré avoir raison sur ce point, comme l'estomac de Jazz le lui prouvait chaque fois qu'il pensait à Sam. Par conséquent, Billy avait peut-être raison sur le reste. Jazz devait bien admettre une chose : l'idée de le tuer le réchauffait à l'intérieur, comme du cidre chaud. Elle l'imprégnait corps et âme.

Il y aurait des conséquences, bien entendu. Il n'était pas stupide, naïf ou obsédé au point de croire qu'il pouvait tuer Billy et s'en tirer sans dommage. Cependant – et ce point-là relevait peut-être de la naïveté – il imaginait que les conséquences ne seraient peut-être pas aussi terribles qu'il l'avait pensé au premier abord. Éliminer de la surface de la terre l'Artiste, Green Jack, l'Œil de Satan et tous les autres d'un seul coup rapide ferait sans doute de Jazz une sorte de héros populaire aux yeux de certains. Les familles des victimes de son père se rallieraient sans aucun doute à ses côtés. Les jurés se pencheraient avec compassion sur son enfance, sur les ravages commis

par son père. Les avocats de la défense invoqueraient le syndrome de l'enfant battu et la théorie de « l'impuissance apprise ».

Quel genre d'avocats crois-tu que tu obtiendras ? Tu connais le prix de ce genre de témoignage d'expert ?

Il pouvait se passer deux choses. Il pouvait atterrir en sécurité maximale ou bien faire un séjour en clinique psychiatrique jusqu'à ce qu'il soit déterminé à ne plus représenter un danger pour les autres. Bonne chance sur ce point.

Et bien sûr, dans chacune de ces formules, il perdrait Connie, si ce n'était déjà fait. C'était logique : il y avait des limites à ce qu'elle pouvait supporter. Il ne pouvait pas le lui reprocher. Mais il se jouait là quelque chose de plus crucial que le bonheur de Connie, de plus crucial en tout cas que son bonheur à lui.

— Prends cette sortie, dit Jazz, rompant le silence.

Il dirigea Marta une fois sortie de la bretelle et, dans un concert d'éruptions et de gémissements, le semi-remorque s'arrêta à une station-service délabrée et isolée, tapie au bord de la route. Jazz aperçut la voiture de Howie garée en face mais fit semblant de ne pas la remarquer. Ils se trouvaient à une bonne heure de Lobo's Nod.

La main sur la poignée de la portière, il se tourna vers Marta qui regardait fixement ses propres doigts crispés sur le volant.

— Je m'en vais, annonça-t-il. Je te libère.

Ces mots avaient un goût magnanime et sale à la fois. Oui, elle allait vivre. Mais de quel droit prenait-il cette décision ?

Il n'en savait rien. Et ça n'avait plus d'importance. Plus rien n'en avait sinon la capture de Billy.

— Je veux te demander quelque chose, dit-elle.

— Non. Va-t'en, c'est tout.

— Mais ma famille...

Toute la dureté, toute la force qu'elle avait en elle – tout ça s'évanouit en un instant, et elle se retrouva nue et terrifiée devant lui. Jazz grinça des dents. Elle était, comprit-il, sa Lisa McVey, la jeune fille que Bobby Joe Long avait relâchée alors même qu'il savait qu'elle conduirait la police jusqu'à lui.

Les gens sont réels. Les gens ont de l'importance.

Ça ne pouvait pas être aussi simple. Billy importait, mais Billy devait mourir. Jazz était réel, mais il savait n'avoir aucune

importance. Sa vie et ses rêves n'étaient rien comparés aux machinations de Billy.

Marta est réelle. Marta a de l'importance.

C'était peut-être la seule chose sur laquelle s'appuyer en ce moment même.

— Tout ce que je t'ai dit tout à l'heure ? Je crois...

Il hésita, ne sachant pas trop que dire avant que les mots ne sortent d'eux-mêmes, ces mots qu'il entendait pour la première fois et qu'il ne reconnaissait ni par le son de sa propre voix ni par leurs sonorités, mais par leur vérité.

— Je crois que c'étaient des conneries. Peut-être, je n'en sais rien. Vraiment rien. Mais je crois que vous êtes en sécurité, ta famille et toi. J'en suis même sûr. Je cherche ma mère, et je dois tuer mon père parce que c'est la seule solution, et je crois que je suis peut-être en train de perdre la boule, mais je n'en suis pas sûr. Ces derniers jours ont été rudes. Mais je suis persuadé que tu ne me reverras jamais et que tu n'entendras plus parler de moi.

Avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, il ouvrit la portière et sortit de sa vie.

Howie regarda Jazz se diriger vers la station-service déglinguée et traverser jusqu'à l'autre côté. Pause pipi ?

Au bout d'un long moment, le camion dans lequel Jazz était arrivé démarra en sifflant. Ses freins émirent des bruits poussifs et il regagna la route en geignant. Mais Jazz se trouvait toujours aux toilettes. Howie se surprit à marteler nerveusement le volant. Il envisagea sérieusement – rien qu'une minute, mais tout de même – de redémarrer le moteur et de quitter le parking pour ramener sa carcasse à Lobo's Nod. En abandonnant son meilleur ami dans un moment de détresse et de désespoir ? Ouais, ça se classait très haut sur l'échelle du « retournement de karma express », mais ça semblait malgré tout une option nettement préférable à celle d'avertir Jazz au sujet de Grandma.

Pourquoi tu te racontes des histoires, Howie ? Tu n'iras nulle part.

Peu après que le gros camion eut disparu sur la route, Jazz apparut sur le côté du bâtiment, marchant d'un pas rapide et hésitant. Howie eut envie de se précipiter hors de sa voiture pour lui prêter une épaule sur laquelle s'appuyer, mais il avait reçu des instructions très claires :

démarré la voiture, reste sur le siège du passager, déverrouille toutes les portières, tiens-toi prêt à partir.

Jazz finit par atteindre la voiture et se laissa tomber sur la banquette arrière.

— Constipé ? Vessie paresseuse ?

Les blagues jaillirent par réflexe des lèvres de Howie mais il n'arrivait même pas à en rire. Grandma était morte.

— Il fallait que j'attende qu'elle soit partie, répondit Jazz.

Le son de la voix de son ami le surprit : elle était monocorde et totalement dépourvue d'émotion. Bien sûr, Jazz venait de traverser trois ou quatre sortes d'enfers différents, mais il parlait comme un homme déjà mort.

Ou, plus exactement, qui avait renoncé à vivre.

— Qu'est-ce qui...

— Roule, lui ordonna Jazz.

Il était accroupi sur la banquette arrière, alors même que les contorsions nécessaires devaient lui faire mal à la jambe. Il tira sur lui le vieil imper de Howie.

Howie recula pour sortir de la place de parking et s'éloigna.

— On va où ?

— À Lobo's Nod.

— Ah ouais, quelle idée géniale. Personne ne pense que tu iras là-bas.

— Je ne te demande pas de m'emmener chez moi ou en plein centre-ville. En fait, on va se rendre au bout de Danvers Street.

Lorsqu'il prit le tournant pour rejoindre la route, Howie scruta le rétroviseur pour tenter d'apercevoir Jazz mais ne distingua rien, si bien qu'il tendit la main derrière lui en agitant le sac de médicaments.

— Arrête de faire ça, ordonna Jazz en les lui arrachant. Contenté-toi de rouler comme s'il n'y avait rien d'anormal et personne derrière toi.

Howie entendit un flacon s'ouvrir, puis Jazz en train de croquer une pilule. Plus longtemps il attendrait avant de lui parler de Grandma, pire ce serait quand il le ferait enfin. L'impact serait plus lourd, la culpabilité plus forte. Mais il ne pouvait pas le faire de cette manière. Pas alors qu'il roulait le long de la route, avec Jazz caché derrière lui comme un bambin qui se croyait invisible puisque lui ne pouvait pas

vous voir.

Ils roulèrent donc en silence. Ils étaient de retour sur l'autoroute, en direction de la ville, quand le déclic se produisit. Danvers Street. Danvers...

Ah. Oui, bien sûr. Qui n'aurait pas envie de se rendre au cimetière de la ville ?

36.

Lorsqu'ils arrivèrent au cimetière, la nuit était déjà tombée. Jazz n'avait pas dit un mot pendant le reste du trajet ; Howie pensait qu'il s'était peut-être endormi par terre. Quand il se gara près du cimetière, il s'éclaircit la gorge et s'apprêtait à dire « Hé, Jazz, réveille-toi » mais, avant qu'il ait pu parler, la voix de Jazz s'éleva derrière lui, toujours aussi morte :

— Il y a des gens aux alentours ?

— Non. Juste nous.

— Regarde le grand sapin au coin nord, diagonalement opposé à la grille. Un des adjoints de G. William aime bien aller y prendre ses pauses clope quand il est en poste ici.

Howie évita de se demander comment Jazz le savait. Il regarda à travers le pare-brise en plissant les yeux et ne vit rien, ce qu'il lui apprit.

— Parfait. (Jazz se releva brusquement de la banquette arrière.) Tu as apporté ce que je t'avais demandé ?

— Ouais, bien sûr.

À peine prononcés ces mots, Howie visualisa la pelle et la pioche rangées dans le coffre. Il se sentit très bête lorsqu'il ajouta les outils à l'équation et découvrit quelque chose de répugnant à droite du signe égal.

— Jamais de la vie, Jazz. Pas question qu'on déterre un cadavre. Pour rien au monde.

Jazz haussa les épaules, glissa le long de la banquette et ouvrit la portière.

— Il n'est pas question de « on ». Je peux m'en occuper seul.

De toutes les choses que Jazz aurait pu dire en cet instant, c'était la seule qui garantissait que Howie allait sortir son derrière osseux de la voiture. Jazz ne disait *jamais* qu'il pouvait faire les choses seul ; il avait quasiment la manie d'embarquer Howie dans toutes ses quêtes. Howie ne se flattait pas en croyant que Jazz adorait son inimitable compagnie – c'était plus probablement parce qu'il savait que le goût de la solitude était caractéristique des tueurs en série comme son père. Presque comme si la présence de Howie jouait le rôle de disjoncteur qui se déclencherait si une trop grande quantité de folie parcourait le circuit. La fragilité éternelle (ainsi qu'interne, d'ailleurs) de Howie obligeait Jazz à se montrer plus prudent qu'il ne le serait autrement.

Ce qui poussa Howie à suivre Jazz lorsqu'il alla ouvrir le coffre.

— Pas question que tu y ailles tout seul.

Jazz haussa de nouveau les épaules. Pour la première fois, Howie voyait réellement son meilleur ami. Il essaya de se dire que ce n'était que l'effet de la faible et morne lumière dispensée par la lune et la faible ampoule du coffre, mais les faits étaient là : Jazz avait une mine affreuse. Son teint était cireux, ses yeux enfoncés et injectés de sang. Ses mains tremblaient très légèrement lorsqu'il s'empara de la pelle et de la pioche.

— Jazz, dit Howie tout bas.

Jazz ne l'écouta pas et s'appuya contre le bord du coffre ouvert pour en sortir les outils.

— Jasper.

C'était la toute première fois que Howie utilisait le vrai nom de Jazz, ce qui n'eut pas l'effet escompté. Jazz sortit les outils avec un petit grognement, les jeta sur son épaule et se retourna vers le cimetière.

Howie tira donc la dernière flèche de son carquois.

— Ta grand-mère est morte.

Il grimaça en prononçant ces mots, pour lui-même autant que pour Jazz.

Celui-ci s'arrêta et se tourna vers Howie.

— Tu déconnes ?

Secouant la tête, Howie répondit :

— J'aimerais bien. Je t'assure. Mais elle est morte à l'hôpital aujourd'hui.

Il écarta les mains, bras tendus, prêt pour l'étreinte fraternelle qui allait suivre.

Au lieu de quoi Jazz éclata de rire.

Un rire rapide, inattendu et joyeux. Jazz laissa tomber la pelle et la pioche avec un vacarme irréflecti et s'appuya contre la voiture pour reprendre son souffle.

Oh putain de merde. Il a perdu la boule. Pour de bon.

— Ça va ? demanda-t-il tandis que Jazz se penchait pour ramasser les outils.

— Ça n'a jamais été, répondit Jazz avant de s'éloigner.

Howie resta un moment immobile tandis que son meilleur ami s'éloignait dans le noir. Puis, sans y réfléchir davantage, il se précipita pour le suivre.

À l'intérieur du cimetière, Howie avançait d'un pas bondissant aux côtés de Jazz tandis qu'ils se frayaient un chemin au milieu des pierres tombales bien alignées, parfois ponctuées de statues tape-à-l'œil. Les habitants de Lobo's Nod n'étaient pas portés sur les démonstrations outrancières de commémoration des morts ; une simple pierre tombale suffisait, au lieu des statues et caveaux sophistiqués que Howie avait vus dans les films. Le cimetière était plat, morne et identique dans la plupart des directions. Un million de blagues lui passèrent par la tête, mais il réussit étonnamment à les empêcher de jaillir de ses lèvres.

Une fois qu'il eut rattrapé Jazz, il ne fut pas difficile de garder l'allure – la jambe de son meilleur ami lui donnait visiblement du mal. Quand Jazz progressait lentement, comme en ce moment, il pouvait maintenir une démarche régulière. Quand il accélérail, sa jambe gauche traînait.

Howie ne supportait plus le silence. Il détestait déjà le calme en règle générale, mais le calme dans un cimetière était le pire de tous.

— C'était quoi, ce camion qui t'a déposé ? demanda-t-il.

— Rien du tout. Elle a dû appeler les flics à peine repartie. C'est pour ça que j'ai dû me cacher sur la banquette arrière. Ça m'aurait pris trop de temps de repartir en stop à partir de là.

Et on ne peut pas vraiment dire que tu marches au mieux de ton allure...

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire exactement ? demanda

Howie, bien que les outils lui fournissent une explication évidente.

— On cherche ce que Billy a laissé derrière lui, répondit Jazz avant d'accélérer un peu.

Ça ne servait à rien. Même dans ses meilleurs jours, Jazz ne pouvait pas distancer Howie et ses jambes démesurées.

— Billy a laissé quelque chose ici ? Dans le cimetière ? Auprès d'une victime ou un truc du genre ?

Deux des victimes de Billy, pour autant que Howie se rappelle, étaient enterrées ici. Ses deux dernières, avant son arrestation. Mais il ne voyait ni comment ni pourquoi Billy aurait laissé quelque chose dans leur cercueil.

— Non, répondit Jazz, et ils s'arrêtèrent. Il l'a laissé là.

Howie suivit le doigt que tendait Jazz. Le clair de lune suffisait tout juste à lui permettre de distinguer l'inscription gravée dans la pierre :

JONATHAN WALTER DENT

Et deux dates.

Howie fit le calcul.

— Ton grand-père ?

— Ouais. Mort il y a vingt ans, un truc comme ça.

— On n'était même pas nés il y a vingt ans. Billy n'aurait pas eu l'idée de te laisser quelque chose là.

En temps normal, ce genre de commentaire aurait soutiré à Jazz une répartie grincheuse, mais il se contenta de hausser les épaules, un geste dont Howie commençait à se lasser.

— Je n'ai pas dit qu'il l'avait laissé pour moi. J'ai dit qu'il l'avait laissé, point barre. (Jazz laissa tomber la pelle et la pioche et tenta un mouvement à l'aide de la pioche, étirant ses muscles.) Quand il est venu me trouver dans le box, Billy m'a dit qu'il m'avait déjà expliqué comment tout avait commencé.

— Je pige rien.

Jazz agita la pioche, d'abord en silence puis avec un grognement de douleur. Elle mordit le sol gelé juste en dessous de la pierre tombale de son grand-père et recracha une quantité de gazon ridiculement minuscule.

— Un jour, dit Howie, j'ai lu dans un bouquin que si on faisait rouler une poubelle en feu sur le sol gelé, ça le rendait plus facile à

creuser.

Jazz frappa de nouveau.

— Où est-ce qu'on se procurerait une poubelle en feu ? (Question posée de cette même voix inerte. Factuelle. Pas de la voix chaleureuse et volontaire à laquelle Howie était habitué.) Et comment est-ce qu'on empêcherait que les flammes soient visibles ?

— Je n'en sais rien.

Alors tais-toi flotta dans l'air froid de janvier, tacite mais bien compris.

Jazz attaqua de nouveau le sol. Puis recommença. Au bout d'un moment, il fit une pause pour s'éponger le front et s'appuya sur la poignée de la pioche afin de reprendre son souffle.

— Billy m'a dit qu'il m'avait donné un indice quand je lui ai parlé à Wammaket, déclara-t-il sans y être invité. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, mais j'ai fini par piger.

Nouveau silence. Howie avait envie de lui en demander davantage, mais Jazz semblait à nouveau ailleurs. Nouveaux coups de pioche dans le sol, rythmés et soutenus. Howie consulta furtivement son téléphone. Ses deux parents devaient être rentrés à présent. Combien de temps pouvait-il rester ici avec Jazz ? Jusqu'à se retrouver aussi gelé que le sol ? Jazz transpirait sous l'effort, mais Howie commençait à frissonner.

— J'ai autre chose à te demander, dit Jazz sur un ton qui ne trahissait aucune nuance d'excuse et ne tolérait aucun refus.

— Quoi donc ?

Jazz le lui apprit.

37.

Avant de relâcher Howie dans le monde réel au-delà des murs du cimetière, Jazz lui demanda de lui apporter les médicaments chapardés à sa mère. Jazz attendit le départ de Howie puis avala goulûment un nouvel analgésique – il en était au double de la dose recommandée – ainsi qu’un antibiotique, puis se laissa tomber contre une pierre tombale pour faire une pause. Le sol froid lui brûlait les fesses à travers le pantalon de Mark Culpepper. Comme l’effort le faisait transpirer, il avait retiré le pardessus de Hughes, qu’il replia pour s’asseoir dessus.

Devant lui, la tombe de son grand-père donnait l’impression d’avoir été creusée à coups de dents. Il avait réussi à traverser la couche de terre la plus dure en formant un ovale irrégulier qui mesurait environ un mètre au niveau du grand axe. À présent, la terre riche et noire l’appelait. Moins gelée, d’accord, mais il allait devoir la sortir à coups de pelle au lieu de la transpercer en exploitant la vitesse acquise, la gravité et son propre poids.

Il pensa – brièvement – à Howie. Ainsi qu’à sa grand-mère. Il n’avait pas cru Howie tout de suite, mais il ne lui avait guère fallu de temps pour comprendre que la mort de Grandma était réelle et immuable. Jazz ne croyait pas aux fantômes, à la magie ou au surnaturel ; il ne gobait pas les histoires de perception extrasensorielle, de pouvoirs psychiques et autres conneries du même genre. Mais d’une certaine façon, il *savait* qu’elle était morte, au-delà de la simple annonce de Howie et de manière bien plus profonde. Quelque chose de fondamental avait bougé dans l’univers, ou en lui. Ou peut-être les deux.

Elle était partie. Il avait fantasmé sa mort, qui était maintenant bien réelle. Tout comme Billy avait rêvé tant de meurtres avant de les imprimer dans le monde réel par la seule force de sa volonté et de

grandioses prouesses criminelles.

Je ne l'ai pas tuée, se dit-il. Je ne l'ai pas tuée.

Il s'interrogea : s'il y avait un Dieu ou une autre entité contrôlant l'univers, trouvait-il ou elle que ce soit une très bonne blague que Jazz vienne exhumer son grand-père juste après la mort de sa grand-mère ?

Pour Jazz, c'était une blague minable.

Je devrais peut-être creuser un autre trou juste à côté de lui pour Grandma, songea-t-il.

Il prit appui pour se remettre debout. Les analgésiques le faisaient planer, mais les plaintes de sa jambe s'étaient tues, à son grand soulagement. Il se mit à creuser avec un petit grognement.

Tu en sais plus que tu le crois, avait affirmé Billy. T'as les premiers éléments, fils.

Il avait invoqué Gilles de Rais. Mais pas Belle Gunness. L'une des premières veuves noires de l'ère moderne, peut-être. Fin des années 1800. Elle était venue en Amérique. Avait tué les hommes qui la courtoisaient, vécu de ce qu'ils laissaient derrière eux. Tué ses deux propres filles.

Puis, victoire suprême, elle avait disparu de l'histoire, jamais traduite en justice. On pensait qu'elle avait simulé sa propre mort pour démarrer une nouvelle vie.

Comme la tante Samantha, qui avait quitté Lobo's Nod et disparu sous une autre identité.

Il aurait dû le comprendre. Il aurait dû la reconnaître pour ce qu'elle était. Sam était Ugly J ainsi que Belle Gunness. Elle se servait de multiples noms, comme Billy.

Il s'interrogea : Billy avait-il appris à sa sœur comment éviter de se faire prendre ? Ou était-ce l'inverse ?

C'était forcément lui. Les femmes ne semblaient tout simplement pas posséder la constellation de désordres psychologiques nécessaires pour commettre des meurtres en série sur le long terme. Il était plus fréquent qu'elles collaborent avec un partenaire de sexe masculin, comme le couple formé par Fred et Rosemary West en Angleterre, qui avaient assassiné leurs pensionnaires ainsi que leur propre fille.

Rosemary avait affirmé que Fred l'y avait obligée. Elle avait plaidé l'innocence.

Les Anglais n'étaient pas si bêtes en fin de compte : ils ne l'avaient pas crue et elle croupissait encore en prison.

Combien de personnes Ugly J avait-elle tuées, totalement libre, hors de tout soupçon ? Combien étaient mortes parce que personne n'aurait jamais pensé accuser une femme ?

Billy a dit que tout avait commencé ici. Et c'est vrai. C'est ici que Sam et lui ont grandi, qu'ils ont appris comment traquer leur cibles. Peut-être qu'au fil des ans il leur est arrivé de faire équipe. Peut-être qu'ils se donnaient des conseils. C'était un jeu pour eux, tout comme le Monopoly du meurtre auquel se livraient le Chapeau et le Chien. Je parierais qu'ils sont restés en contact et qu'ils ont passé des années à marquer des points l'un sur l'autre.

Jusqu'à ce que Billy finisse en prison. Et Sam ne l'avait pas supporté, hein ? Son complice, son frère, derrière les barreaux ? En taule comme un criminel ordinaire ? Pas question.

Ça lui avait pris des années, mais elle avait réussi à atteindre l'Impressionniste. Elle l'avait lancé sur sa trajectoire et envoyé à Lobo's Nod. Elle avait placé Jazz dans une position où il lui faudrait recourir à l'aide de Billy.

Et ensuite, quand Billy a été prêt, il s'est enfui. En me faisant envoyer un signal à Sam à mon insu.

Il se rappela ce moment passé avec Billy au pénitencier. Il s'y était cru en sécurité, entre les chaînes et les gardes. Mais pendant tout ce temps, c'était Billy qui contrôlait tout. Il se faisait l'effet d'avoir livré une partie de dames pour découvrir ensuite que son adversaire jouait aux échecs depuis le début.

Et il me l'a dit...

Je te l'ai dit à Wammaket. Je t'ai dit où tout avait commencé.

Oui. Oui, en effet. Simplement, Jazz n'avait pas compris sur le moment ce que ça signifiait. Ça ressemblait davantage aux scories verbales que Billy vomissait dans l'atmosphère, des absurdités toxiques destinées à dérouter l'auditeur et à conserver une longueur d'avance sur lui.

Mais pas cette fois-là. Non, cette fois-là, il avait carrément expliqué à Jazz où se rendre et que faire. Et Jazz n'avait pas écouté. Il s'était senti si fier d'être capable d'affronter Billy dans sa tanière, d'avoir osé non seulement défier son père mais d'être allé le rencontrer, drapé dans ce défi même, pour lui demander de venir en aide à la police.

Et Billy l'avait manipulé en virtuose.

À mon avis, tu me préfères vivant que mort, avait dit son père. Tu sais ce qui m'a poussé à prospecter ? La mort de mon père.

C'étaient des conneries. Le grand-père de Jazz était mort vingt ans plus tôt, et le premier meurtre confirmé de Billy – celui de Cassie Overton – remontait à un peu plus d'un an auparavant. Connaissant la nature méticuleuse et conservatrice de Billy, ça signifiait qu'il avait dû passer plusieurs années à prévoir et planifier ce meurtre.

Tu sais ce qui m'a poussé à prospecter ? La mort de mon père.

Ce n'était pas vrai. De nombreux tueurs en série passaient à l'acte à la suite de la mort d'un père ou d'une figure paternelle, mais pas Billy. Ce qui signifiait qu'il y avait autre chose chez feu Jon Dent – ou, plus précisément, dans les circonstances de sa mort – dont Billy s'était servi pour narguer Jazz. Et comme un crétin, Jazz n'avait rien compris.

Un élanement de douleur traversa la barrière des médicaments que Howie lui avait apportés, et il s'aperçut qu'il se trouvait dans le sol jusqu'à la hanche après avoir creusé sur plus d'un mètre sans s'arrêter. Il ignorait depuis combien de temps il creusait, et le ciel encore noir ne lui permettait pas d'en juger. Seuls ses épaules et son cou endoloris lui indiquaient qu'il avait dû s'écouler plus d'une heure.

Il s'appuya sur sa jambe valide jusqu'à ce que la blessée revienne à un élanement sourd, puis se remit à creuser. Bientôt, sa pelle heurta en cliquetant quelque chose de dur.

Sans parvenir à contenir sa surexcitation, il se surprit à redoubler d'ardeur. Faute d'avoir le temps de creuser une tranchée de deux mètres de profondeur autour du cercueil, il décida de dégager la terre qui recouvrait le tiers supérieur, où le couvercle articulé se séparait en deux parties dont un pan distinct destiné à dévoiler la tête et le haut du corps pour la présentation. Son défunt grand-père, pour autant qu'il se rappelle, était mort d'une attaque. (Grandma, désormais défunte à son tour, alternait entre cette histoire et l'affirmation selon laquelle son mari avait été tué par la foudre à la suite d'un sort jeté par une sorcière locale.) Il n'y avait eu aucune raison de ne pas présenter le cercueil ouvert lors du service.

À violents coups de pioche, il brisa les gonds et les fermoirs du cercueil. Puis prit une profonde inspiration qu'il ne relâcha pas. Il savait que la puanteur atteindrait des proportions épiques. Et qu'elle serait sans doute dangereuse – une sorte de bactérie ou de toxine pouvait s'échapper lorsqu'il découvrirait le corps. Jazz décida qu'il devrait se contenter de croiser les doigts en guise de désinfectant. Et peut-être que les antibiotiques le protégeraient si Grandpa avait quelque chose à lui offrir depuis l'au-delà.

Retenant toujours son souffle, il lutta pour dégager la partie supérieure du cercueil. Un nuage invisible d'air chaud immonde

s'éleva vers lui et s'infiltra dans ses narines. Ravalant un haut-le-cœur, il posa sur le côté la porte en bois puis s'extirpa du trou tant bien que mal pour s'étendre, essoufflé, sur le sol froid. Il roula sur le dos pour fixer le ciel nocturne. Les étoiles lui avaient manqué à New York. Trop de pollution lumineuse là-bas ; trop peu d'étoiles. Ici à Lobo's Nod, le ciel explosait quasiment d'étoiles.

Au bout de quelques minutes, il retourna dans le trou. La puanteur de chair en décomposition et de gaz putride s'attardait. Jazz remonta sa chemise sur la moitié inférieure de son visage et respira par la bouche. Il ignorait ce qui se produirait s'il l'inhalait. Un corps en décomposition ne se contentait pas de disparaître – les parties putréfiées devaient bien devenir quelque chose ; la conservation de la matière et de l'énergie le prouvait. Par conséquent, l'air nauséabond qui tournoyait autour de Jazz se composait en réalité de parties de son grand-père, dévoré et converti en gaz par la population de micro-organismes qui vivaient dans ses intestins.

Jazz se rappela les étapes de la décomposition telles que Billy les lui avait enseignées, comme d'autres gamins se rappelaient les jingles publicitaires. « D, A, P, C, A, M... », chantonna-t-il tout bas.

Le grand-père de Jazz occupait cette tombe depuis vingt ans. Il se trouvait au dernier stade, en pleine momification, aucun doute là-dessus. Au clair de lune faiblissant, Jazz entrevit de l'os blanc et les puits apparemment infinis des orbites et narines vides. Le vieux cercueil bon marché n'était pas étanche. Des moisissures s'accrochaient aux os ici et là. Jazz regretta de ne pas avoir chargé Howie d'apporter une torche.

Je n'avais pas les idées claires. Cette putain de jambe, le camion, tout le reste. Bien joué, Jazz.

Il s'accroupit, posté en équilibre instable au-dessus de son grand-père. L'idée de devoir farfouiller dans le cercueil ne l'emballait pas outre mesure. Il pouvait y avoir des flaques de jus de cadavre là-dedans – une infecte mixture de restes décomposés contenant tout un tas de saloperies de microbes.

Tandis qu'il ajustait sa position, la pâle clarté de la lune tomba, mettant en lumière les vestiges épars des revers du costume dans lequel on avait enterré son grand-père. Il y entrevit l'extrémité d'un objet qui avait probablement reposé dans la main serrée du mort. À en juger par son éclat, on aurait dit un sac plastique transparent.

Plongeant la main dans le cercueil avec une infinie délicatesse, s'appuyant prudemment contre le bord du trou qu'il avait creusé, Jazz frôla l'objet du bout des doigts.

Du plastique, sans aucun doute. Un sac de congélation. Il contenait quelque chose.

Ça ressemblait à un livre.

Jazz tira doucement dessus afin d'éviter d'emporter autre chose. Le livre resta collé. Il réessaya en insistant un peu.

Quelque chose céda. Un *crac* retentit, suivi d'un crépitement, et le livre se retrouva dans ses mains.

Par chance, il était sec. Jazz sortit de la tombe et se mit à tousser au point de vomir, appuyé contre la pierre tombale de son grand-père tandis que ses boyaux se contractaient, jusqu'à ce qu'il en soit réduit à vomir le souvenir d'un repas digéré depuis longtemps.

Pitié, faites que ce ne soit pas la Bible ou le journal bien-aimé de mon grand-père. Faites que ce soit important.

Il se cala contre l'autre côté de la tombe, évitant la flaque glissante de vomi. Le livre était noir. Ou vert sombre. Ou rouge brun. Il avait autrefois été bleu. Ou gris. Taupe ? Qui pourrait le dire ? À l'abri du sac plastique, il avait moins souffert que Grandpa lui-même, mais les années, la décomposition et la moisissure l'avaient abîmé malgré tout. En ouvrant le sac, Jazz flaira une bouffée de moisi qui était presque agréable et bienvenue comparée à la puanteur de la tombe.

Le livre était relié, la couverture vierge. Il ressemblait à une sorte de carnet à croquis. Jazz l'ouvrit lentement, redoutant qu'il tombe en morceaux. De la poussière atterrit sur ses genoux et le dos se fendit, mais le livre résista plutôt bien.

Pas de croquis. Pas sur la première page, du moins. Rien que des mots. Une écriture appliquée, en pattes de mouche, de la marge au bord de la page.

Il reconnut aussitôt l'écriture de son père. La page était encombrée de texte, impossible à lire sans un bon éclairage, mais une phrase s'affichait en plus grand que les autres :

Aujourd'hui, elle m'a parlé du Roi corbeau.

38.

Hughes avait parié qu'il reconnaîtrait le shérif Tanner et, en effet, il aurait repéré ce type au milieu de la foule même sans son uniforme et son chapeau de shérif ridicule. Tanner était exactement tel que Hughes l'avait imaginé : un péquenaud corpulent au nez de boxeur avec une moustache grotesque. L'expression « avoir la tête de l'emploi » semblait faite pour lui.

L'aéroport le plus proche de Lobo's Nod se trouvait à deux heures de la ville elle-même, dans un autre État, tout aussi tristement célèbre pour son laxisme extrême vis-à-vis de détails aussi assommants que les droits civils. Hughes avait atterri dans cet aéroport quand il était venu chercher Jasper – un millier d'années plus tôt, lui semblait-il ; à l'époque où il croyait le garçon innocent.

Comme il n'avait que son bagage à main, il traversa la foule en direction de Tanner, qui toucha carrément son chapeau pour le saluer.

— Shérif. Louis Hughes, NYPD.

Dans des circonstances ordinaires, il aurait montré son insigne afin d'officialiser la rencontre. Mais il ne pouvait pas, car le petit Dent devait s'en servir pour détourner des voitures en ce moment même.

Et ce crétin de shérif le savait. Hughes détecta une esquisse de sourire sous cette moustache ridicule.

— Enchanté de vous rencontrer, répondit Tanner, main tendue.

Ils échangèrent une poignée de main.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture du shérif – garée, observa Hughes avec un respect qu'il ne put réprimer, dans la zone de stationnement interdit –, Hughes faisait défiler l'écran de son téléphone en quête des dernières nouvelles de Miller. Rien sur Samantha Dent, pour l'instant.

— Du nouveau ? demanda Tanner tandis qu'ils quittaient l'aéroport.

— Non. J'ai demandé à mes hommes d'enquêter sur la sœur. Tout ce qu'ils ont trouvé jusqu'à présent pour ces dernières années, c'est que les médias l'ont contactée et fait passer à la télé. Rien d'extraordinaire. Tout est rasoir. Peut-être un peu trop, si vous me suivez.

Le shérif régla la climatisation. Hughes était gelé, mais un type de la corpulence de Tanner devait allumer la clim en décembre.

— Peut-être que je peux demander à mes hommes de se coordonner avec vous. J'ai un adjoint en train d'interroger des gens qui la connaissaient quand elle habitait en ville.

L'estime de Hughes pour Tanner faillit accidentellement monter d'un cran.

— Bonne idée. Vous avez déjà obtenu quelque chose ?

— Pas encore. Mais nous avons pas mal de monde à qui parler. Les gens ne quittent jamais vraiment la ville. Pas les plus âgés, en tout cas.

— Vous la connaissiez ?

— Non, elle est partie assez jeune. Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais je croisais tout le temps Billy. On ne pouvait pas vivre ici sans tomber sur lui. Cela dit, je n'ai jamais vraiment passé de temps avec lui avant que sa femme ne s'en aille. C'est là que j'ai appris à le connaître, et que j'ai rencontré Jazz, et... (Il hésita avant de poursuivre.) J'imagine que vous n'aviez pas de wifi pendant le vol ?

L'alarme interne de Hughes se mit à clignoter.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Si l'on avait déjà retrouvé l'un des Dent...

— Je ne sais pas trop si c'est important, mais la mère de Billy Dent est décédée à l'hôpital un peu plus tôt dans la journée. Le FBI est déjà en route.

Hughes hocha la tête. Bien sûr. Même si Billy n'était pas en route pour Lobo's Nod, le FBI devait supposer que la mort de sa mère le pousserait peut-être à rentrer – déguisé, bien sûr – pour son enterrement. Ce ne serait pas le premier tueur qu'on attraperait de cette manière.

— J'envoie des adjoints pour commencer à surveiller le cimetière, poursuivit Tanner, et on boucle la morgue. Au cas où.

— Comment la vieille dame est-elle partie ?

— Il y a encore quelques discussions à ce sujet. On dirait une crise cardiaque, mais il pourrait s'agir d'autre chose. Le médecin légiste ne veut pas courir de risques. (Comme Hughes ne répondait pas, Tanner poursuivit :) Une infirmière est passée peu de temps avant sa mort. Personne à l'hôpital ne semble pouvoir l'identifier.

Hughes s'anima en entendant ces mots.

— Une femme. Donc Dent a *bel et bien* une partenaire.

— Il semblerait. Elle correspond à la description de la sœur en termes d'âge – environ la quarantaine. J'ai envoyé quelqu'un établir un portrait-robot auprès de mon adjoint.

— Pourquoi votre adjoint ?

Tanner déplaça sa masse inconfortable d'un air gêné.

— Eh bien, pas de quoi être fier, mais il montait la garde quand tout ça s'est produit.

Hughes laissa échapper un petit rire sonore et secoua la tête, puis se mit à fixer par la vitre la totale absence de spectacle. Des champs à perte de vue, parfois ponctués par un arbre.

— Beau boulot. Le travail de la police des petites villes dans toute sa splendeur.

En temps ordinaire, il se serait montré plus diplomate, mais il était fatigué. Énérvé. Il n'avait plus d'insigne. Et voilà maintenant que ces balourds de flics ruraux avaient laissé une complice assassiner quelqu'un sous leur nez.

— Dites-moi ce que vous ressentez vraiment, lui dit Tanner.

— Croyez-moi, grommela Hughes, vous n'aimeriez pas le savoir.

— À votre guise. Mais vous vous sentiriez peut-être mieux si vous admettiez votre rôle dans tout ça.

Hughes éclata d'un nouveau rire sans humour.

— Mon rôle ? Vous vous fichez de moi ?

Sans quitter la route du regard, Tanner répondit d'une voix douce :

— Absolument pas.

Prêt à répliquer, Hughes se retira plutôt contre la porte du côté passager. Tanner avait raison, bien sûr. Toute cette situation (qui englobait bien trop de choses pour les imaginer seulement à ce stade) ne pouvait pas lui être imputée, mais il avait sa part de responsabilité. Il avait assez déraillé pour dix personnes et, bien qu'il l'ait fait avec les

meilleures intentions, ça n'avait aucune importance. Des gens étaient morts. Des carrières prenaient fin, et la sienne suivrait peut-être le mouvement avant la conclusion de cette affaire. Si toutefois elle pouvait en connaître une. Billy Dent évitait la justice depuis des décennies. Sa sœur avait disparu des radars depuis à peu près le même temps. Et un ado se révélait tout aussi difficile à retrouver. À ce rythme-là, Hughes imaginait sans mal un futur dans lequel il mourait dans un foyer pour personnes âgées quelconque, tandis que la télé débitait des histoires sur le clan Dent toujours en cavale.

C'était Hughes qui avait fait venir Jazz à New York en premier lieu. Ça avait semblé si simple et facile sur le moment, mais ensuite, la situation déjà grave avait dérapé *très* rapidement. Tout ce qui avait suivi était donc de sa faute à *lui*. Il se pinça l'arête du nez, revivant le moment où Finley avait relevé le rideau du 83F jusqu'au plafond. La puanteur qui l'avait frappé de plein fouet. Le sang. Le corps de Morales. Et merde.

— J'aurais dû le foutre à la porte dès l'instant où il m'a raconté qu'il était entré chez Belsamo par effraction, chuchota Hughes, incapable d'ouvrir les yeux ou de se tourner vers Tanner.

Les confessions devraient toujours être aveugles.

— J'aurais dû l'enfermer, reprit-il. Ou au minimum le flanquer dans un avion pour le renvoyer à Trifouillis-les-Oies. Mais non, il a fallu que je lui accorde le bénéfice du doute. Je l'ai envoyé dans sa chambre comme un écolier pas sage, au lieu de le traiter comme le flacon de nitroglycérine qu'il est. Et maintenant, Morales est morte, c'est moi qu'on expédie à Trifouillis-les-Oies et ma carrière est certainement foutue, mais je compte bien démolir les Dent avant.

Seul le bruit sourd de la circulation accueillit sa déclaration. Lorsqu'il ouvrit les yeux, Tanner étudiait toujours le cône d'autoroute éclairé par ses pleins phares.

— Vous m'avez entendu ? Ça vous fait plaisir ? Un flic de la grande ville qui reconnaît qu'il a tout fait foirer dans les grandes largeurs ?

— Vous vous sentez mieux ? demanda Tanner.

— Ah ça ouais. (Sa voix dégoulinait de sarcasme et d'amertume.) Vachement mieux.

Mais, bien qu'il rechigne à l'admettre, Hughes se sentait un tout petit peu mieux. Ce n'était pas de l'avoir dit tout haut : c'était d'avoir enfin *entendu* ce que tout le monde pensait certainement. Ils étaient lâchés à présent, ces mots, ces idées, au lieu de rester enfermés ou cachés quelque part, à attendre de lui sauter dessus ou d'être lancés

par quelqu'un d'autre. En les prononçant, il en avait réduit l'impact.

— J'ai l'impression que vous avez fait de votre mieux avec ce que vous aviez, poursuivit Tanner. Mais qu'est-ce que j'en sais après tout ?

Beaucoup plus que la plupart des gens – Hughes compris – ne voulaient bien le croire, soupçonna ce dernier.

Il s'assit bien droit sur le siège du passager et ouvrit le bloc-notes de son téléphone pour parcourir la liste rédigée dans l'avion. Il y ajouta quelques éléments.

— Je veux voir la maison des Dent. Et le cimetière. Et la vieille dame, d'ailleurs.

— Bien entendu.

— Mais d'abord, il faudrait que je trouve un hôtel.

— Je vous ai déjà réservé une chambre dans le plus proche du bureau du shérif.

Hughes sourit. Lorsqu'il se tourna vers Tanner, il découvrit que le shérif corpulent affichait le même sourire. Vue sous cet angle, sa moustache ne semblait plus si ridicule.

39.

Son père ayant choisi la première classe pour le trajet de retour vers Lobo's Nod, Connie baissa son siège au maximum et ferma les yeux. Elle disposait d'un espace tout juste suffisant pour sa jambe cassée. Parfait. Elle prit l'un des analgésiques retirés à la pharmacie de l'hôpital, et bientôt le grondement des moteurs de l'avion et l'effet puissant des narcotiques la bercèrent jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Quand elle se réveilla, ils étaient en train d'atterrir et l'hôtesse lui demandait de redresser son siège. Connie cligna des paupières pour en chasser le sommeil et s'exécuta, encore sonnée. Près d'elle, son père regardait fixement par la fenêtre les nuages s'enrouler et déferler comme des vagues au ralenti.

Une fois chez eux, sa mère pleura contre elle comme elle l'aurait fait pour un soldat rentré du front. Connie la rassura à mi-voix, s'efforçant de ne pas montrer que son étreinte brutale lui faisait mal. Elle se demanda quand la douleur finirait par disparaître. Est-ce que ça se produirait d'un coup, ou une partie de son corps serait-elle rayée de la liste en premier, suivie par les autres ? À ce stade, elle avait l'impression que même ses paupières et ses cheveux lui faisaient mal ; elle aurait été ravie que la douleur épargne ne serait-ce qu'une partie de son corps.

Whiz feignit l'indifférence, s'éloignant d'un pas traînant sur le côté tandis que leurs parents se relayaient pour la serrer dans leurs bras et s'inquiéter pour elle. Quand sa mère lui lança « Viens dire quelque chose à ta sœur », il marmonna quelques mots inaudibles et la serra maladroitement d'un bras.

— Bon, ben content de te revoir, dit-il.

Ils la conduisirent dans sa chambre à l'aide du fauteuil roulant que sa mère avait acheté. La chambre de Connie semblait trop grande pour

elle, trop lumineuse, trop bruyante. Les artefacts de son ancienne vie la stupéfièrent : des babioles de petite fille. Des produits capillaires et bijoux bon marché échangés avec des amies, des pages arrachées dans les revues féminines et les numéros de *Cosmo* que ses amies lui refilaient constamment. Les fanfreluches de la base du lit la toisaient, l'accusant presque d'être une fillette frivole et superficielle. Dieu merci, il n'y avait rien de rose – elle ne l'aurait pas supporté. Elle s'imagina en train de hurler pour qu'on arrache tout le rose de sa chambre, quitte à la dépouiller entièrement s'il le fallait.

Elle parvint à gratifier ses parents d'un sourire tendu et convaincant puis s'extirpa du fauteuil pour s'allonger sur le lit. Sa mère avait déjà laissé des oreillers en plus afin qu'elle puisse surélever sa jambe en dormant. Son père plaça les béquilles à portée de main et tous deux lui demandèrent à plusieurs reprises : « Tu n'as besoin de rien ? Tu es sûre ? » tout en quittant lentement la chambre.

Elle n'avait besoin de rien. Elle en était sûre.

Jusqu'à ce qu'ils ferment la porte.

Son cœur se mit à cogner si fort, si vite, si soudainement qu'elle crut qu'il avait éclaté, que sa dernière pensée en ce bas monde serait *Qu'est-ce qui vient de se produire dans ma poitrine ?* Mais le moment passa. Elle recourut à une technique de respiration de yoga mais eut du mal à reprendre son souffle.

C'était la porte, la fermeture de cette saleté de porte qui la laissait seule et sans défense dans sa chambre. Peu importait qu'il s'agisse de sa propre chambre ; elle lui était devenue étrangère. C'était la pièce insonorisée de Brooklyn, où elle s'était battue pour se libérer, dont la pauvre mère de Jazz n'avait pas réussi à s'échapper. C'était la lutte contre Billy Dent, le saut par la fenêtre, la chute...

Fermant très fort les yeux, elle tenta de se concentrer sur une prairie. Sur un champ. Mais il y avait un cadavre dans le champ et du sang dans la prairie, et rien de ce qu'elle put faire ne parvint à la détendre. Ce n'était plus sa chambre. Elle ne se sentait plus chez elle. Ce n'était qu'un endroit où vivre. Elle était devenue une personne nouvelle à New York, et revenir dans la maison de ses parents lui faisait l'effet de porter une peau trop serrée. Elle ignorait comment il lui serait possible de digérer tout ça ; elle allait hurler, elle le savait.

Quand elle ouvrit les yeux, elle trouva sa chambre toujours identique ; elle ne s'était pas métamorphosée par magie pour devenir sa prison de Brooklyn. Tout était trop lumineux, trop criard. À une exception près.

Fixé au miroir en pied qui faisait face au lit, un cadre photo fait

main l'appelait. Elle chercha ses béquilles à tâtons, parvint à sortir du lit et trouva suffisamment son équilibre pour réussir à sautiller sur quatre pas jusqu'au miroir. Là, dans le coin supérieur gauche, se trouvait la seule chose qui ne lui agressait pas les yeux dans la pièce.

Une photo d'elle et Jazz, dans les bras l'un de l'autre.

Elle datait de l'été précédent. Le duo Hat-Dog devait à peine entamer son périple meurtrier mais, à Lobo's Nod, Connie et Jazz n'avaient aucune idée de ce qui les attendait dans quelques mois à peine. L'Impressionniste appartenait toujours à l'avenir, Hat-Dog n'en était sans doute qu'à son deuxième meurtre, et Jazz et Connie étaient pour l'instant heureux, tout simplement heureux.

Jazz souriait si rarement. Surtout avec une telle sincérité. Elle adorait ce sourire.

D'une main tremblante, elle dégagea la photo du miroir et la serra contre elle. Leur proximité. Les possibilités qui s'ouvraient devant eux. Était-ce encore possible à présent ? S'il venait à elle avec le sang de son père sur les mains, pourrait-elle le lui pardonner ? Vivre avec ?

Sans aucun doute, elle voulait la mort de Billy. De préférence découpé en petits morceaux puis servi aux rats, avant qu'on ne ramasse puis disperse leurs déjections par sécurité.

Mais fallait-il vraiment que ce soit Jazz qui presse la détente ?

Peut-être que ça le délivrerait. Peut-être que ça le libérerait, et qu'une fois sa mère revenue dans sa vie...

Que de « peut-être ».

La question ne se posait pas, dans tous les cas. Jazz était à la dérive, emporté par le vent là où elle ne pouvait pas l'atteindre. Peut-être tout près. Probablement pas. Elle savait qu'il devait être, selon toute probabilité, en train de frissonner au fond d'un fossé, sa jambe infectée ayant enflé comme une patte d'éléphant. Cela dit, si une personne était capable de survivre en cavale, c'était bien Jazz.

Où est-il ? se demanda-t-elle. Et qu'est-il en train de faire ?

40.

Revenu au sein du Refuge, Jazz avait la sensation d'être de retour dans le passé, dans un monde qu'il percevait, avec le recul, comme nettement plus clément et plus facile qu'il ne l'avait cru à l'époque.

Il n'était pas venu ici depuis l'époque de l'Impressionniste. Une fois que le temps rafraîchissait, même le radiateur ne parvenait pas à tenir le froid à distance, en grande partie parce qu'il obligeait à garder la porte entrouverte pour éviter que les vapeurs de kérosène ne terminent le travail que Duncan Hershey avait échoué à boucler seul.

Lorsqu'il se débattait avec le cercueil, Jazz avait réussi à remettre en place la partie amovible du couvercle, bien que le fermoir et les charnières ne servent désormais plus à rien. Il entreprenait de remplir la tombe – par simple bienséance sinon par désir de brouiller ses traces – quand il avait entendu un bruit de roues sur le gravier. Il avait donc déposé une dernière pelletée de terre avant de se réfugier dans l'obscurité entourant les tombes.

Enfin en sécurité, il avait passé quelques minutes à chasser divers insectes, araignées et autres bestioles rampantes avant d'allumer le radiateur et de s'installer sur le pouf qu'il réservait généralement aux câlins avec Connie. Un souvenir cuisant le frappa soudain : serré contre Connie dans le Refuge, le souffle court, irrégulier, tandis que leurs lèvres et leur langue se disputaient la suprématie. Ses mains, exploratrices, parcouraient chaque centimètre d'elle ; rien n'était hors limites, rien n'échappait à ce contact. Lors de ces instants-là, à cette époque-là, il avait cru qu'il pourrait peut-être un jour devenir normal, qu'il existait peut-être, d'une manière ou d'une autre, une fin heureuse à cette histoire.

Il réprima ce souvenir avec force. Pas de temps pour ça : il avait une mission à accomplir. Sa mère avait besoin de lui. Son père rôdait dans

les ténèbres.

Si le prix à payer pour débarrasser le monde de Billy Dent était la perte de sa propre vie, ou du bonheur, ou de la liberté, eh bien, c'était le prix le plus bas qu'il puisse imaginer.

Et enfin – enfin ! – il disposait d'une arme. Dont il ne savait pas encore très bien comment se servir, mais une arme néanmoins. Si Billy avait enterré le livre avec son père, il devait contenir quelque chose d'important et d'utile. De révélateur. Le défaut de la cuirasse de Billy, peut-être : une faille psychologique qu'on pouvait retourner contre lui. Ou bien quelque chose d'aussi simple qu'une liste de planques que Jazz pourrait utiliser pour attirer son père à l'air libre où, tel un insecte s'éloignant des plinthes, il serait plus facile à écraser.

Jazz goba un nouvel analgésique. Comme la notice des antibiotiques indiquait *Un par jour jusqu'à la fin de la dose, selon les instructions du médecin*, il laissa ce flacon fermé pour l'instant.

Il ouvrit le livre et se mit à lire. Intrigué, il tourna une page. Puis une autre.

Il le feuilleta tout entier.

Oubliant sa jambe, il lut.

C'étaient peut-être les analgésiques mais, après avoir parcouru et étudié le livre pendant ce qui lui parut des heures, il n'y comprenait toujours rien.

Tout était dans le désordre, pour commencer. Il n'y avait pas de structure, rien qui lui prête une cohérence. Le livre mesurait vingt centimètres sur vingt-cinq et chacune de ses pages blanches était recouverte de texte, dont une partie rédigée verticalement dans les marges tandis que d'autres décrivaient des cercles, des ellipses ou des arabesques enroulées comme des conques. Le livre contenait un mélange tumultueux de fantasmes, d'instructions et de vers de mirliton, qui n'avaient d'autres points communs que l'écriture serrée et quasi parfaite de Billy. Une page se terminait au milieu d'une phrase, la suivante recommençait à zéro par des mots visiblement rédigés quelques années plus tôt. Où cette phrase se terminait-elle ? Le faisait-elle seulement ? Jazz ne l'avait pas encore découvert. Une page décrivait à grand renfort de détails l'apparence de la peau du père de Billy au funérarium, mais la page suivante contenait la retranscription au présent d'une conversation que Billy venait clairement d'avoir avec lui. L'ensemble obéissait à une chronologie aléatoire, comme si l'on

avait écrit le livre dans l'ordre avant de le désassembler, de mélanger les pages et de le relier à nouveau.

Voilà ce que ça devait faire, se dit-il, d'être dans la tête de Billy. Il se revit en train d'expliquer à Hughes que les meurtres de Hat-Dog, bien qu'illogiques aux yeux de la police, possédaient un sens pour le tueur. La même affirmation s'appliquait ici. Bien que le livre présente peu de logique sinon aucune aux yeux de Jazz, il signifiait visiblement quelque chose pour son père. Il lui *disait* visiblement quelque chose et, selon toute probabilité, il devait également apprendre quelque chose sur lui.

Deux éléments se détachèrent la première fois que Jazz le parcourut : le premier était le nom de Jack Dawes, répété tout du long, sur plusieurs pages, toujours plus grand que le texte environnant, généralement repassé plusieurs fois de sorte qu'il figure en gras. Le second était une sorte de flèche en spirale qui reliait souvent des noms entre eux et s'étalait parfois sur deux pages afin d'établir un lien entre deux noms sur des pages opposées.

Il y avait là toute une galerie de personnages, bien qu'il ignore totalement leur identité comme leurs activités. Beaucoup n'étaient mentionnés qu'une seule fois et portaient des noms comme le Chirurgien, le Tentateur, le Chef et l'Instigateur. Billy les décrivait comme s'ils existaient, leur attribuant des motivations et des caractéristiques physiques (« yeux verts mouchetés de bleu », « verrue rouge sur un doigt », « incisive tordue »), et Jazz supposa donc qu'ils étaient réels, bien qu'il reste sans doute possible qu'ils ne soient que le fruit de l'imagination de Billy. Toutefois, aussi cinglé que soit son père, Jazz ne pensait pas que Billy ait déjà succombé aux hallucinations pures et simples. Des moments de délire, oui. Mais voir ou entendre des choses qui n'étaient pas là ? Jamais. Billy était fermement enraciné dans l'ici et maintenant, et il avait vis-à-vis du monde qui l'entourait une conscience aiguë confinant à l'obsession. Il guettait les allées et venues des clients avec une attention maniaque.

Revenant d'avant en arrière, cherchant à saisir des fils qui s'éloignaient en flottant comme des méduses dans la marée, Jazz passa la nuit à parcourir le livre. Dès qu'il croyait comprendre un aspect en particulier ou une « sous-intrigue » (comme il en était venu à les nommer – il ne distingua absolument aucune intrigue principale), il entrapercevait une autre folie ou singularité qui détournait brusquement son attention et l'envoyait sur une autre mission d'exploration à travers le livre.

Quelque part au sein du texte, il devinait une version antérieure – un brouillon ? – de l'histoire que Billy lui lisait enfant à l'heure du

coucher, le récit sur le Roi corbeau et la façon dont il avait tourmenté et fait saigner une colombe égarée. Jazz n'aurait su déterminer si Billy avait inventé seul cette histoire ou s'il l'avait recopiée quelque part. La voir rédigée avec l'écriture de son père lui filait la chair de poule.

Sans montre ni téléphone, il n'avait aucune idée de l'heure à mesure que la nuit avançait. Il savait simplement que, même avec le chauffage au kérosène poussé à fond, il était gelé. Ses doigts s'engourdisaient progressivement tandis qu'il tournait les pages, si bien qu'il prenait des pauses pour souffler dessus et les réchauffer sous ses aisselles.

Il avait imaginé les Corbeaux comme une sorte de collectif d'admirateurs de Billy Dent, un groupe d'Impressionnistes, en quelque sorte, dont chacun agissait indépendamment en l'honneur de leur Roi corbeau. Mais si Jazz avait bien déchiffré la chronologie du livre, elle disait les Corbeaux antérieurs à Billy en réalité. Ils étaient déjà en activité avant qu'il ne se mette à tuer, et il en avait appris l'existence à peu près au moment de la mort de son père. C'était Sam qui l'avait mis au courant (*Aujourd'hui elle m'a parlé du Roi corbeau*) puis l'avait intégré dans leurs rangs.

Aussi incroyable et improbable que la chose puisse paraître, les Corbeaux semblaient être, eh bien... une sorte de réseau social de tueurs en série. Développé bien des années avant Twitter, Facebook ou même MySpace. Si les Corbeaux existaient au début des années 1990, à la mort du père de Billy, ils remontaient peut-être à encore plus loin. Ils devaient sans doute dater d'avant même la popularisation d'Internet, précurseur obscur et clandestin des inventions à venir. Jazz les imaginait se rassembler dans des *chat rooms* virtuelles – les BBS à l'ancienne – ou, encore auparavant, sur des radios amateurs ou toute autre technologie dont ils disposaient. À en juger par le livre, ils devaient sans doute mettre les choses par écrit et se les envoyer par courrier à l'époque.

Peut-être le faisaient-ils encore. Utiliser l'idée d'un réseau social tout en se tenant à l'écart d'Internet empêcherait tout programme gouvernemental voleur de données de les identifier et de les isoler. Puisque personne n'avait trouvé comment pirater le papier, poster une lettre restait un moyen plus sûr de tout garder secret, tant qu'on se servait d'adresses multiples et de noms d'emprunt et qu'on ne tenait pas à l'immédiateté.

Et les tueurs en série savaient se montrer extrêmement patients.

Sur le plan statistique, on estimait qu'il devait y avoir environ une trentaine de tueurs en série actifs et en chasse aux États-Unis à n'importe quelle période donnée. Si ce que Jazz avait grappillé dans le

livre était exact, ce chiffre était sans doute au moins trois fois trop bas. À supposer, bien entendu, que les noms contenus à l'intérieur ne soient pas des noms d'emprunt différents utilisés par les mêmes personnes, à l'instar de Billy qui s'était fait appeler Green Jack, l'Œil de Satan ou encore la Main de velours.

Mais quel était le but ? L'intérêt ? Se contentaient-ils d'échanger... des conseils ? Il eut soudain une vision comique de Billy en train de remplir soigneusement des fiches au sujet du démembrement avant de les placer dans une boîte de recettes à l'ancienne. Puis de les échanger comme des cartes de base-ball lors d'un troc entre tueurs en série.

C'était ridicule. Et puis la plupart des tueurs en série n'interagissaient pas très bien avec les autres. Ils étaient solitaires par nature. Qu'est-ce qui pouvait bien les attirer tous ensemble ?

Il referma le livre et se mit à le marteler du bout des doigts pour les garder en mouvement et conserver leur souplesse. Son haleine dessinait un nuage dans l'air malgré le chauffage. Il allait bientôt devoir faire un choix : fermer la porte pour s'isoler du vent, ou la laisser ouverte afin de pouvoir laisser le radiateur allumé ?

Un coup d'œil à la réserve de carburant du radiateur trancha pour lui : le niveau de kérosène était bas, et il n'en restait peut-être que pour une heure. Il opta pour un chemin modérément risqué et ferma la porte solidement tout en laissant le radiateur allumé. Le Refuge n'était pas exactement hermétique ; le chauffage tomberait en rade bien avant qu'il ne puisse s'asphyxier aux vapeurs de kérosène mais, dans l'intervalle, il emmagasinerait assez de chaleur – espérait-il – pour tenir la nuit.

Sans être plus près de capturer Billy que lorsque des centaines de kilomètres les séparaient, Jazz se recroquevilla sur le pouf. Il savait qu'il ne dormirait pas, mais ce fut la dernière pensée qui le traversa avant qu'il ne s'assoupisse, serrant le livre contre sa poitrine comme un enfant le ferait avec un livre d'histoires.

41.

Il y avait quelqu'un dans sa chambre, comprit Connie.

Même à moitié endormie, les idées encore embrouillées, elle perçut cette présence et la prit au sérieux. Pour l'heure, elle espérait qu'il ne s'agisse que d'un résidu de rêve faisant irruption dans ses pensées conscientes et qu'elle ne trouverait personne lorsqu'elle regarderait, personne à part elle-même.

Malgré tout, il lui fallut plusieurs secondes pour rassembler le courage d'ouvrir les yeux. Il faisait toujours noir et la chambre était éclairée par des filaments de lumière provenant des lampadaires de la rue filtrés par les lames du store, ainsi que de la lampe de sécurité du couloir pénétrant par la porte de sa chambre à présent entrouverte.

Son fauteuil roulant s'était rapproché du lit, et une silhouette s'y tenait assise.

La gorge de Connie se contracta ; elle n'aurait pas pu hurler même si elle l'avait voulu. Elle se tortilla par réflexe pour s'éloigner de ce côté du lit, mais sa jambe cassée l'empêchait de s'écarter trop loin ; elle lui adressait des élancements de douleur à titre d'avertissement.

La silhouette assise dans le fauteuil renifla et remua, et Connie reconnut alors son frère.

Elle se retourna doucement vers lui, très doucement, essuyant ses larmes du coin de sa taie d'oreiller. Whiz pouvait feindre l'apathie tant qu'il le voulait, mais le fait qu'il se soit glissé dans sa chambre pour lui tenir compagnie pendant son sommeil en disait plus long que toutes les jérémiades et les haussements de sourcils du monde. Elle réprima la tentation très forte de le pousser doucement pour le réveiller. Autant que l'un d'eux bénéficie d'une bonne nuit de sommeil.

Il lui était impossible de se détendre. Même sous son propre toit,

dans son propre lit.

Les pions sont toujours sacrifiés avant la fin de la partie, avait affirmé la voix déguisée. Elle se demanda s'il était possible que Billy et Sam utilisent tous deux ce procédé afin que l'auditeur ne puisse pas les distinguer. C'était d'une sinistre probabilité, et elle détesta se découvrir désormais capable de penser de cette manière.

Jazz avait toujours pensé ainsi, depuis qu'il était petit. Où qu'il se trouve, quoi qu'il fasse, il devait être en train de gérer tout ça mieux qu'elle.

Qu'était-elle censée faire ? Elle n'avait pas appelé la police pour lui conseiller de s'adresser à Howie, mais elle pouvait changer d'avis à tout moment. Et peut-être y avait-elle tout intérêt.

La petite amie appellerait Howie pour voir ce qui se passait. L'ex-petite amie appellerait la police pour lui dire d'aller trouver Howie, si ce n'était déjà fait.

Elle ne savait plus laquelle des deux elle était. Ni même si son statut avait la moindre importance, quand on pouvait retrouver Jazz déjà mort ou affamé au bord d'une autoroute, en train de bredouiller des mots sans queue ni tête. Pour certains, la mort survenait comme un réconfort, ou du moins avec une certaine grâce. Mais pour Jazz, elle ne parvenait à concevoir rien d'autre qu'une mort hideuse.

Quand tu mourras, Connie, ce sera moche, lui avait annoncé la voix, *je te le promets. Et je te promets aussi que je serai un peu triste à ce moment-là. Mais juste un peu.*

Nichée contre son oreiller, elle tendit la main le plus loin possible et la reposa sur l'accoudoir du fauteuil roulant, assez près de la tête de Whiz pour sentir la chaleur qu'il dégageait. Que l'amour de Jazz pour elle soit vivant ou mort, elle puiserait du réconfort dans son courage et sa conviction. Même s'il tuait Billy, il resterait le garçon – l'homme – dont elle était tombée amoureuse. Et s'il ne voulait plus jamais la voir, ça suffirait malgré tout. Elle ne céderait pas. Elle ne succomberait pas à sa peur.

Allez-y, venez me chercher, espèce de salope, espèce de salopard. Venez me chercher. Je ne me laisserai pas faire bien tranquillement, et je vous promets une chose : je vous prendrai tout ce que je pourrai avant de mourir.

42.

Tout en faisant nerveusement les cent pas dans sa chambre le lendemain matin, Howie s'efforçait d'imaginer les étapes suivantes, le monde à venir. Mais les présages étaient obscurs dans le meilleur des cas. Il avait toujours compté sur sa capacité à comprendre Jazz, ou du moins à anticiper ses mouvements. Leurs années d'amitié n'avaient pas dissipé tout le mystère de Jazz, mais elles avaient soulevé une partie du voile. Howie avait toujours eu l'impression de pouvoir prédire la frontière dont Jazz allait s'approcher au maximum sans jamais la franchir. Mais après avoir vu sa réaction à l'annonce de la mort de Grandma, après l'avoir regardé déterrer son grand-père avec une intensité frénétique et dans un silence total, sans leur habituel échange de plaisanteries caustiques... Après tout ça, Howie ne savait plus très bien ce qu'il restait vraiment de Jazz en lui.

Quand le héros déraile, qu'arrive-t-il à son acolyte ? Il n'en savait rien. Avec une clarté perturbante, il eut soudain un flashback d'un film d'horreur que Jazz et lui avaient regardé enfants, dans lequel les héros se faisaient, un par un, posséder par une force extraterrestre. À la fin, il ne restait que deux types, dont l'un était conscient et demandait à son pote, dans un dernier sursaut de conscience : « Tue-moi. Je t'en supplie, tue-moi. »

Howie s'efforça d'imaginer Jazz en train de lui faire la même requête. Jazz saurait-il reconnaître le moment où il s'apprêterait à franchir la frontière qu'il avait tracée des années auparavant ? Serait-il capable de résister ? À moins qu'il ne s'interrompe juste assez longtemps – avec un éclat meurtrier dans le regard – pour se tourner vers son meilleur ami et lui demander d'accomplir ce service que seul un meilleur ami ou un ennemi mortel serait en mesure d'exécuter.

Arrête-moi, Howie.

Et il n'existerait qu'un moyen.

Arrête tes conneries, Howie. Ça ne va pas se passer comme ça. Jazz ne tuerait jamais personne. Et il est assez intelligent pour ne pas compter sur moi pour l'arrêter.

Seulement ces mots sonnèrent faux sans même qu'il les prononce tout haut. Howie était l'ami de Jazz depuis longtemps, la moitié de leur vie. Il le savait parfaitement capable de tuer quelqu'un. La question n'avait jamais été là. La vraie question, que Howie avait assidûment évitée pendant des années et qui clignotait à présent devant lui, inévitable, en lettres fluorescentes, était : Jazz *allait-il* tuer ?

Ça pourrait se produire. Il pourrait franchir cette ligne.

Qu'est-ce que je fais alors ? Qu'est-ce que je suis censé faire ? Le dénoncer ? C'est ça que je dois faire ? Le livrer aux flics et voir ce qui se passera ?

C'était la plus raisonnable des marches à suivre. Elle possédait la saveur des choses justes, mais aussi un arrière-goût aigre de trahison. Malgré tous ses défauts, Jazz ne s'était jamais retourné contre Howie. Est-ce que ça suffisait à lui acheter l'immunité pour le restant de ses jours ? Jusqu'où la gratitude de Howie était-elle censée s'étendre, et couvrirait-elle les crimes passibles de la peine capitale ? C'était une chose de faire passer les potes avant les copines, mais avant le reste du monde ? Si Jazz se pointait cette nuit dans le jardin de Howie pour jeter des cailloux à sa fenêtre et que Howie descendait discrètement l'escalier et sortait par le garage, pour trouver Jazz couvert de sang et trimballant la tête coupée de Billy, en train de dire *Salut mec, les choses ont un peu dérapé, il faut que j'emprunte ta caisse*, que ferait notre héros ? Que ferait Howie ?

Il n'éprouva qu'un léger frisson d'effroi en découvrant qu'il imaginait ce Howie théorique en train de chercher ses clés de voiture dans sa poche.

Ce fut alors que sa mère frappa à sa porte, munie du téléphone sans fil. Absorbé par son dilemme moral, Howie n'avait même pas entendu le téléphone sonner.

— C'est ton principal. Il a les devoirs donnés par tes professeurs.

Howie prit le téléphone. On pourrait croire qu'aider à capturer un tueur en série et atterrir à l'hosto après en avoir affronté un autre aurait pour résultat un lâchage de grappe conséquent, mais c'était trop espérer. Les éducateurs zélés du lycée de Lobo's Nod exigeaient que leur héros meurtri et brisé fourre leurs paquets de savoir inutile dans

son crâne malmené. Il s'installa sur le lit d'un mouvement théâtral et lança :

— Oui, allô ?

— Bonjour, Howie, répondit la dernière voix au monde qu'il s'attendait à entendre.

Paralysé sur son lit, levant les yeux vers Uma Thurman sans y prendre aucun plaisir pour la première fois de sa vie, Howie ne put que répondre :

— Bonjour, monsieur Dent.

— Monsieur Dent, gloussa Billy. Quelle politesse. Tu as toujours eu de si bonnes manières, Howie. Enfin, quand tu décidais de t'en servir. Tes parents t'ont bien élevé. À ce propos, comment vont Tom et Melinda ? Ton père a fini par trouver ce qui n'allait pas avec sa hanche ?

Howie ne parvenait plus à déglutir. Sa gorge s'était refermée et, malgré tous ses efforts, il n'y arrivait pas.

— Donc, Howie, je sais qu'on ne s'est pas parlé depuis un moment, mais tu ne peux pas m'en vouloir pour ça. Ces braves gens de Wammaket m'empêchaient de rester en contact avec qui que ce soit, même le meilleur ami de mon gamin. Il faut que tu me pardonnes ma grossièreté et mon silence.

— Pas de problème, réussit enfin à prononcer Howie.

Il aperçut son téléphone portable sur le meuble de chevet. Il fallait qu'il envoie un texto à quelqu'un ; c'était ce qu'il fallait faire. Ouais, exactement. Il s'en empara.

Billy divaguait toujours sur le ton de la conversation.

— Si tu continues à te taire comme ça, je vais commencer à me dire que c'est peut-être pas que de la grossièreté. Je vais commencer à me dire que t'es peut-être distrait. Par ton ordinateur ou bien ton téléphone portable. Que t'essaies de dire à quelqu'un que t'es en train de me parler. Et je te comprends, vraiment. Mais j'avais envie de bavarder un peu avec toi, Howie, et si tu me dénonces, on va devoir s'interrompre. Et dans ce cas-là, eh ben, je vais devoir tuer tes deux parents.

Pas le moindre changement d'inflexion pour menacer les parents de Howie. Billy aurait tout aussi bien pu être en train de commander des

œufs tournés à sa serveuse préférée. L'écran du téléphone de Howie affichait le début d'un texto adressé à sa mère : *appelle shérif tout de suite. pas le principal. billy dent ! sois pr*

La suite était censée dire *Sois prudente*. Un conseil que Howie avait tout intérêt à reprendre à son compte.

— Tu crois peut-être que je bluffe, poursuivait Billy sans paraître offensé le moins du monde. Je t'encourage à bien y réfléchir. Je t'appelle depuis un téléphone prépayé. Le temps qu'ils retrouvent ma trace, j'aurai disparu depuis un bail. Et tes parents verront rien venir. (Howie l'imagina hausser les épaules.) Enfin, c'est pas tout à fait vrai. Ils me verront venir – c'est juste qu'ils auront pas le temps d'y réfléchir.

Mettre Billy Dent au pied du mur semblait une façon particulièrement débile d'obtenir que ses parents lui lâchent la grappe. Howie reposa son téléphone.

— On s'est bien compris ? demanda Billy.

— Oui, monsieur.

— Monsieur ? Howie ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu m'as jamais appelé monsieur de toute ta vie ! Maintenant, dis-moi, comment va la hanche de ton père ?

C'était plus que surréaliste.

— Elle, heu... ; elle va bien. Il a changé de swing au golf il y a deux trois ans et...

— Je lui ai toujours dit que le golf, c'était pas un loisir digne de ce nom pour un homme, le coupa Billy avec un petit bruit réprobateur. Tu lui passeras le bonjour de ma part ? Et j'espère que quand on m'a bouclé, il est passé chez moi récupérer son râteau et son souffleur à feuilles dans le garage avant que l'autre enflure fasse raser et cramer ma baraque.

— Je... crois qu'il l'a fait.

— Et tu diras à ta mère... Et merde, Howie. J'ai pas le temps. Je suis vraiment désolé. Il faudra qu'on poursuive une autre fois. Je dois bien te l'avouer : au départ, j'étais pas vraiment ravi que Jazz ramène chez nous un chiot blessé comme toi. Mais je m'y suis habitué. Mon gamin semblait toujours... plus joyeux quand t'étais là. Presque comme si sa maman était encore avec nous.

Billy parlait comme si elle était morte. L'était-elle vraiment à présent ? Howie serra les dents et se retint de poser la question. Tant que Billy voulait parler, il le laisserait faire. Au cours du monologue, il

était sorti du lit pour feuilleter son cahier de chimie, faisant défiler molécules, formules et gribouillis obscènes dont il peuplait les marges. Il notait la conversation aussi vite et précisément qu'il le pouvait. Pourquoi ? Il l'ignorait au juste. Mais il visualisait une discussion avec Jazz dans un futur proche, et son meilleur ami en train de ronchonner tout en se tirant les cheveux : *Tu n'as pas pris de notes ? Billy parlait et tu n'as rien écrit ?* Typiquement le genre de choses que dirait Jazz.

— T'es toujours en contact avec mon gamin ? demanda Billy. N'essaie pas de me mentir, Howie. J'ai des moyens de découvrir si tu dis la vérité. La plupart des parents ont ce genre d'intuition. Chez moi, c'est simplement plus affiné, on va dire. C'est encore mieux en face à face vu qu'il y a des... on va dire des *méthodes*, ouais... certaines méthodes dont je peux me servir pour m'assurer que tu sois pas en train de me mentir.

— Je ne sais pas où il est.

C'était plus ou moins la vérité. La nuit précédente, avant de laisser Howie quitter le cimetière, Jazz lui avait parlé d'une cabane cachée dans les bois. Howie savait que Jazz s'y trouvait probablement, mais il n'en avait aucune certitude. Techniquement parlant.

Si Billy avait deviné que Howie coupait les cheveux en quatre, il n'en laissa rien paraître.

— Mais t'as bien un moyen de communiquer avec lui ?

— Oui.

Howie ne trouva aucun moyen d'esquiver la question de manière un tant soit peu crédible.

— Parfait alors. J'ai un message pour lui.

— Je vais le noter.

— Je m'en doute bien.

Le cou et les bras de Howie se hérissèrent de chair de poule. Quelque chose dans cette intonation rusée lui donnait l'impression que Billy regardait par-dessus son épaule. Il vérifia au cas où. Rien.

— Mais c'est pas le genre de message qui s'écrit, poursuivit Billy. Ça perd un peu de son sens à la traduction, si tu me suis ? Donc, file-moi ton numéro de portable.

Putain, sérieusement ? Il faut que je donne mon numéro à l'autre taré de Billy Dent ? Sans déconner ?

— T'en mets du temps.

Howie soupira et récita son numéro.

— Parfait, répondit Billy d'une voix qui ronronnait de satisfaction. Maintenant, t'attends juste une minute ou deux. Tu vas recevoir quelque chose sur ton téléphone. Ensuite, tu l'apportes à Jasper.

— Il y a une carte avec le cadeau ?

Son penchant naturel pour le sarcasme finirait par avoir sa peau, mais au moins mourrait-il avec une remarque spirituelle aux lèvres.

Billy éclata d'un rire sonore qui parut radicalement disproportionné par rapport à cette blague faiblarde.

— Pas la peine, Howie. Fais-moi confiance. Jasper saura très bien de qui ça vient.

Joie, bonheur, songea Howie lorsque la communication fut coupée.

Il prit son portable et patienta en fixant l'écran.

Dès que ses parents furent partis pour la journée, Howie sortit la voiture de l'allée et se dirigea vers le Refuge. Il avait commis l'erreur d'écouter le début du fichier audio envoyé par Billy, et regrettait de ne pas pouvoir se récurer les oreilles jusqu'au cerveau. Peut-être qu'une brosse métallique associée à de l'eau de Javel pourrait effacer ce qu'il avait entendu. Cette voix... bon Dieu.

Il se surprit à accélérer et relâcha la pédale. La dernière chose dont il avait besoin était de se faire arrêter ou de sortir de la route. Son airbag le tuerait certainement.

Le Refuge se trouvait le long d'une route de terre abandonnée. Howie avait vécu toute sa vie à Lobo's Nod sans jamais remarquer cette route, sans parler de rôder pour découvrir la vieille cabane abandonnée. Un point pour le gène de tueur en série et son étrange capacité à détecter les endroits flippants sur lesquels personne d'autre ne voudrait jamais tomber.

Il aperçut une bâtisse de pierre grossière à travers le bouquet dense d'arbres dénudés. Si l'on avait été au printemps, en été ou même à l'automne, s'il y avait eu le moindre feuillage, il l'aurait ratée. Elle mesurait dans les trois mètres de côté, envahie par la mousse et les plantes grimpantes. Le camouflage de la nature.

Il sortit de la voiture et étudia les environs, s'efforçant de ne pas se sentir vexé d'apprendre que Jazz possédait une planque dont seule Connie connaissait l'existence, et qu'il avait caché un secret à son

meilleur ami.

Enfin, techniquement, *deux* secrets. Après tout, quand ils étaient gamins, Jazz n'avait jamais regardé Howie par-dessus une assiette de sandwiches et des briques de jus de fruits en lui disant : « Ah, au fait, mec : mon père zigouille des gens. Plein de gens. »

La jalousie et l'indignation naissantes de Howie s'apaisèrent nettement lorsqu'il ouvrit la porte et contempla le Refuge. Une partie de lui s'était attendue à une sorte d'ancre de génie du crime, une autre à un genre de villa de plage, agrémentée de lumières de charme et d'une coupe en verre remplie de toute une gamme de préservatifs.

Au lieu de quoi l'endroit était un dépotoir. Il sentait la poussière, la moisissure, la crasse et cette odeur sanglante caractéristique du froid total. Des effluves de kérosène sous-tendaient le tout, sans doute issus du radiateur situé juste à côté de la porte. Il y avait une fenêtre unique – si on pouvait l'appeler ainsi – à laquelle était agrafée une feuille de plastique laiteux et presque opaque ; quelques tabourets branlants sans doute récupérés sur le trottoir le jour des poubelles ; ainsi qu'un pouf à la triste mine. Sur le pouf était affalé un Jazz endormi à la mine tout aussi triste.

Jazz n'avait pas meilleure allure que la veille au cimetière, mais au moins n'avait-elle pas empiré non plus. Puisque Jazz devait éviter les magasins de la ville où tout le monde connaissait son visage, Howie avait récupéré en douce plusieurs bouteilles d'eau, du soda, quelques pommes ainsi qu'une poignée de barres protéinées dans la cuisine des Gersten avant de sortir. Quand il poussa doucement Jazz pour le réveiller et lui tendit une barre protéinée, son meilleur ami ne lui lança même pas un « bonjour ». Il s'empara de la barre et prit à peine le temps de retirer l'emballage avant de l'engloutir.

Howie installa sa trop longue carcasse sur la chaise qui semblait la plus à même de lui fournir à la fois confort et soutien. Il se retrouva à distance à peu près égale des deux, ce qui était plutôt une chance, tout bien considéré. Jazz dévora la barre protéinée ainsi qu'une pomme dans un concert de bruits de mastication et de renvois, fit descendre la nourriture avec de l'eau, avala des pilules provenant du flacon, puis une nouvelle gorgée d'eau.

— Bonne idée, les médocs, dit-il. Tu préféreras être défoncé quand t'entendras ça.

Howie brandit son téléphone portable et se mit à l'agiter. Tandis que Jazz avalait du soda et mâchonnait une nouvelle pomme, Howie posa son téléphone sur une chaise entre eux, poussa le volume à fond et lança le fichier. Bien qu'il n'en ait aucune envie.

— ... parti. (Une voix familière. Celle de Billy. Elle poursuit :) J'ai apporté ce petit gadget ici et maintenant on va s'en servir, hein ? Qu'est-ce que t'en dis ?

Réponse étouffée. Désespérée.

— Alors on commence, annonça Billy, et ce furent les derniers mots qu'il prononça pendant toute la durée du fichier audio, un peu plus de vingt-cinq minutes.

Tout d'abord, il n'y eut plus que cette voix étouffée.

« Un instant », crut entendre Howie. Puis de nouveau : « Un instant. »

Puis la voix grimpa soudain pour lâcher un « *Non-non-non-non-non-non-non-non-non-non* » suraigu. Interrompu tout aussi soudainement, puis suivi d'un hurlement tel que Howie n'en avait jamais entendu. Celui de bébés dans un mixeur, de chiens toujours vivants qui se tortillaient en geignant à la lune, cloués au sol par des lances. Le hurlement se prolongea une bonne minute avant de se transformer en lourds sanglots convulsifs et humides.

Howie ramena ses genoux contre sa poitrine, comme s'ils formaient une armure. Jazz continua à mâchonner une nouvelle barre protéinée tout en fixant le téléphone. Il rappelait un gamin regardant la télé : captivé, mais pas perturbé.

Bon sang, Jazz.

Un bruit rythmique et brutal. Solide, mais curieusement humide.

Howie s'attendait à un nouveau hurlement mais n'entendit qu'un geignement guttural, interrompu par de nouveaux sanglots.

Oh mon Dieu, songea-t-il. Est-ce que c'est la mère de Jazz ? Est-ce que Billy la torture pour pousser Jazz à...

— Jazz, mec, est-ce qu'on pourrait...

— Chht.

Toujours concentré sur le téléphone, Jazz interrompit Howie avec un sifflement et un geste brusque de la main. Bien que la chose soit impossible, il semblait en meilleure forme et plus vif, comme si les bruits du supplice l'avaient revigoré.

Un bruit sourd et très net. Un coup de poing ? Sans aucun doute, un bruit de chair et d'os contre la chair et l'os. Howie tressaillit comme si on venait de le frapper. Jazz était une colonne de marbre, une statue. *Le Penseur* avec une barre protéinée à moitié grignotée et une psyché sérieusement endommagée.

La voix reprit :

« *Bidiééééé.* »

Le son se prolongea un moment. Howie comprit qu'il s'agissait de *Pitié* prononcé avec les lèvres et la langue atrocement abîmés.

L'enregistrement se poursuivit. Howie se tortillait sur son siège. Mais qu'est-ce qu'il trafiquait ici ? Le message était destiné à Jazz, pas à lui. Il aurait mieux fait de laisser le téléphone et de filer chez lui, ou au minimum d'attendre dans la voiture.

Enfin, l'enregistrement prit fin. Pas avec un ultime hurlement ni un nouvel appel à la clémence, mais plutôt avec le *clic* sourd de l'enregistreur qu'on éteignait.

— Oh la vache. (Malgré le froid qui régnait dans le Refuge, Howie avait le front constellé de sueur ; ses aisselles étaient trempées.) Putain de bordel de merde ! C'était quoi ce truc ?

— Un message. Des instructions.

— Tu te fous de moi ? C'était du « *torture porn* » pour de vrai. C'était au-delà de...

— C'était destiné à moi, pas à toi. (Jazz cligna des yeux et se tourna vers Howie comme s'il venait à peine de remarquer sa présence.) J'aurais dû te demander de sortir. Désolé.

Howie étudia un moment son meilleur ami pour chercher l'ancien Jazz en lui. Il lui sembla détecter quelque chose tout au fond de ses yeux, sans pouvoir en être sûr. L'expression de Jazz était quasiment vide, son élocution trop lente et réfléchie, comme un robot en train de réciter un texte.

Il a basculé, c'est ça ? Il s'est refermé pour tenir le monde à distance. Il a décidé ce qu'il va faire.

— Je t'ai apporté une couverture, déclara Howie sans aucune raison, sinon dans l'espoir que les détails ordinaires de la vie détourneraient Jazz de la mort et du sang. J'ai pensé que tu...

— Pas la peine. Tout ça se termine aujourd'hui. (Il se leva, l'air songeur, puis se tourna vers Howie.) L'autre service que je t'ai demandé...

Howie secoua la tête.

— Pas eu le temps hier soir. (Il s'attendait à un accès de colère ; le silence de Jazz lui sembla bien pire.) Si mes parents me reprennent mes clés, je ne pourrai plus...

— Fais-le maintenant, s'il te plaît, dit Jazz, bien trop poliment.

— Jazz...

Jazz tendit la main derrière le pouf et lui tendit un grand livre noir gris dans un sac de congélation.

— J'ai besoin que tu prennes ça.

— C'est ce que tu as trouvé dans..., tu sais, dans la tombe ?

Howie retourna le livre entre ses mains. Il était lourd d'une masse indicible.

— Oui. Il est à Billy. J'ai besoin que tu le caches, et si jamais je me fais tuer, donne-le à G. William.

Howie cligna rapidement des yeux pour retenir le flux de larmes qui l'assaillit sans prévenir. Saleté d'attaque surprise. Tout en reniflant, il répondit :

— Ne dis pas ça. Tu ne vas pas...

— C'est fini, Howie. Je ne reviendrai peut-être pas. Si je reviens, j'aurai besoin de ce livre. Sinon, G. William pourra s'en servir pour reprendre les choses où je les aurai laissées.

Tout en s'essuyant les yeux, Howie s'obligea à pincer fermement les lèvres.

— Ne dis pas de bêtises. Tu devrais apporter ce truc à G. William et le laisser s'en occuper.

— C'est mon travail. C'est à moi de le faire.

— Pourquoi ? (Howie détestait la nuance geignarde qui s'insinuait dans sa voix mais ne parvenait pas à la chasser.) Pourquoi ?

— Parce que j'aurais pu tuer Billy quand j'étais gosse. Ou au minimum le dénoncer. Mais je ne l'ai pas fait. J'avais peur.

— Tu étais un gamin ! hurla Howie, qui passa à deux doigts de cogner Jazz sur la tête avec le Livre des Dingeries et des Insanités de son père. Arrête de te torturer avec ça ! Va voir la police !

Jazz secoua la tête.

— Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes. Billy est cinglé, et Sam aussi. Ma grand-mère l'était aussi. Tout comme mon grand-père, d'après ce que j'ai entendu dire. C'est génétique, Howie. C'est dans mon sang, et j'en ai hérité comme toi de ton hémophilie.

— Et alors ? Quel rapport avec... (Soudain, il comprit.) Tu *veux* mourir, chuchota Howie. Tu n'as pas l'intention de revenir. Tu penses

l'avoir mérité.

Jazz croisa les bras sur la poitrine et détourna le regard.

— Je fais simplement ce qui doit être fait. Je te demande ces deux dernières faveurs. Et ce sera tout.

— Il n'y a pas assez d'espace sur ton corps pour tous les tatouages, mec.

Jazz secoua la tête.

— Il ne s'agit pas d'un échange. Il ne s'agit pas de dire *Si tu fais ça pour moi, je ferai ça en retour*. Il s'agit d'amitié véritable. De première catégorie. Je te demande de faire quelque chose pour moi sans rien obtenir en retour. C'est ça, l'amitié, Howie.

Nouvelles larmes. Howie les essuya du talon de sa main.

— Ça, c'est un coup bas. Tu m'as déjà manipulé, mais...

— Je ne te manipule pas. Je crois que, pour la première fois, je comprends vraiment ce qu'est l'amitié. Et c'est grâce à toi. (Il posa doucement les mains sur les épaules de Howie, qu'il fixa droit dans les yeux.) Tu es la meilleure chose de ma vie, et la plus normale, depuis très longtemps. Tu étais là avant Connie. Et je ne pourrai jamais t'en remercier. Pas plus que je ne pourrai te remercier pour ce que tu es en train de faire pour moi. Il faut simplement que tu te demandes une chose, Howie : est-ce que tu as besoin de recevoir quelque chose en échange ?

Chaque parcelle de son être brûlait de répondre *oui*, d'exiger qu'en retour de ce qu'il avait fait, de ce qu'il allait faire, Jazz renonce et décide de vivre.

Mais.

Il savait.

Il savait ce que Howie ignorait. À savoir : ce que c'était de grandir avec Billy Dent comme père. De vivre avec ce fardeau au-dessus de la tête, suspendu comme l'épée de ce type grec dont on leur avait parlé à l'école et qu'ils avaient aussitôt oublié. Ce que ça signifiait de découvrir que sa mère morte était toujours en vie mais se trouvait entre les griffes d'un psychopathe qui avait toutes les raisons de la tuer à petit feu.

Il ne pouvait prétendre comprendre tout ça. Sa mission, en tant que meilleur ami, consistait donc à faire confiance à son meilleur ami à lui. À partir du principe que Jazz savait ce qu'il faisait. Et qu'il allait, d'une manière ou d'une autre, en sortir vivant et entier.

— Si tu meurs, lui lança Howie, j'irai pisser sur ta tombe deux fois par an. Aux solstices.

Pour la première fois depuis longtemps, Jazz gratifia Howie d'un sourire. Il lui caressa le menton en prenant soin de ne pas y aller trop fort.

— Brave petit gars, dit-il.

Howie se mit en route pour l'étape suivante de la « Tournée mondiale des dingeries » façon Jazz Dent.

En réalité, il aurait préféré se trouver n'importe où au monde plutôt que chez Grandma Dent. Ç'avait toujours été un endroit sinistre et rebutant, entre son odeur de vieille dame et le fatras digne du *Livre des records* qui rendait certaines pièces inutilisables. Sans parler de la tendance qu'avait la grand-mère de Jazz à exploser à tout moment pour lâcher des rafales d'épithètes racistes, de délires paranoïaques, de souvenirs fragmentaires du passé, ou une combinaison des trois. Au fil des années, il était passé par différentes phases au cours de ses visites, trouvant la maison tour à tour terrifiante, hilarante, perturbante ou carrément bizarre.

La dernière fois qu'il était venu ici, Sammy J lui avait arraché la moitié de la peau des doigts et Grandma s'était rapprochée d'une peau de banane de la mort. Il en avait ras la casquette de cet endroit.

Mais Jazz avait insisté, et Howie avait obéi. Il avait déjà appelé le bureau du shérif et menti éhontément en affirmant à un adjoint qu'il avait laissé son chargeur de téléphone chez les Dent la nuit de l'« incident » et qu'il devait le récupérer. L'endroit était techniquement une scène de crime, mais les flics en avaient fini. Ils n'avaient aucune raison de ne pas le laisser entrer.

Cela dit, ils se méfiaient. Ils avaient insisté pour qu'on l'escorte.

Une voiture du département du shérif de Lobo's Nod l'attendait dans l'allée. Un adjoint qu'il ne connaissait pas en sortit.

— Gersten ? demanda l'adjoint. Je suis censé vous escorter.

— Sérieusement ? répliqua Howie en sortant de sa voiture. Une escorte ? J'aurais bien aimé en avoir une avec de gros pare-chocs.

L'adjoint émit un grognement et lui fit signe d'entrer dans la maison.

— Ne vous méprenez pas, poursuivit Howie. Je veux dire, si c'est

vous qui payez la note, j'en aurais aussi accepté une avec de tout petits, mais je ne faisais qu'exprimer une préférence, vous me suivez ?

Il jacassait sans discontinuer tout en montant les marches du perron pour franchir le seuil, espérant ainsi empêcher le flic de remarquer sa nervosité. Retourner dans cette maison... sans trop savoir ce qu'il y trouverait...

Dans l'entrée, le sol était jonché de déchets abandonnés par les ambulanciers : petits morceaux de carton, emballages de plastique déchirés, un capuchon de seringue. Howie remarqua par terre une tache brunâtre qu'il identifia comme son propre sang. Le fusil reposait tout près, le modèle spécial aux deux canons bouchés avec lequel Howie avait menacé Sam. La tête lui tourna en le voyant, et il dut fermer les yeux un moment.

— Magnez-vous, aboya l'adjoint. On n'a pas toute la journée.

Jazz voulait qu'il cherche dans la maison tout ce qu'avait pu laisser Samantha. Grandma et Howie ayant été emportés sur des brancards dans des circonstances mystérieuses, la police avait déjà dû fouiller la demeure mais, comme le formulait Jazz, *elle devait chercher des choses évidentes. Des signes d'activité criminelle. Tu étais là tous les jours : tu verras ce qui leur a échappé.*

Howie explora le rez-de-chaussée – cuisine, salon, salle à manger – puis monta dans les chambres. L'adjoint ouvrit de grands yeux quand il vit le mur spécial de Jazz où les photos des victimes de Billy étaient méticuleusement épinglées par ordre chronologique. Ce crétin s'imagina déjà filer voir la presse à scandale et toucher un bon gros chèque, songea Howie avec aigreur. LE FILS DU TUEUR EN SÉRIE OBSÉDÉ PAR LES VICTIMES DE SON PÈRE. Les gros titres s'écrivent décidément tout seuls.

Après avoir fouillé toute la maison, Howie se retrouva aussi en colère contre lui-même que l'était l'adjoint. Il avait cherché partout sans rien dénicher. Même dans la chambre de Jazz, où Sam avait dormi pendant son séjour, il n'avait pas trouvé ne serait-ce qu'une culotte abandonnée. *Arrête de penser à ça, Howie !*

Avec un petit gloussement et un haussement d'épaules – « J'ai dû le perdre ailleurs » –, il se laissa reconduire à l'extérieur et accompagner jusqu'à sa voiture. S'efforçant de ne rien laisser paraître de sa contrariété ni de sa frustration, il recula jusqu'à la route qui formait un T au bout de la longue allée de terre sinueuse de Grandma et tourna prudemment le volant pour orienter la voiture en perpendiculaire. La première fois qu'il était venu ici en voiture, il avait failli tuer la boîte aux lettres en repartant.

Un instant.

Un instant.

La boîte aux lettres ?

Il enfonça la pédale de freins. Dans son rétroviseur, la boîte aux lettres de Grandma se penchait à moitié au-dessus de la route, comme elle l'avait toujours fait. Sa surface bosselée semblait comporter des marques de dents (jeu de mots approprié), et elle était montée sur un gros piquet de chêne. Sur l'extérieur grêlé de trous et décoloré par le soleil se détachaient à peine de vieilles orchidées peintes et des lettres noires affichant M. & MME J. DENT. Howie frissonna en se rappelant la dernière fois qu'il avait vu le nom de Jonathan. Sur sa tombe.

Jonathan Dent. Sammy J. Ugly J. Et si...

Non. Jazz avait déterré son grand-père. Ces jeux-là n'appartenaient qu'à Billy et Samantha.

Il guida la voiture en marche arrière pour aller se placer parallèlement à la boîte aux lettres. Après s'être assuré que le flic ne pouvait pas le voir depuis le bout de l'allée, il tendit la main par la vitre, ouvrit la boîte aux lettres et entreprit de violer la loi fédérale en volant le courrier de Grandma et de Jazz. Au moins, Jazz et lui avaient maintenant encore plus de choses en commun. Peut-être pourraient-ils partager une cellule au pénitencier ? Enfin colocs !

Une fois le courrier à l'abri dans la voiture, il s'empressa de déguerpir avant que le flic puisse le surprendre en descendant l'allée. De retour sur la route principale, il bifurqua vers le parking du McDo et parcourut le courrier.

Facture. Facture. Catalogue. Facture. Pub. Pub.

Tout au bas de la pile se trouvait une enveloppe blanche sans timbre ni adresse d'expéditeur. Elle disait simplement : JAZZ.

43.

Avec une dose d'antibiotiques pour deux jours dans l'organisme, l'estomac de Jazz protestait régulièrement, mais sa jambe commençait enfin à se calmer, comme un ivrogne qui prend lentement conscience que le videur du bar est beaucoup plus costaud que lui. Puisque la balle du Chapeau resterait toujours en lui, il était temps qu'ils fassent la paix. Si sa jambe tenait assez longtemps pour qu'il s'occupe de Billy et de Sam, c'était l'essentiel. Ensuite, cette saloperie pourrait bien se flétrir et mourir ou tomber, il s'en fichait complètement.

Il connaissait Lobo's Nod mieux que la plupart des gens. Enfant, il avait exploré la ville tout seul, encouragé par Billy à trouver des « terriers », le nom qu'il donnait aux niches et recoins secrets où il pouvait se planquer lui-même ou bien cacher des preuves. Aux yeux d'un jeune garçon comme Jazz, ça représentait une aventure avec consentement parental, et il avait parcouru le coin avec une liberté que les autres enfants lui auraient enviée s'ils n'avaient eu conscience de son prix.

Par conséquent, il connaissait tous les angles morts de la ville, ses ruelles, ses passages dérobés. Le pardessus de Hughes lui tenait assez chaud tant qu'il restait en mouvement.

Il n'avait aucune intention de s'arrêter. Pas avant d'atteindre l'endroit que Billy lui avait indiqué.

L'appartement de Doug Weathers.

On pouvait compter sur Billy pour tuer un homme plutôt que de se contenter d'envoyer à Howie un texto comportant l'adresse de Weathers. Un cadavre de plus sur la pile. Un nom de plus sur la liste funeste de Billy. Une raison de plus pour le tuer.

Rien que pour avoir placé Jazz en position de venger la mort d'un parasite aussi inutile que Doug Weathers, il méritait l'enfer.

Jazz avait reconnu la voix de Weathers malgré la douleur, la terreur et sa bouche mutilée. Cette voix l'avait hanté pendant des années, le harcelant pour réclamer des interviews, jaillissant d'écrans de télé pour débiter des discours pompeux sur Billy avec une intensité dont seuls étaient capables les gens d'une abjecte ignorance ou foncièrement prêts à tout.

Les deux s'appliquaient à Weathers.

Deux ans plus tôt, Weathers avait déployé une insistance perverse pour tenter de pousser sa grand-mère à « faire une déclaration officielle » afin que « le monde sache que vous n'êtes pas responsable pour votre fils ». Il se moquait bien de sa réputation, évidemment : il voulait simplement cuisiner une vieille femme atteinte d'Alzheimer jusqu'à ce qu'elle lâche quelque chose de dingue ou de compromettant. Jazz tolérait déjà à peine que ce salopard s'en prenne à lui ; il refusait de l'encourager à harceler sa grand-mère. Il s'était donc rendu au palais de justice pour demander une ordonnance restrictive et, quand l'heure d'aller au tribunal était venue, il avait vu une copie de l'assignation à comparaître de Weathers. Laquelle comportait l'adresse de son domicile.

L'immeuble dans lequel vivait Weathers était bien plus agréable qu'il ne le méritait. D'un autre côté, il n'était pas nécessaire d'être plein aux as pour vivre correctement à Lobo's Nod. Une bonne chose, d'ailleurs : Weathers n'avait pas fait grand-chose depuis que Billy était allé en prison et que le désir de montrer sa sale trombine à l'écran lui avait passé.

Les gens sont réels, se rappela Jazz. Les gens ont de l'importance. Même Doug Weathers.

Enfin, je crois.

Ça lui semblait une injustice monumentale, de proportions quasi bibliques, de devoir s'obliger à se soucier de Weathers. Même les gens normaux devaient détester ce type.

Jazz avait attendu la quasi-tombée de la nuit – qui se produisait en fin d'après-midi à cette période de l'année – avant de se mettre en route, comptant sur le froid et l'obscurité pour empêcher qu'on le reconnaisse. Il lui serait aussi facile de s'infiltrer dans l'appartement de Weathers qu'il l'était pour un bébé de se coller le pouce dans la bouche. Il contourna le bâtiment jusqu'à l'arrière. Une porte d'acier blindé lui bloqua le passage pendant les dix secondes qu'il lui fallut pour dévoiler la pioche de Howie cachée sous le manteau de Hughes et démolir la poignée. Quand les mécanismes internes de la serrure se retrouvèrent exposés, il lui fallut quelques secondes de plus pour

déverrouiller la porte.

Une fois à l'intérieur, il découvrit une sorte de loge de gardien où il abandonna la pioche, fatigué de la trimaballer depuis le Refuge. Elle était trop lourde pour qu'il continue à la porter, surtout avec l'escalier qu'il s'apprêtait à gravir. Weathers se trouvait au cinquième et dernier étage. Bien entendu. Il fallait qu'il se trouve au sommet.

Sa jambe le surprit à monter les cinq étages sans plus qu'un minimum de raideur et de protestations.

Un grand bravo aux analgésiques ! Et aux antibiotiques ! Mais surtout aux analgésiques.

À l'étage de Weathers, le couloir semblait vide. Jazz n'attendit pas de s'en assurer – il s'empressa de sortir de la cage d'escalier et se dirigea tout droit vers la porte de Weathers. Il ne prit pas la peine de frapper : si Billy se trouvait à l'intérieur, inutile de le prévenir de son arrivée. Il préféra ouvrir la porte à l'aide de la carte Visa de Mark Culpepper, puis entra et referma aussitôt derrière lui.

L'appartement de Weathers était sombre et exigu. Jazz prit le risque d'allumer la lumière, s'attendant presque à voir Billy lui sauter dessus.

Mais non.

Il n'aurait pas davantage été surpris de trouver les restes de Doug Weathers éparpillés dans tout l'appartement et, bien que l'endroit possède cet aspect négligé typique des célibataires, il fut presque déçu de le découvrir propre par ailleurs.

Après avoir été torturé et tailladé (et mutilé, cogné, broyé) comme le fichier audio le laissait deviner, Doug Weathers devait avoir perdu une impressionnante quantité de sang et vidé sa vessie comme ses intestins. L'appartement aurait dû empester les fluides corporels et les excréments. Le fait qu'il n'en soit rien confirmait à Jazz ce qu'il soupçonnait depuis le début : Weathers avait été tué ailleurs.

Évidemment. Billy ne facilite jamais les choses. Il aime laisser des indices. Il aime me balader au bout d'une laisse.

L'idée qu'il puisse s'agir d'un nouveau jeu lui traversa l'esprit. Peut-être Billy avait-il quitté la ville depuis longtemps et se moquait-il de la stupidité de Jazz avec Sam tandis que sa mère se débattait contre son bâillon pour supplier qu'on lui laisse la vie sauve.

Mais il ne pensait pas que ce soit le cas. Pour s'être occupé de Weathers, Billy avait dû se trouver à Lobo's Nod récemment et, compte tenu de la chronologie de ses activités à New York, *récemment* devait signifier la veille à peu de chose près. Même s'il avait fui, Billy

n'avait pas pu aller loin. Il n'aurait pas couru le risque de prendre un train, un avion, ni même un bus. Il aurait fallu qu'il conduise, en alternance avec Sam et en se limitant aux petites routes de campagne.

Ils devaient encore se trouver tout près.

Il y avait deux portes, l'une grande ouverte, l'autre entrebâillée. La porte ouverte menait à la salle de bains, ce qui signifiait que l'autre devait donner sur une chambre. Jazz les inspecterait plus tard. Pour l'heure, il aperçut un ordinateur portable ouvert sur un bureau situé face au canapé. Si Weathers n'était pas là, il était allé ailleurs, volontairement ou pas. Si c'était volontaire, il avait pu être attiré par un e-mail. Ça méritait de tenter le coup.

Jazz passa le doigt le long du pavé tactile, et l'ordinateur s'alluma. Une page web apparut et se réactualisa.

Un plan. Un plan avec un repère désignant un point en dehors de la ville. Des lignes bleues indiquaient les instructions pour s'y rendre en voiture depuis l'appartement de Weathers.

Nous y revoilà. Encore des indices. Encore des lanciers de dés.

Le poids de toute cette situation s'abattit sur Jazz, et il se sentit si fatigué en cet instant qu'il ne désirait rien tant que s'affaler sur le canapé de Weathers, se rouler en boule et dormir pendant un an. Peut-être qu'à son réveil tout serait terminé : Billy serait mort, Sam aussi, sa mère en sécurité... Ouais, tout ça semblait prometteur.

Mais au lieu de se diriger vers le canapé, il soupira et se reposa les yeux tout en se pinçant l'arête du nez. Et ce fut alors que ça se produisit. Qu'il l'entendit.

Il ignorait s'il était censé l'entendre. Il ferma les yeux encore plus fort, ce qui fit naître derrière ses paupières des spirales et des tortillons de couleur.

Comment était-il arrivé là ? Comment avait-il atteint l'appartement de Weathers ? C'était comme s'il avait fonctionné en pilote automatique pendant tout ce temps, et qu'il prenait seulement conscience de l'endroit où il se trouvait.

Mais il fut brusquement rappelé à la réalité par ce bruit de pas. Derrière lui.

Crétin ! Crétin ! Tu as foncé droit dans le piège !

Tu aurais dû inspecter la chambre d'abord.

Puis Billy lui lança :

— Salut, fiston. Content de te revoir.

QUATRIÈME PARTIE

LE ROI CORBEAU

44.

Jazz ouvrit les yeux mais ne bougea pas par ailleurs, conservant sa position immobile près du bureau. Peut-être donna-t-il l'impression à Billy d'être cloué sur place par la stupéfaction.

En réalité, il balayait le bureau du regard en quête d'armes, regrettant d'avoir abandonné la pioche en bas. Il transportait le Taser dans la poche droite du pardessus de Hughes, mais il ne pouvait pas être sûr que Billy lui laisserait l'occasion de s'en emparer.

— Salut, Billy, répondit-il.

Une vraie pagaille régnait sur le dessus du bureau, aussi négligé que Weathers en personne, mais Jazz n'y vit rien d'utile. Il regretta que les gens n'utilisent plus de coupe-papier.

— Tu vas te retourner et saluer ton Paternel ?

Haussant les épaules, Jazz se retourna, et sa jambe gauche céda légèrement. Il surprit une légère grimace chez Billy, comme par empathie. Aucun risque : son père n'en éprouvait pour personne.

— Eh bien, regardez-moi ça, dit Billy avec un rictus.

Il était muni – qui l'aurait cru – d'un iPad. Il le tenait en équilibre sur le dossier du canapé de Weathers, qui s'interposait entre eux. Billy paraissait, comme toujours, plein de dynamisme et de vie. Il posa les mains sur ses hanches.

— Père et fils, de nouveau réunis. Et cette fois, personne n'est menotté ni en train de saigner à terre. Au fait, comment va ta jambe ? Le Paternel a fait du bon boulot, non ?

La jambe de Jazz tremblait, et il tituba légèrement.

— Les médecins ont dit que c'était un vrai travail de boucher.

S'il était offensé, Billy n'en laissa rien paraître. Il ricana.

— C'est toi que je sens dans mon cerveau, en train de farfouiller dans ma tête, de réarranger les meubles ? Je crois pas que ça marchera. Je t'ai appris tout ce que tu sais, mais pas tout ce que *je* sais.

Inclinant la tête d'un air détendu mais confiant, Jazz répliqua :

— Peut-être que j'ai appris de nouvelles ruses pendant que tu étais à l'isolement.

Billy éclata de nouveau de rire.

— Tu m'éclates avec tes tentatives ! Conseil d'expert gratuit : faut utiliser quelque chose dont la cible *se soucie*. Quelque chose qui la *perturbe*. Le temps que j'ai passé en prison m'a pas dérangé plus que ça. Faut que tu trouves quelque chose qui fasse *mal*.

— Comme le fait que Maman ait échappé au grand Billy Dent ? Sacré coup à l'ego, non ? Pas étonnant que tu aies vidé la maison de tout ce qui pouvait te la rappeler.

— Ta mère a fait ce qu'elle avait à faire. Et moi aussi.

— C'est Samantha qui t'a aidé à t'en remettre ?

Cette question lui donnait la nausée, mais il fallait qu'il sache : le père et le fils avaient-ils partagé les charmes de Sam ?

— Tu poses les mauvaises questions. (Billy répondit d'un ton presque plaintif, comme un enfant frustré par l'adulte qui refuse de respecter les règles du jeu.) Je croyais que tu savais des choses, Jasper. Je croyais que t'avais eu le temps de piger.

Des parasites se mirent à bourdonner aux oreilles de Jazz. Des étoiles et des points lumineux dansèrent devant ses yeux. Sans s'en apercevoir, il avait dû retenir son souffle. Ses poings étaient crispés. Jamais il ne s'était senti aussi vivant. Comme si son existence entière n'avait été qu'un test jusqu'à présent. Il brûlait d'envie de renverser le canapé et de se précipiter vers Billy. De serrer les mains autour de la gorge de son père. De sentir son dernier souffle sur son visage, de voir ces saletés d'yeux bleus chavirer, de sentir la trachée se broyer sous sa poigne.

Ça te taquine de l'intérieur, avait dit Billy au parloir de Wammaket. *Ça tourne en rond, à pas feutrés, comme un gros matou, et quand tu t'y attends pas, ça te rattrape*. Oh oui, il le sentait à présent. Exactement comme Billy l'avait décrit. C'était un cougar, un tigre, un lion, qui rôdait dans ses entrailles, qui grondait doucement au plus profond de sa gorge – et de celle de Jazz. Il avait sur la langue et les lèvres un

goût de sang.

L'animal voulait ce goût pour lui-même. Et mon Dieu, il le désirait aussi.

— Tu commences peut-être à sentir qu'il est temps de faire quelque chose à mon sujet ? demanda Billy. Te prive pas d'essayer.

Le Taser du garde de l'hôpital pesait une tonne dans la poche de Hughes : l'arme secrète de Jazz, à supposer qu'il parvienne à l'atteindre. Ce n'était pas l'un de ces modèles à distance – il devrait s'approcher à portée de bras de Billy pour s'en servir. Le sortir de sa poche avant que Billy puisse dépasser le canapé de Weathers et le lui prendre.

Billy était-il armé ? Jazz n'imaginait pas son père venir ici sans arme, mais il ne voyait aucune bosse révélatrice au niveau de ses poches. Sans doute avait-il caché un couteau au creux de ses reins. En règle générale, Billy n'aimait pas les armes à feu et préférait le silence et l'aspect plus intime des armes blanches. Couteau contre Taser. Billy était reposé et en pleine forme. Jazz, nettement moins. Mais il avait la jeunesse de son côté, et peut-être aussi la justice.

— Je veux tout comprendre, Billy. Je veux tout savoir sur les Corbeaux. J'ai vu ton père.

Le regard de Billy s'éclaira.

— Ah oui ? Comment il va, le vieux ?

— Décomposé. Mais il avait de la lecture intéressante avec lui.

— Je n'en doute pas. Donc, tu comprends tout maintenant.

Quoi que ce *tout* puisse représenter, Jazz ne le comprenait certainement pas.

— Ton écriture laisse un peu à désirer, répliqua-t-il.

Billy claqua la langue et secoua la tête. Jazz choisit ce moment pour glisser les mains dans les poches du pardessus et refermer les doigts sur le Taser. Pour autant qu'il puisse s'en rendre compte, il lui restait une charge. Une chance d'assommer Billy.

Et ensuite, Jazz ? Qu'est-ce que tu feras de lui une fois qu'il sera sans défense à tes pieds ?

Il connaissait la réponse. Elle *ronronnait*.

— Tu me déçois, gamin. Je croyais que tu tirerais quelque chose d'utile des écrits de ton Paternel. J'étais pas beaucoup plus vieux que toi quand j'ai écrit ce truc. Je pensais que ça aurait un sens à tes yeux.

Si Billy avait remarqué ses mains dans ses poches, il n'en montra rien. Jazz dut partir du principe qu'il était déjà en train de réfléchir à ce qui allait suivre.

— Je n'y ai rien vu que des divagations tout ce qu'il y a de plus banal, répondit Jazz sur un ton léger.

Billy s'énerva pour la première fois.

— Surveille ton langage, gamin. T'es pas encore assez grand ni assez costaud pour m'empêcher de t'en coller une si tu me manques de respect.

— Viens me chercher.

Il resserra sa prise sur le Taser. S'il parvenait à pousser Billy à faire le premier pas, ses chances de s'en sortir vivant augmenteraient d'un seul coup.

Il crut un instant que Billy allait mordre à l'hameçon, mais son père prit une profonde inspiration et s'assit.

— Je croyais simplement que tu pigerais, Jasper. C'est tout.

— Oh, ça, je pige. Simplement, je ne comprends pas *pourquoi*. Tes copains sociopathes et toi, vous avez formé un petit club, c'est ça ? Les Corbeaux.

Il imprégna sa voix de sarcasme en forçant la dose. Les adultes étaient hautement allergiques aux sarcasmes adolescents, et Jazz espérait que Billy – qui était allé en prison avant que Jazz n'ait l'occasion de se lancer dans la rébellion pubère – réagirait de manière aveugle et stupide.

— Vous aimez tuer les gens et vous vous entraidez quand vous le pouvez. Vous vous identifiez grâce à ces noms de code ridicules que vous adorez, mais au bout du compte, vous vous reconnaissez entre vous grâce au nom de Jack Dawes. Parce que *jackdaw*, le choucas, c'est un autre terme désignant un corbeau. Quelle inventivité, les gars !

Il avait fini par comprendre que les références constantes à Jack Dawes dans le livre de Billy ne concernaient pas un seul individu. *Jack Dawes* était un nom de code, un pseudonyme générique désignant un Corbeau. C'était à la fois un mot de passe, un code et un identifiant. Les Corbeaux pouvaient changer de nom et d'identité en cas de besoin – Billy l'avait fait fréquemment – mais ils pouvaient toujours en revenir à Jack Dawes, un nom assez ordinaire et commun pour que personne ne s'étonne de la coïncidence s'il apparaissait plusieurs fois dans une communauté. Mais un Corbeau saurait ce qu'il signifiait.

C'était brillant, Jazz devait bien l'admettre.

Simplement, pas face à Billy.

Un tic agita les lèvres de son père, et Jazz songea qu'il avait peut-être touché en plein dans le mille. Il frappa de nouveau :

— Enfin, quel genre de crétin joue au Monopoly pour décider qui a le droit de rejoindre le club ?

— C'est pas toujours le Monopoly. (Percevait-il une nuance défensive dans la voix de Billy ? Il l'espérait.) L'important, c'est qu'ils soient en compétition. On peut pas laisser n'importe qui rejoindre les Corbeaux, tu piges ? Des fois, ils jouaient aux échecs. Ou au Scrabble, ou à Jacques a dit. L'important, c'est qu'y en ait un qui monte en grade et un qui meure.

C'est un jeu immémorial, avait dit le Chapeau. Éternel.

Un qui monte en grade, un qui meurt.

— Sauf cette fois-ci.

Billy eut un sourire mauvais.

— Personne a jamais dit que la vie était juste.

— Donc, les Corbeaux viennent de perdre un membre. Vous allez devoir lancer une campagne de recrutement. Peut-être commencer à laisser entrer les pyromanes et les pédophiles.

Nouvel accès de colère naissant chez Billy à la mention des pédophiles. « C'est pas comme si j'avais fait du mal aux gosses », avait dit Billy à Wammaket. Jazz eut la sensation qu'il venait petit à petit à bout de la retenue de Billy.

Je ne peux pas le tuer. Pas tout de suite. Il doit d'abord me dire où est Maman.

— On s'en sort très bien comme ça, répondit Billy d'un air confiant. Pas la peine de faire appel à la racaille. Et c'est justement le but, Jasper. Pourquoi tu comprends rien ? Pourquoi tu veux rien voir ?

— Oh si, je vois très bien. Je vois une bande de cinglés qui s'assurent mutuellement qu'ils s'en sortent très bien. Un groupe de soutien pour tueurs en série. Sympa.

Son intonation moqueuse ne tira qu'un large sourire à Billy.

— Tu crois que c'est de ça qu'il s'agit ? Tu vois vraiment pas le tableau dans son entier, hein ?

— Alors explique-le-moi.

— J'aurais jamais pensé devoir te l'expliquer, fils. Je te croyais plus malin que ça.

Billy soupira et sa posture se détendit pour devenir quasiment celle d'un professeur. Jazz s'avança discrètement d'un pas, serrant toujours le Taser.

— Tu sais que les meurtres en série étaient relativement rares dans ce pays autrefois ? demanda Billy. Relativement. Dans les années cinquante environ, y en avait pas des masses. Mais ensuite, il s'est produit un truc. Dans les années quatre-vingt, il y a eu un grand boom. Ça a presque triplé.

— C'est seulement qu'on en a plus parlé dans les journaux, répondit Jazz d'un ton dédaigneux. Tu ne peux pas...

— Ça oui, la couverture médiatique a progressé, mais les Corbeaux aussi. C'est là qu'ils ont commencé. J'ai appris leur existence des années plus tard. Et je les ai rejoints tout de suite.

— Quand Sam t'a présenté au Roi corbeau.

Bang. Jazz ne savait pas grand-chose, mais il savait au moins ça.

— Il y a un type à l'université d'État de Pennsylvanie, poursuivit Billy en l'ignorant, il s'appelle Jenkins. Il étudie les statistiques sur les tueurs en série, les tendances. Comme les gens qu'étudient le baseball ou le foot, tu trouves pas ça fendard ? Enfin bref, t'iras consulter ses recherches. Il a prouvé que les trente dernières années ont vu une augmentation des types comme moi. C'est les Corbeaux. En train de s'organiser, de devenir plus efficaces. Comme une épidémie qui se répand dans la société, tu vois ?

» Et c'est toi qui prendras leur tête, Jasper. (Le visage de Billy semblait éclairé par une émotion puissante et contre nature. Jazz en fut captivé contre son gré.) Tu seras le prochain Roi corbeau, le seigneur du meurtre, et tu vas *tout* changer.

La bouche de Jazz s'était asséchée, et il sentait à peine le Taser dans sa main tant ses doigts étaient engourdis. Malgré lui, malgré le besoin de trouver sa mère, Jazz ne pouvait empêcher sa curiosité de le titiller. Il avait cru que Billy voulait qu'il devienne un tueur en série, mais la vérité était encore plus accablante et fascinante à la fois : Billy voulait qu'il *dirige* des tueurs en série.

— Pourquoi ? demanda-t-il, incapable de se retenir. Quel intérêt ? Pourquoi vous ne vous contentez pas de faire votre truc et...

Billy leva les mains et les yeux au ciel, comme pour prier Dieu qu'il lui accorde un fils plus intelligent. Captivé, Jazz comprit trop tard

qu'il avait raté l'occasion d'attaquer.

Continue à le faire parler. Concentre-toi, Jazz !

— Je t'ai donné toutes les informations dont t'avais besoin ! s'emporta Billy. Je t'ai dit de penser à Gilles de Rais, tu te rappelles ?

Dans le box.

— Ouais.

— Et tu l'as fait ?

— Ben oui.

— Et alors ?

— C'était un cinglé. Il a massacré des gens.

Billy ricana.

— Des conneries. Dis-moi quelque chose de réel.

Déterrant les détails des leçons apprises chaque soir après ses devoirs, Jazz récita : « C'était un aristocrate français du ^{xv}^e siècle. Il aimait aller voir les pauvres et faire semblant d'être ému par le sort de leurs enfants. Donc, il proposait d'emmener les jeunes garçons dans son manoir pour les engager comme serviteurs et leur offrir une vie meilleure. Ensuite, il les sodomisait, il les battait à mort et il faisait des choses atroces à leur cadavre, et personne ne s'est aperçu de rien avant qu'il en ait tué plus d'une centaine. »

— T'as prononcé un mot très important.

— Français ?

— Nan. « Aristocrate ».

Ils se dévisagèrent par-dessus le canapé, sans un mot. Une lueur amusée dansait dans les yeux de Billy. Jazz allait-il comprendre ? se demandait-il. Son garçon était-il assez intelligent ? Auquel cas *intelligent* signifiait *cinglé*, car il fallait certainement l'être pour comprendre quoi que ce soit de tout ça, non ?

Mais Jazz s'aperçut que cette histoire possédait une forme de logique malsaine. Pourquoi les gens partageant des mêmes centres d'intérêt ne se réuniraient-ils pas ? Les Corbeaux formaient une sorte de... syndicat.

Oh mon Dieu. *Tout ça commence à me paraître raisonnable.*

Il s'obligea à reporter son attention sur Gilles de Rais. Mais Billy lui avait également dit de penser à...

— Réfléchis à tout ça, chuchota Billy. À toutes les leçons que je t'ai

apprises au fil des ans. Il reste plus qu'une leçon, Jasper. Une seule, je te promets, et ensuite l'école sera finie et tu pourras faire ce que tu voudras.

Caligula, l'autre nom cité dans le box 83F, avait été un empereur romain. Gilles de Rais, un aristocrate. En remontant l'histoire, en parcourant les enseignements de Billy, il retrouva aussi Elizabeth Bathory, une comtesse et l'une des rares femmes tueuses en série de l'histoire. Ainsi que Lucrèce Borgia, la fille d'un pape, qui avait massacré un mari après l'autre. Des précurseurs de Belle Gunness et d'Ugly J.

— Je ne comp...

Billy explosa.

— On est censés être des rois ! fulmina-t-il. Si tu remontes le cours de l'histoire, tu verras que les tueurs en série étaient des nobles ! Jack l'Éventreur était probablement...

— ... un membre de la famille royale, murmura Jazz.

— Exactement ! Dans le temps, à l'époque où notre art a été inventé, où notre guilde s'est formée, on était des *dirigeants*, Jasper ! Des nobles, des rois, des comtes, des lords. Le meurtre était réservé à l'élite, au gratin de la société. Les pharaons égyptiens tuaient qui ils voulaient, comme ils voulaient. Les empereurs romains aussi. Plus tard, les lords européens et slaves ont fait pareil. Le mythe de Dracula est né quand un noble transylvanien a vidé le sang de ses ennemis. Vlad Tepes, c'était pas un vampire : c'était un tueur en série, gamin. On occupait le sommet de la pyramide, et tous les autres se trouvaient là pour notre plaisir et rien d'autre !

» Mais tout est renversé maintenant, poursuivit Billy sur un ton contrarié, offensé. On emprisonne les rois et on laisse les clients errer comme des moutons lobotomisés. Et pire encore, Jasper : y a des tueurs sans grâce, sans importance, qui arpentent le monde et nous compliquent la tâche.

Jazz comprit enfin. La raison d'être des Corbeaux n'était pas de réunir les tueurs en série, mais de rassembler les *meilleurs*. En recourant à des « jeux » pour distinguer ceux qui étaient radicalement instables, ceux qui n'étaient pas fiables, puis en réunissant les autres, en les endoctrinant au sein du groupe, en les coordonnant...

— Vous voulez créer une chasse gardée. (Jazz en comprit l'énormité en un instant, visualisant les champs du Kansas couverts de sang et de cadavres. Il se rappela le Chapeau en train d'affirmer qu'il remplirait le Grand Canyon de ses proies.) Vous voulez... transformer le pays ?

Le rendre sûr pour vos semblables. Afin de pouvoir traquer et tuer qui vous voulez.

— On veut ce qui nous appartient, chuchota Billy d'une voix basse et convaincante. C'est l'ordre naturel des choses, Jasper. Notre histoire nous l'apprend : les forts et les nobles dominent les clients et les utilisent pour leur plaisir. Tout ça a été perverti au fil des ans. Maintenant, y a plus de temps de loisir. Plus d'occasions pour les non-méritants, comme le Chien ou même le Chapeau, de tout saloper pour les autres, de nous compliquer la tâche. Avant, seules les classes supérieures avaient le temps, la discipline, les outils. Tous les autres étaient trop occupés à essayer de rester en vie. Du coup, y avait une sélection naturelle qui s'exerçait. De nos jours, trop de gens qu'ont du temps libre se prennent pour le nouveau Bundy ou Speck.

— Ou Dent ?

— Ha. Ils aimeraient bien. Moi aussi j'ai commencé petit, Jasper. Je vais pas prétendre le contraire. Mais j'ai toujours eu de grandes aspirations. Le Fils de Sam était facteur ! *Facteur* ! Aucune finesse. Aucun style. Il se contentait de s'approcher d'une voiture et de tirer. Non mais t'appelles ça un des nôtres ? Parce que moi non, je peux t'assurer. Toi et moi, Jasper, on est très spéciaux. Tu fais partie des forts. T'es destiné à devenir un Corbeau. Et à mesure que les Corbeaux gagnent en force, à mesure qu'on intègre des membres dans toutes les couches de la société, on devient plus intelligents. Plus durs à attraper. Surtout quand on a des Corbeaux haut placés au gouvernement, dans la police et la justice. Tu t'es déjà interrogé sur les fois où une stagiaire disparaît à Washington et qu'on la retrouve jamais ? C'est parce que personne cherche vraiment. C'est difficile de coincer un tueur quand un autre tueur le soutient.

Ou *la* soutient.

Cette idée ramena brusquement Jazz à la réalité. Il avait laissé Billy s'insinuer dans sa tête, le convaincre à l'aide de concepts lugubres et sanglants. Mais au bout du compte, Billy était l'homme qui tuait des gens avec sa sœur à ses côtés. Un père qui avait autorisé – poussé ? – son propre enfant... et... sa propre sœur...

Pas maintenant ! Pas maintenant ! Concentre-toi !

Où était Sam ? Patientait-elle dans la chambre où Billy s'était tapi ? Ou quelque part avec sa mère, à attendre un signal de Billy pour lui trancher la gorge ?

Pire encore : si elle ne recevait *pas* un signal de Billy à un moment prédéterminé, tuerait-elle Maman à ce moment-là ?

La main de Jazz devenait moite de sueur sur le Taser. Il craignait de le laisser tomber au pire moment possible. Il ne pouvait pas poursuivre cette joute verbale avec Billy. Les Corbeaux n'avaient aucune importance. Rien de tout ça n'en avait. C'était un problème à régler un autre jour. Pour l'heure, son père se trouvait devant lui, sa mère avait disparu, et rien d'autre n'importait.

— Tu es pitoyable, Billy.

Il se demanda si tous les enfants – les enfants normaux – connaissaient ce moment de révélation, cette sensation soudaine de comprendre que leurs parents n'étaient pas des dieux, ni même des rois. Simplement des gens. Des gens tristes et déglingués comme tous les autres.

— Tu crois défendre une espèce de noble cause, mais tout ce que tu fais, c'est tuer des gens. Tous tes amis minables tuent des gens, eux aussi. Et vous passez votre temps à en parler. Content pour vous. Vous vous êtes entourés de gens qui pensent comme vous, pour des raisons de confort et de sécurité. Tu sais qui d'autre fait ça ? Les alcooliques, les camés et les accros au sexe. (Il se mit à rire de bon cœur.) Tu sais quoi, Billy ? Tu ne vaux pas plus que tes clients, après tout.

Sa main glissa sur le Taser. Il s'en ressaisit.

Billy ne bougea pas. Son visage était de pierre.

— T'es prêt à mettre tes paroles en pratique, gamin ? demanda-t-il lentement.

— J'en crève d'envie, répondit Jazz.

— Alors c'est toi qui décides, Jasper. Tu vas te servir de ce gadget que tu crois cacher dans ta poche...

Billy tendit la main derrière son dos et sortit un grand couteau à l'air menaçant.

— ... ou tu vas faire les choses comme un Corbeau ?

Et son père lui tendit le couteau par la lame, avec sa poignée parfaite et si tentante à sa portée.

45.

Howie ouvrit les yeux. Le ciel noir s'étendait au-dessus de lui, criblé d'étoiles, avec l'entaille luisante du croissant de lune suspendu là comme un copeau de bois. Le monde continuait à tourner comme si rien n'avait changé.

L'enveloppe qu'il avait trouvée dans la boîte aux lettres de Grandma – simplement adressée à JAZZ – reposait, ouverte, sur le siège passager.

Puisque Jazz ne lui avait pas donné de consignes sur ce qu'il devait faire des preuves qu'il trouverait dans la maison de sa grand-mère, il n'éprouvait strictement aucun scrupule à ouvrir l'enveloppe adressée à Jazz.

Il lut la lettre une fois.

Se dit que c'était un mensonge.

La relut.

Eut la certitude que c'en était un.

La lut une troisième fois.

Et sut que c'était la vérité.

La vie était remplie de compromis. Comme le fait d'avoir une taille de basketteur mais une maladie du sang. Comme avoir un meilleur ami capable de foutre une trouille bleue à n'importe qui... y compris lui-même.

Comme vouloir l'aider sans savoir comment.

Il relut la lettre. Il aurait facilement pu s'agir d'un mensonge. Mais elle comportait des accents de vérité. Howie ne possédait pas de détecteur de mensonge blindé comme celui de Jazz, mais il avait une cervelle. La lettre sonnait juste. Elle collait.

Et si c'était la vérité...

Alors il n'existait qu'une seule issue pour Jazz. Une seule possibilité.

Il n'avait aucun moyen de le contacter. Il avait regagné le Refuge pour découvrir que son ami était parti. Où, il n'en savait rien. Peut-être Jazz avait-il enfin ouvert les yeux, décidé de se laisser pousser la barbe, de trouver une cabane au fin fond de l'Alaska et de s'y installer pour vivre une vie paisible de pêcheur de saumon qui, de temps à autre, élucidait des crimes locaux. Ça ressemblait à ces séries de romans policiers grotesques que dévorait le père de Howie, et ce serait la meilleure fin possible pour Jazz.

Mais Howie connaissait trop bien son meilleur ami. Si Jazz ne se trouvait pas au Refuge, il était parti sur les traces de Billy.

Au moins, il a embarqué le reste de la nourriture que je lui ai apportée. Un garçon en pleine croissance qui se bat à mort contre son père dément doit forcer sur les calories. C'est un combat qui demande de l'énergie.

Dans ce cas, que devait-il faire quand Jazz n'était pas dans les parages alors qu'il y avait des nouvelles qui criaient « Jazz » à lui transmettre ? La réponse était d'une évidence stupéfiante, même pour les distraits : aller trouver sa petite amie.

Il appela Connie sur son portable, croyant la joindre à New York, et fut surpris d'apprendre qu'elle avait regagné Lobo's Nod.

— Dans ce cas, j'ai un truc à te montrer. Je peux passer chez toi ?

46.

Connie ouvrit les yeux tandis que son téléphone portable réclamait son attention. « *Don't go chasing...* » Elle s'en empara avant qu'il puisse poursuivre.

— Salut, Connie.

Howie, pas Jazz. S'était-elle vraiment attendue à ce que Jazz l'appelle ?

— Howie, est-ce que tu as...

— Pas au téléphone.

Dans des circonstances ordinaires, elle aurait trouvé sa paranoïa adorable ou agaçante. Mais compte tenu des forces qui s'étaient mobilisées pour retrouver Jazz, la paranoïa était sans doute le niveau de prudence le plus acceptable. Billy pouvait le tuer. Sam aussi. La police pouvait lui tirer dessus « par accident ». Elle connaissait les policiers, leur rapidité à dégainer et leur prédilection pour régler le compte de ceux qui attaquaient leurs frères et sœurs. Son père lui avait gravé ces histoires-là dans le crâne depuis qu'elle était petite ; et davantage encore dans celui de Whiz, qui portait le fardeau d'être un jeune Noir sur le point de se transformer en ado noir. *Si la police te regarde ne serait-ce qu'un peu bizarrement*, lui avait dit son père, *mets-toi à terre avec les mains sur la tête. Ne réponds pas, n'essaie pas de t'enfuir, ni de t'expliquer. Ils cherchent simplement un prétexte pour te tirer dessus. Ne le leur fournis pas.*

Il en irait de même pour Jazz, elle le savait, malgré sa peau blanche. Il avait attaqué des policiers, un délit déjà assez grave. Mais il était aussi lié de manière suspecte à la mort d'un agent du FBI, ce qui faisait techniquement de lui l'équivalent d'un ado noir en sweat à capuche au milieu d'un quartier blanc.

Si la police rattrapait Jazz – *quand* elle le rattraperait –, elle ne l’imaginait absolument pas se mettre à terre avec les mains sur la tête. Et la police le tuerait sans la moindre hésitation.

Elle écarta la bouche du téléphone, luttant pour avaler ses larmes. Howie parlait toujours et, lorsqu’elle lui demanda de passer chez elle, elle prit la photo posée sur la table de chevet, celle qui la montrait avec Jazz l’été précédent. Son seul réconfort.

Howie arriva peu après. Il faillit se cogner la tête au chambranle en entrant dans sa chambre mais se baissa à la toute dernière seconde.

— Réflexes de ninja ! gloussa-t-il, et Connie faillit éclater en sanglots tant elle était reconnaissante de retrouver le soutien familial de son assurance comique et exagérée.

Elle fit l’effort de se mettre en position assise dans son lit et tendit les bras pour laisser ce grand dadais l’étreindre. Malgré son envie de le serrer très fort, elle se contenta de le tenir avec précaution, posant la joue contre son épaule osseuse et pointue.

Quand Howie se mit à pleurer, ce fut comme si ses larmes autorisaient celles de Connie à apparaître, et ils se retrouvèrent bientôt à sangloter ensemble dans un mélange de peur et de soulagement, s’accrochant l’un à l’autre comme aux barres de sécurité des montagnes russes. Connie pleurait sans la moindre gêne, mouillant le T-shirt de Howie dont le menton tremblait contre ses cheveux mais, pour la première fois de sa vie, elle se moquait totalement de sa chevelure. Qu’il l’arrose donc de ses larmes, elle s’en fichait.

Enfin, les larmes se tarirent et elle prit conscience d’être en train d’enlacer désespérément *Howie*, sans la moindre idée de la façon dont elle pouvait se libérer sans le blesser sur un plan tant moral que physique. Il en décida pour elle quand il chuchota – d’une voix toujours encombrée d’avoir pleuré – « Je sens tes nichons contre moi ».

Oh, Dieu merci, c’était de nouveau Howie. Elle-même était de nouveau Connie, et elle le relâcha en le repoussant doucement.

— Dégage ta figure de mes cheveux, l’hémophile.

Il lui sourit, et tout revint à la normale.

— Tu l’as vu ? demanda-t-elle tout bas, craignant que Whiz ou ses parents ne l’entendent.

Howie posa un index trop long sur ses lèvres et se leva pour fermer la porte. Puis il se retourna et se laissa tomber dans le fauteuil roulant. Malgré sa peau trop blanche et les dizaines de centimètres qui les séparaient en taille, il avait exactement l'apparence qu'avait eue Whiz, solitaire, sans défense, déployant de gros efforts pour ressembler à un homme. Il hocha la tête.

Si elle n'avait pas été à court de larmes après sa crise dans les bras de Howie, Connie serait peut-être repartie pour un tour.

— Quand ? demanda-t-elle. Où ?

Les lèvres de Howie s'étirèrent du côté gauche comme quand il réfléchissait à un mensonge. Ce qui donnait à son visage l'air d'un tableau encore humide sur lequel on avait passé le doigt.

— Howie, dis-le-moi.

— Pas sûr que ça ait une importance. Il n'est plus à cet endroit. J'ai vérifié. (Il se pencha, posant ses coudes sur ses genoux cagneux.) C'est en route, Connie. Je crois que c'est en train d'arriver.

Il lui raconta que Billy l'avait appelé pour laisser un message à Jazz (« Et pour parler du swing de golf de mon père, mais qu'est-ce qu'il a dans le crâne, ce type ? ») et que Jazz avait disparu ensuite. Elle eut beau insister, il refusa de lui laisser écouter le message.

— Je vais faire des cauchemars pour le restant de mes jours et dans ma prochaine incarnation de Hugh Hefner¹ du XXII^e siècle. Pas la peine de te les refiler aussi.

— Hefner, hein ?

— Ben quoi, après tout ce que j'ai subi dans cette existence-ci, j'ai bien mérité une vie de sexe ininterrompu. Mais regarde un peu : sur les ordres de qui tu sais, j'ai fouillé la maison de Grandma Dent et j'ai trouvé ça.

Il tira de sa poche une enveloppe déchirée qu'il lui tendit.

Elle contenait une lettre brève et manuscrite. Connie la lut deux fois, songeuse, cherchant à en extraire un sens caché. Ça semblait si simple...

— Je ne comprends pas, admit-elle.

— Et s'il disait la vérité ? demanda Howie.

— Eh bien dans ce cas...

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle n'établissait pas le lien. Saleté d'analgésiques.

— Si la lettre est authentique, répondit Howie, ça veut dire qu'on se trompait. Toi, moi, Jazz. On a fait une supposition, et si elle est fausse...

— Oh mon Dieu ! (Connie laissa tomber la lettre et plaqua ses mains contre sa bouche.) Oh mon Dieu, Howie ! Dans ce cas...

— Il faut qu'on aille voir la police, dit Howie. Plus le temps de glander. On leur raconte tout, et si Jazz n'est pas content...

Un coup à la porte. Le père de Connie passa la tête par l'ouverture.

— Conscience, dit-il d'un air grave, la police est ici.

1. Fondateur et propriétaire du magazine *Playboy*.

47.

Comme Hughes s'attendait à trouver Connie Hall, il fut surpris de voir un ado blanc ridiculement grand et maigre émerger du couloir dans le salon des Hall. Hughes espérait qu'il était doué pour le basket, faute de quoi toute cette hauteur serait gaspillée. Quel dommage.

Tanner et lui avaient passé la journée à parcourir tous les endroits de Lobo's Nod où l'un ou l'autre des Dent pouvait se terrer, en pure perte.

— Aucun d'entre eux n'est débile, lui avait confié Tanner tandis qu'ils quittaient un endroit exploré en vain parmi tant d'autres. Je ne crois pas vraiment qu'on les trouvera en inspectant ces endroits, mais il faut bien qu'on procède par élimination, vous voyez ?

Malgré lui, Hughes commençait à apprécier Tanner. En dessous de toute cette graisse battait le cœur d'un excellent flic de la criminelle. À New York ou San Francisco, Tanner serait un inspecteur de premier rang, ou dirigerait peut-être sa propre unité. Ses talents et sa perspicacité semblaient gâchés dans un endroit comme Lobo's Nod, mais Hughes ignorait comment le lui expliquer poliment. Il décida plutôt d'écouter le shérif radoter tandis qu'ils roulaient à travers la ville et ses environs, inspectant de temps à autre des hôtels délabrés et des devantures de boutiques condamnées.

Ils déjeunèrent dans un endroit qui s'appelait – Hughes n'en crut pas ses yeux – SNAK. Il ne parvenait pas à décider s'ils avaient oublié une lettre en cours de route ou si quelqu'un ne savait tout simplement pas écrire *snack*. Tous deux consultaient leur téléphone de manière compulsive en dînant, sans rien trouver de concluant. Chacun des Dent avait été aperçu dans quasiment chacun des cinquante États jusque-là, et on avait reçu deux rapports du Mexique et un du Canada.

Hughes et Tanner ne disposaient que d'hypothèses et du témoignage

d'une routière qui affirmait avoir laissé Jasper Dent dans une station-service à une heure de là. Tanner avait envoyé des adjoints enquêter mais ils n'avaient rien trouvé.

Plus tard dans la journée, Hughes posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— Dites-moi, shérif : comment avez-vous coincé Billy, il y a toutes ces années ?

Tanner sourit tout en manœuvrant pour franchir une vieille voie ferrée. Il y avait dans le coin quelques cabanes à inspecter.

— J'aimerais pouvoir vous dire que c'était grâce à mon travail acharné, mais c'était un pur coup de bol.

— Je crois que vous êtes trop modeste, shérif.

— Appelez-moi G. William. Et ma mère disait toujours que la modestie, c'est seulement de la vantardise hors d'usage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

Tanner haussa les épaules.

— Je n'en sais trop rien. Mais ça sonne bien, non ?

Ils gloussèrent ensemble puis balayèrent les cabanes à l'aide de leurs lampes torches, l'arme dégainée, et ne découvrirent – là encore – strictement rien.

— Et maintenant ? demanda Hughes tandis qu'ils regagnaient la voiture.

Tanner regardait fixement dans le vide. S'ils s'étaient trouvés à New York, Hughes connaîtrait les étapes suivantes mais ici, au beau milieu de Tombouctou, il était dépassé. Y avait-il encore d'autres tas de décombres déglingués où les Dent auraient pu se réfugier ? Il espérait sincèrement que non.

— Connie est revenue en ville, répliqua Tanner. Allons lui parler. Vous dites que Jasper l'a appelée pendant son séjour à l'hôpital, c'est ça ? Allons voir si elle se souvient de quoi que ce soit de nouveau.

Quand il disait *se souvenir*, Hughes savait qu'il s'agissait d'une façon polie et toute sudiste de dire *Allons voir si elle a décidé de nous dire ce qui s'est vraiment passé pendant ce coup de fil*.

— Ça me semble une bonne idée.

Ça paraissait en réalité une idée désespérée mais, à ce stade, le désespoir était la norme. Hughes n'avait aucune envie de contempler un nouveau cadavre.

Ils se trouvaient à présent dans le salon de Connie. La mère s'était empressée d'entraîner un jeune garçon dans la cuisine et le père n'avait pas semblé ravi de revoir Hughes, même s'il se montrait plutôt amical avec G. William. Le gamin blanc dégingandé entra dans le salon d'un pas bondissant, comme s'il était chez lui, et se laissa tomber sur le canapé ; Hughes s'attendait à entendre ses os s'entrechoquer.

— Yo, G-Willy, ça gaze ? demanda le pire rappeur gangsta du monde.

Hughes dut réprimer l'envie de lui en coller une pour lui faire passer le goût de la fanfaronnade.

— Howie, répondit Tanner avec l'air d'un homme qui avait subi toutes les sources de contrariété imaginables et atteint une compréhension quasi zen de ces choses-là. Je ne m'attendais pas à te voir là. Nous...

Avant qu'il puisse terminer, le père de Connie apparut depuis le couloir, poussant sa fille dans un fauteuil roulant. Hughes grimaça en la voyant. Dans un lit d'hôpital, elle avait déjà une triste mine, mais la plupart des pansements avaient à présent disparu, dévoilant un patchwork de bleus, d'écorchures et d'entailles sur la majeure partie de la chair exposée. Sa jambe gauche était tendue devant elle, et son père contourna prudemment les meubles du salon pour aller la placer près du gamin nommé Howie. Hughes ne put s'empêcher de remarquer que l'homme avait choisi de l'éloigner au maximum de Tanner et de lui, avec une causeuse et une table basse entre eux.

Connie tendit la main pour prendre celle de Howie. Comme c'était mignon.

— Monsieur Hall, dit Hughes en hochant la tête. Ravi de vous revoir.

— Je n'en dirais pas autant.

Ces avocats.

— Nous sommes ici...

— N'êtes-vous pas un peu en dehors de votre juridiction, inspecteur ?

Saletés d'avocats.

Tanner vint se placer entre eux.

— Jerry, je sais que vous ne voulez pas que votre fille n'en subisse encore plus qu'elle n'a déjà subi, et Dieu sait que je n'ai aucune envie d'être celui qui le lui impose. Nous avons simplement quelques

questions, et ensuite je vous jure que vous pourrez reprendre le cours de votre soirée.

Cette réponse sembla apaiser Hall, qui hocha la tête d'un geste brusque mais ne bougea pas d'un pouce, bras croisés sur la poitrine, fusillant Hughes du regard.

— Mais puisque Howie est ici...

Hughes comprenait où Tanner voulait en venir. La dessinatrice du comté était enfin arrivée à Lobo's Nod et avait terminé le portrait-robot de la femme que l'adjoint Erickson avait vue à l'hôpital. Ils avaient la certitude qu'il s'agissait de Samantha Dent, mais personne en ville ne l'avait vue depuis des années.

Excepté Howie.

— Tu pourrais juste y jeter un œil ? demanda Tanner en dépliant une feuille de papier qu'il lui tendit. En haut à gauche, c'est l'apparence qu'elle avait pour Erickson. Ensuite, nous avons des projections sans les lunettes et sans la coiffe qui cachait ses cheveux. Il s'agit de la femme qu'on pense impliquée dans le meurtre de...

Howie poussa un cri de douleur et lâcha la main de Connie.

— Mais qu'est-ce qui... ?

Connie avait blêmi. Elle se tourna vers Howie et quelque chose passa entre eux.

— Oh mon Dieu, souffla Howie.

— Pauvre Jazz, murmura Connie. Oh, Jazz...

— Qu'y a-t-il ? demanda Hughes avec insistance.

Tant pis pour le père – il se passait quelque chose ici.

— Vous ne...

Howie secoua la tête.

Connie lui lança un regard mauvais rempli de larmes.

— Ça ne sert à rien, déclara-t-elle sur un ton sans réplique. Plus personne ne peut rien faire pour Jazz à présent.

48.

Le couteau était un leurre, Jazz le savait.

Et connaissant Billy, il était prêt à parier que c'était celui-là même qui avait tranché la tresse de Connie. Un beau leurre bien tentant, mais une feinte malgré tout. S'il faisait mine de prendre le couteau, Billy s'empresserait de le retourner et Jazz se retrouverait face à la pointe plutôt qu'à la poignée. Il ne savait pas trop si son père allait le tuer ou non ; Billy possédait un profond désir de voir son fils massacrer à ses côtés. Mais s'il se persuadait que Jazz était une cause perdue, qu'il n'allait pas devenir le petit dieu cruel et meurtrier qu'il imaginait depuis des années... Eh bien dans ce cas, impossible de dire ce dont il était capable ou non.

Jazz désirait si ardemment ce couteau que les paumes lui brûlaient.

— Je ne vais pas t'affronter, dit-il. Pas avant que tu ne me dises où est Maman.

— Tu crois que cette information vaudra quoi que ce soit pour toi ?

— Je sais qu'après t'avoir tué je ne pourrai plus te poser de questions, alors je te les pose maintenant.

Les yeux écarquillés d'exaltation, Billy souriait comme un enfant qui ouvre ses cadeaux d'anniversaire.

— Maintenant, tu parles comme un Corbeau, gamin !

Le couteau resta suspendu dans l'air, inflexible. Jazz s'efforça de ne pas le regarder fixement. Billy était pareil à un illusionniste : une main détournait votre attention tandis que l'autre exécutait des tours sanglants.

— Je suis pas sûr que tu sois prêt à voir ta mère, reprit-il. Je suis pas sûr que tu l'aies mérité. Maintenant, pourquoi tu montrerais pas à

ton Paternel ce que t'as dans ta poche ?

Pas le choix. Jazz avait perdu le contrôle de la conversation, à supposer qu'il l'ait jamais eu. Billy avait toutes les cartes en main. Billy détenait sa mère. Jusqu'à ce qu'il apprenne où elle se trouvait, Jazz devait se soumettre à ses jeux.

Avec un soupir contrarié, Jazz sortit la main de sa poche et montra à Billy... l'insigne de Hughes.

— Ha ! Je parie qu'il y a un flic très contrarié en train de se faire botter le cul à New York.

— Je n'en doute pas.

Heureusement, Jazz avait laissé l'insigne dans la même poche que le Taser. Billy n'était pas le seul illusionniste de la famille. *Regarde bien ce joli insigne brillant et ne prête aucune attention à ce que ma poche peut contenir d'autre...*

— Accroche-le sur toi, dit Billy, avec une nuance d'amusement qui s'attardait au contour de ses mots.

— Pourquoi ça ?

— J'en sais rien. Ce serait marrant, non ? Je rêve juste de te voir comme un flic, et j'ai pas l'habitude de pas assouvir mes envies.

Le pardessus, songea Jazz, serait trop épais. Il en écarta les pans pour épingle l'insigne de Hughes à la chemise de Mark Culpepper, au niveau du sein gauche.

— Voilà. Content ?

Billy eut un sourire narquois.

— Nan. Pas aussi marrant que je pensais. Enfin bon. J'imagine que t'as dû tuer personne pour mettre la main sur ce truc...

Une pointe d'espoir dans sa voix. Un père ouvrant un bulletin qu'il pense être mauvais mais qui comporte au moins un B.

— Désolé de te décevoir.

Billy haussa les épaules.

— Ça fait partie de la paternité, Jasper. Le truc, c'est d'apprendre à aimer tes gosses même quand ils te déçoivent. Tu sais qu'on m'a fait essayer la thérapie à Wammaket ? Ça n'a pas duré longtemps, mais j'ai appris que quand on est déçu par quelqu'un d'autre, c'est en fait une sorte d'effet miroir. En réalité, on est déçu de quelque chose chez nous.

Billy baissa le couteau, visiblement convaincu que Jazz n'allait pas se précipiter dessus. Il l'étudia un moment puis, haussant une seule épaule, il le rangea sous sa ceinture.

— J'ai passé pas mal de temps à l'isolement. J'ai appris à réfléchir sérieusement à ce que j'avais fait ou pas fait. Et ma déception vis-à-vis de toi, Jasper, c'est à moi qu'elle s'adresse en réalité. Pour t'avoir quitté si tôt, avant de pouvoir finir de t'élever comme il fallait. C'est pas ta faute si t'es comme ça, c'est la mienne.

Sans blague.

Avec une vraie nuance de remords dans la voix, Billy poursuivit :

— Si j'avais mieux contrôlé mes... pulsions, ce gros débile de Tanner m'aurait jamais chopé. J'aurais été un homme libre, et j'aurais pu finir de tout t'apprendre.

— Tu m'en as appris bien assez, répondit calmement Jazz.

Sans prévenir, lui revint l'image du couteau dans sa main, en train de trancher la chair...

Maman ? Est-ce que c'était Maman que j'ai découpé ? Ou est-ce que Sam m'a laissé m'entraîner sur elle ?

Billy parlait toujours, comme si Jazz n'avait pas répondu. Jazz comprit qu'il était entré dans un état de fugue l'espace d'un moment, perdant tous ses moyens devant l'homme le plus dangereux qu'il connaissait.

— Au lieu de quoi tu t'en vas te faire des *amis*, poursuivit Billy en crachant ce dernier mot. Tu pollues ta chair avec de l'encre.

— Tu peux parler.

Les tatouages que Billy s'était faits en prison se détachaient toujours sur ses jointures.

— Pas d'insolence, fils ! s'écria Billy, les tendons saillant sur son cou. Je t'interdis de me répondre ! Ces mots ont une *signification*. (Il leva les deux poings. LOVE, disait l'un, FEAR, disait l'autre.) C'est de la *philosophie*. Ton encre à toi, c'est des conneries. Tu profanes ton corps pour *t'amuser*.

Jazz se rappela alors avec une extrême clarté la première aiguille pénétrant dans sa chair le jour où il avait reçu le tatouage qui représentait le CP3 stylisé. Howie se tenait à côté de lui, avec dans le regard une joie tellement enfantine et innocente comparée à sa grande carcasse adulte.

— Non. Par amitié.

Billy tendit brusquement les poings. Les tatouages étaient imprécis, irréguliers. LOVE. FEAR.

— Lequel renferme ton sort, Jasper ? L'amour de ta famille, de tes semblables ? L'amour des gens qu'ont fait de toi ce que t'es ? Ou la peur de toi-même ? La peur des clients et du monde dans lequel ils veulent que tu vives ?

On pouvait compter sur Billy pour présenter les choses ainsi, pour imaginer qu'on pouvait séparer le monde en deux catégories bien nettes puis les définir ainsi. L'amour ne s'appliquait pas nécessairement à la famille, ni la peur au reste du monde.

— Je crois que j'en ai assez de ton type d'amour, répondit Jazz, surpris de découvrir qu'il serrait les mâchoires et que les larmes lui montaient aux yeux. Tu m'as... tu m'as *maltraité*, bredouilla-t-il. Tu m'as fait des choses affreuses. Tu m'as obligé...

— Je t'ai jamais maltraité. (Billy laissa les mains tomber à ses côtés.) Je t'aimais – je *t'aime*, gamin. T'es mon fils. Mon enfant. J'ai absolument jamais...

— Tu m'as obligé à la taillader ! cria Jazz. Tu m'as obligé à la taillader et tu, tu, tu...

Il aspira une grande goulée d'air. Il n'arrivait pas à parler. Oh merde, qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ? *Tu ne peux pas perdre tes moyens*, se dit-il. *Tu ne peux pas perdre la boule. Sinon, Billy va entrer dans ta tête et alors tu seras foutu, d'une manière ou d'une autre. Soit tu meurs, soit tu lui cèdes, et ce seraient alors les retrouvailles entre père et fils les plus sanglantes qui soient.*

À sa grande surprise, Billy resta simplement planté là à regarder – l'air étrangement inquiet – Jazz se maîtriser et inspirer profondément. Il s'essuya les yeux à l'aide de sa manche.

— Ça va ? demanda doucement Billy.

— Je t'emmerde. (La voix de Jazz était furieuse.) Tu m'as manipulé toute ma vie, mais je ne tomberai plus dans le panneau. Tu m'as obligé... (Il déglutit. Il fallait qu'il le prononce tout haut. Quand il y parvint, les mots sortirent dans un murmure.) Tu m'as obligé à faire l'amour avec ma propre *tante*. Tout ce que tu as fait...

Billy secoua la tête en claquant la langue.

— J'ai rien fait de tel, Jasper. Je te le jure. (Il leva même la main et posa l'autre à l'emplacement où un être humain posséderait un cœur.) Ça s'est jamais produit.

— Mais je m'en souviens.

La voix de Jazz fonctionnait à peine. Il s'étranglait sur son propre langage. Il ne pouvait plus penser à rien d'autre qu'à ce rêve, qui s'était révélé aussi réel que le rêve au couteau. Ces gestes...

— J'y suis pour rien de ce que tu te rappelles, répondit Billy en haussant les épaules.

Jazz s'obligea à s'en détourner, à penser à autre chose. L'acte de naissance. Sa gorge encombrée par les larmes laissa échapper un rire contrit. Cette saleté d'acte de naissance. La première erreur de Billy. Le blanc railleur et accusateur à côté du mot *père* avait appris à Jazz une leçon importante.

— Si je dois te tuer pour sauver Maman, déclara-t-il, je le ferai. Sans la moindre hésitation. Sans remords ni regrets.

Billy hocha la tête, songeur.

— C'est pas très éloigné de tuer *n'importe qui* pour *n'importe quelle* raison. Sans remords ni regrets.

— Arrête d'essayer de m'embrouiller. Arrête de me dire ce que je pense et ce que je ressens, ce que je *vais* penser et ressentir. Je contrôle mon esprit.

— Je suis persuadé que t'aimerais le croire. (Billy tendit de nouveau le couteau avec le manche tourné vers Jazz.) Mais tu le sauras pas tant que t'auras pas essayé, hein ?

Sans le vouloir, sans même en être pleinement conscient, Jazz s'avança d'un pas vers Billy, vers le couteau. Sa main droite se leva brusquement, et Jazz dut l'obliger à reprendre sa place.

Les yeux de Billy pétillaient. De la glace bleue flottant sur un océan de blanc injecté de sang.

— Tu ne peux pas me faire ça, chuchota Jazz.

Mais c'était déjà fait. Il se voyait prendre le couteau. Découper ces saletés d'yeux pétillants du visage de son père. Puis la langue, cette saloperie de langue qui ne s'arrêtait jamais, jamais, *jamais* de remuer. Oui ! Faire taire cette voix à jamais. Trancher la langue, l'arracher, toujours remuante et désireuse de parler, du puits sanglant que deviendrait la bouche de Billy.

Et ensuite, quand Billy se retrouverait sans défense et pitoyable au possible : la lame. En pleine poitrine. En plein cœur. Tourner d'un coup de poignet par sécurité. Sentirait-il les muscles cardiaques se dissocier, la sensation se transmettre le long de la lame ? Ah ça oui, il le sentirait !

Ce serait trop décevant autrement.

Il voulait sentir le cœur de son père se briser.

Ses doigts se contractèrent. Ils brûlaient de tenir une arme.

— Je sais que t'es prêt maintenant, déclara Billy. (Ils se fixèrent un moment, cloués sur place. Son père posa le couteau sur le côté du canapé.) Je crois que t'es prêt pour la vérité. Pour le Roi corbeau.

— Je connais la vérité, murmura Jazz. Je croyais que c'était toi, le Roi corbeau. Mais ce n'est pas le cas.

— Ça l'a jamais été, acquiesça Billy. Dis-moi ce que tu sais.

Oui. Oui, il allait le faire. Il semblait plus facile de se rendre. Les ténèbres ne seraient pas nécessairement glaciales. Elles pouvaient être chaudes. Il pouvait s'y installer comme dans un édredon et simplement... laisser le monde tourner. C'était ce qu'avait fait Billy, et il était si heureux.

Pourquoi pas ?

Il s'entendit le formuler tout haut, tout ce qu'il en était venu à comprendre. Il s'était trompé depuis le début. Il avait pris Billy pour le Roi corbeau, le souverain, le maître croque-mitaines, mais il se trompait.

Ç'avait été sa tante Samantha depuis le début. La marionnettiste. Son sexe était une ruse. Les tueuses en série étaient si rares que personne ne soupçonnerait jamais qu'une femme puisse diriger les Corbeaux. Personne ne soupçonnerait jamais que le Roi corbeau soit une femme.

Jazz s'était assis face à elle à la table de la cuisine de Grandma, autour d'un café. Il aurait pu mettre fin à toute cette histoire à ce moment-là, s'il n'avait été à ce point en manque de liens familiaux.

Eh bien, il disposait maintenant de tous ceux dont il pouvait rêver : son père et sa tante, les machines à tuer. Tout ça était inscrit dans son ADN.

— Sam était plus âgée que toi, commença Jazz. C'est elle qui les a contactés.

Il se rappela l'histoire que Sam lui avait racontée, celle où elle avait vu, une nuit, Billy enfant se tenir nu dans sa chambre. Il croyait cette histoire. Elle l'avait simplement interrompue trop tôt. Que s'était-il passé ensuite ?

Ses propres souvenirs d'enfance comblaient les blancs, et cette idée ne l'écœurait plus. C'était comme ça, point barre. Les Dent

fonctionnaient comme ça. Son grand-père avait-il abusé de Billy ou de Sam ? Était-ce ainsi que tout avait commencé ? Il ne le saurait jamais. Ses grands-parents étaient morts, et il n'imaginait pas Billy répondre à cette question. Soit Sam et Billy étaient nés mauvais, soit ils avaient appris à l'être. Pour un même résultat dans les deux cas.

Pendant longtemps, lui avait dit Sam, *je me suis demandé si le problème ne venait pas de moi, car je semblais la seule à m'en apercevoir*. Quel crétin. Elle lui avait quasiment révélé son identité, sa nature. Elle avait identifié très tôt la folie de Billy et son penchant pour le meurtre, et les avait certainement encouragés. La grande sœur aimante qui prenait son petit frère par la main pour tout lui apprendre.

— Elle a quitté la maison la première, pour aller prospecter. Elle a attiré l'attention des Corbeaux et elle t'a inclus dans l'affaire. Et c'est là que ta carrière a vraiment décollé. Peut-être qu'elle t'a aidé pour certains de des meurtres, je ne sais pas trop. Mais elle allait et venait dans le monde et gravissait les échelons de l'échelle des Corbeaux. Elle se livrait à leurs jeux et remportait chaque partie. Jusqu'à ce qu'elle devienne le Roi corbeau et que vous puissiez vous retrouver tous les deux. Elle a envoyé l'Impressionniste à Lobo's Nod et organisé ton évasion de Wammaket.

Billy hocha la tête, pensif.

— T'as tout pigé.

Engourdi, Jazz plongea les mains dans ses poches. Ah oui, tiens. Le Taser. Il ne s'y intéressa même pas. À quoi bon ? Même s'il assommait et tuait Billy, Samantha viendrait simplement le chercher.

— T'as raison sur tout, reprit Billy. Sauf là où tu te trompes. Mais l'heure des jeux est finie. T'es prêt à rencontrer le Roi corbeau ?

Jazz avait déjà rencontré Sam, mais il accorda à Billy cet instant théâtral au cours duquel il prit l'iPad et l'alluma.

— Ce truc, là ? Un putain de miracle, Jasper. J'avais raté ça quand j'étais en prison, mais c'est tellement pratique...

Il bricola dessus un moment, puis le cala contre le canapé de manière à le placer face à Jazz. Un petit voyant s'alluma, indiquant que la webcam était active, puis FaceTime s'afficha.

— Bonjour, Jasper, lui dit sa mère.

49.

Sa voix n'avait pas changé. Absolument pas.

— Bonjour, Jasper.

Les premiers mots qu'il entendait d'elle depuis des années. Ils le frappèrent plus fort qu'il ne s'y attendait, et les larmes jaillirent de ses yeux. Il les essuya furieusement à l'aide de ses doigts tandis que la rage la plus puissante, la plus dangereuse qu'il ait jamais éprouvée montait en lui, si extrême, si massive qu'elle débordait en menaçant de le faire éclater.

Avait-il imaginé que tout était terminé ? Avait-il réellement envisagé de céder à Billy ? Elle était là, la femme pour laquelle il avait attaqué, volé, menti. Tellement identique en apparence à la photo gardée toutes ces années qu'il semblait que le temps s'était arrêté, que Jazz était de nouveau enfant. En dehors des rides subtiles au coin de ses yeux – ces yeux noisette tellement semblables aux siens, tellement différents de ceux de Billy – et de la légère nuance argentée de ses cheveux, il aurait pu s'agir de la même femme qu'il avait vue pour la dernière fois avant de partir à l'école ce jour-là, des années auparavant.

Sa mère. Vivante, devant lui. Il la voyait, l'entendait. À présent, il fallait seulement qu'il la *trouve*.

— Où est-elle ? demanda Jazz d'une voix insistante. Où est-ce que Sam la garde ?

Billy émit un bruit réprobateur et poussa un soupir qu'aurait reconnu n'importe quel parent à bout de patience.

— Je crois pas qu'il ait pigé, Belle. Tu veux bien le mettre au parfum ?

Les yeux de Jazz s'éloignèrent de Billy pour se reporter sur l'iPad. Sa

mère affichait un sourire ironique, les lèvres étirées en un sourire perplexe. Il ne lisait aucune peur dans son regard. Aucune inquiétude dans son expression.

Non.

Non. Non.

Non.

— Jasper, dit-elle, tu n'as rien à dire à ta maman ? Ça fait si longtemps. Je suis désolée d'avoir dû partir, mais... la vie du Roi corbeau est toujours mouvementée.

— Non ! (Cette fois, le mot jaillit de ses lèvres sans qu'il parvienne à le retenir.) Comment tu l'as obligée à faire ça ? (Il se retourna vers Billy, les poings serrés.) Comment tu l'as obligée à devenir...

Billy leva les mains, paumes tendues, le visage déformé en une expression qui disait « Ne me regarde pas, *moi* ! »

— Obligée ? Fils, j'ai jamais réussi à forcer ta maman à quoi que ce soit. C'était son idée depuis le départ. Elle aime les jeux, ça oui.

— Tu mens, répondit Jazz.

Mais il savait qu'il se trompait. Il avait passé toute sa vie à écouter les mensonges et vérités de Billy. Il savait les différencier.

Billy, pour une fois, disait vrai. En fait, comprit-il, son père lui avait déjà dit la vérité. Du moins, il avait fait de son mieux.

— Tu connais le dicton, fils, reprit Billy d'un air songeur. « Derrière chaque grand homme, il y a une grande femme. » Eh ben moi, je suis un homme *grandiose*. (Il désigna l'iPad d'où Janice Dent, le Roi corbeau, Belle Guinness, Ugly J, le regardait fixement, un sourire aux lèvres.) Mais c'est marrant, ça. Les femmes sont tellement fières quand elles disent ça d'un médecin, d'un président ou d'un roi, mais pas tellement quand il s'agit d'un gars comme moi. Pourquoi ça, à ton avis ?

— Parce que mon sexe est consumé par l'auto-apitoiement et la tendance à jouer les victimes, répondit sa mère sur un ton très factuel.

— Je crois que t'as peut-être raison là-dessus, répliqua Billy, un rictus aux lèvres.

Jazz recula d'un pas en titubant. La vue de ses parents en train de lui sourire tous les deux, totalement inhumains, le cœur aussi mort que la pierre, le terrassa et lui coupa le souffle.

Les rêves.

Le couteau.

Et le...

Oh mon Dieu.

Il se laissa tomber à genoux, cherchant à reprendre son souffle. Était-ce le choc ? Tombait-il en état de choc ? Il ne pouvait plus respirer et sa vision s'était brouillée.

Il avait touché... Il avait *touché*...

Les mains appuyées contre la moquette bon marché de Weathers, Jazz tenta en vain d'inspirer. Ses poumons s'étaient changés en pierre, première étape de la paralysie qui survenait quand on contemplait le visage maudit des gorgones.

Magnifique, avait dit l'Impressionniste. *Mais la façon de mourir... si laide...*

Et belle, elle l'était, sa mère. Mais laide, aussi.

Jazz allait s'étrangler à mort sur sa propre histoire, ici, dans l'appartement de Doug Weathers. Et il savait qu'il le méritait. Pour avoir eu l'orgueil démesuré de croire qu'il pouvait conquérir son propre passé et triompher de Billy. L'arrogance de s'être cru plus malin que son père, d'avoir cru deviner le mot de la fin.

La faiblesse d'avoir éprouvé l'amour d'un petit garçon pour sa mère.

Tout ce en quoi il avait cru, tout ce à quoi il s'était accroché toute sa vie, avait été pire qu'un mensonge : une tromperie. Délibérée. Sa zone de refuge s'était transformée en embuscade.

Il regarda fixement ses mains, rouges et tremblantes, dont le contour flou se confondait avec le motif du tapis. Soudain, tout prenait un sens et plus rien n'en avait. La capacité de Billy à échapper à la police ne semblait plus tout à fait aussi magique quand les flics cherchaient un homme célibataire. Ou un homme accompagné d'un otage. Quand Billy et sa mère avaient quitté New York, ils devaient présenter l'apparence d'un couple heureux et marié comme tant d'autres qui traversait les points de contrôle le plus normalement du monde. Le départ de sa mère avait été prévu, et la façon dont Billy l'avait effacée de l'histoire n'était qu'un élément parmi d'autres sur une liste de tâches à accomplir.

Billy avait dit la vérité. Il avait affirmé que Jazz n'était pas puceau. Qu'il n'avait fait aucun mal à sa mère...

Qu'est-ce que tu as fait à Maman ? avait demandé Jazz.

Et Billy avait haussé les épaules. *Ce que j'ai fait ? Ce que j'ai fait à ta*

mère ? Rien.

Le mensonge était vérité, la vérité était mensonge. Sa mère lui avait donné Rusty quand il était chiot, et Billy avait écorché le chien vivant sous ses yeux. Est-ce que ça faisait partie du plan ? Est-ce que ça avait été *conçu* pour faire partie de sa vie ?

Et bien sûr, il y avait

Comme ça

C'est bien

Non, ce n'est pas bien

C'est bon

Jazz vomit. violemment. Son estomac se contracta encore et encore tandis que son œsophage ondulait furieusement. Tout ce qu'il avait bu et mangé jaillit de ses lèvres comme le contenu d'un tuyau d'arrosage ou d'une artère. De la bile brûlante lui ébouillanta la gorge, la langue, sans jamais suffire car son estomac se contractait toujours, sans avoir grand-chose d'autre à évacuer que ses propres cris vides.

Une flaque de vomi, striée du chocolat des barres protéinées et du rouge luisant du Gatorade, miroitait à quelques centimètres de son visage. Sa mâchoire s'activait, son corps cherchait à en expulser encore davantage, mais il n'y avait plus rien en lui, et il resta plié en deux, secoué par des spasmes inutiles.

— Billy, chéri, comment va notre fils ?

— Il est en train de gerber ses boyaux, et pas qu'un peu, répondit Billy sur le ton de la conversation.

— Ça a l'air sérieux d'après ce que j'entends d'ici. Tu devrais peut-être t'assurer qu'il ne soit pas en train d'en aspirer dans ses poumons.

Billy contourna le canapé et demeura un moment près de Jazz. Il le comprit au bruit de ses pas ainsi qu'à l'apparition de ses Nike dans son champ de vision, sur sa gauche, la pointe à quelques centimètres à peine de la main de Jazz.

— Ça m'a l'air d'aller, déclara Billy.

— Je t'avais bien dit qu'il aurait une réaction extrême, répliqua Janice d'une voix qui disait *petit crétin*.

Un hoquet violent secoua tout le corps de Jazz. Il faillit perdre le contrôle de ses bras et s'effondrer par terre, mais Billy se pencha aussitôt pour le saisir sous les bras et le retenir.

— Hé là ! On dirait qu'il est peut-être un poil plus mal en point

qu'on n'avait...

Billy ne termina pas sa phrase, car Jazz releva brusquement la tête. Son crâne résonna en heurtant la mâchoire de Billy, réduisant son père au silence avec un bruit étranglé si doux à ses oreilles.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? demanda Janice depuis l'iPad.

Billy recula en titubant, cherchant à se dépêtrer de Jazz. Celui-ci poussait à l'aide de ses jambes, se propulsant de toute sa masse contre l'abdomen de son père pour le déséquilibrer. Ils s'écroulèrent ensemble sur le sol.

— Billy ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa mère d'un air inquiet.

— Rien que je puisse pas régler, chérie.

Billy repoussa Jazz, qui avait jeté tout son poids au-dessus de son père. Depuis cette position, allongé sur Billy, Jazz parvint à lui clouer un bras au sol. À l'aide de son bras libre, Billy abattit violemment son poing contre le dos de son fils. Jazz ravala un hurlement et s'efforça de lui immobiliser l'autre bras à l'aide de ses jambes.

— T'as quand même un poil de ressource pour te battre ! gloussa Billy. C'est bien, ça ! Notre gamin a de la fougue, Belle !

Jazz résista à la tentation de jurer. Il devait conserver tout son souffle, toute sa force. Il avait simulé la fragilité de sa jambe un peu plus tôt, sachant très bien que Billy noterait chaque raté, chaque tremblement. Elle était même plutôt en forme, grâce aux analgésiques et aux antibiotiques. Malgré tout, le combat restait nettement déséquilibré. Jazz était plus jeune, en effet, plus résistant, mais il était aussi nettement plus épuisé. Sans compter qu'il venait de vomir tout ce qu'il avait avalé. Billy était plus âgé mais bâti comme un bodybuilder, avec un corps pareil à un morceau d'acier façonné.

Il cligna des yeux pour chasser les souvenirs, les bribes d'émotions, les pensées abominables. Pas de temps pour les sentiments, ni pour les réminiscences. Il devait se comporter comme une machine. Mettre tout ça de côté pour s'en occuper plus tard et se concentrer sur Billy. Rien d'autre n'importait.

Alors qu'il lui immobilisait un bras à l'aide de ses jambes et l'autre avec ses mains, Jazz courut le risque d'en tendre une pour prendre le Taser dans sa poche. Percevant sa faiblesse et la liberté qu'elle lui promettait, Billy se mit à regimber, à se débattre, cherchant à déloger son fils. Jazz s'efforça d'appuyer de tout son poids et attendit que Billy cesse de remuer tandis qu'il refermait les doigts sur le Taser.

Alors même qu'il le tirait de sa poche, Billy parvint à prendre appui

sur ses pieds, cambra le dos et repoussa Jazz juste assez pour libérer ses bras. Jazz leva le Taser puis l'abattit mais, avant qu'il ne touche son père, Billy se tortilla, se retourna et le repoussa à terre. Le doigt de Jazz se contracta sur la détente, et le Taser cracha sa dernière charge électrique dans l'air indifférent.

— Combien de fois je te l'ai répété, lança Billy, qui se levait à présent, *Mesure deux fois...*

— Mais ne coupe qu'une fois ! récita sa mère en chœur depuis l'iPad.

Sa voix elle-même blessa Jazz. Elle l'entaille, gravant en lui de nouveaux tatouages hideux, des arcs tourbillonnants, des entailles dégoulinantes de souvenirs et de douleur.

Mets ça de côté. Avec tout le reste.

Jazz se releva d'un bond avec une vigueur qu'il n'éprouvait pas réellement. Il ne fallait pas que Billy devine à quel point il était essoufflé, songea-t-il en s'efforçant de contrôler sa respiration. Son cœur cognait comme un solo de batterie.

— Jasper, déclara Janice d'une voix très calme, le fait que tu croies pouvoir tuer ton père devrait t'apprendre quelque chose. Ça t'apprend que nous t'avons bien entraîné.

— Nous ? demanda Billy.

— Oh, ça va. Je sais, je sais – j'ai dû partir avant que sa formation ne démarre pour de bon. C'est difficile de concilier carrière et maternité, tu n'imagines pas. Je ne voulais pas partir, mais je n'ai pas eu le choix. Malgré tout, Jasper, réfléchis à une chose : cette soif de sang que tu ressens en ce moment même ? Cette colère ? Il y a de meilleurs usages à en faire. Au lieu de tout consumer, tu peux l'accepter. La nourrir, la laisser grandir et l'utiliser à nos côtés. Une joyeuse famille de Corbeaux.

Jazz essuya sur ses lèvres un résidu de vomi poisseux. Il tenait toujours le Taser dans son autre main et, à l'instant précis où quelqu'un qui s'essuyait les lèvres aurait laissé retomber sa main, il leva celle qui tenait le Taser et le jeta vers Billy. Lors de la fraction de seconde nécessaire à son père pour réagir et repousser l'objet en plein air, Jazz s'élança.

Billy resta un moment bouche bée, stupéfait, puis comprit ce qui se passait.

Il s'était attendu à ce que Jazz bondisse droit sur lui, profitant de la distraction momentanée créée par le Taser.

Au lieu de quoi il se précipita vers le *canapé* et le percuta si violemment qu'il bascula, renversant l'iPad à terre en même temps que Jazz.

Lequel enchaîna aussitôt par une roulade et atterrit accroupi tandis que Billy fonçait dans cette direction.

Pour découvrir que Jazz s'y trouvait déjà, brandissant le couteau que son père avait laissé sur le dossier du canapé.

Billy s'arrêta tout juste hors de portée, sourire narquois aux lèvres.

— Le petit gars s'est trouvé un surin. Tu te rappelles comment on s'en sert, Jasper ? Tu te souviens de ce que ton Paternel t'a appris ?

— Oui.

Jazz fit passer le couteau dans sa main droite. Il existait différentes manières de tenir une arme blanche. Il choisit délibérément la pire prise possible pour cette situation, lame tournée vers le bas, le tranchant vers l'extérieur. Cette prise conférait une excellente puissance, mais une piètre défense : il fallait lever le bras au-dessus de sa tête pour frapper, ce qui laissait à l'adversaire libre accès à votre poitrine et votre ventre. Ça paraissait très cool dans les films, mais c'était un choix de novice.

Billy émit un petit bruit désapprobateur.

— T'es sûr de vouloir faire ça, Jasper ? J'ai pas l'intention de clamser aujourd'hui, mais je veux que t'aies toutes tes chances.

— Arrête de jouer avec lui, lança Janice. (L'iPad était à présent appuyé en équilibre instable contre un pied de table, retourné sur le côté.) Écarte ce couteau et finissons-en.

— J'en ai que pour quelques secondes, Janice, affirma Billy en faisant jouer ses doigts. T'es prêt, gamin ?

— Toujours.

Jazz leva son bras droit, prêt à frapper, et Billy lui fonça dessus, oubliant un point essentiel.

Oubliant que Jazz n'était pas un client.

Les clients avaient peur. Ils criaient, se baissaient, faisaient tout leur possible pour éviter la douleur. Parfois, ils se figeaient carrément et la douleur devenait inévitable.

Jazz ne bougea pas, mais c'était un choix délibéré. Il savait que Billy allait tenter une attaque éclair, essayer de le frapper au coude pour lui faire lâcher le couteau tout en lui enfonçant son épaule dans la

poitrine pour le renverser.

Il le savait car Billy et lui s'étaient très, très souvent entraînés ensemble.

Quand Billy le percuta, juste avant qu'il ne lève le bras pour le frapper au coude, Jazz s'empressa de laisser son bras retomber à son côté, et le couteau accrocha la chemise de Billy par la même occasion. Il entailla le tissu et ouvrit un étroit sillon dans le haut du bras de Billy.

Boum. Le poids et la vitesse acquise de Billy s'écrasèrent contre lui. Jazz suivit le mouvement et passa le bras gauche autour du cou de son père pour l'entraîner vers le sol avec lui. Ils chutèrent ensemble comme des boxeurs professionnels, dans un concert de grognements et de geignements. Les dents de Jazz s'entrechoquèrent et sa jambe gauche protesta lorsque son père atterrit dessus.

Billy reposait à moitié sur lui. Avant qu'il puisse utiliser cet avantage à son profit, Jazz adopta rapidement une prise d'escrime et porta un coup droit devant lui alors même que Billy s'éloignait d'une roulade, devinant le mouvement de son bras grâce au contact de leurs corps. Avec un geignement qu'il aurait préféré réprimer, Jazz se retourna et réussit à s'agenouiller. Billy ne se trouvait qu'à deux mètres de lui, sur un genou, et le fusillait du regard.

— Pas mal, dit-il. C'est un bon couteau, hein ? Il a bien plu à ta copine.

— Tu comptes baragouiner ou te battre ? lui lança Jazz, méprisant. J'ai toujours eu l'impression que tu ne savais pas faire la différence.

Billy éclata de rire.

— Pouce. Je peux pas m'insinuer dans ta tête, et tu peux pas le faire dans la mienne.

— Non, on est chacun dans la tête de l'autre. C'est juste qu'il n'y a rien de valable à utiliser.

— Peut-être bien.

— Les garçons, intervint Janice, qui semblait s'ennuyer. C'est bien distrayant tout ça, mais totalement contre-productif. Jasper, pose ce couteau, et réglons ça comme une famille.

L'espace d'un instant, l'attention de Jazz se reporta sur l'iPad, puis s'en écarta juste à temps pour voir Billy, soudain deux fois plus gros dans son champ de vision, prendre appui sur un pied pour se jeter sur lui comme un défenseur. Il recula et se tourna sur le côté. Billy percuta son épaule gauche, et son genou s'abattit sur sa cuisse gauche,

ce qui fit de nouveau hurler la plaie. Jazz serra très fort les dents, refusant de montrer sa douleur, et s'efforça de contourner Billy par la droite.

Il vit une occasion à saisir. Le dos de Billy était exposé.

Il décrivit un grand arc de cercle à l'aide du couteau et l'abattit dans le dos de son père. Une onde de choc lui remonta le long du bras et il faillit lâcher prise, mais il hurla au même moment, et le bruit de sa propre douleur prêta force à ses doigts.

Il enfonça le couteau. La chemise de Billy se déchira sous la pression.

Puis sa chair.

Puis autre chose.

L'espace d'un instant, Billy n'eut même pas conscience de ce qui venait de se produire. Puis il poussa un cri aigu, sous l'effet de la stupéfaction, semblait-il, plus qu'autre chose.

Jazz enfonça le couteau encore plus fort. Le muscle céda. Les vaisseaux sanguins éclatèrent. Jazz sentit un craquement se diffuser à travers la lame et courir le long de ses doigts.

Il fit décrire un tour au couteau, très rapidement.

Billy hurla comme un chien au chevet de son maître défunt. Il tenta de se lever en prenant appui sur ses mains, les épaules tendues, les muscles du cou saillants, le visage rouge d'effort.

Le hurlement cessa brusquement lorsque Billy s'effondra à plat ventre sur le sol, immobile et silencieux.

Jazz resta un moment assis par terre, la jambe coincée sous son père. Il tira et se tortilla pour se dégager, puis se leva, baissant les yeux.

Billy était étendu devant lui.

Jazz se pencha pour retirer le couteau de son dos.

Oui. Parfait.

Il se tourna vers l'écran, vers sa mère.

— À ton tour, lança-t-il.

50.

L'instant d'après, l'écran s'éteignit, ainsi que le voyant de la webcam. Jazz regarda fixement l'œil noir.

Le vide.

S'immerger dans le vide et le noir.

Si tu ne ressens rien, tu ne peux pas être blessé. N'y pense pas. Ne pense à rien de ce qui s'est passé. N'y pense pas tu es doué pour ça pour compartimenter n'y pense pas n'y pense pas n'y...

Il retourna vers le bureau et l'ordinateur de Weathers comme s'il n'avait jamais été interrompu, et enjamba Billy en cours de route.

Weathers avait vu Billy et...

Billy et...

Ugly J. Le Roi corbeau. Oui. Voilà qui.

Weathers les avait vus et ils l'avaient torturé pour envoyer un message à Jazz. Donc, il devait y avoir ici un indice qui conduirait à...

À...

À Ugly J.

Jazz secoua la tête. Il ne parvenait pas à chasser l'image de l'iPad. Elle dansait et le raillait depuis la lisière de son champ de vision. Il posa la paume à plat sur la table et leva le couteau. Une douleur infime suffirait. Simplement quelque chose qui chasserait le souvenir sous l'effet du choc, qui l'obligerait à penser à autre chose, *n'importe quoi* d'autre. Il n'allait pas se la jouer Impressionniste en se coupant un doigt, ni même en se transperçant carrément la main. Rien qu'une coupure, peut-être, sur le dessus de la main. S'il évitait le nerf radial, le muscle opposant du petit doigt et le muscle opposant du pouce, il

n'y aurait aucun dégât permanent ni durable. Rien que du sang, de la douleur. Rien que ce dont il avait besoin.

pose ta main là

(oh, oui)

comme ça

Il leva le couteau d'une main tremblante. La lame passa devant l'écran de l'ordinateur portable et Jazz se retrouva de nouveau en train de regarder le plan.

Un endroit situé juste au-delà de la limite de la ville.

Et dans le champ de recherche qui avait conduit Weathers là-bas, un nom : Jack Dawes.

Jazz connaissait cet endroit. Il passait devant avec le bus scolaire quand il était enfant, ou chaque fois qu'il quittait la ville par une route orientée sud-ouest. Une grande maison victorienne isolée et délabrée qui était déjà vieille du temps où Grandma était jeune.

La planque de Billy, comprit Jazz. De Billy et de sa...

Et d'Ugly J.

Un endroit assez proche pour qu'ils puissent s'y rendre en cas de besoin. Billy s'y serait sans doute réfugié le jour de son arrestation s'il avait pu échapper à G. William.

Oubliant l'idée de s'entailler, Jazz parcourut le plan pour déterminer le trajet. Ce serait trop long et trop visible de s'y rendre à pied. Il lui fallait une voiture.

Billy. Billy n'aurait pas gagné sa planque à pied. C'est tout aussi dangereux pour lui d'être vu ici que ça l'est pour moi. Il s'y serait rendu en voiture.

Jazz retourna vers Billy et s'agenouilla pour tâter les poches de son père. Il trouva ce qu'il cherchait du côté droit et y glissa la main en quête des clés.

Ce fut alors que Billy remua et toussa. Jazz recula, retirant brusquement sa main. Billy lui lança un regard mauvais, les lèvres étirées en un rictus haineux.

— Tu croyais que le Paternel était parti. (Sa voix, rauque et déformée par la souffrance, dénotait malgré tout une sorte d'intonation chantante.) T'en as pas eu le cran. Pas eu le cran de me tuer. Pas eu les couilles d'éliminer le Paternel.

Jazz croisa et soutint le regard de son père.

— Boucle-la, Billy. Tu ne me pousseras jamais à te tuer.

— Pas... eu... le...

— J'ai eu le cran de *ne pas* te tuer. (Il se redressa, recula et balança un coup de pied dans le flanc de Billy, juste en dessous des côtes, sans prendre la peine de masquer la bouffée de joie pure qu'il éprouva à ce contact.) Maintenant, ferme-la.

Billy appuya les paumes par terre et souleva sa moitié supérieure du sol, furibard, le regard fixé sur Jazz.

— La plus grosse erreur de ta vie, gamin, de pas m'avoir tué comme il faut. T'inquiète, je vais m'assurer que t'aies bien le temps de le regretter.

Très calmement, Jazz répondit :

— Qui te dit que j'essayais de te tuer ?

Billy comprit alors. Jazz vit la compréhension s'épanouir dans l'écarquillement des yeux de son père, dans son expression flasque et horrifiée.

— J'arrive plus à...

— Je t'ai tranché la moelle épinière, annonça Jazz sur le ton le plus neutre qu'il parvint à adopter. C'était ça, cette douleur atroce que tu as ressentie, celle qui t'a fait tourner de l'œil. Pile à la jonction thoraco-lombaire, au niveau des vertèbres T12 et L1. (Il croisa les bras sur sa poitrine et toisa Billy avec une satisfaction totale.) Exactement comme tu as appris au Chapeau et au Chien à le faire à leurs victimes.

— Tu m'as pris mes jambes ! cria Billy. Tu m'as pris mes putains de jambes !

Il se tortilla sur le sol, battant l'air de ses bras, cherchant désespérément à susciter la moindre réaction de la moitié inférieure de son corps, mais il n'y en eut aucune. Rien que le spasme occasionnel provoqué par les mouvements de la moitié supérieure. Billy était paralysé à partir de la taille. Pour de bon.

— Espèce de sale connard ! s'emporta Billy. J'aurais dû t'étrangler dans ton berceau ! J'aurais dû t'arracher du ventre de ta mère ! Je vais te détruire pour ça, tu m'entends ? Je vais te faire regretter que je me sois déchargé entre ses jambes pour te fabriquer !

Jazz s'accroupit pour prendre les clés dans la poche de Billy. Son père tenta d'attraper sa main, mais il l'évita sans aucun mal.

— Je te jure par tout ce qui est sacré que je pisserai dans ton crâne évidé pour te faire payer, fulmina Billy.

— Tu sens cette odeur ? (Jazz se pencha pour murmurer à l'oreille de Billy, la voix tremblant d'une excitation à peine contrôlable.) Ce sont tes propres excréments, Billy. Tu ne contrôles plus tes intestins. Tu ne peux plus marcher. Tu ne pourras même plus violer qui que ce soit avec ce truc inutile entre tes jambes. Tu ne vas pas me détruire : tu ne détruiras plus jamais qui que ce soit. Tu vas passer le restant de tes jours dans un fauteuil roulant, avec une infirmière de la prison pour changer tes couches.

Le hurlement d'indignation, d'impuissance et d'angoisse qui échappa à Billy était si doux aux oreilles de Jazz.

Il reprit le couteau qui avait blessé Billy, celui qu'il avait utilisé sur Connie. Il le tendit comme l'avait fait son père, le manche en avant, et attendit qu'il s'en empare, puis recula tout juste hors de sa portée.

— Il ne reste plus qu'une seule personne à qui tu puisses faire du mal, Billy, lui lança Jazz en s'éloignant. Alors si tu en éprouves l'envie, n'hésite pas à te plonger cette lame dans l'œil.

Puis, savourant les cris de rage plaintifs qui s'élevaient dans l'appartement de Doug Weathers, Jazz sortit et referma la porte derrière lui.

Il trouva facilement la voiture. Billy s'était soigneusement garé à l'écart des lampadaires, deux pâtés de maisons plus loin. Jazz appuya à répétition sur le bouton de la télécommande jusqu'à voir les phares clignoter. Personne dans les parages. Il monta dans la voiture et démarra.

Sur pilote automatique. Ne t'arrête pas. C'est presque terminé. Tu n'as plus à réfléchir jusqu'à ce que tout soit fini, et là tu pourras te retourner, mais pour l'instant, regarde devant toi.

À ton tour, répéta sa propre voix. Encore et encore.

51.

Tanner conduisait comme un voyou en fuite. Hughes s'appuyait au tableau de bord lors des tournants les plus brutaux, en priant comme il ne l'avait pas fait depuis l'école catholique pour que l'airbag ne se déclenche pas au mauvais moment en lui enfonçant les avant-bras dans les épaules. Il s'était déjà retrouvé impliqué dans des poursuites à grande vitesse. Plusieurs à Brooklyn et deux ou trois à Manhattan. Là-bas, la circulation rendait quasiment impossible de rouler à fond de train pendant une période prolongée.

Mais ici, les rues étaient aussi vides qu'un repaire de camés après l'arrivée de la police. La sirène de Tanner écartait tout reliquat de trafic nocturne, et il prenait les tournants comme s'il était payé pour tester la résistance des essieux de son véhicule de patrouille.

Alors même que Hughes s'apprêtait lui à demander s'il avait déjà traversé son bled à toute berzingue de cette manière, et à observer que, dans le cas contraire, le moment était peut-être venu de ralentir, le shérif se pencha pour éteindre la sirène. Avant que Hughes puisse réagir, Tanner enfonça la pédale de freins.

— Pas envie qu'il nous entende arriver, marmonna le shérif.

Il.

Billy Dent.

Hughes n'arrivait pas à croire qu'il s'apprêtait à rencontrer le plus grand monstre du pays, celui qui s'était classé numéro un de la liste des criminels les plus recherchés au monde par le FBI sous deux noms différents, le Virtuose du meurtre en personne.

Le gamin au teint de bidet et à l'allure de haricot vert – Howie – avait montré une lettre à Tanner. Ajoutée au portrait-robot, elle semblait tendre vers une effroyable conclusion.

— Ne le prenons pas comme une certitude absolue, avait déclaré Tanner.

Hughes avait passé toute sa vie adulte en présence de policiers ; il savait reconnaître quand on mentait à un témoin.

Puis le gamin avait sorti son téléphone et passé un fichier audio que Hughes aurait réellement, sincèrement préféré ne pas entendre. Il retrouverait ces bruits-là dans ses rêves et cauchemars et se les rappellerait sans doute avec une netteté et une précision terrifiantes sur son lit de mort.

Dès que le fichier avait pris fin, Tanner avait enfoncé son chapeau sur sa tête et ils avaient tous deux rejoint la voiture, où il avait entrepris de se précipiter au cœur de la nuit toutes sirènes hurlantes.

À présent que la sirène était éteinte et que le véhicule de patrouille redescendait à une vitesse raisonnable, Hughes s'autorisa à se détendre.

— Vous croyez vraiment que Dent va se trouver à l'appartement de ce type, Weathers ?

— Meilleure piste qu'on ait eue de la journée.

Tanner emprunta un tournant puis se gara illégalement au niveau d'une bouche d'incendie. Leur destination se situait un peu plus loin, un bâtiment à cinq étages au coin opposé du pâté de maisons. Comparé aux immeubles trapus qui l'entouraient, c'était quasiment un gratte-ciel, et Hughes se demanda quel effet ça faisait de vivre dans un endroit où même les petits immeubles possédaient des ascenseurs.

Tanner demanda des renforts par radio.

— Mais restez un pâté de maisons plus loin et ne bougez pas avant que je vous donne le signal. Je ne veux pas lui faire peur, et s'il nous file entre les doigts, je veux que vous vous teniez prêts à bloquer les routes.

— Bien reçu, shérif, répondit une voix.

— Meilleure piste de la journée, répéta Tanner.

Il fit remuer son cou d'arrière en avant et prit une profonde inspiration. Hughes mourait d'envie de sortir de la voiture et de se ruier vers le bâtiment, mais c'était la ville de Tanner ; il allait suivre les instructions du shérif.

De longues secondes s'écoulèrent, qui devinrent une minute.

— On y va ou pas ? demanda doucement Hughes.

Tanner eut un faible sourire.

— Désolé. C'est juste que je ne suis pas vraiment impatient de le revoir. Mauvais souvenirs.

— Je comprends. Est-ce que vous...

— Allons-y.

Tanner se glissa hors de la voiture avec une grâce surprenante pour un homme de sa corpulence.

Hughes le rejoignit, et tous deux se précipitèrent vers le bâtiment en restant parmi les ombres. Le bâtiment était fermé et seul un interphone permettait d'entrer. Tanner sortit un trousseau de clés de sa poche pour déverrouiller la porte. Voyant Hughes hausser les sourcils, il lui lança :

— C'est une petite ville, inspecteur. Ici, les gens aiment que la police soit en mesure d'entrer si nécessaire.

Hughes tenta d'imaginer les conneries libertariennes qu'il devrait subir si l'envie lui prenait de se balader dans Brooklyn avec les clés de tous les immeubles.

Ils s'y faufilèrent ensemble et Hughes dégaina son arme un instant après Tanner. Rien dans le hall. Sans qu'un mot soit échangé entre eux, ils s'étaient tus dès leur entrée dans l'immeuble. Le corps de Hughes vibrait d'adrénaline. Il s'assura de bien avoir laissé le cran de sûreté ; il n'avait aucune envie de tirer sur un citoyen innocent de Lobo's Nod en train de sortir ses poubelles.

Sans surprise, il y avait un ascenseur. Tanner appuya sur le bouton et consulta rapidement son smartphone. Le shérif lui montra une paume aux cinq doigts tendus.

D'accord. Cinquième étage.

Tanner désigna Hughes, puis l'ascenseur. Hughes s'efforça de ne pas laisser paraître à quel point il trouvait l'idée absurde. Il fit signe à Tanner de prendre l'ascenseur à sa place et expliqua par signes qu'il allait monter l'escalier jusqu'au cinquième étage. Avec un haussement d'épaules, Tanner entra dans l'ascenseur d'un pas traînant dès qu'il s'ouvrit.

Hughes se dirigea vers l'escalier. Inspectant la première volée de marches, pistolet brandi, il s'aperçut, avant même de commencer à monter, qu'il était en nage. Il régnait dehors un froid hivernal, l'escalier n'était pas chauffé, et il se faisait l'effet d'un sauna ambulante. Pitoyable pour un homme habitué à monter quatre étages au quotidien. *Calme-toi, Lou. Ce n'est rien qu'un criminel comme les autres.*

Un criminel comme les autres.

Ce mantra lui permit de gravir les étages, empruntant prudemment les tournants, balayant religieusement la cage d'escalier du regard au cas où Dent déciderait de filer par là. Il tendit l'oreille en quête de coups de feu, sachant que Tanner atteindrait le cinquième étage avant lui.

Quand il arriva enfin tout en haut, bien qu'il ne se soit pas donné beaucoup de mal, la sueur perlait sur son front et ruisselait entre ses omoplates. Il s'essuya les mains avant d'émerger dans le couloir.

Tanner l'attendait près de la porte d'un appartement. Hughes réprima un ricanement en voyant son gros ventre dépasser dans le couloir tandis qu'il collait le dos à plat contre le mur. Hughes se plaça à côté de la porte, pistolet braqué sur elle. Tanner leva trois doigts.

Bon sang, que je déteste cette partie-là.

Enfoncer les portes ne devenait jamais plus facile. Même avec l'expérience.

Hughes hocha la tête et, ensemble, ils comptèrent les hochements de tête jusqu'à trois avant que Tanner n'ouvre brusquement la porte.

Hughes prit appui contre le mur et se retourna, pistolet braqué vers l'intérieur de l'appartement. Son cœur cognait à toute allure. Rien.

Il retira le cran de sûreté et fit signe à Tanner d'entrer dans l'appartement.

Suivant les pas du shérif, il fut immédiatement agressé par les miasmes d'excréments humains dont l'air était chargé, soulignés par une puanteur familière de vomi. Au milieu de la pièce, il vit un canapé repoussé de travers, renversé sur le dos. Hughes se mit à respirer par la bouche tant l'odeur était écœurante.

Une flaque de vomi avait à moitié pénétré dans la moquette, devant l'ancien emplacement du canapé.

Puis une ombre bougea au coin du champ de vision de Hughes, et il se retourna à temps pour voir une silhouette sortir de derrière le canapé en rampant.

Non, pas en rampant. Pas comme un bébé, sur les mains et les genoux. Elle se traînait en prenant appui sur ses coudes. Et serrait entre ses dents...

— Un couteau ! s'écria Hughes en levant son pistolet pour viser l'homme au niveau du front.

Il perçut la masse de Tanner derrière lui.

— Bonjour, Billy, déclara doucement Tanner tandis qu'il se mettait en position, levant lui aussi son arme.

Billy. Hughes regarda de nouveau, plissant les yeux. Nom de... C'était *bel et bien* Dent. Billy Dent en personne. En train de se traîner au sol comme un soldat dans un mauvais film de guerre, un couteau ensanglanté entre les dents.

Tandis que les deux flics qui le dominaient le visaient à la tête, Dent cracha le couteau. Du sang lui colorait les lèvres. Bien que Tanner et lui possèdent l'avantage de la hauteur, Hughes s'aperçut qu'il avait tous les nerfs en état d'alerte maximale. Et il n'était que partiellement conscient de tout ce dont Dent était capable. Il n'imaginait pas ce qui pouvait traverser la tête de Tanner en ce moment même.

Si le shérif paniquait, il n'en laissait rien paraître et braquait calmement son arme sur Billy.

— Ravi de te revoir, Billy. Tu connais la procédure.

— Dégagez de mon chemin, Tanner.

La voix de Dent était soucieuse, son expression hagarde. Mais son intonation grondante fit frissonner Hughes de la tête aux roupettes. Avec un effort qui sembla surnaturel, il se redressa sur ses mains, les bras raides comme des piquets.

— Rien de tout ça ne vous concerne.

— Je ne vous le demanderai qu'une fois, Billy : mains sur la tête et à plat ventre.

Les yeux de Dent s'étrécirent avec un éclat rusé. Il se remit à avancer petit à petit.

— Vous êtes sourd, espèce de connard ?

Mais Dent se contenta de ricaner, toisant Hughes de la tête aux pieds, avant de se traîner deux centimètres plus loin, comme s'il avait évalué Hughes et décidé qu'il ne comptait même pas.

— Hé ! aboya Tanner. J'ai dit à plat ventre et les mains derrière la tête.

— Je t'ai entendu la première fois, salaud de flic.

— Il vous a dit de ne pas bouger, connard.

Hughes suivait du regard l'infime progression de Billy, gardant sa tête dans la ligne de mire.

Avec un *mpf* offensé et réticent, Billy marqua un temps d'arrêt. Ignorant Hughes, il leva un regard noir vers Tanner et afficha un

sourire narquois.

— Vous envisagez de flinguer ce vieux Billy ? De me zigouiller ? (Sa voix gagnait en puissance à mesure qu'il parlait, comme s'il se nourrissait de ses propres paroles, de sa propre attitude rebelle.) Vous avez intérêt à le faire *tout de suite*, Tanner. Vous avez intérêt à me loger une balle ici même et à ne pas vous rater, espèce de gros lard. Je vais déterrer votre mère et lui faire de ces trucs, Tanner...

Hughes et Tanner échangèrent un regard. Si Hughes décidait de tirer une balle dans le nid de serpents venimeux que Billy Dent appelait son cerveau, il avait la certitude que Tanner le couvrirait. Et il savait sans le *moindre* doute que ses propres lèvres resteraient closes si Tanner décidait d'éliminer ce salopard.

— C'est votre ville, déclara Hughes en haussant les épaules. À vous de décider.

Tanner se contenta d'assener un coup de pied dans la tête de Billy. Dent ne cria même pas, sa tête roula simplement sous l'impact et ses bras se raidirent.

— Elle a été incinérée, ma mère, répondit Tanner d'une voix tendue et contenue à l'extrême. Alors vous pouvez toujours essayer.

Pour faire bonne mesure, il lui balança un nouveau coup de pied en pleine tête. La peau de Dent s'ouvrit le long de sa tempe et du sang jaillit. Avec un geignement, Billy s'effondra sur les deux coudes, mais ne bougea pas par ailleurs, ne tenta ni de s'éloigner en roulant, ni de s'enfuir.

Mais bon Dieu de Jésus-Christ tout puissant qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Puis il pensa aux victimes du Chapeau et du Chien, à commencer par ce pauvre Harry Glidden, le cadavre correspondant à la case « Taxe de luxe » du plateau de Monopoly.

— Il est paralysé. (La voix de Hughes résonna trop fort dans l'espace étroit de l'appartement.) À partir de la taille.

— Ah bon ?

Tanner ajusta sa posture et donna un coup de la pointe de sa chaussure dans la jambe de Dent. Puis un coup de pied. Avec un grognement, Dent tendit la main vers l'autre jambe de Tanner, réussit à y refermer les mains et, avant que Hughes puisse réagir, il se traîna sur le sol et planta les dents dans la jambe du shérif, juste au-dessus de la cheville.

Tanner poussa un cri de douleur et voulut reculer la jambe, mais Dent la serrait fermement des deux mains. Faute de pouvoir le flinguer

sans risquer de toucher Tanner, Hughes rengaina son arme, saisit les jambes de Billy et tira dessus de toutes ses forces. Hurlant des obscénités et martelant le sol de ses poings, Billy relâcha Tanner, qui bondit de quelques pas en arrière et faillit basculer sur les fesses.

Ce type ne peut pas remuer les jambes et il arrive quand même à nous faire passer pour des crétins. Hughes s'assit à califourchon sur Dent et lui tendit les bras en arrière, l'un après l'autre, avant de le menotter.

— Essayez de bouger maintenant, sac à merde, chuchota-t-il à Dent, qui claqua des dents et réussit à le faire reculer en sursaut.

Dent éclata de rire.

Il continuait de rire alors même qu'il se trouvait totalement sans défense. Il remuait le torse d'avant en arrière tout en leur criant des injures, cherchant à se propulser à l'aide des muscles de son abdomen. C'était le spectacle le plus triste et le plus effrayant que Hughes ait contemplé de toute sa vie.

— Ça va, shérif ?

Il s'agenouilla près de Tanner, qui s'était appuyé contre un bureau tout proche et relevait sa jambe de pantalon.

— À vous de me le dire.

Hughes inspecta sa jambe. La peau était rouge, mais pas percée. Le pantalon et la chaussette avaient amorti la majeure partie du coup.

— On dirait que ce vampire ne vous a pas transformé en casse-croûte.

— Tant mieux. Parce qu'on a encore une longue nuit devant nous.

52.

Jazz se demanda combien de fois il était passé devant la maison des Dawes en voiture ou à pied. Il se demanda combien d'autres personnes l'avaient fait, et combien de fois en tout.

Même dans une ville aussi petite que Lobo's Nod, si l'on multipliait par le nombre d'années, le nombre de passages devait se chiffrer en centaines de milliers.

Des maisons brisées, des foyers morts. Ils étaient invisibles, comprit Jazz. En dehors des gamins du coin qui se défiaient mutuellement de rôder autour et de jeter des pierres vers les fenêtres, ces endroits broyaient du noir et mijotaient dans leurs propres miasmes de négligence, de poussière et de moisissure, comme de tristes bornes kilométriques bordant la route de l'entropie. Il songea à ces façades infinies de Brooklyn aux fenêtres désertées, dont il n'avait entrevu qu'une infime fraction lors de son séjour. Combien d'entre elles étaient vides mais servaient de refuge ? Combien de Jack Dawes vivaient là ? Chaque ville, chaque cité à travers le pays – à travers le monde – abritait des gens abandonnés et délaissés qui se barricadaient dans leur solitude. Qui s'inscrivaient dans la légende locale puis dans les mythes, les contes de fées, puis dans l'oubli total, intégrés au paysage au même titre que les arbres ou les collines.

On ne se cachait jamais aussi efficacement qu'à la vue de tous.

Il se gara devant la maison. La voiture qu'il conduisait appartenait à Doug Weathers, d'après les papiers trouvés dans la boîte à gants.

Il patienta dans la voiture tandis qu'elle refroidissait en cliquetant et étudia la maison des Dawes. Elle n'avait rien d'effrayant. Elle n'était pas censée l'être. Une maison qui paraissait hantée aurait attiré les amateurs de mythes et légendes du coin, ainsi que les enfants qui se seraient défiés d'y passer la nuit.

Non, ce n'était là qu'une maison victorienne ordinaire à un étage, délabrée, abandonnée. Elle ne devait pas attirer l'attention, et c'était exactement ce que cherchait Billy.

Comme les tueurs en série, les maisons se fondaient dans le décor. Celle-ci était adaptée à son environnement, et vice versa.

Pour autant qu'il puisse en juger, il n'y avait pas de lampes allumées à l'intérieur, mais les fenêtres étaient condamnées, certaines recouvertes de papier sur l'intérieur. Il entrouvrit la portière, s'attendant presque à entendre tonner l'écho d'un coup de feu. Il savait quel effet ça faisait de recevoir une balle, mais il soupçonnait qu'Ugly J ne viserait pas la jambe.

Elle ne me tuerait pas. Pas comme Billy a essayé de le faire. C'est ma mère, nom d'un chien.

Pris de vertige, il agrippa le volant pour se calmer.

À ton tour.

Non. Ce n'est pas ce que je pense. Concentre-toi, Jazz.

C'est ma mère, se répéta-t-il en attendant que le vertige passe.

Réfléchis, à fond. Réfléchis à ce que tu sais sur les tueuses en série. Elles ne font pas ça pour le plaisir. Elles s'associent avec un homme et prennent leur pied à travers son plaisir à lui. Comme...

Comme ce couple au Canada. Homolka. Elle avait filmé son petit ami en train de violer et tuer sa propre sœur, parce que ça le rendait heureux. C'était pour cette raison que les femmes faisaient ça : pour rendre leur homme heureux. Ou bien elles tuaient par peur ou par nécessité. Billy disparu, elle n'avait plus de raison de tuer Jazz. Pas plus que lui n'en avait de la tuer.

Il le savait. Il en était sûr.

Le simple fait qu'elle soit là – qu'elle existe – le stupéfiait et l'empêchait presque de réfléchir. Elle avait été morte et disparue, puis vivante, puis elle s'était révélée faire équipe avec Billy, ce qu'il ne parvenait toujours pas à croire. Pas tout à fait. Billy avait beau affirmer le contraire, l'hypothèse la plus logique restait qu'elle se trouve sous sa coupe. Il y avait un terme technique pour ça : « hybristophilie ». Ça se produisait si souvent qu'il existait même une expression de vulgarisation ronflante, le genre de chose que Doug Weathers aurait lâchée à la télé ou dans ses articles : *Syndrome de Bonnie and Clyde*. Un homme puissant et dominateur ; une femme soumise et désireuse de plaire. Combinaison encore plus mortelle que la somme de ses parties car, livrée à elle-même, la femme n'aurait

jamais tué. Elle ne devenait meurtrière que sous l'influence de l'homme.

Connie l'avait vue menottée, sous le contrôle de Billy. Sa dévotion vis-à-vis de lui devenait automatiquement suspecte. Il ne pouvait pas la contrôler totalement. Pas si elle avait été menottée. Pas si elle avait aidé Connie à s'enfuir.

Je me suis accroché à elle. Toute ma vie. Je me suis accroché à une idée, à son souvenir. Je croyais qu'elle aurait pu me tirer d'affaire. Mais c'est le contraire. C'est moi qui dois la tirer de là.

« À ton tour. » Non. Ce n'est pas vrai. C'est terminé. Simplement, elle ne le sait pas encore. Je vais le lui dire. Tout va prendre un sens. Je vais entrer là-dedans, et tout va prendre un sens.

Il sortit les jambes de la voiture. Inspira une profonde goulée d'air glacial. Ferma la portière derrière lui et se dirigea vers le perron.

Les marches grincèrent et geignirent dans l'air hivernal.

La porte d'entrée n'était pas verrouillée. Jazz l'ouvrit et entra.

À l'intérieur, la maison sentait la terre desséchée, la poussière, la moisissure et autre chose qu'il reconnut mais préféra ignorer. Dès l'instant où il avait entendu la voix de Weathers sur le téléphone de Howie, il avait su qu'il sentirait ce mélange bien particulier de sang, de gaz, d'excréments et d'urine. Il y était habitué, immunisé, après avoir aidé Billy à nettoyer ses outils et, de temps à autre, de véritables scènes de crime.

Faut s'habituer à l'odeur, avait déclaré Billy. Si on se laisse distraire, qu'on est malade ou je ne sais quoi, on peut pas finir le boulot, tu vois ? Si t'essaies de sortir de là trop tôt, tu vas laisser...

La ferme, songea Jazz avec brutalité, et il fut ravi de constater que Billy obéissait, pour une fois.

Il imagina son père en train de pourchasser une jeune et jolie étudiante dans son fauteuil roulant, exigeant qu'elle revienne, et il gloussa d'un rire incontrôlable pendant trente bonnes secondes.

Je perds la boule.

Il ferma la porte derrière lui. Un escalier l'appelait, mais l'obscurité totale qui engloutissait la moitié supérieure l'arrêta. Devant lui, un étroit couloir s'enfonçait dans les profondeurs de la maison, et une lumière clignotante s'échappait d'une porte sur le côté.

Il s'aperçut, avec une stupéfaction si violente qu'il dut poser la main sur sa poitrine comme s'il pouvait calmer son cœur affolé, qu'il n'était pas armé. Il avait laissé le couteau près de Billy.

Crétin. Crétin !

Malgré tout, il ne pouvait absolument pas faire marche arrière. Pas alors qu'il était si près, qu'il pouvait mettre fin à tout ça. S'il partait chercher une arme, il savait qu'il trouverait la maison vide à son retour.

Et puis tu n'as pas besoin d'arme, Jazz. Tu ne vas pas la tuer. Tu ne vas même pas la combattre. Elle n'est pas Billy.

Le plancher grinçait sous ses pas. Il ne pouvait rien y faire. Une vieille maison faisait des bruits, et il ne pouvait pas les anticiper. Il ne pouvait que prendre conscience de ces bruits, prendre conscience que sa mère...

Ugly J. Belle. Le Roi corbeau.

... allait l'entendre arriver et qu'elle serait prévenue.

Ils m'ont maltraité. Ils ont abusé de moi. Ils m'ont maltraité. Ils ont abusé de moi.

Il repoussa cette pensée trop écrasante. Il l'affronterait plus tard. S'il y avait un plus tard.

Une thérapie à vie. Et elle ne suffirait même probablement pas. Mais ce serait un début.

Elle ne veut pas me faire de mal, elle le croit simplement. Et si elle me trouve avant que je puisse lui dire que Billy a été neutralisé...

Ses muscles se contractèrent, son cou se raidit. Il progressa lentement le long du mur tandis que son ombre dansait à la lumière mouvante. Avançant peu à peu, respirant par petites goulées, il s'aplatit contre le mur et tendit l'oreille, se concentrant très fort pour entendre ce qui rôdait dans l'autre pièce, la pièce éclairée.

Un sifflement.

Étouffé et prolongé.

Il n'avait pas d'autre choix que d'entrer dans la chambre. Il s'empessa de le faire avant de changer d'avis.

Une lanterne reposait sur une chaise, sifflant comme le font ces engins-là. Dans les jeux d'ombres créés par la lumière changeante, il vit le seul autre élément notable que renfermait cette pièce.

C'était Doug Weathers. Du moins, ce qu'il en restait.

Jazz n'avait pas besoin d'approcher et de chercher son pouls pour savoir qu'il était mort. Weathers était le corps le plus mort que Jazz ait vu de sa vie. Son esprit s'empessa de cataloguer les mutilations grotesques que Billy avait infligées à Weathers...

Parce que c'était Billy, ça devait être lui. C'est Billy qui a fait ça. Billy et personne d'autre.

... et renonça.

Il y avait une oreille clouée au mur.

Jazz crispa la mâchoire. Il était résolu à fouiller cette pièce en quête d'indices. C'était la manière de procéder, non ? C'était la chose à faire.

Évitement. Ça s'appelle de l'évitement. Tu évites de monter à l'étage.

Très juste. Elle se trouvait là-haut, il le savait, et il n'était pas encore prêt. Pas encore. Terrifié ? Malade d'anticipation ? Il n'en savait rien.

Mais il n'était pas prêt.

Il esquiva une flaque de sang et d'une autre substance. Comme la maison n'était pas chauffée, Weathers n'avait pas commencé à pourrir pour de bon. C'était l'hiver : il faudrait plus longtemps pour que les mouches et autres insectes s'en prennent à lui. Petit veinard de Jazz, qui disposait de Doug Weathers pour lui tout seul.

Il remonta la chemise de Mark Culpepper sur sa bouche et son nez et baissa les yeux vers le corps détruit de Doug Weathers. Un nouveau ricanement involontaire lui échappa.

Alors, Doug, on dirait que tu possèdes un cœur finalement ! Et le voilà.

Arrête, Jazz. Arrête.

La main gauche de Weathers ne comportait plus de doigts mais la paume était tournée vers le ciel, abritant un petit enregistreur numérique. Jazz se baissa pour le ramasser sans toucher une seule partie du corps de Doug Weathers.

Tandis qu'il reculait en direction de la porte, il sentit soudain un regard posé sur lui et se retourna. Le couloir était vide.

Mais l'était-il l'instant d'avant ?

Il recula dans un coin. À présent, il verrait quiconque l'approcherait.

Il lui fallut deux essais pour faire fonctionner l'enregistreur en mode lecture.

— Bonjour, Jasper.

Cette voix. Sa voix à *elle*. Il leva les yeux vers le plafond, se détendit

un infime instant et redevint un enfant qui n'avait pas encore vu son premier cadavre, et tout allait bien, tout irait toujours bien, puis il entendit quelque chose, sursauta, mais il n'y avait rien là, rien, rien du tout.

— Si tu entends ceci, poursuivit-elle, ça signifie que tu as tué ton père. (Elle marqua un temps d'arrêt.) Contentée pour toi. Il n'y a qu'une seule question dans ce cas : as-tu tiré un quelconque enseignement de cette expérience ?

Qu'en était-il ? Il avait tenu Billy à sa merci. Totalement sous son contrôle, sans défense, privé de ses jambes. Qu'avait-il appris lors de ces moments si doux où son père s'était retrouvé totalement vulnérable ?

— Je veux que tu prennes un moment pour réfléchir, Jasper. (Sa mère parlait d'une voix apaisante. La voix des berceuses, des pansements sur les écorchures. Il sentit de nouveau monter les larmes.) Réfléchis à ton passé ainsi qu'à ton avenir. Tu connais l'expression « à vol d'oiseau », n'est-ce pas ? Les gens l'utilisent pour décrire une ligne droite. Et c'est très important, parce que la façon dont vole un Corbeau, c'est *effectivement* en ligne droite. Ça peut sembler irrégulier aux yeux de certains, mais il vole en ligne droite vers son but. (Nouvelle pause.) Il ou elle, selon les cas. Mais le plus souvent, ce sont des hommes. (Elle éclata de rire.) Maman a crevé le plafond, mon chéri. La première femme de l'histoire à devenir Roi corbeau. Tu n'es pas fier ?

» Enfin bref, Jasper, je veux que tu saches deux choses. Je veux que tu saches que, malgré mon départ, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Tu es ma chair et mon sang. Je suis ta mère, et il me serait parfaitement impossible de ne pas t'aimer. Et la deuxième chose, c'est celle-ci : je suis fière de toi. J'imagine que tu dois entretenir l'idée que je suis peut-être en colère contre toi parce que tu m'as repris ton père. Mais lui et moi savions qu'un jour il faudrait peut-être en arriver là, qu'un jour viendrait où tu te dresserais peut-être contre lui.

» En octobre dernier, j'ai dû revenir à Lobo's Nod. Comme tu dois l'avoir présumé.

L'évasion de Billy. Et l'Impressionniste. Bien sûr. C'était elle qui l'avait aidé tout du long.

— Ça n'a pas été facile. Je voulais venir te voir. Seulement, je devais rester cachée la majeure partie du temps. Personne ici ne m'a vue depuis des années, mais les petites villes ont bonne mémoire. Je suis quand même sortie une nuit, en me déguisant. C'était la nuit de ta pièce, *Les Sorcières de Salem*. Je suis restée au fond pour te regarder, et

j'ai éprouvé un tel amour pour toi. Quand tu as hurlé au ciel « Il y a du sang sur ma tête », c'était vrai, Jasper, tellement vrai, et tellement magnifique, et lors de cet instant tu as réussi à me faire croire que tu regrettais ce sang, que tu le rejetais. Et j'ai su alors, en cet instant, que si tu parvenais à m'en convaincre, tu pouvais convaincre le monde entier. J'ai su que ton père avait raison : tu serais le plus grand d'entre nous, le nouveau Roi corbeau. Rien que pour ça, le sacrifice de ton père servait un intérêt bien plus grand.

Un geignement monta du plus profond de la poitrine de Jazz, là où la folie s'était enracinée, où son cœur avait bondi d'excitation face à la sensation de poignarder son propre père. Il était né et avait été élevé pour ça. Pour tout ça.

— Es-tu prêt à l'accepter, Jasper ? À prendre la place qui te revient ? Si c'est le cas, monte à l'étage, mon fils. Ça fait si longtemps. Maman se languit de revoir son petit garçon.

Fin de l'enregistrement.

Une solive grinça au-dessus de lui, et il leva brusquement son regard dans cette direction, s'attendant presque à voir sa mère traverser le plafond. Un nouveau grincement sur le sol, puis le silence.

Il laissa tomber l'enregistreur à terre et regagna le vestibule. L'escalier et ses ténèbres l'appelaient.

Il monta les marches.

53.

Hughes et Tanner tentaient d'interroger Billy mais Dent la bouclait, ne rompant le silence que pour les railler ou les insulter. Quelques adjoints s'activaient à placer des marqueurs dans la pièce, indiquant l'emplacement de la flaque de vomi – qui ressemblait maintenant à une croûte multicolore sur la moquette – ainsi que celui où Billy Dent était toujours étendu sur le ventre. Une véritable équipe de scène de crime prendrait plus de temps à rassembler, selon Tanner, car il faudrait appeler le personnel du comté.

— On fait avec ce qu'on a, répondit le shérif sans la moindre trace de contrition dans la voix.

Ils examinaient minutieusement ce qui avait été l'ordinateur portable de Doug Weathers, posé ouvert sur le bureau. Une carte s'affichait à l'écran, montrant les instructions à suivre pour rejoindre en voiture une adresse située en dehors de Lobo's Nod.

— Je connais cet endroit, déclara Tanner, songeur. Y a qu'une vieille maison là-bas, celle des Dawes. Elle est abandonnée depuis plus de vingt ans.

— Et on la laisse croupir comme ça ? lâcha Hughes avant de se rappeler tous les entrepôts, boulangeries, restaurants et devantures obsolètes, démodés, abandonnés et désertés du quartier qui abritait son commissariat.

— Le problème, répliqua Tanner, c'est qu'on ne sait pas si c'est un indice laissé par Weathers, par Jasper, ou bie...

Il jeta un coup d'œil à Billy Dent par-dessus son épaule.

Hughes comprit. Si Billy voulait qu'ils se rendent chez ce Dawes, ça ne pouvait rien signifier de bon. Un traquenard, peut-être. Ou quoi d'autre encore ?

Et si c'était le gamin qui avait laissé cet indice... Que signifiait-il alors ? Billy n'avait pas été disposé à parler mais, pour l'instant, l'hypothèse la plus probable – la seule déduction raisonnable – était que Jasper Dent avait, comme Hughes et Tanner, suivi l'indice du fichier audio jusqu'à l'appartement de Weathers, où il avait affronté son Paternel et lui avait planté un couteau dans le dos. Et ensuite... quoi ?

Plus important : Jasper avait-il eu l'intention de tuer Billy avec le coup de couteau et bâclé le travail ? La précision du coup laissait penser que non, mais ils ne pouvaient pas en être sûrs. Pas plus qu'ils ne pouvaient savoir s'il avait poignardé son Paternel sous le coup d'un accès de rage, pour se défendre ou de sang-froid.

Connaissant la nature de Billy, Hughes penchait pour la défense, mais il n'en savait rien. Il était presque aussi probable que le gamin soit devenu le père, le gland devenu un chêne, et qu'ils ne poursuivent plus désormais un adolescent effrayé et désespéré mais un tueur en série dément en train d'éclore.

— Qu'est-ce qu'on fait, shérif ? J'imagine qu'on pourrait faire venir le FBI ici.

— Pas le temps. Si Jasper est blessé, il faut qu'on y aille, et vite.

— Et Si Jasper est devenu un ennemi ?

Tanner eut le bon goût de ne pas protester contre cette idée, bien que Hughes sache qu'elle lui faisait horreur.

— Dans ce cas, il est encore plus important d'agir vite. (Il enclencha son micro à l'épaule.) Lana, c'est G. William. Vous voulez bien faire venir les gars du comté le plus vite possible, ma grande ? Et noter que l'inspecteur Hughes et moi partons faire un tour à la vieille baraque des Dawes pour y jeter un œil.

— Vous êtes télépathe ou quoi, shérif ? lui répondit la voix stupéfaite de Lana.

— Pourquoi ça ?

— Je m'apprêtais à vous prévenir qu'un coup de fil venait d'arriver via les secours au sujet de la maison Dawes. Il y a eu des coups de feu.

54.

Jazz montait l'escalier à pas de loup. Il s'appuyait contre la rampe et le mur opposé, persuadé qu'une des marches allait s'effondrer sous l'effet de la vieillesse ou de la perfidie.

Elle ne ferait pas ça. Elle ne piégerait pas l'escalier pour me tuer. C'est ma mère.

À ton tour.

Moment d'adrénaline et de rage. De stupéfaction et de chagrin.

Pouvait-il, par ses paroles, l'éloigner du bord de ce gouffre de folie ? Était-il encore possible de la sauver ?

Il gravit deux marches de plus, tâtant chacune du bout du pied avant d'y monter.

À ton tour.

Il avait succombé au dernier acte de sabotage psychologique désespéré de Billy : croire sa mère complice des horreurs de son père.

Ce qu'il avait subi enfant était au-delà du monstrueux. Une partie de lui savait qu'il ne serait jamais vraiment capable de faire face à ces nouvelles informations, aussi longtemps qu'il vivrait. Ces révélations l'avaient rendu physiquement malade, mais la vérité avait fait bien plus que le pousser à rendre son dîner : elle lui avait transpercé le cœur. Seulement, se rappela-t-il alors, ça lui était arrivé à *elle*, aussi. Deux victimes en un seul moment d'horreur, mère et fils abîmés tous les deux. Et ç'avait été le coup de maître de Billy. D'un seul sévice, d'un seul acte de sexualité dépravée, il avait estropié psychiquement mère et fils, premier geste destiné à façonner les sculptures que son esprit malade lui commandait de créer.

Elle était tout aussi esquincée que Jazz. Par la même main.

Encore deux marches, plongées dans le noir à présent. Il marqua un temps d'arrêt pour permettre à ses yeux de s'ajuster. Devant lui, l'obscurité se transforma en motifs noirs et gris qui flottaient dans l'air.

Selon le degré de lavage de cerveau qu'avait subi sa mère, serait-elle soulagée que Billy ne soit pas mort ? Terrifiée ? Furieuse qu'il soit paralysé ?

Il allait devoir jouer prudemment. Aussi prudemment que son premier pas sur le palier une fois parvenu en haut des marches. Alors qu'il régnait une obscurité presque parfaite, une lumière aveuglante s'alluma brusquement sur sa droite. Il s'abrita les yeux d'une main le temps de s'accommoder. Un couloir menait par là, avec une porte ouverte au bout. La lumière tamisée l'appelait. Il se dirigea vers elle.

Le temps qu'il atteigne le seuil, ses yeux s'étaient accoutumés à la luminosité. Il s'arrêta devant la porte, puis entra et salua sa mère.

La pièce était étonnamment propre et bien entretenue. Chichement meublée, elle possédait des murs nus blanchis à la chaux, un plancher de bois dur qui s'écaillait ainsi qu'une unique ampoule au plafond. Il y avait deux fauteuils, tous deux usés mais intacts, et un lit double contre un mur.

Assise dans l'un des fauteuils au milieu de la pièce, sa mère lui faisait face.

— Jasper, dit-elle doucement, et ses yeux souriaient tandis qu'elle se mordait une jointure sous l'effet de l'émotion. Ça fait si longtemps.

Elle était plus petite que dans son souvenir. Évidemment. Elle semblait une géante pour lui quand il était enfant, mais, contrairement à d'autres, il n'avait pas connu l'expérience de grandir près d'elle, en sa présence, puis de la dépasser en taille. L'expérience de ce moment que la mère de Howie lui avait un jour décrit, celui où elle avait compris que son enfant pouvait la regarder droit dans les yeux.

Elle portait des bottes noires luisantes et un legging sous une courte robe bleue. Ses cheveux étaient longs, châains, parsemés de gris. Elle était superbe, comme l'avait promis l'Impressionniste et comme il se la rappelait, et son cœur se mit à cogner lorsqu'il pensa à elle de cette manière, se rappela ce que son père l'avait obligé à faire avec elle, à lui faire. Ses sens lui apprenaient qu'elle était belle, sa dévotion filiale lui dictait d'être fier de sa beauté, ses tripes lui ordonnaient de ne plus

jamais la regarder.

— Maman.

Il s'étrangla. Trois mètres les séparaient. Ils avaient enduré une distance d'un millier de kilomètres et de neuf ans, avec la barricade de Billy entre eux, mais ces trois derniers mètres lui semblaient insurmontables. Un véritable marathon, et il était épuisé.

— Comme tu as grandi, murmura-t-elle.

Aucun des deux ne parvenait à bouger.

— Tu es venue voir ma pièce.

Ce fut, étrangement, tout ce qu'il trouva à dire.

— Oui. Tu étais très bon. J'étais très fière de toi.

Il rougit. Des compliments parentaux, pour quelque chose qui n'impliquait pas d'effacer des preuves sur une scène de crime ou de mémoriser les points de pression sur le corps humain ? Quelle nouveauté.

— Je crois qu'il faut qu'on parle, dit-il lentement.

Il devait aborder le sujet avec une extrême prudence. Quelque chose de profond et de primitif en lui criait de courir vers elle, de l'étreindre, mais il ne s'y fiait pas. Il ne se fiait ni à lui-même, ni à sa réaction à elle, d'ailleurs.

Elle fit la moue et hocha la tête.

— De quoi voudrais-tu parler ?

Les gens sont réels. Les gens ont de l'importance. Rappelle-toi Bobby Joe Long.

Bobby Joe Long avait relâché Lisa McVey tout en sachant que ça conduirait à sa capture. Il n'avait pas pu s'en empêcher, poussé par les mêmes impulsions obscures qui l'avaient poussé à tuer les dix femmes précédentes.

C'était peut-être par là qu'on pouvait les atteindre : le besoin de sauver.

— J'aimerais qu'on parle de Connie, dit-il.

Elle sembla surprise et même un peu contrariée, mais elle joignit le bout des doigts et hocha la tête.

— Bon, d'accord. Si c'est ce que tu veux...

» Je me suis rappelé le coffret dans le jardin. Je l'avais enterré il y a des années, avant de partir. Il contenait des choses que je voulais

m'assurer de protéger. Je savais que ton père m'effacerait de ta vie quand je partirais, et je voulais qu'il y reste des souvenirs. Quand Connie s'est retrouvée impliquée, j'ai simplement su que je devais jouer avec elle aussi. Alors je l'ai guidée jusqu'au coffret. J'y avais dessiné une cloche avant de partir. Pour représenter mon autre nom, tu comprends. (Elle haussa les épaules.) Il y avait cette papeterie, Ness, juste en face de l'endroit où ton père et moi nous cachions à Brooklyn. Ça semblait très tentant, et marrant, de jouer avec elle. J'ai acheté un pistolet en plastique, et le reste a été facile. Et l'a conduite jusqu'à nous.

— Bon, d'accord, mais j'avais plus ou moins deviné cette partie-là. (Il s'humecta les lèvres.) Je voulais te parler de ce qui s'est passé quand elle t'a trouvée. Quand vous étiez enfermées ensemble.

Elle le regarda fixement.

— Je ne comprends pas.

— Vous étiez toutes les deux prisonnières de Billy. Tu l'as aidée à s'échapper.

— Je n'ai été prisonnière de personne.

« *Déni* », *c'est pas un prénom masculin*, blagua Howie, et Jazz éprouva un soulagement démesuré en entendant la voix de son meilleur ami.

— Tu étais menottée, enchaînée à un lit.

Elle continua à le regarder fixement puis, soudain, la lumière se fit et elle rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire grave et rauque.

— Ah, je comprends ! Tu as gobé ça ! Exactement comme elle. J'ai enfilé ces menottes *moi-même*. Il y avait une clé cachée sous le matelas. Tout ça était une mise en scène. Je voulais qu'elle me fasse confiance pour pouvoir lui soutirer des informations, et les liens de confiance les plus forts se forment entre ceux qui ont subi des traumatismes similaires. Je n'aurais jamais cru qu'elle réussirait à s'échapper. Crois-moi, le trajet en voiture au retour de New York a été long et silencieux après ça.

— Mais...

Elle secoua la tête avec un bruit réprobateur, comme s'il était un petit enfant incapable d'apprendre la propreté.

— Oh, Jasper, on aurait pu tuer cette petite conne quand ça nous chantait. Je jouais avec elle, c'est tout. Maintenant qu'on est ensemble, toi et moi, on va s'assurer de la rattraper avant de quitter la ville. Si tu es d'humeur particulièrement sentimentale, tu pourras emporter quelque chose d'elle, mais franchement, tu ne crois pas qu'il

est temps que tu dépasses ton goût de l'exotisme puéril ? Maman est de retour, après tout. Tu n'as pas besoin d'elle alors que tu m'as, moi.

La gorge nouée, il reprit :

— Billy est hors jeu maintenant, tu dois comprendre ça. (Puis le coup final :) Tu es libre.

Elle inclina la tête et l'étudia avec un sourire amusé aux lèvres.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Jasper ? À ton avis, qui a appris à ton père tout ce qu'il sait ?

55.

— Le projet, expliqua-t-elle sur un ton désinvolte, c'était de te tuer.

— Quoi ?

Les lèvres de Jazz s'étaient engourdies, et il se comprenait à peine lui-même tant sa voix était pâteuse.

Sa mère émit un vague geignement maternel.

— Oh, Jasper. Jasper. Dis une chose à Maman : ça fait quel effet de partir à la recherche de ton âme pour découvrir ensuite que tu n'en as jamais eu ?

Les lèvres et la langue de Jazz refusèrent obstinément de fonctionner.

— Tu croyais que ta petite maman était une cliente ? poursuivit-elle. Tu croyais que tu avais une chance sur deux ? Non, mon fils. Depuis ta naissance, tu as la bénédiction d'être comme nous. Les deux plus grands tueurs en série que le monde connaîtra jamais, réunis en toi.

» Mais au départ, nous avions prévu de te donner naissance, de te ramener chez nous, puis de voir combien de temps tu pourrais survivre dans la négligence. De jouer avec toi. Pas comme on joue normalement avec un bébé, tu comprends, plutôt comme un Corbeau joue. C'est pour ça que nous n'avons pas inscrit le nom de Billy sur l'acte de naissance. Il commençait à devenir très prolifique à ce moment-là, sa vraie carrière de tueur en série commençait à peine. Si la police faisait remonter la trace du bébé mort jusqu'à moi, un jury compatissant ne verrait jamais en moi qu'une mère comme tant d'autres en proie à la dépression post-partum. Ton père pourrait nier de manière plausible qu'il y ait jamais eu un enfant. (Elle haussa un sourcil.) Quand Connie – elle cracha ce nom avec mépris – m'a

interrogée sur l'acte de naissance, j'ai dû me mordre la langue pour ne pas éclater de rire. Elle croyait que ça te rachetait. Que ça voulait peut-être dire que tu n'étais pas le fils de ton père.

— Je ne l'ai jamais cru, murmura Jazz. Tous ceux qui croyaient ça rêvaient. Je lui ressemble, je parle comme lui. Je suis le fils de Billy.

— En effet. Et le mien.

— Je sais qui je suis et ce que je suis.

— Vraiment ? (Elle se redressa bien droite, un éclat furieux dans le regard.) Tu es sûr ? Parce que tu parles comme un client, Jasper. Tu parles comme l'un d'entre eux. Comme les hommes que je remarquais enfant, ceux qui n'arrêtaient pas de me lorgner depuis l'âge de treize ans. Et ça ne m'effrayait pas, ça ne me dégoûtait même pas : ça m'amusait, Jasper. La façon dont leur courtoisie, leur sociabilité, leur intelligence s'écoulaient comme du sable arrosé au tuyau. Mon décolleté les rendait idiots, mes jambes faisaient d'eux des crétins. J'ai compris que les hommes n'avaient aucune importance, que c'étaient des créatures pitoyables et à peine humaines.

» Et les femmes étaient encore pires. Car partout où je regardais, elles se peinturluraient, s'habillaient, perçaient leur propre chair pour accrocher des bijoux, tout ça pour attirer l'une de ces bêtes masculines pitoyables et atrocement infantiles, à peine capables de contrôler leurs pulsions.

» Mon propre père avait remarqué mon corps en train de changer. Il me regardait fixement. Il est devenu idiot à son tour, jusqu'au jour où je l'ai enfin tué.

Ses yeux brillaient tandis qu'elle s'extasiait.

— Mais ensuite j'ai connu ton papa, le premier véritable homme que je rencontrais. Et tout a changé. Billy n'avait tué que deux personnes avant la mort de son père. Mais ensuite, nous nous sommes rencontrés. Je connaissais déjà l'existence des Corbeaux, seulement ils refusaient de m'accepter : ils ne voulaient pas d'une femme dans leurs rangs. Mais avec ton père à mes côtés, sous ma tutelle, nous sommes devenus... (Elle éclata de rire.) Nous étions le couple vedette du monde des tueurs en série ! Beyoncé et Jay-Z ! Brad et Angelina ! La mort de ton grand-père a été pour Billy le signe qu'il devait prendre sa vocation au sérieux, que sa vie allait vraiment commencer. Et Jasper, il était plus grandiose que mes fantasmes les plus fous. L'imagination la plus féconde que j'aie jamais connue. Une inventivité sans bornes, une perversion infinie, une cruauté inouïe. Parfait à tous points de vue.

Jazz se soutint au montant de la porte. Ses jambes tremblaient et son estomac, pourtant vide d'avoir vomi, était rempli d'effroi.

— Je ne peux pas croire que ça arrive, dit-il, bien que cette dénégation sonne faible et fragile à ses propres oreilles.

— Bien sûr que si. C'est déjà arrivé. (Elle se tapota distraitement le menton d'un doigt à l'ongle long, le même tic qu'il avait vu chez Billy.) Mais je convoitais le plaisir suprême, j'en mourais d'envie. (Son regard pétillait.) L'infanticide. J'ai fait en sorte de me retrouver enceinte sans le dire à Billy, et quand il a été trop tard, je lui en ai parlé. Nous avons aussitôt commencé à planifier ta mort.

» Mais ensuite, ton père t'a tenu dans ses bras. Et il s'est affaibli, comme le font les hommes. Soudain, il disait « C'est mon garçon, c'est mon fils ». Et il est devenu obsédé par l'idée de survivre à travers toi. Alors les projets ont changé. Nous avons tellement de manières de procéder, tellement de possibilités, c'était vertigineux. Nous passions des nuits entières à veiller, à te regarder dormir dans ton berceau, à nous griser de toutes les possibilités que tu renfermais. Et ensuite, nous avons tranché. Nous avons pris notre décision : nous allions t'attacher à moi. T'isoler de ton père et t'attacher à moi. L'idée était que nous soyons amants et qu'un jour tu découvres ton père avec moi, au lit. Ton rival pour l'affection maternelle. La scène primitive freudienne. Qui sait quel effet ça aurait eu sur ton petit cerveau fragile ? Mais j'imagine que ça aurait été excitant.

» Seulement la réalité s'en est mêlée. Maman a dû partir, les plans ont été bouleversés. Et nous voici de nouveau réunis, toi et moi. Tu es un homme à présent, et il est temps que tu accomplisses les rêves de ton père en son nom. Le terrain est quasiment dégagé. Une fois qu'on se sera occupés de ta « copine », on sera libres.

Le terrain. Quasiment dégagé.

— Tu as tué Grandma.

Cette certitude brûlante pénétra en lui comme un laser. Elle n'était pas morte de causes naturelles : Ugly J avait fait une victime de plus. Il agrippa le montant de la porte, s'efforçant de se stabiliser, mais ses jambes ne tiendraient guère plus longtemps. Il se distanca de cette émotion et l'enferma à double tour. Il était doué pour ça : il l'avait fait toute sa vie, se retirant du monde chaotique des sentiments pour rejoindre un domaine propre, clinique, antiseptique, constitué de logique, de faits et de détails. Mais à présent, son corps tout entier se refermait, son déni mental et émotionnel plaçait partout des disjoncteurs. Ça se produisait parfois : le choc psychologique pouvait traumatiser suffisamment le cerveau pour provoquer l'inconscience.

Et, dans certains cas extrêmes, jusqu'à une crise cardiaque ou la mort.

— Eh bien, oui. Il était largement temps. Maman Dent avait eu une vie longue et bien remplie. Tu ne vas quand même pas me dire qu'elle te manque ? Personnellement, je méprisais cette femme. Elle m'avait détestée dès le départ, dès l'instant où j'étais entrée chez elle. Elle pensait que j'exerçais une mauvaise influence sur ton père. C'était si loin de la vérité : je l'ai libéré. J'ai fait ce qu'une bonne épouse est censée faire, Jasper : je l'ai *aidé*. Je l'ai poussé pour qu'il se rende compte de son potentiel. Pour être franche, c'est lui qui aurait dû être le Roi corbeau, pas moi. (Elle soupira avec un regret sincère, l'émotion la plus palpable que Jazz ait vue chez elle jusqu'à présent.) Billy ne voulait pas que je la tue, mais je l'ai convaincu que ça te guiderait dans la bonne direction.

Jazz serra plus fort le montant de porte. Puis encore plus fort. Ses doigts hurlaient de douleur, mais il les ignore. La douleur lui éclaircissait les idées, lui prêtait force.

Ses parents n'étaient pas parfaits. Ils avaient commis une erreur.

Deux, même.

Premièrement, l'acte de naissance. Il lui avait appris une chose : l'identité de son père biologique n'avait pas d'importance – *je suis ce que je suis, malgré tout. Je n'ai encore tué personne et je n'en ai même pas envie. Est-ce que je le pourrais ? Est-ce que ce serait facile ? Bien sûr. Je l'ai même dit à Connie un jour. Et ça ne me dérangerait peut-être même pas ensuite. Mais je n'en ai pas envie. C'est leur maladie. La mienne, c'est d'être capable de l'imaginer et de le voir.*

Leur seconde erreur avait été de tuer Grandma. Il avait éclaté de rire en apprenant sa mort, mais pas sous l'effet de la joie ni de la jubilation. Il avait ri de l'idée qu'elle ait été emportée, que la personne sur laquelle il avait concentré ses pensées meurtrières pendant quatre ans soit désormais partie. Il n'avait plus de cible, ce qui le libérait également. Il était libre de ne plus devoir résister à l'envie de la tuer, libre de s'apercevoir – à présent qu'il ne pouvait plus la tuer – qu'il ne l'aurait jamais fait.

Parce qu'ils étaient malgré tout du même sang. Et que, en dépit de toute sa dinguerie, sa méchanceté et sa folie, elle n'avait jamais, pour autant qu'il le sache, fait de mal à un autre être humain. C'était plus qu'il ne pouvait en dire de ses parents, ou de lui-même. Quand son Alzheimer l'avait fait retomber en enfance, elle était devenue exaspérante et injurieuse, mais également douce, gentille et drôle.

Avoir tué sa grand-mère était mal. L'indignation qu'il en éprouvait lui donnait de la force, raffermissait ses jambes, chassait de son ventre

la culpabilité, la honte et la douleur. Il s'écarta du montant de la porte et se tint bien droit, confiant.

Ma mère a tué ma grand-mère, et c'est mal. C'est aussi simple que ça.

Je suis humain.

Elle reprit :

— Ce qui s'est passé entre nous était...

— Je n'ai pas voulu ça ! hurla-t-il. Tu ne comprends pas ? Je n'ai pas demandé ça ! Je voulais simplement une vie !

Il ne savait même pas ce qu'il voulait dire par là. Les sévices accumulés dans son passé étaient si nombreux qu'un si petit mot était trop minuscule pour les contenir. Des larmes jaillirent de nulle part, et il leur résista. Il était parvenu jusque-là ; il pouvait tenir jusqu'à la fin. Quelle qu'elle puisse bien être.

— Je commence à m'ennuyer, Jasper. La seule question restante est la suivante : vas-tu prendre la place de ton père, ou n'être qu'un client parmi les autres ?

Il s'était attendu à cette question, même s'il avait cru qu'elle émanerait de Billy ou de Sam, pas de sa mère.

Il connaissait la réponse. Il la connaissait depuis un moment, peut-être, au plus profond de lui, mais en avait acquis la certitude depuis l'instant où Howie lui avait appris la mort de sa grand-mère. À ce moment-là, avec ces informations-là, il avait su immédiatement qui il était, ce qu'il était.

— Je ne tuerai pas pour toi, lui dit-il.

— Ah.

Ce fut alors que sa mère s'empara d'un pistolet près de sa hanche et lui tira dessus.

56.

Il faut que j'arrête de me faire tirer dessus, songea Jazz, en proie à une sorte de délire.

Puis il s'effondra vers l'avant et tomba dans la pièce sur les mains et les genoux. Il ne pouvait plus respirer. Sa poitrine était en feu, son esprit s'emballait, ses pensées s'enchaînaient en accéléré. Ce n'était pas sa vie qui défilait sous ses yeux – pas entièrement – mais des bribes et des fragments aléatoires, entrecoupés de douleur et de panique. Il n'arrivait pas à reprendre son souffle

... Connie apparut devant lui...

ni à concentrer sa vision devenue floue

... sa mère se leva du fauteuil...

Le monde entier devint noir, puis rouge, puis se mit à scintiller d'étincelles avant de se préciser à nouveau. Le plancher sous ses mains. Pas d'air dans ses poumons.

Ce n'était pas comme quand on lui avait tiré dessus à Brooklyn. Ce n'était pas dans sa jambe. Il avait reçu une balle à bout portant dans la poitrine, et il était en train de mourir. Son cœur s'affolait, ses poumons avaient perdu la clé de contact.

Sa mère prit le temps de parcourir les deux mètres qui les séparaient, tenant le pistolet à son côté d'un air décontracté. Il ne la voyait qu'à partir de la mi-cuisse, et il n'avait plus la force de lever la tête.

— Tuer ton papa, faire l'amour à ta maman, roucoula-t-elle. On aurait dû t'appeler Œdipe plutôt que Jasper. (Elle s'accroupit pour le regarder droit dans les yeux, plissant le front.) Au moins, ta ridicule petite amie ne t'appellerait pas par ce surnom grotesque, « Jazz ». Je t'ai donné ton nom ! s'emporta-t-elle. Je t'ai donné ton nom, ton

identité. Je t'ai pris ta virginité, et je me suis approprié ce que tu es. Et elle croit vraiment qu'elle pourrait te posséder, Jasper ? Elle n'est rien. Rien !

Il baissa la tête et hoqueta, aspirant une demi-goulée d'air dans ses poumons. Elle avait une saveur douce et amère à la fois. Il se laissa tomber sur les coudes. *Rapproche ta tête du sol, ça permettra au sang de mieux l'atteindre. Reste en vie. Oh mon Dieu, pourquoi je me raconte des conneries ? Elle est là, avec le pistolet. C'est fini.*

— Tu es à moi, dit-elle. Et je suis à toi. Je suis pour toi ; pas elle. Tu as signé ton travail, Jasper. Tu as prouvé ton amour.

Sa robe apparut en ondulant dans le champ de vision de Jasper puis tomba à ses pieds lorsqu'elle se redressa. Il tordit le cou et la vit en legging et soutien-gorge, baissant vers lui un regard noir.

Son torse et le haut de ses bras formaient une carte de cicatrices et de plaies boursoufflées et guéries.

... comme découper du poulet...

... couteau dans l'évier et une main touche le couteau et la main est à lui...

— Je n'ai plus jamais pu porter de robes ni de chemisiers sans manches, dit-elle. Pas après que tu t'étais entraîné sur moi.

Il gémit et obligea l'air à entrer dans ses poumons. Posa la joue contre le sol et glissa une main vers sa poitrine pour estimer la gravité de la blessure.

Elle va te tirer une balle dans le crâne. Aucune importance. Laisse tomber. Sans doute déjà du sang dans les poumons. Déjà mort. Trop débile pour le comprendre.

— Tu aurais pu être un dieu parmi nous, Jasper. Tu aurais pu diriger les Corbeaux et nous conduire vers un monde glorieux où nous chasserions sans peur ni conséquences. (Elle s'accroupit de nouveau, et ses cicatrices – celles de Jazz, ses trophées – se mirent à luire à la lumière.) Nous avons un sénateur. Il n'a tué que trois fois, mais c'est suffisant. Un homme aux besoins singuliers et à la retenue tout aussi singulière. Il sera président un jour, et alors... Oh, comme les choses vont changer alors, Jasper !

» Pendant un moment, nous avons envisagé d'infiltrer la police. Mais ensuite, nous avons compris : pourquoi être les flics quand nous pouvons être ceux qui les tiennent en laisse ? La politique est une activité parfaite pour des gens aussi malins et sociables que nous.

Il examina sa propre poitrine, surpris de constater qu'il respirait

bien mieux à présent. Des inspirations superficielles, mais elles se succédaient régulièrement, chacune un peu plus longue que la précédente. Son cœur évoquait toujours une grenouille dans l'eau bouillante, mais c'était déjà un miracle qu'il fonctionne.

Ses doigts décrivirent le tour du trou laissé par la balle dans le pardessus de Hughes. Il siffla de douleur sous cette pression.

Sa mère se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Et tu aurais dû prendre la tête de tout ça. Au lieu de quoi tu vas mourir ici, à cet endroit, en cet instant. À cause de ton absence de vision, de ta pitoyable dévotion envers ceux qui ne sont que des clients. Il faut que tu comprennes, Jasper, que ta rébellion n'a rien résolu, n'a protégé personne. Tu peux être sûr que je vais m'occuper du petit hémophile, de Connie et du shérif avant de partir. Tu n'as sauvé personne. Qu'as-tu à répondre à ça ? Qu'as-tu à dire avant de mourir ?

Jazz marmonna quelque chose.

— Parle plus fort, mon fils, dit-elle d'une voix amusée, presque identique à celle de Billy en cet instant.

— J'ai dit, réussit-il à articuler, que tu ne devrais pas trimballer un pistolet de fillette comme celui-là. Un si petit calibre.

Avant qu'elle puisse réagir, il leva la main, la saisit par la cheville et la fit basculer à terre sur le dos.

Le cœur de Jazz se portait très bien. Ses poumons aussi. Il respirait, son cœur battait, il était vivant.

Tout ça parce que sa mère était une fine gâchette. Elle avait visé précisément là où une balle aurait dû au minimum lui entailler l'aorte.

L'emplacement précis où il avait épinglé l'insigne de Hughes un peu plus tôt.

L'insigne soudain transformé en bouclier.

57.

La douleur dans sa poitrine était bien réelle. Il était meurtri dedans comme dehors, et il avait au moins deux côtes fêlées.

Mais il était vivant. Il n'allait pas mourir. Pas tout de suite.

Avec un grondement animal, il bondit au-dessus d'elle et lui cloua le poignet droit au sol, pistolet tourné vers l'extérieur. Le doigt de sa mère se contracta et deux coups de feu partirent de travers. Il appuya très fort sur son poignet, et le cogna jusqu'à ce que le pistolet glisse de ses doigts inertes.

Lorsqu'il voulut s'en emparer, elle lui griffa le visage à l'aide de sa main gauche et faillit lui arracher l'œil droit. Des rubans de douleur et de sang se déployèrent de sa tempe jusqu'à son menton et il recula par réflexe, oubliant un moment le pistolet. Sa mère siffla, frappa de nouveau toutes griffes dehors et lui lacéra le cou. Il se mit à califourchon sur elle pour la clouer au sol, assis sur son ventre nu, et appuya le genou sur le bras libre avec lequel elle l'attaquait. Puis il lui posa un bras en travers du dos, lui immobilisa l'autre bras et voulut s'emparer de son arme. Elle leva la tête et claqua des dents dans sa direction. Le pistolet se trouvait presque à portée. Petit calibre, en effet, mais il allait lui tirer droit dans l'œil. Il n'avait aucun doute quant à ce que lui ferait la balle.

Il eut une vision passagère de Morales dans le box, quand la balle du Chapeau avait pénétré dans son crâne. La façon dont son œil s'était rempli de sang.

Et sa mère regimbait, cambrait le dos, le déséquilibrait. Ses doigts touchèrent le pistolet, juste assez pour l'envoyer tourner loin de lui. Il ricocha contre un mur et rebondit encore plus loin.

Jazz lui donna un coup de coude en plein visage, puis un coup de poing. Ses côtes meurtries l'empêchaient d'insuffler toute sa force à

l'un ou l'autre coup, mais elle s'immobilisa un moment.

Paniqué, il se dégagea d'elle et plongea vers le pistolet. Il était trop loin et le mouvement fit jaillir de ses côtes des éclairs de douleur jumeaux. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et sa mère se retrouva sur lui, en train de lui planter les ongles dans les épaules. Avant qu'il puisse réagir, elle enfonça les dents dans son cou, déployant de nouveaux filaments de choc et de douleur. Il se secoua avant qu'elle puisse s'accrocher à lui et lui ouvrir la carotide, puis s'éloigna d'une roulade en la rejetant de nouveau sur le dos. Du sang coula le long de son cou.

Elle s'étira, toujours allongée, main tendue vers l'arme, un bras jeté par-dessus sa tête. Luttant contre la douleur, Jazz se précipita et s'effondra au-dessus d'elle, ce qui suffit à l'empêcher d'approcher du pistolet. Il s'autorisa à reprendre son souffle pendant deux secondes puis lui entoura la gorge des deux mains et serra.

Elle tenta de le repousser, mais il l'ignora. Qu'elle l'écorche donc à coups de griffes, qu'elle déchiquette sa chair. Il n'allait pas lâcher prise. Pour rien au monde.

Son regard s'éclaira d'un éclat connu mais nouveau. Elle laissa tomber les mains à ses côtés puis leva brutalement les hanches, appuyant contre lui. Tactique désespérée ou y croyait-elle réellement ? Il n'en savait rien et s'en moquait bien. Qu'elle aille au diable avec ses jeux. C'était ainsi qu'ils avaient commencé, ainsi qu'ils finiraient. S'ils mouraient ensemble, tant mieux. Elle se soulevait, se débattait, elle serait bientôt morte et peut-être Billy avait-il raison : peut-être que ça tournait en rond à pas feutrés comme un gros matou, peut-être que ce chat montrait les dents, peut-être qu'il le rattraperait à la mort de sa mère.

Ce fut seulement lorsqu'elle retira le couteau de son flanc que Jazz comprit qu'elle l'avait poignardé. D'un coup si brusque, si net. Une éruption brûlante de sang jaillit comme de la lave. Ses coups de hanche lui avaient permis de passer la main en dessous d'elle pour accéder à la lame.

Il émit un gargouillis, le flanc parcouru de flammes. C'était une petite lame, mais il la sentit de nouveau pénétrer, cette fois jusqu'au manche. Sa mère le poignardait aveuglément sous l'effet de la panique et, bien qu'il meure d'envie de continuer à l'étrangler, son instinct de survie prit le dessus et il roula à terre. Non sans avoir reçu un troisième coup.

Tout en toussant et grognant, sa mère se tourna sur le côté, se détournant de lui. Jazz resta étendu sur le sol, haletant, les mains sur

son flanc, cherchant à étancher le sang. Elle se redressa sur les mains et les genoux, la respiration sifflante, à peine capable de bouger. Elle avait lâché son couteau, vers lequel elle rampait comme un invalide.

Jazz garda la main contre son flanc, pivota sur la hanche et tendit la main pour lui saisir la cheville. Elle se dégagea d'un coup de pied mais perdit l'équilibre et bascula. Jazz retint son souffle et l'attira vers lui. Elle se mit à geindre d'une voix d'asthmatique et se débattit contre lui.

Il utilisa son autre main. Elle était glissante, couverte de sang. Il agrippa la cheville libre de sa mère, tira et sentit de nouveau le sang jaillir de son flanc.

Avec un soudain regain d'énergie qu'il n'aurait jamais cru posséder, il réussit à se placer parallèlement à elle. Plaquant les mains sur ses épaules, il les fit rouler tous deux jusqu'à ce qu'il se trouve sur le dos et qu'elle repose au-dessus de lui. Tous deux cherchaient leur souffle, le corps en feu, les poumons luttant pour garder l'allure.

Il avait cru qu'il ne voudrait jamais tuer. C'était dix mille ans auparavant, lorsqu'il était une tout autre personne. Pour l'heure, il se moquait bien de lui-même ou de sa propre vie. Il ne se souciait même pas de Connie ou de Howie. Une seule chose l'intéressait.

Tuer sa mère.

Ça repose entièrement sur la géométrie.

Il lui passa le bras autour de la gorge. Lorsqu'il serra, ce fut la sensation la plus parfaite qu'il ait éprouvée de toute sa vie.

58.

Cette fois, la conduite de Tanner perturba beaucoup moins Hughes. Peut-être s'était-il habitué à foncer à travers les rues de Lobo's Nod, à moins qu'il n'ait plutôt conscience que toute cette histoire touchait à son terme. Les plus de vingt ans de carrière de Billy Dent allaient prendre fin. L'histoire de Hat-Dog était terminée. L'heure était venue de rédiger l'épilogue de ce bain de sang.

Une fois sorti des limites de la ville, Tanner ralentit son véhicule de patrouille. Lorsqu'il tourna pour emprunter une allée de terre et de graviers, il éteignit les phares et avança très lentement jusqu'à ce qu'une autre voiture ainsi qu'une maison apparaissent dans leur champ de vision. Tout semblait éteint dans la maison, à l'exception d'un faible rai de lumière s'échappant par un interstice entre les planches qui condamnaient une fenêtre à l'étage.

Avant de quitter l'appartement de Weathers, Tanner avait ordonné aux adjoints de les rejoindre à la maison des Dawes une fois que les gars du comté arriveraient pour prendre leur place, mais la radio demeurait silencieuse.

— Des renforts ? demanda Hughes, espérant obtenir la réponse qu'il voulait.

— Pas le temps d'attendre, répondit Tanner.

Le shérif ne le décevait jamais.

Tanner sortit deux gilets pare-balles du coffre du véhicule.

— On fait les choses dans les règles cette fois-ci, dit-il avec une intonation bourrue d'auto-réprimande.

Ils s'équipèrent et Tanner prit également dans le coffre un fusil qui n'était pas le plus gros du monde, mais sans doute le plus dangereux.

Devant l'expression stupéfaite de Hughes, Tanner haussa les épaules.

— J'ai un bon vieux Nitro là-dedans, calibre soixante. Vous le voulez ?

Hughes déclina l'engin qu'on lui proposait. Ces péquenauds et leurs flingues... Il se sentait plus à l'aise avec son arme de service : il la connaissait bien.

Armes dégainées, cran de sûreté retiré, ils montèrent les marches du perron. Ils ne prirent pas la peine de frapper. La porte n'était pas verrouillée, et Hughes l'ouvrit doucement. Tanner franchit la porte derrière lui, pénétra dans un vestibule vide, et couvrit un escalier avec cette saleté de fusil à éléphants tandis que Hughes balayait un couloir à peine éclairé droit devant eux.

Ils échangèrent un regard. Étage ou rez-de-chaussée ?

Un choc sourd à l'étage, suivi d'un autre, puis encore un autre, trancha pour eux. Bien que ses jambes le pressent de monter l'escalier quatre à quatre comme s'il allait rater sa correspondance de métro, Hughes s'obligea à gravir une marche à la fois derrière Tanner. Chaque grincement le fit grimacer.

À l'étage, ils prirent à droite en direction de la lumière. Tanner ouvrait la marche ; Hughes progressait à reculons, l'arme levée, se tenant prêt en cas d'embuscade par-derrière.

Puis il percuta Tanner, qui s'était arrêté net. Hughes pivota sur ses talons. Le shérif bloquait l'entrée de la pièce située devant lui, figé sur place, sans un mot.

Hughes le poussa sur le côté, juste assez pour se faufiler. Lorsqu'il entra dans la pièce, lui aussi s'immobilisa.

Le sol formait une carte sanglante : éclaboussures, traînées, traces de pas. Au milieu de la pièce se trouvait Jasper Dent. Au-dessus de lui, une femme que Hughes reconnut d'après le portrait-robot établi par l'adjoint Erickson, celle qui avait tué Clara Dent.

La propre mère de Jasper Dent. Et tout semblait indiquer que Jasper était en train de l'étrangler à mort.

Tous deux étaient couverts de sang. Les yeux de Jasper étaient pratiquement morts, mais il affichait l'expression d'un homme possédé. La mère était à moitié nue, les traits relâchés, la langue pendante.

Toute force déserta le gamin, qui lâcha prise. Un hoquet agita sa mère, un spasme pitoyable, puis Jasper serra et elle s'étrangla et

s'immobilisa. L'instant d'après, il perdit sa force et la relâcha avant d'appliquer de nouveau ses muscles mourants contre sa gorge.

La première impulsion de Hughes lui dicta de lever l'arme vers sa propre tempe et de se faire sauter la cervelle car bon Dieu oh bon Dieu oh putain de bordel de merde il ne voulait *pas* vivre dans ce monde-là.

Des années plus tard, il se demanderait toujours : *Est-ce que je l'aurais fait ? Est-ce que je me serais tué sur place si Tanner n'avait pas agi comme il l'a fait ?* Et même alors, il ne trouverait pas la réponse.

Seulement, Tanner poussa Hughes sur le côté tout en criant « Jasper ! » à pleins poumons. Constatant que ça ne fonctionnerait pas, Tanner tira un coup de fusil au plafond. La détonation assourdit Hughes dans l'espace exigü. L'ampoule du plafond se balança, transformant la pièce en paysage infernal d'ombres mouvantes. Le sang qui recouvrait le sol paraissait danser.

Dent perdit de nouveau prise. Tanner s'avança d'un pas lourd et Hughes, arraché à sa transe, se précipita pour l'aider. Il tira Jasper en arrière tandis que Tanner traînait la mère à l'écart de son fils. Dès que Jasper fut dégagé de sous elle, Hughes remarqua qu'un flot de sang jaillissait de son flanc. Un rein touché ? Difficile à dire.

— On a un problème, annonça-t-il, et il leva les yeux.

Tanner se tenait au-dessus de la mère, qui semblait aussi morte qu'on peut l'être.

— Deux, même, renchérit Tanner, qui se mit à hurler dans son micro à l'épaule pour demander une ambulance avant que Hughes puisse réagir.

Dent marmonna quelque chose. Hughes se pencha pour l'entendre.

— ... désolé..., dit le gamin.

Hughes eut une réminiscence de la dernière fois que Jasper Dent s'était excusé auprès de lui mais, cette fois, le gamin n'était clairement pas en position de l'attaquer.

— Pas réussi, geignit Jasper. Pas pu les tuer.

— Chht. L'ambulance arrive. (Hughes leva les yeux vers Tanner, qui avait commencé la réanimation cardio-pulmonaire.) Tu parleras plus tard.

— Pas réussi, dit Jasper, qui se mit à pleurer. (C'était un spectacle affreux, ces larmes nettoyant des sillons dans le masque de sang qui couvrait son visage.) Je suis vraiment désolé. Je n'ai pas pu. Désolé.

Les mots lui échappaient, encore et encore, un mantra glaçant de

regret vis-à-vis de sa propre clémence. N'arrivant pas à le faire taire malgré tous ses efforts, Hughes posa la tête de Dent sur son genou, lui tint la main et l'écouta tandis que la première sirène retentissait au loin.

Hughes attendit dehors avec Tanner tandis que les ambulanciers entraient dans la maison des Dawes et en sortaient précipitamment. Même de l'extérieur, il les entendait crier entre eux, monter et descendre l'escalier en courant. Au bout de quelques minutes, ils firent sortir Jasper sur un brancard. Le gamin ne bougeait pas, mais un ambulancier tenait un masque à oxygène au-dessus de lui et ils couraient à toute allure.

L'instant d'après, ils firent sortir Janice Dent sur un autre brancard. Hughes croisa le regard de l'un des ambulanciers, qui se contenta de secouer la tête.

Les ambulances démarrèrent le long de l'allée de terre, à fond la caisse, toutes sirènes hurlantes. Tanner ne dit rien pendant un moment. Hughes non plus.

— Vous n'êtes pas obligé de rester, déclara enfin le shérif. Je dois me tenir à dispo des techniciens, mais je peux demander à quelqu'un de vous reconduire à l'hôtel.

— Je préfère rester, répondit Hughes.

Son corps était toujours dopé à l'adrénaline et il ne s'imaginait pas se retrouver cloîtré dans une chambre d'hôtel pour l'instant.

— Faisait noir là-dedans, déclara Tanner après un moment de silence. Pas très sûr de ce que j'ai vu.

— Ouais. (Hughes s'éclaircit la gorge et tordit le cou pour regarder le ciel étoilé. Merde. Il ne s'était jamais rendu compte qu'il y avait tellement d'étoiles là-haut. Il fallait qu'il sorte un peu plus de la ville.) Moi, je vais vous dire ce que j'ai vu : ce gosse en train de se défendre.

— C'était aussi mon impression.

Ils ne se regardèrent pas. N'échangèrent pas de clin d'œil complice. Hughes se demanda si ce gros point clignotant dans le ciel était vraiment une étoile ou simplement un avion. Aucune importance. Vu d'ici, c'était superbe.

— Vous savez le plus ironique ? demanda Tanner.

— Quoi donc ?

— Pour autant que je sache, Jazz était son seul parent proche encore en vie. Donc c'est lui qui va...

Tanner laissa sa phrase en suspens ; Hughes comprit l'idée.

— Ah ben ça. On vit dans un drôle de monde, hein, shérif ?

— Aussi drôle qu'une crise cardiaque.

59.

Jazz ouvrit les yeux.
Le monde était un pare-brise sale.
Il le quitta.

Il se réveilla de nouveau.
Une main tenait la sienne. Fraîche et familière.
Il se laissa retomber dans le sommeil.

Encore.
Il lui sembla entrevoir la main de Connie.
Et un fauteuil roulant.
C'est moi qui lui ai fait ça. C'est ma faute.
Il sombra.

Cette fois, ils postèrent un garde à l'intérieur de sa chambre d'hôpital. Il reconnut l'uniforme de l'adjoint, ce qui signifiait qu'il se trouvait toujours à Lobo's Nod. Mais il ne connaissait pas cet adjoint-ci. Ils ne voulaient pas qu'il en appelle à la compassion de quelqu'un.

Et au cas où, ils l'avaient de nouveau menotté au lit.

S'il avait pensé que quiconque le croirait, Jazz leur aurait expliqué que le garde et les menottes n'étaient pas nécessaires. Bien sûr, il pouvait crocheter la serrure de la menotte, mais il ne pourrait aller nulle part avant un moment. Sa jambe, en réalité, lui faisait moins mal que le reste de son corps. Entre les côtes brisées par la balle, le sang perdu et les multiples coups de couteau, il ne pouvait pas s'asseoir, encore moins sortir du lit.

Il disposait de beaucoup de temps. Pour réfléchir.

C'est arrivé.

Ce fut sa première pensée. Il devait commencer par là. Il devait l'accepter.

Il la fit tourner dans sa tête pendant une minute incroyablement longue. Il la goûta.

Tout s'était produit et tout était vrai. Même les mensonges.

C'est arrivé, ce n'était pas un rêve.

Et je suis toujours en vie.

J'imagine que c'est déjà ça.

Howie lui rendit visite le premier. Il avait cru que ce serait la police.

Howie entra dans la chambre d'un pas bondissant comme s'il le faisait chaque jour. Son visage et son front avaient bien meilleure apparence que la dernière fois que Jazz l'avait vu, et la cicatrice se voyait à peine. Jazz se demanda combien de temps il était resté inconscient.

Avec un ricanement moqueur et un regard noir à l'intention de l'adjoint, Howie tira une chaise près du lit et s'y laissa tomber.

— J'avais pensé te faire un gâteau avec une scie à métaux à l'intérieur, commença-t-il sans préambule, mais...

— Tu as compris que ça ne marcherait pas.

— Non, en fait : je me suis rappelé que je ne sais pas faire de gâteaux.

Rire lui faisait un mal de chien, mais Jazz tenta d'apprécier la douleur. Elle signifiait qu'il était en vie. Elle valait mieux que l'alternative.

— Un homme doit connaître ses limites, dit-il à son ami.

La tête de Howie rebondit comme celle d'une poupée.

— Ah ça ouais, mec. Putain ce que je suis content que ta tante ne soit pas une tueuse en série. Ça m'aurait appris des choses sur ma psyché que je ne préfère pas explorer pour l'instant. J'attends d'avoir ma propre assurance maladie pour commencer une thérapie – mes vieux ont déjà assez raqué, tu vois ?

Sam. S'il en avait l'énergie, Jazz se serait senti coupable de l'avoir

prise pour Ugly J.

— Où est-elle ?

Éliminer la possibilité qu'elle soit une tueuse ne la désignait que plus probablement comme une victime.

Howie haussa les épaules et lui tendit une enveloppe ouverte portant l'inscription *JAZZ*. Il en tira une feuille de papier, la déplia et la lut.

Jazz,

Je suis sincèrement désolée de faire ça, tu n'imagines pas à quel point. Mais il faut que je parte. Je ne supporte pas d'être ici. Je croyais que je pourrais peut-être aider Maman et apprendre à te connaître, et une partie de moi le désire vraiment, mais je ne peux pas. Je pars demain matin. Je t'en supplie, ne me cherche pas, n'essaie pas de me retrouver. J'ai quitté Lobo's Nod pour m'éloigner de toute la folie des Dent, mais elle m'a rattrapée et attirée vers elle.

Puis, d'une encre de couleur différente, visiblement griffonné à la hâte :

Sincèrement désolée.

Sam.

— Les, heu, les flics pensent qu'elle a commencé la lettre...

— Et qu'elle l'a terminée la nuit où Grandma et toi avez atterri à l'hôpital.

Il imaginait sans aucun mal Sam en train d'hésiter à prendre cette décision, de commencer la lettre afin d'ordonner ses pensées et sentiments en se disant qu'elle pourrait toujours la terminer quand tout ça franchirait la limite du supportable.

Puis Howie débarque avec un fusil. Grandma s'effondre. Sam réagit. Howie se vide de son sang par terre... Sam panique. Elle appelle les secours et s'aperçoit qu'elle ne peut pas le supporter. Elle ne peut pas rester à attendre les conséquences. Elle ne peut pas se faire aspirer de nouveau. Alors elle griffonne un mot d'excuse et quitte la ville.

Jazz pouvait difficilement le lui reprocher.

Il fit signe à Howie d'approcher et, après s'être assuré que l'adjoint ne l'entendait pas, il chuchota :

— Tu as toujours le livre, hein ?

Howie lança un regard noir très théâtral vers l'adjoint, qui ne s'aperçut de rien.

— Yep.

— Où tu l'as caché ?

— J'ai comme qui dirait oublié de le faire. Il est posé sur mon bureau à la maison.

— Howie !

— Relax. Personne ne sait ce que c'est. Ils ne peuvent pas chercher un truc dont ils ne connaissent pas l'existence.

Sans doute avait-il raison.

— Donc, quel était ton plan ? Tuer Billy, puis reprendre le livre, le déchiffrer, et te mettre à traquer les Corbeaux ?

— Un truc comme ça.

Après tout, il avait toujours I HUNT KILLERS gravé sur la poitrine.

— Peut-être qu'on devrait laisser ça aux flics, hmm ?

— Bonne idée. (Jazz prit la main de Howie.) Merci, mec. De m'avoir soutenu.

— Toujours.

Connie passa plus tard, quand il se réveilla d'une autre sieste improvisée. À moins qu'il n'ait dormi plusieurs jours. Il frotta son menton hérissé de chaume mais, ne s'étant encore jamais laissé pousser la barbe, il ignorait combien de temps ça représentait.

Quand elle entra en roulant dans la pièce, il se mit à sangloter sans pouvoir se contrôler. Sa jambe plâtrée était surélevée devant elle, son visage bouffi et couvert de bleus et d'enflures, son cuir chevelu couvert de gaze et de pansements. Elle roula jusqu'à son lit dans son fauteuil, lui prit la main – fraîche et fine, cette main-*là* – et il détourna la tête sous l'effet de la honte.

— Jazz, regarde-moi.

Il ne pouvait pas. Elle souffrait, elle était blessée à cause de lui. À cause de sa quête de rédemption, de son égocentrisme. Comment pouvait-il la regarder ?

Elle leva la main de Jazz et l'embrassa doucement. À ce contact, une nouvelle crise de larmes éclata.

— Je suis vraiment désolé, sanglota-t-il. Désolé.

Elle lui tint la main, lui caressa le bras et resta assise en silence jusqu'à ce que les larmes ne puissent plus couler. D'une main douce, elle toucha sa tempe, sa joue abîmée, contournant adroitement les sutures.

— On fait vraiment la paire, tous les deux, observa-t-elle.

Il rit de nouveau, et la douleur lui prouva qu'il était vivant. Il se retourna enfin pour lui faire face, et la trouva plus belle que jamais. C'était vrai qu'ils faisaient la paire. Le monde ne voyait qu'une fille noire et un garçon blanc, mais lui connaissait la vérité : Connie était son autre moitié.

— « Si tu y vas – si tu le tues – c'est fini entre nous », cita-t-il.

— J'ai changé d'avis, répondit-elle, et elle se pencha pour l'embrasser.

Bien qu'il ne dispose pas d'une grande marge de manœuvre et qu'elle ne puisse pas se pencher très loin, ça restait malgré tout le baiser le plus doux qu'il ait jamais reçu.

— Tu m'as menti, dit-il.

— Non, j'ai changé d'avis, répondit-elle avec un certain culot. Ce n'est pas la même chose.

— Pas cette fois-là : l'an dernier, pendant l'affaire de l'Impressionniste. On se trouvait au Refuge et tu m'as dit qu'à ton arrivée en ville, tu savais qui j'étais, mais que tu étais tombée amoureuse de moi malgré tout. (Il fit une pause, rassemblant ses forces. Parler aussi longtemps lui faisait mal aux joues, au cou, à la poitrine. Un peu partout.) Mais tu ne savais pas qui j'étais avant de faire des recherches sur le Net après notre premier rendez-vous. J'avais totalement oublié jusqu'à récemment.

Elle haussa les épaules.

— Prise en flagrant délit. Mais tu passais un sale moment l'année dernière, et c'était ce dont tu avais besoin.

— N'hésite pas à mentir chaque fois que j'en ai besoin.

— Ça marche.

— Je crois que c'est là que j'ai compris que j'étais tombé amoureux de toi, déclara-t-il avec retenue. Mais je comprendrais si tu...

— Ne t'avise pas de terminer cette phrase.

— Tu ne te poses pas la question ? C'était déjà assez terrible quand je n'avais que le poids de Billy sur les épaules. Mais mes deux

parents... Comment est-ce que je pourrais espérer...

— On en a parlé, Howie et moi. Quand on a compris que ta mère était Ugly J, on s'est dit la même chose.

— Pas de souci, je ne vous le reproche pas.

— Je ne demandais pas que tu me pardonnes. On y a pensé, nous aussi, évidemment. Mais tu sais quoi ? Pour commencer, tout ne se transmet pas. Tout n'est pas génétique.

— Mais j'ai grandi dans...

— Et deuxièmement... (Elle serra plus fort sa main pour le faire taire.) Deuxièmement, tu n'as pas eu que Billy dans ta vie. Tu as eu le monde entier. Les films et la télé. Les livres. D'autres enfants, d'autres familles. Des tas d'exemples et de modèles. Parmi lesquels le petit Blanc le plus couillon et la copine la plus sexy de la planète.

Il prit conscience qu'il avait passé sa vie à essayer de comprendre Billy, mais qu'il ne s'était jamais compris lui-même.

— Une partie de toi a toujours su que ce qu'on t'apprenait était mal. Et tu as résisté contre cet enseignement. Tu es la personne la plus forte que j'aie jamais connue.

— Mais ce qu'ils m'ont fait...

— D'autres personnes ont été maltraitées, ont eu des problèmes. Tu en as, des problèmes. Mais en grandissant, tous ne deviennent pas...

— Je sais. Je le sais bien. Cela dit... (Il regretta de ne pas pouvoir la prendre dans ses bras.) Je sais ce qui m'attend. Toute la douleur, toute la lutte, la survie. Mais je sais aussi autre chose : j'ai déjà accompli tout le chemin qui m'a conduit jusqu'ici. Ici et maintenant. Et je suis toujours la même personne. Ils m'ont créé, mais je ne leur appartiens pas. Ce n'est pas à eux de décider qui je suis ou ce que je suis. C'est à *moi* d'en décider.

Sa voix s'était fêlée en montant dans les aigus. Il s'obligea à se détendre.

— C'est à moi d'en décider, répéta-t-il, beaucoup plus calmement.

— C'est peut-être la première étape, suggéra-t-elle.

— Sur un million.

— Ce n'est pas comme si tu faisais ce chemin tout seul, gros bêta.

Il leva la main de Connie vers sa joue et savoura la sensation de sa peau contre la sienne.

— Je veux te dire quelque chose, murmura-t-elle. Quelque chose de difficile. Je ne sais pas comment tu vas réagir.

Il ignorait s'il était capable d'en encaisser davantage. Son cerveau, son cœur et son âme étaient tous au maximum de leur capacité. Plus de place pour le bon ni le mauvais. Mais il haussa une épaule et l'autorisa à poursuivre.

— C'est au sujet de ta grand-mère.

— Je sais qu'elle est morte. Ma... Ugly J l'a tuée.

Si Connie remarqua son bégaiement, elle n'en laissa rien paraître.

— D'accord, donc tu le savais. Ils pensent qu'il s'agit d'une surdose de potassium.

Ce qui avait dû provoquer une hyperkaliémie sévère, l'équivalent d'une injection mortelle. Selon les moments où les médecins l'avaient vue, ils ne s'en étaient peut-être même pas rendu compte – les apparences devaient faire croire à une crise cardiaque. Jazz espérait qu'elle n'avait pas souffert.

— Ils ont tenté de la sauver, ils se sont donné beaucoup de mal. Ils l'ont même ressuscitée pendant quelques minutes, mais elle était trop vieille et trop faible.

— Je vois.

— Pendant ces quelques minutes, elle a dit quelque chose, Jazz. (La lèvre inférieure de Connie tremblait.) Tu veux savoir ce que c'était ?

En avait-il envie ? Ou plus exactement, avait-il intérêt ?

— Vas-y.

— Elle a dit : « C'est un brave garçon. » C'est tout. « C'est un brave garçon. »

Jazz s'attendit à verser des larmes mais il devait avoir tari la source. Par ailleurs, Grandma n'était déjà pas lucide dans ses meilleurs jours, alors sur son lit de mort ? Bien sûr, elle parlait peut-être de Jazz. À moins qu'il ne s'agisse de Billy, de son grand-père ou du lapin de Pâques.

Mais elle parlait peut-être de Jazz.

Il serra la main de Connie.

— Merci de me l'avoir dit.

Combien de temps ils passèrent ensemble, il l'ignorait. La chambre ne comportait pas d'horloge, et personne ne comptait les secondes.

Ils comparèrent leurs cicatrices et leurs pansements, leurs prescriptions et les consignes du médecin. Ils parlèrent de la durée de leur absence à l'école, passée et future. Il se moquèrent du désir absurde que Howie éprouvait pour Samantha, puis rirent encore plus fort à l'idée que les choses auraient pu se concrétiser. Ils évitèrent de mentionner la semaine écoulée, pour évoquer plutôt leur passé commun ainsi que leur avenir.

Le moment ne pouvait pas durer éternellement ; la porte s'ouvrit et le père de Connie entra.

— C'est l'heure, ma chérie, déclara-t-il.

Connie serra encore plus fort la main de Jazz.

— Pas encore.

Elle s'accrocha à lui avec détermination.

— Je suis désolé, mais à présent qu'il est réveillé, je dois parler à mon client.

Hochant la tête d'un air triste et vaincu, Connie se pencha de son mieux pour embrasser Jazz à nouveau.

— Bientôt, murmura-t-elle.

Il avait envie de la croire mais, lorsqu'elle sortit dans son fauteuil roulant, il ne put s'empêcher de penser qu'ils se voyaient pour la toute dernière fois. Si le système judiciaire ne s'en assurait pas, son père le ferait.

M. Hall fit signe à l'adjoint.

— Vous aussi. C'est entre avocat et client.

L'adjoint quitta la pièce. Jazz se sentit moins en sécurité, menotté au lit, à la merci de M. Hall.

— Je suis un peu étonné, lança Jazz, sur la défensive. J'étais persuadé que G. William passerait me voir avant vous.

— Ne parle à aucun policier : tu vas invoquer le cinquième amendement. Cet adjoint qu'ils ont posté dans ta chambre ? Il n'est là que parce que tu t'es montré aussi dangereux à New York. Je me suis battu comme un diable contre ça, et le juge a déclaré que si tu lui disais quoi que ce soit, il avait reçu l'ordre très strict d'appeler aussitôt un médecin et de te faire mettre sous sédation pour que tu ne puisses pas te compromettre. C'est te dire la gravité de la situation.

M. Hall approcha du lit la chaise dont Howie s'était servi et s'y assit.

— Je veux que tu comprennes une chose, commença-t-il. À New York, j'ai accepté d'être ton avocat. Ça signifie que je le suis pour toujours. Même si tu me renvoies, je ne pourrai jamais agir contre toi. Tu me suis ?

Jazz hocha la tête.

— Parfait. Si tu gardes ça en tête, tu dois comprendre qu'il te faudra un avocat en droit pénal à un moment ou un autre. Il y a des années que je ne travaille plus au bureau de l'aide juridictionnelle, et c'était en Géorgie, pas ici ni à New York. Tu vas avoir besoin de personnes capables de te représenter dans ces deux juridictions, et je ne suis pas ce type-là. Tu me suis toujours ?

Nouveau signe de tête.

— Je fais partie de ton équipe jusqu'à ce que tu ne veuilles plus de moi. Je sais, ça me dépasse aussi. Je ne m'étais jamais imaginé dans cette position, en train de te défendre, mais me voilà. Et en ce moment même, Jasper, je suis ton meilleur ami.

— Non. (Jazz secoua la tête malgré la douleur.) C'est Howie mon meilleur ami. Depuis toujours.

— Howie n'a ni un diplôme de droit ni une fille en train de le supplier de t'aider. (M. Hall sortit son téléphone et fit défiler quelque chose sur l'écran.) Donc, j'ai parlé à Howie en tant qu'avocat, et il m'a dit que tu avais découvert des pièces à conviction, qui impliquent tes parents et d'autres personnes.

Le livre. Le livre de Billy.

— Ouais.

— Tu sais où il se trouve ?

— Oui, on a...

Hall leva la main.

— Ne me dis rien. Je ne veux pas savoir. Tu as enfreint la loi en déterrants ton grand-père et, techniquement, je vais peut-être devoir dire au tribunal où se trouve le fruit de ce crime. Promets-moi simplement qu'il est en lieu sûr.

— Oui.

— Parfait. (M. Hall soupira.) Jasper, tu as enfreint beaucoup de lois. Et ce n'est pas la première fois.

Jazz le savait bien. Il avait lui-même perdu le fil de tous ses délits,

mais il était persuadé que quelqu'un, quelque part, avait tenu le compte. Il passerait une longue journée au tribunal.

— Cela étant, poursuivit M. Hall, je sais qu'un bon avocat de la défense pourrait pousser un jury à étudier d'un nouvel œil tes actions comme ton passé, et t'obtenir au bout du compte une sentence plus que correcte. Il pourrait même faire une différence énorme. Compte tenu des circonstances, tu ne serais peut-être pas obligé d'aller devant le tribunal.

C'était à peu près la meilleure chose que Jazz puisse espérer. Un jury adéquat – composé d'une grande partie de mères – ferait preuve de clémence envers lui. Malgré tout, compte tenu du nombre de chefs d'inculpation retenus contre lui, même la clémence ne suffirait pas.

— Mais avec la pièce à conviction que tu as trouvée... Si elle se révèle aussi utile que le prétend Howie, je suis persuadé qu'on pourra obtenir en échange l'abandon de certains chefs d'inculpation. Ou peut-être un sursis avec mise à l'épreuve.

Il fallut un moment à Jazz pour absorber ce qu'on lui disait. Il ne s'en tirerait pas à bon compte, mais l'idée de conserver sa liberté quelles que soient les circonstances... C'était plus qu'il n'avait jamais osé l'imaginer.

— Vous êtes sérieux ?

Il s'attendait presque à voir M. Hall se mettre à crier *Poisson d'avril !* en gloussant devant tant de naïveté.

— New York est un désastre sur le plan politique en ce moment. Les pièces à conviction de l'affaire Hat-Dog sont sérieusement compromises, et le procureur veut classer l'affaire. Ils sont disposés à t'accorder l'immunité pour les crimes que tu as commis jusqu'à la mort d'Oliver Belsamo, en échange de ton témoignage.

Jazz y réfléchit. Restait encore tout ce qu'il avait fait après que le Chapeau avait dézingué le Chien.

— Et tout ce que j'ai fait d'autre à New York ? Attaquer les policiers ? Tout le reste ? Et puis j'ai dû enfreindre quelques lois fédérales quand j'ai traversé des frontières d'État pendant ma fuite. (Il déglutit.) Mes parents.

M. Hall répondit en appuyant chaque mot :

— Nous avons des témoignages attestant... que ce qui est arrivé à ta mère relevait de la légitime défense. Et quant à Billy... Eh bien, le couteau qui l'a blessé avait été nettoyé quand la police l'a inspecté. On n'y a pas trouvé d'empreintes. Et Billy ne parle pas. Il n'y a rien de

concret qui t'implique, à partir du moment où tu la boucles.

Billy avait dû nettoyer le couteau pour protéger son fils jusqu'au bout. Ça relevait d'une forme de magnanimité tellement tordue que Jazz ne parvenait pas à intégrer l'idée.

— Tu n'as tué personne, poursuivit M. Hall. J'ai vu le rapport qui détaille ce qui s'est passé dans le box, et il comporte ton témoignage selon lequel Duncan Hershey a tué Oliver Belsamo et l'agent Morales. Ta culpabilité est avérée sur tout un tas de délits comme l'entrée par effraction chez Belsamo ou les coups et blessures, mais je parie qu'on pourra minimiser tout ça en échange de la pièce à conviction cachée par Howie.

— Ça paraît trop facile, répondit Jazz, dubitatif.

M. Hall se laissa aller sur son siège, bras croisés sur sa poitrine.

— Ça ne l'est pas. C'est un vrai sac de nœuds et tu le sais très bien. Ce n'est pas ce qui te perturbe.

— Vous ne savez rien de ce qui me perturbe.

— J'ai défendu un sacré paquet de clients. Je sais exactement ce qui te tracasse : tu te sens coupable. De ce que tu as fait et de t'en tirer.

Jazz détourna le regard.

— Tu crois mériter un châtiment, Jasper ? C'est ça ?

Avait-il raison ? Était-ce vraiment le cas ? Il avait mal agi. Le plus souvent dans l'optique de faire le bien, mais quelle différence en réalité ? Il serra les mâchoires, qui tirèrent sur les sutures de son visage, et un bref élancement de douleur le traversa.

La douleur.

Oui, la douleur signifiait qu'on était vivant. Mais l'inverse ne se vérifiait pas forcément : la vie n'impliquait pas de souffrir.

— D'accord, répondit-il en se retournant vers M. Hall. Faisons comme ça.

— J'étais sûr que tu partagerais ma façon de voir.

— Donc, ça, c'est pour New York. Que se passe-t-il pour le FBI et ce que j'ai fait ici, à Lobo's Nod ?

— En échange de ton témoignage contre tes parents, ainsi que de la révélation d'informations relatives à plusieurs enquêtes non résolues sur des meurtres en série, je peux faire en sorte qu'on réduise les chefs d'accusation retenus contre toi. Tu te retrouveras sans doute en liberté surveillée. (M. Hall marqua un temps d'arrêt.) Mais tu dois

comprendre une chose, ce sera une liberté sacrément surveillée.

— Donc, je dénonce les Corbeaux, j'aide la police et le FBI à résoudre une poignée de vieux crimes...

— Tu nous livres quelques criminels, tu résous quelques-uns des crimes restants commis par tes parents...

— Et on m'envoie dans ma chambre sans dîner.

— Encore et encore.

— C'est le même marché que celui qu'avait conclu Billy, déclara calmement Jazz. Il fournit des infos, on lui épargne l'exécution. Tel père, tel fils.

— Ce n'est pas la même chose, objecta M. Hall avec une ferveur qui surprit Jazz. Ton père a massacré un grand nombre de gens, et il a conclu un marché pour ne pas mourir. Toi, tu n'as tué personne. Le pire que tu aies fait, c'est d'attaquer des gens. Et je ne suis pas en train de dire que ce n'est pas grave, simplement que chacun d'eux sans exception se porte bien et continuera à aller bien. Tu as volé des objets qui pourront être remplacés. Tu seras en liberté sérieusement surveillée, mais tu n'iras pas en prison. Parce qu'au bout du compte, le bien que tu as fait éclipse le mal.

— Le système ne marche pas comme ça.

— Aujourd'hui, si. (M. Hall esquissa même un sourire.) Parce que tu disposes d'un excellent avocat.

Jazz prit une profonde inspiration qui mit à l'épreuve ses côtes fraîchement stabilisées.

— Donc, je suppose que c'est là que vous allez me dire que le prix de votre aide, c'est que je me tienne à l'écart de votre fille.

M. Hall fixa Jazz un long moment qui aurait été perturbant et inconfortable pour toute autre personne que le fils de deux Corbeaux.

— Je vais me montrer d'une franchise brutale avec toi, Jasper : je ne sais pas quoi faire à partir de là. La partie juridique est presque simple comparée à ça. Je n'aime pas savoir ma fille avec quelqu'un comme toi, quelqu'un qui semble attiré par le danger. Mais même avant ça, c'est vrai, je n'aimais pas la savoir avec un petit Blanc.

— Je sais.

M. Hall semblait se débattre, sans défense, entre les griffes de quelque chose qu'il était bien en peine d'expliquer.

— C'est viscéral. Ça ne se joue pas dans mon cerveau, Jasper : c'est

dans mes tripes. C'est le poids de l'histoire qui continue à tous nous hanter, et je n'aime pas ça.

— Je peux le respecter.

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Puisque tu ne sais pas ce que ça signifie d'être noir dans ce pays, tu ne pourras jamais comprendre.

Ils gardèrent un moment le silence. Des mots passèrent par la tête de Jazz, mais ils semblaient impossibles à formuler, à prononcer. Il ne pouvait pas les disposer d'une quelconque manière qui ait un sens.

— Vous avez raison, je ne sais pas ce que c'est d'être noir, et je ne le saurai jamais. Mais je vais vous dire un truc : tout le monde est différent, d'accord ? Et oui, c'est vrai, il y a des expériences communes, mais chaque personne voit le monde au moins un tout petit peu différemment. Chaque personne le filtre à sa façon. Vous connaissez votre expérience de ce que c'est d'être noir, et vous savez plein de choses que je ne vivrai jamais, mais vous ne pouvez pas connaître l'expérience de tous les autres. Parce que si vous croyez que les gens sont identiques, si vous pensez que nos expériences sont interchangeables... ça revient quasiment à penser comme Billy. Nous sommes tous des individus. Les gens sont réels. Les gens ont de l'importance. Chacun d'entre nous compte, pour nos différences autant que nos similitudes.

M. Hall émit un grognement. Jazz ignorait si ce qu'il venait de dire avait beaucoup de sens ou si c'était même pertinent, mais il se sentit mieux après l'avoir dit. Il ne pouvait pas vivre en cataloguant les gens. À ses yeux, en tout cas, c'était là que s'enracinait la folie de Billy Dent.

— Je me suis demandé toute ma vie ce qui serait nécessaire, poursuivit M. Hall d'une voix songeuse, ce qu'il faudrait pour que nous devenions égaux en tant que peuple, que société. Pour accepter les péchés du passé.

— Je ne crois pas que vous puissiez les accepter.

— Exactement.

Jazz réfléchit.

— Les pardonner, peut-être. Ou les oublier.

Quand on oublie quelqu'un, lui avait un jour dit Connie, le pardon ne signifie plus rien.

— Je ne peux faire ni l'un ni l'autre, admit M. Hall. Mais j'ai une certitude, une certitude *absolue*. Quand je vous regarde, Connie et toi, je vois à quel point elle tient à toi, et je vois maintenant à quel point tu tiens à elle. Et je crois que je regardais peut-être les choses de

travers. Il ne s'agit pas de nous en tant que peuple, ni en tant que société, mais en tant qu'individus. Un garçon blanc et une fille noire à la fois. Et peut-être qu'un jour nous parviendrons – à nous tous – non pas à pardonner ou à oublier... mais si nous nous améliorons juste un peu, que vous autres devenez un peu plus tolérants, et moi un peu moins en colère, alors peut-être que nous n'y penserons plus si souvent. Est-ce que ça te paraît sensé ?

— Pour moi, oui. D'un autre côté, j'ai grandi dans le foyer de deux psychopathes.

— Et tu es devenu quelqu'un de bien, Jasper.

Jazz serra les dents. Il ne voulait pas que M. Hall voie ses larmes, mais elles jaillirent malgré tout.

D'une personne à une autre. Comme Bobby Joe Long laissant partir Lisa McVey.

Une à la fois. Une personne à la fois.

M. Hall eut la politesse de ne pas commenter les larmes de Jazz. Il se contenta de lui tendre la boîte de mouchoirs.

— Tu me demandais tout à l'heure si j'allais t'interdire de voir Connie. Non, Jasper, reprit-il. Mais je dois te dire que... (Il marqua une pause et secoua la tête.) Que je suis vraiment désolé pour toi. Je me sens sincèrement désolé pour toi, mon garçon.

Il y avait dans la voix de M. Hall une nuance que Jazz ne reconnut pas tout de suite. Puis il finit par l'identifier.

Une nuance paternelle.

Pour la première fois depuis si longtemps, elle l'apaisa, et il se sentit sombrer doucement dans le sommeil.

— Repose-toi maintenant, lui dit M. Hall. Tout va s'arranger. Repose-toi, tu l'as mérité.

60.

Jazz ferma les yeux.

ÉPILOGUE

CINQ ANS PLUS TARD

C'était une sale journée. La pièce était laide.

Sauf qu'il y avait un corps.

Le livre fit la fortune de Jazz.

Le Cercle des Corbeaux : Comment j'ai survécu parmi les tueurs en série de Jasper Dent (rédigé par Ricardo Sloan, son nègre enthousiaste) entra directement à la première place de la liste des meilleures ventes d'essais du *New York Times* et y demeura seize semaines d'affilée. Il fallut huit mois pour que le livre sorte des huit meilleures ventes, et trente mois de plus pour qu'il sorte des dix meilleures. À intervalles aléatoires, il réapparaissait dans la liste sans raison particulière, y restait un mois environ, puis disparaissait de nouveau. Jusqu'à sa sortie en poche qui relança tout le cycle depuis le début.

Jazz détestait ce sous-titre racoleur, rajouté à la demande insistante de l'éditeur.

Jazz ne se laissa pas transformer par l'argent. En dehors de la rénovation de la maison de sa grand-mère, il s'efforça de mener la vie dont il avait toujours rêvé : simple et tranquille. Lors des quelques occasions où il était d'humeur et où une affaire semblait particulièrement insoluble, il proposait ses services au FBI ou à une agence de police locale qui semblait dans une impasse sur une affaire de meurtre. Après tout, il restait un grand nombre de Corbeaux en liberté. Déchiffrer le « journal » de Billy se révéla une entreprise délicate qui impliqua des spécialistes linguistiques, des cryptographes, des graphologues et, quand tout le reste échouait, Jazz en personne.

Le tatouage sur sa poitrine – I HUNT KILLERS – le toisait encore

chaque fois qu'il regardait dans un miroir et, parfois, il disait encore vrai.

Mais Jazz consacrait une grande partie de son temps à superviser les rénovations de la maison et à travailler sur son propre projet personnel : un fonds d'aide pour les proches des victimes de Billy Dent et d'Ugly J. Il fallait qu'il s'en occupe en secret. Il ne voulait pas que les gens croient qu'il achetait le pardon ou la compréhension.

Ces deux-choses là ne devaient pas se vendre, quel qu'en soit le prix.

Howie, désormais diplômé en administration des affaires, l'aidait dans la création de ce fonds. Ils passaient ensemble une grosse partie de leurs journées, qui s'achevaient invariablement en crises de fous rires stupides et juvéniles. C'était comme redevenir enfants.

Sauf que Connie n'était pas là.

Elle se trouvait à New York, où elle jouait les doublures dans une pièce d'avant-garde qui bénéficiait d'un certain succès. En règle générale, elle montait sur scène deux ou trois soirs par mois, et elle avait reçu de bonnes critiques jusqu'à présent. Jazz et elle se parlaient presque tous les jours. Elle lui manquait, et il se languissait de retrouver son autre moitié, mais il ne pouvait pas la priver de son rêve. L'amour pouvait embellir les rêves mais pas se substituer à eux. Elle rentrait à Lobo's Nod le plus souvent possible. Jazz se rendait rarement à New York. La ville renfermait trop de souvenirs pour tous les deux, mais seul Jazz pouvait provoquer une petite émeute en apparaissant dans n'importe lequel des cinq quartiers.

Jazz savait qu'ils empruntaient pour l'instant des chemins séparés. C'était une bonne chose : elle avait vu et subi trop de choses à ses côtés. Maintenant, elle était enfin prête à se retrouver seule. Ces chemins séparés se rejoindraient bientôt pour s'entrelacer.

Bien sûr, il pouvait la manipuler, la contrôler, faire appel à toutes ces vieilles ruses, ces vieilles combines, toutes prêtes à portée de main, comme les clés de maison qui sortent quasiment toutes seules de votre poche quand vous approchez de votre porte, sans pensée consciente.

Il possédait les clés de l'esprit, de l'âme et du cœur de Connie. Elles cliquetaient dans sa poche chaque fois qu'il pensait à elle. Jouer avec ses émotions, l'obliger à lui rester fidèle tout en lui faisant croire que l'idée venait d'elle... La ramener chez eux pour de bon, en abandonnant ses rêves... Ce serait la chose la plus facile au monde.

Mais aussi un comportement de sociopathe.

Et Jasper Francis Dent n'en était pas un.

Sa tante Samantha avait disparu. Elle ne serait pas difficile à retrouver – les innocents ne savaient pas se cacher – mais, malgré son désir de revoir sa seule famille, Jazz ne pouvait se résoudre à s'imposer dans sa vie. S'il pouvait y avoir un Dent vivant loin de l'emprise du Boucher de Lobo's Nod et du Roi corbeau, que ce soit donc sa tante. Elle avait grandi avec Billy. Et, pour avoir vécu la même chose, il avait décidé qu'elle méritait son intimité et son anonymat.

Presque tous les jours – à moins que quelque chose ne l'en empêche absolument ou qu'il se trouve hors de la ville –, Jazz se rendait à l'institut Kettle/Herrara, à environ quarante-cinq minutes en voiture de Lobo's Nod. C'était la meilleure et la plus chère des unités de soins de longue durée de l'État, un bâtiment aux allures de château gothique situé au milieu d'un champ de collines ondulantes, de chênes et de cerisiers. Jazz payait une belle somme pour que sa mère y soit accueillie, reliée aux machines qui respiraient pour elle, la nourrissaient, lui injectaient des médicaments.

Vivante, mais plongée dans ce que les médecins appelaient un « état végétatif persistant », conséquence d'un cerveau privé d'oxygène pendant un temps prolongé.

Il faisait à tel point partie des meubles que le docteur Indari, responsable des soins de sa mère, parlait en plaisantant de lui fournir un insigne d'employé.

Kettle/Herrara était cher, mais pas luxueux. Sa mère occupait une chambre laide aux murs peints d'un vert hideux, à la lumière terne et ténue. Il se tenait près de sa mère et la regardait dormir du sommeil des légumes. Il savait qu'il ne régnait aucune activité dans sa tête – s'il n'avait pas cru les médecins, le moniteur placé près de son lit le lui aurait confirmé – mais il aimait penser que, quelque part, au plus profond d'elle-même, elle pouvait l'entendre, percevoir sa présence.

— Bonjour, Maman, lui dit-il, comme chaque fois qu'il lui rendait visite. C'est Jasper.

Le docteur Indari affirmait que c'était très humain de parler à quelqu'un alors qu'on savait qu'il ne vous entendait pas. S'il s'inquiétait encore quant à son humanité, ça aurait suffi à le soulager.

La splendide Janice – Ugly J – ne l'était plus. Sa peau était sèche, son teint cireux, ses joues creuses. Le bip des machines rythmait le cours de sa vie.

En tant que dernier proche encore en vie, Jazz disposait d'une procuration médicale. Comme Indari le lui rappelait souvent, il pouvait la débrancher à tout moment.

Un trait de stylo pour signer les ordres : il n'aurait rien de plus à faire pour effacer Ugly J de ce monde.

Chaque jour, Jazz se rendait à Kettle/Herrara et s'asseyait auprès de sa mère. Chaque jour, il écoutait sa respiration assistée par les machines, regardait sa poitrine se soulever puis retomber, ses paupières closes sauter de temps à autre sous l'effet de spasmes musculaires. L'ordre de la débrancher était posé près du lit, avec un stylo par-dessus.

Chaque jour, il venait ici. Chaque jour, il pensait à ce qu'elle avait fait.

— Je pourrais te tuer n'importe quand, lui chuchotait-il à l'oreille, comme un amoureux.

Chaque jour, il décidait : pas aujourd'hui.

REMERCIEMENTS

Une fois encore...

Merci encore à l'inspecteur Paul Grudzinski du NYPD ainsi qu'au Dr Deborah Mogelof pour leurs conseils portant respectivement sur la police et le domaine médical. Là où j'ai raison, c'est grâce à eux ; là où je me suis trompé, c'est entièrement ma faute.

Je tiens aussi à remercier mon agent, Kathy Anderson, et tout le personnel d'Anderson Literary Management pour s'être accrochés pendant cette folle traversée.

J'éprouve une gratitude infinie pour toute l'équipe de Little, Brown qui a soutenu cette entreprise parfaitement insensée, surtout sans savoir où je me dirigeais au départ. Mon editrice, Alvina Ling ; son équipe, Bethany Strout, Nikki Garcia et Pam Gruber ; ma directrice d'ouvrage, Wendy Dopkin ; les gens du département commercial, du marketing, de la publicité et de la promotion (parmi lesquels Victoria Stapleton, Faye Bi, Jenny Choy et Andrew Smith) ; le service des droits étrangers, notamment Amy Habayeb et Kristin Dulaney ; les services du graphisme et de la fabrication, qui ont donné à ces livres l'air le plus effrayant et le plus efficace possible ; ainsi que ma directrice de publication, Megan Tingley. Un immense merci à vous tous pour votre dévouement, votre professionnalisme, votre attention aux détails et la confiance que vous me portez.

Un merci tout particulier à Eric Lyga et Morgan Baden pour avoir lu les premières versions, ainsi qu'à Libba Bray pour son « Deux écrivains, une balle. »

Et enfin, merci à vous de lire ces pages.